

LIBRAIRIE  
JEAN-CLAUDE VRAIN

CATALOGUE  
MARCEL PROUST

PREMIÈRE PARTIE :

LIVRES ET DOCUMENTS,  
BIBLIOTHÈQUE DE MARCEL PROUST,  
AUTOUR DE MARCEL PROUST.

**CATALOGUE  
MARCEL PROUST**

**Première partie :  
Livres et documents,  
bibliothèque de Marcel Proust,  
autour de Marcel Proust**



**LIBRAIRIE  
JEAN-CLAUDE VRAIN**

Paris, octobre 2022

## AIMER ET COLLECTIONNER MARCEL PROUST

10, rue Saint-Sulpice 75006 Paris  
Téléphone : 01 43 29 36 88. E-mail : jcvrain@wanadoo.fr

SAS au capital de 161 000 euros. Siret: 40896371800015  
Banque : La Banque postale. Centre financier 75900 Paris cedex 15.  
Compte : 5774793E020

Membre du Syndicat national de la librairie ancienne et moderne,  
du Syndicat national des Antiquaires  
et du Syndicat Français des Experts professionnels en œuvres d'art  
et objets de collection.

Expertises et estimations.  
Vente et achat de tous livres rares et précieux.  
Achats réglés au comptant.  
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie  
Ancienne et Moderne  
de la Ligue Internationale de la Librairie Ancienne.

Toute commande doit être adressée à l'adresse suivante :  
jcvrain@wanadoo.fr



Chaque lecteur de Marcel Proust garde un souvenir de sa « première fois », du jour où il a commencé à tourner les pages de la Recherche du temps perdu. La mienne fut relativement tardive. Mon itinéraire personnel et mes engagements m'ont d'abord conduit vers les textes politiques ou la littérature sociale. Le monde qui m'entourait, auquel je m'intéressais et que je voulais changer, n'avait rien à voir avec le « monde ».

J'ai lu le *Capital* de Karl Marx avant la Recherche. Ignorant les méandres de la psychologie proustienne, je m'attachais à ceux de la dialectique. Les très délicates différences entre les courants et sous-courants à l'intérieur de la IV<sup>e</sup> Internationale n'ayant d'ailleurs rien à envier, par leur subtilité, à celles que Proust se plaît à mettre au jour dans la société qu'il décrit.

Mon entrée dans la littérature se fit plutôt par Balzac ou Les Misérables. J'étais porté vers des textes qui dénonçaient l'exploitation des paysans ou des ouvriers : Jack London, Traven, Panaït Istrati et bien d'autres. Tout cela était assez loin de l'univers proustien. Pour reprendre les mots d'André Breton dans un entretien donné à *L'Express* en 1962, « *l'œuvre de Proust, en raison du milieu social qu'elle dépeint, ne me sollicitait guère* ».

En somme, comme Swann avec Odette, j'ai fini par me prendre de passion pour un écrivain « *qui n'était même pas mon genre* ».

De plus, on n'aborde pas la Recherche du temps perdu comme n'importe quel roman. Il y a une forme d'appréhension dont de nombreux lecteurs ont témoigné (voir le hors-série supplément au *Bulletin Marcel Proust*, 2020), presque une sorte de crainte. Comme avant de rentrer dans l'eau froide, on hésite, on risque un pied, puis on plonge.

Pour autant je n'ai jamais eu de préjugé à son endroit. Il me semble absurde de parler à son propos d'écriture « aristocratique » et sa lecture n'est en rien réservée à une « élite » quelconque. Certains pourtant continuent à dire qu'il est ennuyeux, pédant, ampoulé, illisible, que sais-je encore. Il effraie par la puissance de son génie, un peu comme Picasso et suscite des réactions extrêmes. (J'ai entendu un jour un grand collectionneur de livres et de dessins déclarer à qui voulait l'entendre que « Picasso, c'est de la merde ! »)

Le plus violent à son égard, faut-il s'en étonner ?, fut sans doute Céline. On connaît sa diatribe dans une lettre à Jean Paulhan de 1949 : « *Il n'écrit pas en français mais en franco-yiddish tarabiscoté absolument hors de toute tradition française – il faut revenir aux Mérovingiens pour retrouver un galimatias aussi rebutant.* » Et pourtant, même lui est obligé d'en convenir : « *Mais il en sort que le bonhomme était doué...*







*Extraordinairement doué... Ah oui, doué, doué, quand il voit ces gens qu'ont si changé, là (...) Proust est un grand écrivain, c'est le dernier... »* (Entretien de 1959 avec Jean Guénot et Jacques Darribehaude).

Aragon, lui, le traite de « *snob laborieux* » et de « *digne pisseur de copie* ». Malgré toute l'admiration que je porte à Louis Aragon, et elle est grande, il faut dire qu'en matière de « pisseur de copie » il se posait un peu là : « Les yeux d'Elsa », « Les mains d'Elsa », etc., il ne manque que les pieds, les poils et les dents. Mais là où il s'est montré le plus prolifique, c'est en déversant à flot continu dans les *Lettres françaises* mais aussi dans son œuvre poétique des textes à la gloire de Staline (« *le plus grand philosophe de tous les temps* ») et de la Guépéou, après avoir trahi ses amis surréalistes pour aller à la soupe stalinienne.

Mais heureusement que certains réagissent avec autant de violence contre les véritables génies. Avoir des ennemis coriaces reste la meilleure preuve qu'une œuvre reste vivante. Elle n'est ni dépassée, ni remplacée, ni marginalisée ni délaissée.

Ma lecture de l'œuvre de Marcel Proust a coïncidé avec mes débuts dans la librairie, alors que j'avais dépassé trente-cinq ans. Ce fut, comme pour tant de lecteurs avant moi, une révélation et je me suis dès lors délecté de cette écriture si particulière.

Je me suis donc mis à acheter et collectionner des pièces de plus en plus précieuses selon l'évolution de mes moyens. J'ai commencé modestement : des volumes de correspondances inédites, un tome de la Recherche sur papier ordinaire par-ci par-là. Puis vinrent mes premiers *Swann* chez Grasset, les grands papiers et enfin le Graal, les exemplaires de l'édition de luxe d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* avec les placards d'épreuves originales corrigés.

Je passai ainsi des « *hommages respectueux* » sur la *Bible d'Amiens* à des envois fabuleux comme celui-ci, porté sur Sodome et Gomorrhe : « *Pour faire une église, une plage, un personnage, je fais une terrible consommation d'églises diverses, de plages diverses, de personnes diverses. Ou plutôt j'invente, mais tandis que ma création prend corps, la mémoire me tend dans son album de souvenirs lointains, le clocher de telle église, le pavage de telle autre etc... Ce ne sont pas du tout des mémoires ni souvenirs, mais un ouvrage construit d'avance.* »

Ou celui à Henri Bergson sur Sodome et Gomorrhe II : « *À Monsieur Henri Bergson, Au premier grand métaphysicien depuis Leibnitz (et plus grand). Son système créateur évoluera peut-être mais gardera toujours le nom de Bergson. Un admirateur affectueusement attaché qui s'excuse qu'à propos de lui on prononce sans rime ni raison les mots de « romans bergsoniens » etc. Mais l'effigie incontestée et souveraine marque toute monnaie du jour.* »

Auquel répond celui de Bergson à Proust sur les *Données immédiates de la conscience*, que j'ai également possédé : « *A Marcel Proust en*

*souvenir d'un certain "temps", sympathie et admiration H. Bergson* », trois envois passés entre mes mains.

A mesure que je me familiarisai avec l'univers proustien j'appris à déceler les hiérarchies, à distinguer les envois de complaisance sous les formules dithyrambiques des plus sincères dans leur simplicité comme celui porté sur *Du côté de chez Swann* : « *A Gaston de Caillavet, son vieil ami Marcel* ». Ou celui à Reynaldo Hahn sur *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « *A Funibels, le plus aimé, le plus gentil, le plus de génie. Son ancien poney devenu cheval de retour mais resté fidèle. Marcel* ».

Certains de ces envois, comme celui à Lucien Daudet sur *Sodome et Gomorrhe*, qui couvre deux pages pleines, sont de véritables manuscrits : « *Tu es un Verlaine en prose (phrase du reste à peu près aussi stupide que celle de Me Howland "l'intelligente", l'amie de Du Lau (qu'est-ce que c'était que l'hôtel de M. Du Lau ta maison ?), de Prévost, Parandol, d'Halévy etc. et que Daniel Halévy admire tant – de Me Howland (rejet très Goncourt) disant à Reynaldo qui venait de chanter ses chansons grises dans une maison japonaise où nous vîmes la Dsse de Rohan et autres belles dames, déchaussées, les pieds nus – de Me Howland (ReGoncourt) disant à Reynaldo : "la musique est bien de Verlaine, n'est-ce pas ?"* »

Il y a des envois plus ou moins intéressés (à des journalistes), des envois obligés (à des hommes ou des femmes du monde), des envois qui sont comme des prétextes à donner un signe d'amitié, indépendant du livre, des envois en guise de remerciement, d'autres qui sont de véritables hommages, au sens fort du mot, et d'autres dont la sincérité de « l'admiration » que Proust y témoigne peut être mise en doute.

Au début, pour ses traductions de Ruskin, Proust a véritablement « arrosé » toute la place de Paris. C'était aussi une façon pour lui de dire : « j'existe, je travaille ». Dans les dernières années, ce seront les autres qui se plaindront de ne pas recevoir ses livres.

Dès que je l'ai pu j'ai collectionné – accumulé pourrais-je dire – les lettres autographes de Marcel Proust. Comme toujours j'ai tenté de privilégier le contenu, qu'il soit littéraire ou affectif. A ce titre l'ensemble de plus de 80 lettres à Lucien Daudet que j'ai fait relier par Jean de Gonet constitue un monument incomparable. Je n'ai jamais acheté frénétiquement tout ce qui se présentait de Marcel Proust. A chaque vente publique, à chaque achat à des confrères ou à des collectionneurs, j'ai toujours pris le temps d'étudier chacune des lettres, leur contenu, leur intérêt, et si elles apportaient quelque chose dans l'univers de Marcel Proust. La lecture de ce catalogue confirmera ou infirmera ce que j'écris. Le débat est ouvert.

Mais avec Proust, aucune lettre n'est véritablement indifférente et les événements les plus anodins (fixer un rendez-vous, envoyer un bouquet de fleurs) prennent sous sa plume des proportions souvent colossales. A force de vouloir être précis dans ses explications, il finit par tout







8

embrouiller et plus personne n'y comprend rien. « *J'écris 8 pages pour dire que je ne peux pas venir* », sourit-il dans une lettre à Jacques Porel. Comme cette lettre est inédite, je ne résiste pas à la citer un peu longuement. Ceux qui comme moi s'enchantent de ces circonvolutions, de ces délicatesses infinies, de ces déboires qui tournent au comique, de l'évocation de sa fameuse pelisse et de sa « petite marmite » apprécieront. (Car Proust, non content de garder sur lui sa pelisse lorsqu'il était invité, comme il arrivait généralement fort tard et avait un régime très particulier, apportait parfois avec lui une « petite marmite » venue de chez Larue (morceaux de bœuf et gésiers de poulet mijotés)) : « *Et ceci me fait passer de la désolation de forme (téléphonage raté) à la désolation de fond. C'est de ne pas pouvoir accepter une invitation qui me touche si profondément, qui me tente au moins autant, excite chez moi avec tant de reconnaissance une si respectueuse curiosité. Mais il m'est arrivé ceci. Je ne peux pas, ou presque jamais, et en ce moment je suis dans la plus mauvaise phase, me lever 2 jours de suite. Or j'ai reçu votre invitation au moment où j'allais sortir. Je ne pouvais plus me recoucher. Cela n'aurait servi à rien, la fatigue aurait été la même. Je sortais parce que j'avais accepté depuis 15 jours à dîner chez les Eugène Fould. Seulement, sentant que je me refroidirais sûrement, mal à l'aise comme je le suis ces jours-ci, en allant dîner dans une maison où je n'oserais pas garder ma pelisse, etc (ni mettre les os de ma petite marmite dans ma serviette) je leur avais télégraphié que je ne viendrais qu'après dîner. Mais pour être bien sûr d'aller au moins après dîner, je suis allé dîner seul au Ritz, de façon à être dehors, de force. Or au Ritz j'ai été si fatigué après dîner que je suis rentré chez moi, ce que je n'essaierai même pas d'expliquer à Eugène qui ne croit plus à mes bonnes intentions malgré toute l'affection que j'ai pour lui.* »

De même ses plaintes continuelles sur son état de santé, qui culminent avec « *je n'ai pas quitté mon lit (sauf parfois une heure ou deux) depuis sept ans* » (lettre à Henri Duvernois de l'été 1921), loin d'être lassantes, sont un attribut presque indispensable de ces lettres, avec lequel joue Proust.

J'aime aussi ses naïves roublardises. « *Je n'ai pas pu répondre à une lettre depuis des mois* », écrit-il dans une lettre inédite à la marquise de Ludre-Frolois en août 1919, période au cours de laquelle Philip Kolb recense une centaine de missives.

Ainsi, sans même parler de leur contenu, ces lettres autographes ont fini par créer entre Proust et moi une véritable familiarité. Je le reconnais à chaque tournure. Ses éloges outranciers où se glisse de la malice, sa feinte modestie qui cache une conscience très aiguë de la valeur de son œuvre, tout cela me le rend formidablement attachant. Céline, le seul qui se hisse au rang de Proust dans la littérature française du vingtième siècle, était lui aussi un extraordinaire épistolier. Mais ses lettres ne me donnent pas comme celles de Proust cette impression d'entrer de plain-pied dans son intimité.

D'autant que bien souvent, elles donnent à entendre la voix même de Proust, son phrasé tel que Paul Morand nous l'a restitué : « *C'était une phrase très chantante, extrêmement longue, qui n'en finissait jamais, pleine d'incidentes, d'objections qu'on ne songeait pas à formuler mais qu'il formulait lui-même, elle ressemblait à une route de montagne qu'on gravissait sans jamais arriver au sommet... Beaucoup d'incidentes qui soutenaient la phrase comme des espèces de ballonnets d'oxygène et qui l'empêchaient de retomber, pleines d'arguties, d'arborescences.* »

Malgré le monumental travail réalisé par Philip Kolb, un nombre non négligeable de lettres ont échappé à ses recherches et j'en propose plusieurs dizaines, que je présente dans ce catalogue : à Louis d'Albufera, Lucien Daudet, Reynaldo Hahn, Gabriel de la Rochefoucauld, ou encore l'une des premières lettres que nous connaissions de lui, écrite à l'âge de 17 ans, et dans laquelle il évoque son amour de jeunesse, Jacques Bizet.

C'est ainsi que j'ai pu réunir ce qui je crois constitue la plus importante réunion de lettres de Marcel Proust en mains privées. J'en possède aujourd'hui près de 350. Je me suis naturellement défait de beaucoup d'entre elles par le passé, et non des moindres, dont cette lettre qui fait aujourd'hui le bonheur d'un de mes amis collectionneurs où Proust affirme sans ambages à Montesquiou : « *si je suis catholique comme mon père et mon frère, par contre, ma mère est Juive* ». Ou encore l'ultime billet adressé à Céleste d'une main tremblante : « *Je crois que je ne prendrai rien...* »

J'ai dû acquérir près de 150 lettres que j'ai négociées auprès de mes clients, ce qui porte l'ensemble des lettres de Proust acquises dans ma carrière, à titre personnel et professionnel à plus de 500 lettres. Pas mal. Qui dit mieux dans la profession ?

Je regrette beaucoup ces lettres si importantes vendues, mais celles-ci sont faites pour circuler d'un collectionneur à l'autre, c'est ainsi qu'un écrivain demeure vivant à jamais.

Ce qui m'a frappé avec les lettres de Proust, c'est d'abord le format, les papiers utilisés, toujours de très belle qualité; choisis en chaque circonstance, et surtout son écriture si reconnaissable et si captivante.

La lettre devient autre chose qu'un objet, un morceau de vie, de sentiment, une infime partie d'un être humain, tout y passe. Ces lettres ne sont plus seulement des objets de collection mais les dépositaires de ce que les hommes et les femmes ont de plus noble à donner et à transmettre.

L'étude de ces lettres permet bien sûr d'entrer dans l'univers complet de Proust. Sa vie affective, sa vie mondaine, son travail acharné d'écriture, la publication de la *Recherche* avec ses réécritures, ses ajouts successifs, ses corrections innombrables poussant les limites de la langue française comme aucun écrivain avant lui ne s'y était risqué.



9



Mais pas seulement. Au-delà de ses amours, de ses souffrances, sont abordés aussi les problèmes de la vie quotidienne, ses relations avec les « gens du peuple », comme on dit, avec ses voisins. La question de l'antisémitisme y est présente, quoique toujours pudiquement évoquée. De même que celle de l'homosexualité.

La guerre y tient une place importante, avec l'évocation douloureuse de ses amis morts au front (Bertrand de Fénelon en particulier), les craintes pour son frère. La mort d'Agostinelli, dont il reste inconsolable, revient comme un leitmotiv.

On voit s'y déployer les multiples facettes de sa personnalité. Facétieux avec Reynaldo Hahn, tendre avec Louisa de Mornand, fraternel avec Clément de Maugny, courtoisement ferme avec Gaston Gallimard, d'une politesse exquise avec tous, dissimulant parfois une insolence déguisée.

On y retrouve également l'évocation des lieux qui lui furent chers : Cabourg, Trouville, Evian, tout comme celle des points cardinaux de sa géographie parisienne : Larue, le Ritz...

Cette correspondance est encore, lorsque Proust s'adresse à des confrères, un manuel de l'art d'écrire. A Gabriel de La Rochefoucauld, à Jacques Rivière, il adresse des conseils, toujours avec sollicitude mais non parfois sans mordant : « *Passe encore pour le râtelier du piano et ses yeux de métal mais le sucre fondant dans le verre d'eau ne serait-il pas avantageusement remplacé par quelque autre symbole de rapide évanouissement.* »

Si les lettres de Proust sont innombrables, ses manuscrits encore en mains privées sont extrêmement rares. Je suis fier d'avoir acquis deux des plus importants, rédigés à la fin de sa vie : sa préface à *Tendres Stocks* de Paul Morand et surtout son long article sur le style de Flaubert, qui est pour moi bien davantage qu'un morceau de critique littéraire, mais, comme l'écrit Antoine Compagnon, son « *Qu'est-ce que la littérature ? exprimé au moment de l'achèvement de son œuvre romanesque* ». Prenant la défense de Flaubert, c'est lui-même et son œuvre que défend Proust dans ce texte. Dans un article du Temps sur *Du côté de chez Swann*, Paul Souday écrivait : « *Ajoutez que les incorrections pullulent, que les participes de M. Proust ont, comme disait un personnage de Labiche, un fichu caractère, en d'autres termes qu'ils s'accordent mal* ». Ici, Proust énonce souverainement : « *il y a une beauté grammaticale, (comme il y a une beauté morale, dramatique, etc.) qui n'a rien à voir avec la correction* ».

A mi-chemin du livre et du manuscrit prend place la singulière entreprise de la publication d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* dans une édition de luxe accompagnée de placards d'épreuves abondamment corrigés ou même entièrement autographes. C'est Proust lui-même qui eut l'idée de ce projet et insista auprès de Gaston Gallimard pour sa réalisation. Au passage, cela prouve que l'écrivain

n'avait rien contre la dispersion de ses manuscrits dans le public, et qu'il avait un sens assez aigu du commerce des livres : « *je trouve le prix de l'ouvrage (300 francs) beaucoup trop bon marché* », écrit-il à Sydney Schiff. Et ajoute dans la même lettre que le livre : « *ne peut qu'augmenter de valeur* ». C'est peut dire que l'avenir lui a donné raison. Et puisque nous en sommes au chapitre de Proust s'immisçant dans le commerce des livres, citons également ce passage d'une lettre au duc de Guiche, qui avait souscrit un exemplaire et à qui Proust voulait en offrir un : « *Je vous conseille de revendre l'exemplaire dont je vais vous faire cadeau* ».

Proust prétendait qu'il n'était pas bibliophile (« *Je suis incapable de distinguer le "pur fil" du reste* », écrit-il dans une lettre à René Boylesve que je présente dans mon catalogue), mais manifestement il comprenait cette passion chez les autres, s'attachant à offrir à ses proches des « premières éditions » de ses ouvrages (il est vrai qu'il se servait aussi du prétexte de n'en avoir pas sous la main pour s'excuser de ne pas avoir envoyé son volume). On sait aussi combien le toucha le présent que lui fit Walter Berry d'un volume relié aux armes des Guermantes. Et le soin qu'il a apporté à l'édition de luxe d'*A l'ombre des jeunes filles en fleur* (choix du papier, du portrait, etc.) montre que ses affirmations concernant la bibliophilie ne sont pas à prendre au pied de la lettre.

Qui n'a rêvé de posséder les cinquante exemplaires de cette édition et de reconstituer ainsi le manuscrit du roman. J'en ai pour ma part eu dix exemplaires et plusieurs placards séparés entre les mains, soit au total 25 placards sur les 100 qui devraient exister, de quoi être fier, mais surtout un véritable régal intellectuel à l'étude de ceux-ci.

Tous sont fascinants, mais le plus précieux peut-être est celui d'Horace Finaly, puisqu'il contient les 4 premières pages autographes du roman avec une correction dès la première ligne : « *Ma mère, ayant exprimé le regret, quand il fut question d'avoir pour la première fois M. de Norpois à dîner...* ».

L'examen des placards en ma possession m'a conduit à remarquer un détail qui, me semble-t-il, n'avait jamais encore été signalé (j'ai su depuis que des chercheurs l'avait également noté il y a déjà un certain temps). C'est qu'un même passage du texte peut se retrouver sur deux placards différents, et diversement corrigés : une fois dans la composition Grasset, une autre fois dans la composition Gallimard.

Mon intérêt pour la photographie m'a naturellement conduit à rassembler les images de Marcel Proust. Une des pièces les plus précieuses de ma collection est sans doute cette unique épreuve de la dernière photographie prise de son vivant, où on le voit debout, l'air martial, cambré, sur la terrasse du Jeu de Paume. Photographie de surcroît mystérieuse, puisqu'elle a été déchirée verticalement. Pour masquer qui, ou quoi ? Est-ce Proust lui-même qui l'a déchirée ou bien ses héritiers ?





Là encore ce catalogue ne présente pas toutes les photos vendues par la librairie.

Autre énigme de l'iconographie proustienne, la photographie où il est pris sur son lit de mort. C'est l'une des plus célèbres de Man Ray, véritablement miraculeuse, dans laquelle, comme l'écrit Giovanni Macchia « *Ce visage maigre et barbu d'ascète, d'une extraordinaire pureté, ce n'était plus le compagnon de chaîne de l'artiste. Il témoignait de ce que son hôte avait fait mourir au cours de tant d'années de lutttes et de souffrances. (...) L'image de l'homme et celle de son œuvre coïncidaient parfaitement.* »

Mais il existe deux autres prises de vue, sous un angle différent, avec le drap un peu plus abaissé sous le menton, et sur lesquelles on aperçoit des fleurs posées sur le lit. Qui les a prises ? Est-ce toujours Man Ray ? On pencherait aujourd'hui pour Emmanuel Sougez, photographe originaire de Bordeaux et non dénué de talent. Comment s'est-il retrouvé dans la chambre de Proust ? Nouveau mystère.

La force centripète de Marcel Proust est telle qu'il ramène à lui êtres et lieux, qui deviennent à leur tour « proustiens ». Pris dans son orbite, ils deviennent les reflets, les projections de son imaginaire. C'est pourquoi les portraits de Louisa de Mornand, Bertrand de Fénelon, Constantin de Brancovan, Hélène de Caraman-Chimay, Armand de Guiche et d'autres que j'ai réunis n'ont pas une simple valeur documentaire. Tous sont baignés de l'aura proustienne, êtres réels et personnages de roman à la fois. Ainsi la correspondance amoureuse entre Louisa de Mornand et Louis d'Albufera, outre les évocations de Marcel Proust qu'elle contient, est-elle un peu le substrat dans le monde réel de la liaison entre Rachel et Saint-Loup. Alors, dans un mouvement de va-et-vient, on retourne à ces lettres, qui ont acquis une épaisseur romanesque.

Dans ma vie de libraire je fus bien sûr amené à fréquenter de nombreux et grands amateurs de Marcel Proust. Je ne peux pas ne pas évoquer à ce sujet mon ami Jacques Guérin, qui me reçut à plusieurs reprises dans sa magnifique propriété de Luzarches.

Je savais pertinemment au début pourquoi il m'avait proposé en tant que « jeune libraire », d'une tout autre génération que celle des « Berès » et autres anciens, de me rencontrer.

J'avais notamment essayé d'acheter à Drouot des autographes de Rimbaud et Verlaine dans la vente de Jean Hugues, notamment la « Lettre du voyant », qui me fut préemptée ainsi que tout le reste. Cela demeure une des grandes frustrations de ma vie de ne pas avoir pu acquérir à la loyale des documents qui roupillent maintenant à la BN ou ailleurs.

J'avais aussi acheté dans ses propres ventes, notamment l'édition originale du premier chant de Maldoror et une douzaine de poèmes de

Rimbaud. Cela avait aiguisé sa curiosité de me connaître, avec, derrière la tête, l'idée de me vendre certains de ses livres et autographes à prix d'or, pensant comme beaucoup que j'avais des clients milliardaires prêts à payer sans compter. Je n'étais certainement pas le gobe-mouche qu'il croyait mais je me suis prêté au jeu de bonne grâce et, au début, même, je me suis bien amusé. Mais rapidement nos rencontres ont pris une autre tournure : un échange sur la littérature qui devint une complicité. Nous aimions nous voir, parler de livres et du milieu de la librairie avec ses potins à la Proust.

Et à chaque fois, ce fut le même cérémonial. Après qu'il avait fixé un jour, j'arrivais en fin de matinée, introduit par le majordome dans son boudoir si proustien, comme il se doit. Banquette, tentures, tout le décor était rouge foncé, avec une atmosphère plantant le cadre de la longue discussion qui ne s'achevait qu'en fin d'après-midi, quand Jacques Guérin avait besoin de repos.

Nous avons évoqué bien sûr la bibliophilie, dont il était le maître en littérature de langue française. Il tenait sa « bible » à la main, dans laquelle chacun de ses exemplaires ainsi que ceux existant était décrit avec précision, suivi à la trace avec indication du ou des propriétaires précédents, tel que l'aurait fait un détective. Les grands libraires, dont Maurice Chalvet, étaient ses idoles.

Et inmanquablement, à un moment ou à un autre, Proust arrivait sur le tapis. L'histoire de ses acquisitions proustiennes m'a été contée à chaque visite. Il était fier d'avoir mis la main sur des trésors pour rien, insistait-il, fier d'avoir été un des premiers à comprendre la littérature d'avant 1940 et juste après : Proust, Radiguet, Jean Genet, Violette Leduc et bien d'autres.

Ma dernière visite eut lieu après qu'il s'était cassé le col du fémur. Il me reçut cette fois dans sa chambre, allongé sur son lit, tandis que j'étais assis sur une chaise à côté de lui, comme au chevet de « Marcel ». Des moments précieux pour un amoureux comme moi de la littérature.

Autre projection de Proust, sa bibliothèque. J'ai eu la chance de pouvoir en acquérir de loin la plus grande partie jamais apparue à ce jour. Eh oui, pratiquement deux cents volumes miraculeusement resurgis. Jacques Guérin pensait (et peut-être espérait, puisqu'il croyait posséder les deux seuls exemplaires subsistant), qu'ils avaient à jamais disparus. Dans le catalogue de la vente de sa bibliothèque (en 1986) il écrivait : « *Les deux ouvrages décrits ci-après ont leur histoire qui mérite de prendre place dans la petite chronique littéraire et familiale de l'époque. Lors du déménagement, après son décès en 1935, de l'appartement du docteur Robert Proust, 2 avenue Hoche, tout fut partagé ou vendu. Seules restaient des épaves dont on ne voulait pas : la bibliothèque, le bureau, le lit et divers objets ayant appartenu à Marcel Proust. (...) Les livres provenant de chez Marcel Proust avaient été*







*détruits et les dédicaces arrachées afin, disait-on, « que le nom ne traîne pas » (...) Seuls, oubliés par mégarde sur une cheminée, nos deux livres furent épargnés de la destruction grâce à l'employé préposé à la vente des meubles (...). »*

La suite lui prouva que non, comme aurait dit Georges Brassens. En effet, un beau jour (et ce fut vraiment un beau jour pour moi), un confrère m'appelle pour me dire qu'on lui avait proposé 200 volumes de la bibliothèque de Proust, dédicacés. Il me contacta pour me demander si cela pouvait m'intéresser. On peut imaginer mon excitation. Vous pensez bien que je n'ai pas lâché l'affaire, ce n'était même plus une question d'argent mais de principe proustien. Une fois acquis, j'effectuai une sélection d'un peu moins de la moitié et je demandais alors à mon ami Jean de Gonet de les habiller, lui laissant carte blanche, comme à mon habitude avec lui. Je ne fus pas déçu car il a réalisé une reliure à nerfs apparents, composée de deux pièces de cuir à motifs imprimés de faux tressé aux couleurs variées, et plats de médium verni. Les autres volumes furent reliés en demi-chagrin vert à l'identique des quelques volumes connus ayant appartenu à Suzy Mante Proust. Les livres étaient depuis les années quarante en attente de reliure. C'est ainsi que je suis en mesure de présenter ici plus de cent ouvrages issus de cette bibliothèque, les autres ayant été acquis par des collectionneurs.

Dans cette bibliothèque figurent la plupart de ses amis de longue date : Boylesve, Beaunier, Robert Dreyfus, Gabriel de La Rochefoucauld, Jean-Louis Vaudoyer, Fernand Vandérem, Georges de Lauris, Robert d'Humières, J.H. Rosny l'aîné, Claude Farrère, Edmond Jaloux, Louis de Robert, Daniel Halévy, Robert de Flers, Fernand Gregh... Mais aussi cet envoi surprenant de Raymond Roussel sur *Locus Solus*, et un de Pierre Loti que j'ai offert en remerciement à Jean de Gonet au moment où il exécuta ses reliures.

Mais on rencontre aussi quelques surprises. Jean Schlumberger, principal responsable du refus de *Swann* par la NRF, lui envoie sa *Mort de Sparte* pour lui dire son « admiration encore une fois renouvelée ».

On y trouve également des volumes d'écrivains que Proust ne connaissait pas personnellement, envoyés dans les dernières années de sa vie et qui témoignent de la place qu'il avait fini par occuper. La jeune génération lui rend hommage et manifeste son admiration. Jean Epstein, Philippe Soupault, et Paul Morand, bien sûr, qui envoie Ouvert à la nuit « à Marcel Proust qui voit la nuit ». Georges de Porto-Riche, l'un des plus fidèles amis, auteur dramatique à succès, résume le sentiment dominant à son égard : « A mon tendre ami Marcel Proust, avec beaucoup de joie de le voir célèbre et justement célèbre ».

Il y est qualifié de « maître du réel » (Benjamin Crémieux) « maître des panoramas du Temps Perdu » (Luc Durtain).

Au-delà de la valeur intrinsèque de chaque ouvrage, cette bibliothèque constitue un univers mental, un monde intime dont l'écrivain tient tous les fils. On peut également s'amuser à examiner quels ouvrages Marcel Proust a lu jusqu'au bout, ceux qu'il n'a pas achevés et ceux dont il n'a même pas coupé les pages, comme par exemple cette étude de Louis-Frédéric Choisy sur Sainte-Beuve. L'homme et le poète, dédain plus que révélateur.

La correspondance de Proust permet de faire des allers-retours entre ces envois et ses réponses. Toujours extrêmement poli, il n'hésite cependant pas à dire son opinion à l'auteur : « *Votre livre me plaît extrêmement. Il me semble pourtant que l'on pourrait enlever de certains épisodes (...) des phrases toutes faites* », écrit-il à André Salmon qui lui avait envoyé sa *Négresse du Sacré-Cœur*.

En réalité, Marcel Proust n'est jamais dupe, pas plus dans sa correspondance que dans ses dédicaces. Il sait parfaitement s'y retrouver et quelle place occupent les uns et les autres. Seulement, comme il ne se départit jamais de son exquise politesse, il y met les formes. C'est ainsi qu'il écrivait à Jacques Rivière quelques jours plus tôt à propos de ce même livre de Salmon : « *je suis frappé de la banalité fréquente de la formule, souvent lâchée, usée* ».

On trouvera à la fin de la deuxième partie de ce catalogue un ensemble de photographies et cartes postales de plusieurs grâces de la Belle-Epoque, inspiratrices de Proust pour Odette ou Rachel : Sarah Bernhardt, Cléo de Mérode, Liane de Pougy et autres. Ces documents étonnants, parfois colorisés ou rehaussés de strass, restituent toute une époque avec ses parures parfois extravagantes, le monde du théâtre, bref, une partie de la société décrite par Proust dans son roman.

De par mon métier, mon rapport avec Marcel Proust n'est donc pas seulement intellectuel mais charnel. Ce n'est pas tout à fait pareil de lire cette lettre à Fernand Divoire du 8 octobre 1922, un mois avant sa mort dans la Correspondance et de l'avoir entre les mains. Mieux que toutes ses lamentations sur son état physique, cette écriture tremblée, où les lignes s'espacent et tombent, loin de sa graphie qui court d'ordinaire si fluidement sur la page, dit sa souffrance.

Que reste-t-il aujourd'hui de Marcel Proust, comment les jeunes générations l'abordent-elles ? De nombreux écrivains et écrivaines d'aujourd'hui sont adulés à juste titre, mais on ne peut qu'être dubitatif. Je me rappellerai toujours cette réaction d'une jeune femme lors d'un entretien d'embauche pour un poste de bibliographe me répondre à la question : quels sont les plus grands écrivains du vingtième siècle : « Jean d'Ormesson » en tête, puis d'autres mais surtout pas Proust, elle n'avait même pas l'air de connaître. Ceci n'est qu'anecdotique mais révélateur.

J'espère que ce catalogue contribuera à défendre l'œuvre de Proust et incitera les nouvelles générations à se plonger dans cette œuvre si



géniale. J'espère aussi qu'il donnera l'envie à de nouvelles et nouveaux amateurs de posséder une parcelle de ce patrimoine si unique et si subtil. Quitte à posséder quelque chose, quoi de mieux qu'une lettre, un livre, une photo, un placard corrigé de Marcel ? N'est-ce pas mieux qu'un morceau de disquette ou de ferraille sans âme ? Ou une « daube » d'art soi-disant contemporain pour gogos bouche bée devant les explications de bonimenteurs vantant leur camelote. Ce qui ne m'empêche pas de penser qu'en art contemporain il n'y a pas que du vent mais aussi de grands chefs-d'œuvre. Vaste débat.

En tout cas, ce centième anniversaire de la mort de Marcel Proust est l'occasion de parler avec fierté d'un de nos plus grands écrivains de langue française et inlassablement d'en recommander la lecture, dans les moments faciles de la vie comme dans les plus compliqués, c'est une jouissance intellectuelle.

Jean-Claude VRAIN, Paris, le 1<sup>er</sup> juillet 2022.





# Les Plaisirs et les jours

**1 exemplaire  
sur grand papier  
avec une aquarelle**

**2 exemplaires  
dédiacés  
par Marcel Proust**





Illustrations de Madeleine Lemaire, préface d'Anatole France et quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn.  
Paris, Calmann-Lévy, 1896.  
Grand in-8. 3 ff. (1 f. bl., faux-titre illustré avec justification au verso, titre. X pp. préliminaires dont la préface d'Anatole France et la dédicace de l'auteur à Willie Hearsh datée de 1894. 276 pages. 14 illustrations teintées hors-texte et 55 illustrations en noir in-texte. Reliure signée de Charles Meunier et datée de 1898. Plein maroquin lilas. Plat supérieur orné d'une grande guirlande florale dorée et mosaïquée de maroquin orangé. Plat inférieur orné d'une composition similaire au centre. Dos à 4 forts nerfs. Tranches dorées, couverture conservée. Chemise à recouvrement et étui.  
Edition originale. Un des 20 ex. sur japon (n° 9) comportant une aquarelle originale de Madeleine Lemaire.

Provenance :  
Jacques Guérin. (Adjudé 102 000 francs, vente du 4 juin 1986).

25 000 €



**1. Exemplaire sur japon avec une aquarelle originale dans une très belle reliure strictement d'époque.**

Paru peu après l'album publié en janvier 1896 chez Heugel Reynaldo Hahn / *Portraits de Peintres / Pièces pour Piano d'après les Poèmes de Marcel Proust, Les Plaisirs et les Jours* est le premier livre de Proust.

Il reprend les poèmes en prose des « Portraits de Peintres » en rajoutant des portraits de musiciens, y joignant encore deux suites d'études brèves, des contes et nouvelles, des pastiches, en tout une cinquantaine de textes, composés d'une manière qui ne changera pas par la suite : des fragments divers en longueur, en ton et en contenu.

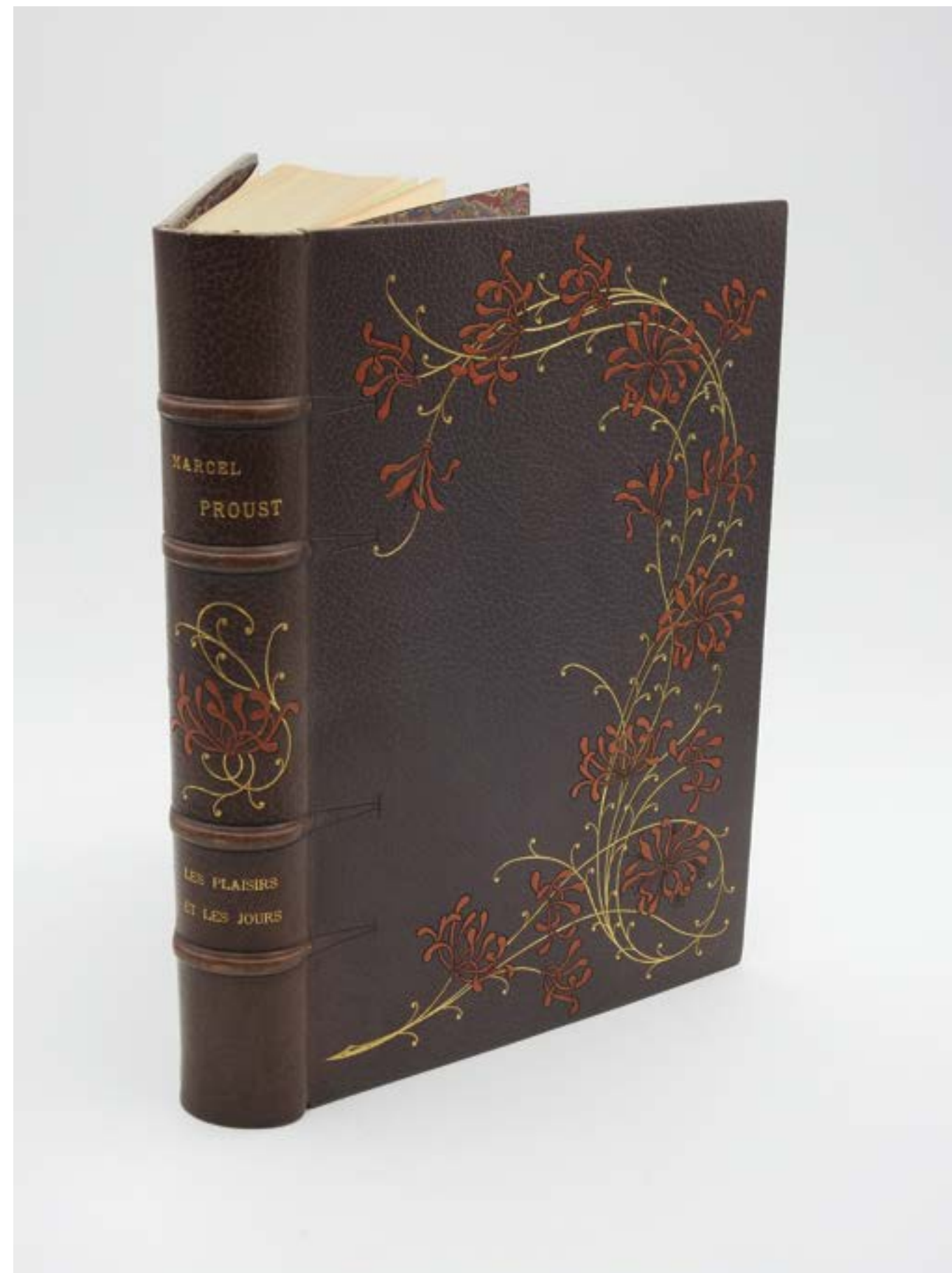
Les récits avaient paru isolément dans diverses revues, comme *Le Banquet*, *La Revue Blanche* et *Le Gaulois* dès 1892.

Proust ne publia ensuite que ses traductions de Ruskin avant *Du côté de chez Swann* en 1913. Malgré la préface d'Anatole France, parue trois jours plus tôt aussi dans *Le Figaro* et *Le Gaulois*, l'accueil fut fort tiède, et l'éditeur Calmann-Lévy avait encore en stock près de 1200 des 1500 exemplaires du tirage en 1918.

Jean Lorrain qualifia l'ouvrage de « *suaves mélancolies (...) élégiaques veuleries (...) inanes flirts* », mais Proust fut complimenté par René Blum et Charles Maurras.

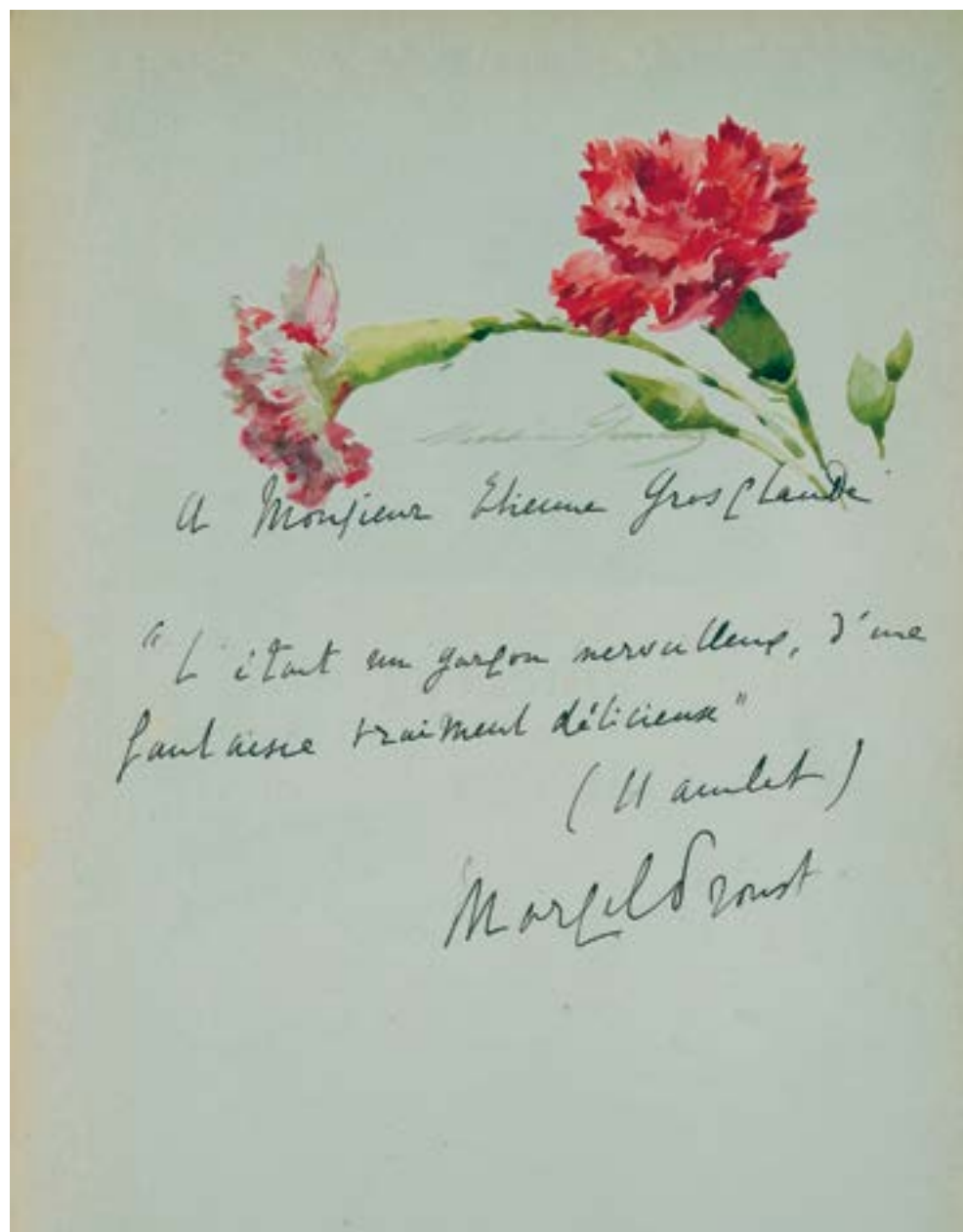
Plus tard, Gide écrivit : « *Quand je relis Les Plaisirs et les Jours, les qualités de ce livre délicat (...) me paraissent si éclatantes, que je m'étonne qu'on n'en ait pas été d'abord ébloui* ».

La belle aquarelle originale signée qui orne cet exemplaire représente deux boutons de roses aux épines naissantes.





22



## 2. Exemplaire avec envoi orné d'une aquarelle originale de Madeleine Lemaire.

Humoriste célèbre de la Belle Epoque, Etienne Grosclaude (1858-1932) collaborait régulièrement au *Gil Blas*, au *Figaro* et autres journaux. Il était apprécié autant de Jules Lemaître et de Léon Daudet que d'Octave Mirbeau, qui écrivit dès 1886 à propos d'un recueil de ses chroniques : « *Politique, littérature, philosophie, art, science, monde, M. Etienne Grosclaude a touché à tout de sa plume fantaisiste et libre, de son esprit brillant, mordant et, malgré les pétillantes légèretés desquelles il se joue, remarquablement ouvert à toutes les belles choses, d'une tenue littéraire absolument irréprochable.* » (*Le Matin*, 12 février 1886).

Léger et lettré, mondain et amateur de calembours, ce personnage très proustien se voit ici gratifié d'une citation shakespearienne. On reconnaît le fameux monologue du V<sup>e</sup> acte de *Hamlet* : « *Alas ! Poor Yorick, I knew him, Horatio. A fellow of infinite jest, of most excellent fancy* », dont la traduction par François-Victor Hugo est « *Hélas, pauvre Yorick, je l'ai connu autrefois, Horatio, c'était un garçon d'une verve infinie, d'une fantaisie exquise* ». L'a-t-il citée imparfaitement de mémoire, ou voulu en donner une traduction nouvelle ? Proust s'est plu à tracer cet envoi à la fois flatteur et spirituel en mordant légèrement sur les fleurs peintes par Madeleine Lemaire sur la partie supérieure de la page.

Madeleine Lemaire (1845-1928) tenait un salon littéraire et artistique très couru, que Proust fréquentait à partir de 1891, la visitant l'été dans sa villégiature de Dieppe. C'est là qu'il rencontra Reynaldo Hahn, dont quatre pièces pour piano figurent en fin de volume. Les fleurs étaient le sujet de prédilection de cette artiste délicate surnommée par Montesquiou « *l'artiste des roses* ». Elle a ici choisi l'œillet, ornement de l'élégance masculine.

La composition originale qui orne notre exemplaire représente deux belles fleurs, l'une d'un vermillon éclatant, l'autre rouge et blanc s'ouvrant au bout d'une tige verte élégamment courbée vers la gauche, tandis que deux boutons sont encore fermés. L'ensemble est d'une fraîcheur parfaite.

Superbe exemplaire du premier livre de Proust, de belle provenance, enrichi d'une aquarelle de l'illustratrice.

Reliure légèrement postérieure. Pleine percaline verte, dos lisse, nom de l'auteur et titre doré sur une pièce de titre de maroquin vert sombre encadrée d'un double filet doré. Couvertures vert pâle illustrées par Madeleine Lemaire conservées.

Edition originale sur vélin filigrané Deluz.

(Il a été tiré 30 exemplaires sur chine et 20 exemplaires sur japon).

Précieux exemplaire portant sur le 3<sup>e</sup> feuillet blanc une splendide aquarelle originale signée de Madeleine Lemaire surmontant un envoi autographe signé à l'encre noire : « *A monsieur Etienne Grosclaude. "C'était un garçon merveilleux, d'une fantaisie vraiment délicieuse" (Hamlet). Marcel Proust* ».



23

26 000 €





24

Madeleine Lemaire

Les Coquelicots

Aquarelle sur papier. 52,5 x 64 cm. Signée en bas à droite.

Madeleine Lemaire avait une prédilection pour les roses, mais c'est ici un bouquet de coquelicots qu'elle a peint, dans une composition dont est absent tout maniérisme. Les coquelicots, très ouverts, sont sur le point de se faner, quelques pétales, déjà, sont tombés.

Dans le célèbre passage de *Swann* sur la haie d'aubépines, Marcel Proust célèbre lui aussi cette fleur des champs : « *Je poursuivais jusque sur le talus qui, derrière la haie, montait en pente raide vers les champs, quelque coquelicot perdu, quelques bluets restés paresseusement en arrière, qui le décoraient çà et là de leurs fleurs comme la bordure d'une tapisserie où apparaît clairsemé le motif agreste qui triomphera sur le panneau ; rares encore, espacés comme les maisons isolées qui annoncent déjà l'approche d'un village, ils m'annonçaient l'immense étendue où déferlent les blés, où moutonnent les nuages, et la vue d'un seul coquelicot hissant au bout de son cordage et faisant cingler au vent sa flamme rouge, au-dessus de sa bouée graisseuse et noire, me faisait battre le cœur, comme au voyageur qui aperçoit sur une terre basse une première barque échouée que répare un calfat, et s'écrie, avant de l'avoir encore vue : "La Mer !" ».*

7 000 €



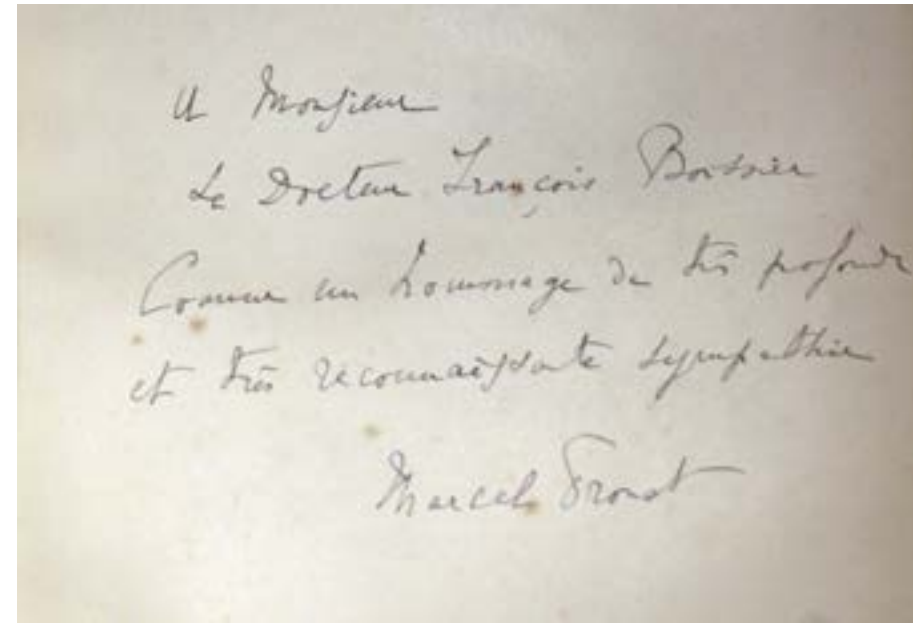
25



# La Bible d'Amiens



Annonce du libraire  
Camille Bloch en 1922



### 3. Les Plaisirs et les jours. Exemplaire du docteur Boissier.

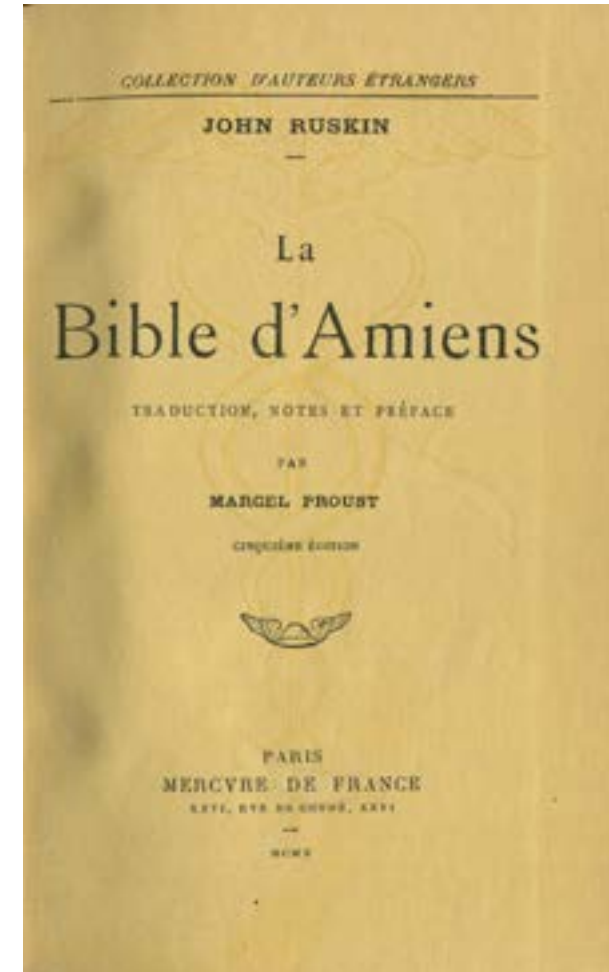
Reliure de l'époque.  
Bradel demi-basane noire,  
titre doré, tête dorée,  
couverture conservée.  
Edition originale.  
Exemplaire enrichi d'un  
envoi autographe signé à  
l'encre bleu nuit sur le  
premier feuillet blanc :  
« A Monsieur le Docteur  
François Boissier,  
comme un hommage de  
très profonde et très  
reconnaissante sympathie.  
Marcel Proust ».

6 000 €

Le docteur François Boissier, spécialiste des névroses, était médecin-adjoint au sanatorium de Boulogne-sur-Seine où Marcel Proust entra au début décembre 1905 pour suivre, selon ses propres termes « *une cure psychothérapique* », souffrant d'une grave dépression après la mort de sa mère. Il en sortira le 25 janvier 1906, ce qui permet de dater le présent envoi de cette époque.

On doit au docteur Boissier plusieurs publications dans des revues scientifiques, dont « Epilepsie et trépanation », « Perversions sexuelles à forme obsédante » ou « Médiumnité délirante » en collaboration avec Paul Sollier.

Les termes particulièrement chaleureux du présent envoi laissent penser que Marcel Proust avait noué avec lui une relation privilégiée. Ceci n'aurait rien d'étonnant, car le médecin était aussi un fin lettré, admirateur de Stendhal et possesseur d'une riche bibliothèque bibliophilique.



## 9 exemplaires dédiacés par Marcel Proust

Traduction, notes et préface par Marcel Proust.  
Paris, Société du Mercure de France, 1904.  
In-12. 1f. blanc, 347 pp. dont faux-titre, titre. 2ff. de table et achevé d'imprimer, 1 f. bl.

Reliure moderne, demi-veau gris à petits coins. Couvertures conservées. Intérieur jauni.  
Edition originale de la traduction. Exemplaire n° 945 enrichi d'un envoi autographe **signé à l'encre noire sur le premier feuillet** : « *Au Docteur Alfred Martin reconnaissant hommage, Marcel Proust* ».

6 500 €

## 1. Exemplaire du docteur Martin

Au docteur Alfred Martin  
Reconnaittant hommage  
Marcel Proust

Ce docteur connu du Tout-Paris mourut en 1911, à l'âge de soixante-cinq ans en traversant le Pont-Neuf. Mais peut-être une part de cet homme de l'art a-t-elle survécu incognito dans la *Recherche* en se glissant dans la composition d'un Cottard ou d'un Dieulafoy ?

Madame Proust le mentionne dans une lettre à son fils d'août 1900.

## 2. Exemplaire d'Edmond Sée

Demi-maroquin brun à coins, dos à 5 nerfs, titre doré, tête dorée. Couverture et dos conservés.  
Edition originale de la traduction. Exemplaire n° 616.  
Enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le 1er feuillet : « *A Edmond Sée son ami Marcel Proust* ».

8 000 €

Edmond Sée (1875-1959) était un dramaturge, à qui l'on doit une douzaine de pièces dont *La Brebis*, comédie en deux actes (1896), *L'Indiscret*, comédie en trois actes (1903), ou *Saison d'amour*, comédie en trois actes (1918). Son amitié avec Marcel Proust remontait aux années 1890 et dura jusqu'à la fin, puisque le romancier lui dédicacera encore le dernier volume de la *Recherche* publié de son vivant en ces termes : « *A Monsieur Edmond Sée. En témoignage très admiratif, et de vieille et fidèle amitié* ».

à Edmond Sée  
Son ami  
Marcel Proust

## 3. Exemplaire de la princesse de Caraman-Chimay

La Princesse Alexandre de Caraman-Chimay, née Hélène de Brancovan, sœur d'Anna de Noailles et de Constantin de Brancovan, fut également la belle-sœur de la comtesse Greffulhe, qui inspira le personnage de la duchesse de Guermantes. Elle fut avec Anna de Noailles et le comte de Montesquiou une des aristocrates les plus proches de Marcel Proust dans les années 1900.

Proust lui dédiera en 1905 le second ouvrage de Ruskin qu'il a traduit et présenté, *Sésame et les lys* : « *A Madame la Princesse Alexandre de Caraman Chimay, dont les Notes sur Florence auraient fait les délices de Ruskin, je dédie respectueusement, comme un hommage de ma profonde admiration pour elle, ces pages que j'ai recueillies parce qu'elles lui ont plu. / M.P.* »

à Madame La Princesse Alexandre  
de Caraman Chimay  
la plus grande admiration d'un "Excl[u] ?]  
Marcel Proust

Reliure de l'époque. Plein chagrin brun, dos à quatre nerfs mordant sur les plats, titre doré, tranches dorées. Papier d'édition uniformément jauni, légèrement cassant. Mouillure en tête des deux premiers feuillets.

Edition originale de la traduction. Exemplaire n° 962.

Précieux exemplaire de la Princesse Alexandre de Caraman-Chimay, portant sur le premier feuillet une dédicace autographe de Marcel Proust (un mot a été coupé) : « *à Madame la Princesse Alexandre de Caraman Chimay, la plus grande admiration d'un « Excl[u] » ?] Marcel Proust* ».

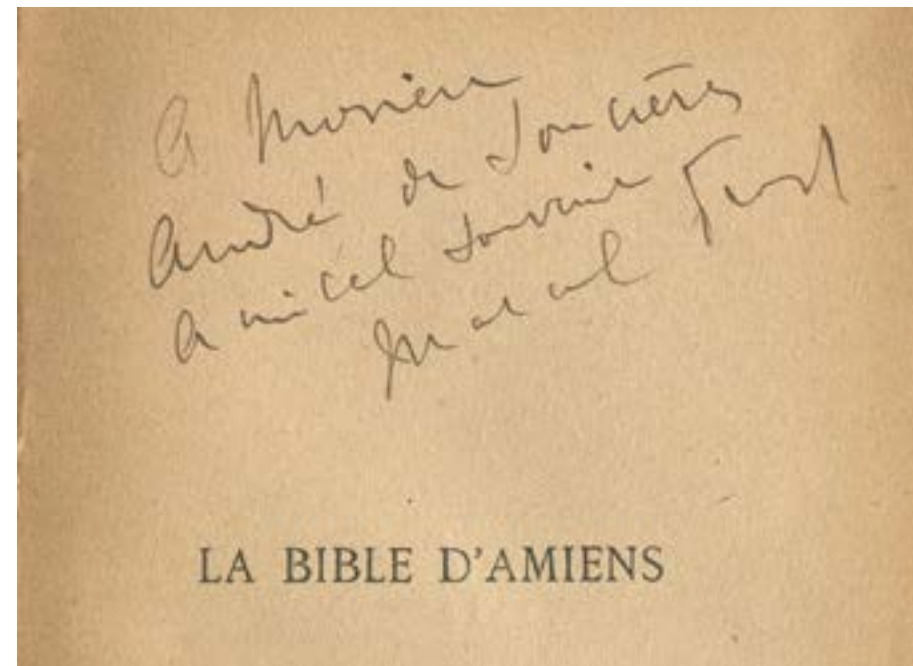
15 000 €





#### 4. Exemplaire d'André de Joncières

Broché.  
Edition originale de la traduction. Exemplaire sur papier d'édition n° 1643. Mentions de deuxième édition sur la couverture et le titre (bon achevé d'imprimer à la date du 15 février 1904). Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc : « A Monsieur André de Joncières, amical souvenir. Marcel Proust ».



André de Joncières (1872-1920) était le propriétaire de plusieurs journaux tels que *Le Journal de la beauté*, fondé en 1901, *L'Amour* (1902) ou de périodiques humoristiques comme le *Jean-qui-rit* ou *La Gaité gauloise*. Il rachètera ensuite *L'Assiette au beurre* et *La Gaudriole*.

C'était le frère de Léonce de Joncières, peintre mondain, que Proust fréquentait à Cabourg et qu'il jugea « l'être le plus idiot que j'aie jamais vu » dans une lettre à Reynaldo Hahn.

6 500 €

Broché. Couverture abîmée avec manques aux coins, dos creusé, coins des premiers feuillets cornés.

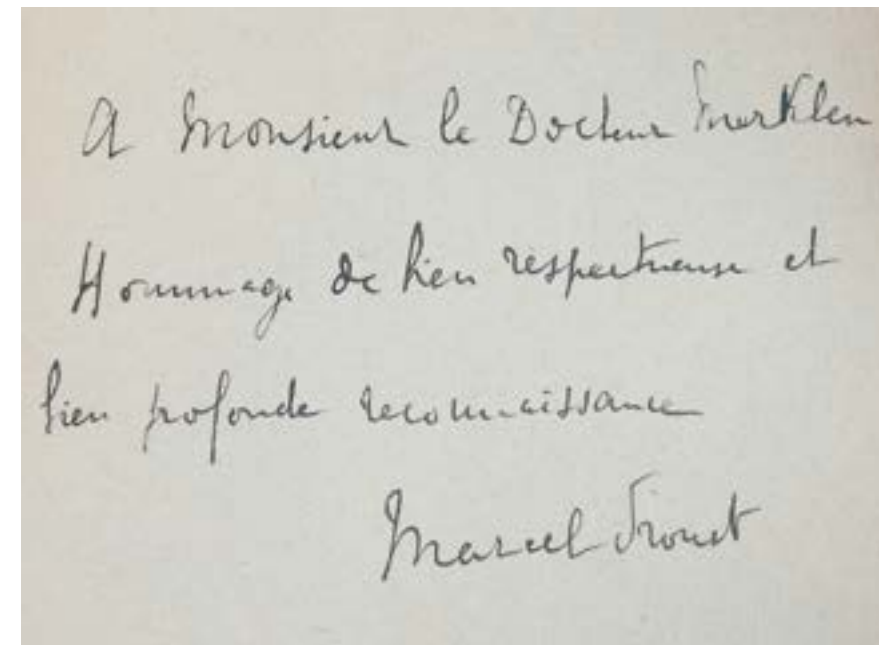
Edition originale de la traduction. Exemplaire sur papier d'édition n° 511.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc : « A Monsieur le Docteur Merklen, hommage de bien respectueuse et bien profonde reconnaissance. Marcel Proust ».

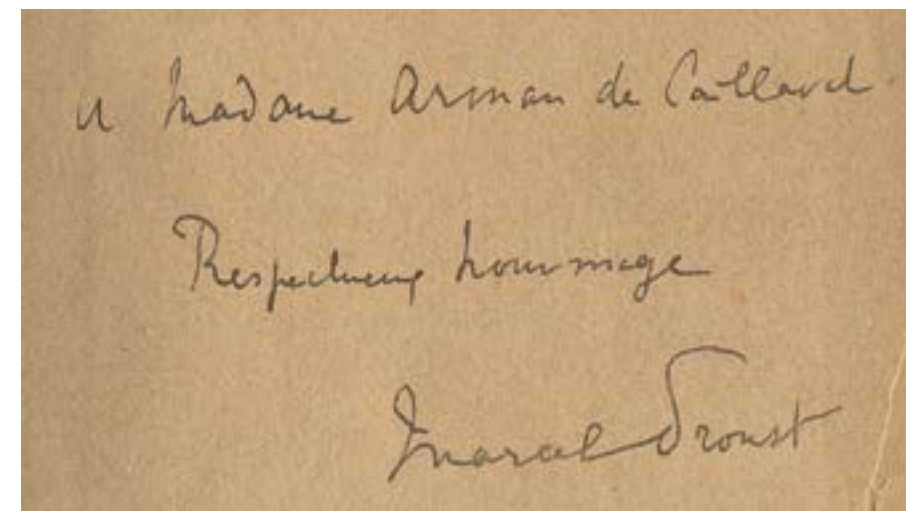
7 000 €

#### 5. Exemplaire du docteur Merklen

Marcel Proust consulta le docteur Pierre Merklen en juin 1904 lorsqu'il décida d'engager une cure pour guérir son asthme. Quelque temps plus tard il commenta ainsi sa consultation à Antoine de Bibesco : « Comme tu aimes les choses de médecine et aussi à me croire un peu fou, je te dirai que j'ai consulté le médecin qui avec Faisans est considéré comme le meilleur, Merklen, qui m'a dit que mon asthme était devenu une habitude nerveuse et que la seule manière de la guérir était d'aller dans un établissement antiasthmatique qui existe en Allemagne et où on me ferait (car je n'irai sans doute pas) "perdre l'habitude de mon asthme, comme on démorphinise les morphinomanes". »



#### 6. Exemplaire de Madame Arman de Caillavet



Jeanne Pouquet (1874-1962) avait épousé l'ami de Marcel Proust, Gaston Arman de Caillavet et le romancier, qui se prétendait amoureux d'elle nouera avec le couple une relation triangulaire. Leur fille Simone, qui épousera André Maurois, servit de modèle à Gilberte.

Provenance : Simone André Maurois, fille de la dédicataire, Edward Wassermann (ex-libris dessiné par Marie Laurencin).

Cet exemplaire a figuré à l'exposition Marcel Proust, Bibliothèque nationale, 1965 p. 50.

20 000 €

Demi-percaline bradel gris mauve. Décoloration en haut des premiers feuillets.

Edition originale de la traduction. Exemplaire sur papier d'édition n° 738.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc : « A Madame Arman de Caillavet. Respectueux hommage. Marcel Proust ».



## 7. Exemplaire de Walter Berry

Reliure signée de Stroobants. Bradel demi-marquin bleu nuit à long grain à coins. Tête dorée, couverture et dos conservés.

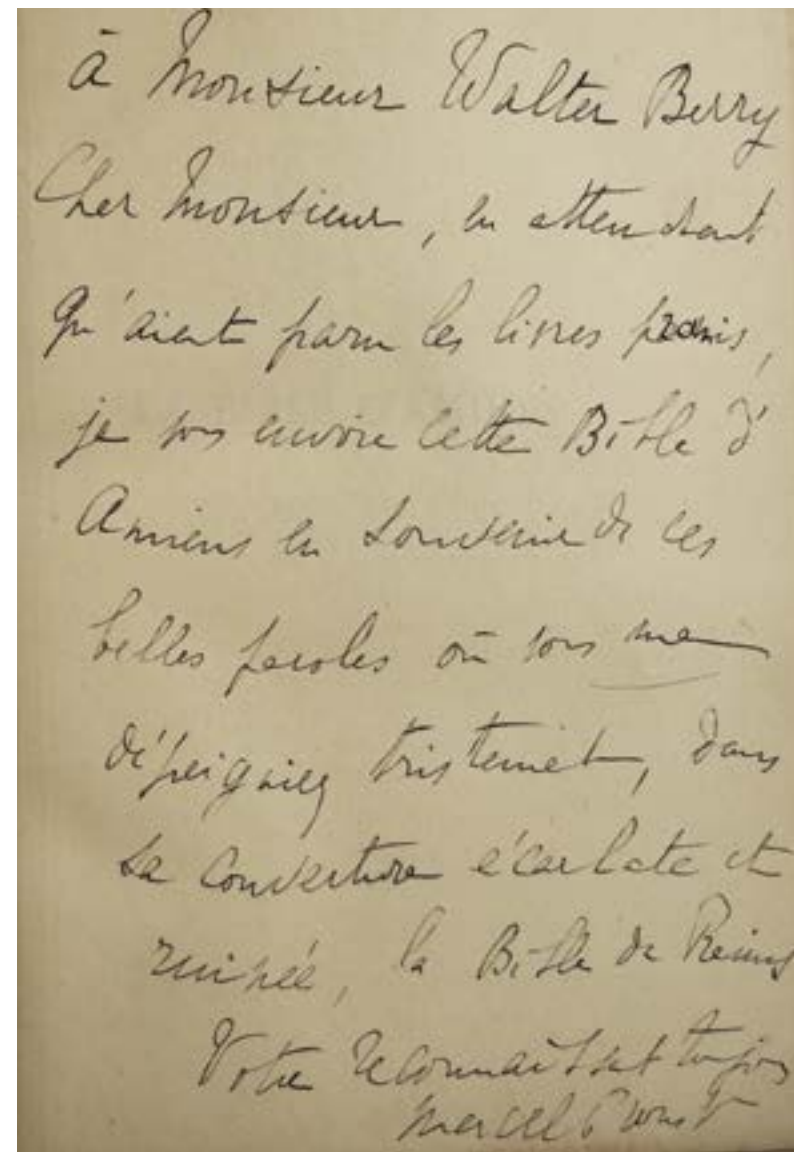
Edition originale de la traduction. Exemplaire sur papier d'édition n° 4833. Mention de cinquième édition.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc :

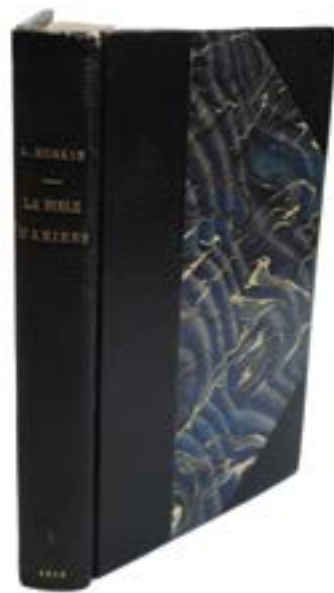
« A Monsieur Walter Berry. Cher Monsieur, en attendant qu'aient paru les livres promis je vous envoie cette Bible d'Amiens en souvenir de ces belles paroles où vous me dépeigniez tristement, dans sa couverture écarlate et ruinée, la Bible de Reims. Votre reconnaissant toujours Marcel Proust ».

Walter Berry (1859-1927) était un avocat américain, juge à la cour suprême d'Égypte de 1908 à 1911, et qui sera élu président de la Chambre de commerce américaine vers la fin de l'année 1916.

L'amitié entre Marcel Proust et Walter Berry naquit en 1916, lorsque ce dernier lui fit présent d'un volume relié aux armes des Guermantes. C'est à ce riche américain né à Paris, en relations avec les écrivains de son époque comme Edith Wharton que Marcel Proust dédiera *Pastiches et mélanges* en ces termes : « A Monsieur Walter Berry, Avocat et lettré, qui, depuis le premier jour de la guerre, devant l'Amérique encore indécise, a plaidé, avec une énergie et un talent incomparables, la cause de la France, et l'a gagnée. Son ami, Marcel Proust ».



à Monsieur Walter Berry  
Cher Monsieur, en attendant  
qu'aient paru les livres promis,  
je vous envoie cette Bible d'  
Amiens en souvenir de ces  
belles paroles où vous me  
dépeigniez tristement, dans  
sa couverture écarlate et  
ruinée, la Bible de Reims.  
Votre reconnaissant toujours  
Marcel Proust



18 000 €

Le présent envoi fait référence à la destruction de la cathédrale de Reims au cours de la Première Guerre mondiale, destruction évoquée dans une discussion entre le narrateur et Charlus dans *Le Temps retrouvé*.

Dans une lettre à Madame Williams, Marcel Proust parle encore de « la Bible de Reims qui n'est plus intacte comme la Bible d'Amiens, les pierres de Reims qui réalisent la prophétie : "Et les pierres elles-mêmes crieront pour demander justice" ».

## 8. Exemplaire d'Henry Bordeaux

**Précieux envoi lié à un souvenir de jeunesse lancinant.**

Ecrivain prolifique, Henry Bordeaux (1870-1963) a laissé plus de deux cents ouvrages, abordant tous les genres : poésie, théâtre, romans psychologiques, romans policiers, nouvelles, études littéraires, mémoires, récits de voyage.

Décoré de la Légion d'honneur en 1910, reçu à l'Académie française en 1919, il fut une figure des lettres de son époque, empreint de catholicisme social et dreyfusard.

Marcel Proust et lui se rencontrèrent en 1899 à Thonon, au château de Coudrée chez les Bartholoni. Ce souvenir ne cesse de revenir dans les lettres que Proust lui adressa (une quinzaine entre 1903 et 1920). « En trouvant mon nom au milieu de votre chronique il m'a semblé que nous nous rencontrions de nouveau, comme nous le fîmes jadis à Thonon. Et j'ai gardé de vous un souvenir si vif (que plus tard l'admiration, la lecture, ont agrandi sans le modifier) que j'ai senti, de votre attention si délicate, une joie émue que de grands articles ne m'ont pas donnée », lui écrivait-il par exemple en 1914.

Leurs rapports furent en effet essentiellement épistolaires, bien que Proust, à côté des compliments prolixes qu'il lui adresse lui ait écrit en avril 1913 : « Je devine bien que bien des formes de ma sensibilité doivent vous irriter ; mais nous sommes plus près l'un de l'autre que vous ne pensez ».

Dans ses Mémoires, Henry Bordeaux a ainsi décrit leur relation : « Ma sympathie pour Marcel Proust a bien failli se muer en véritable amitié. Nous le désirions l'un l'autre et nos lettres indiquent ce rapprochement sentimental. Les circonstances matérielles s'y prêtèrent mal : il était malade et j'avais une trop belle santé entretenue par l'escrime, la bicyclette, la marche, et les courses en montagne ; il vivait le soir et la

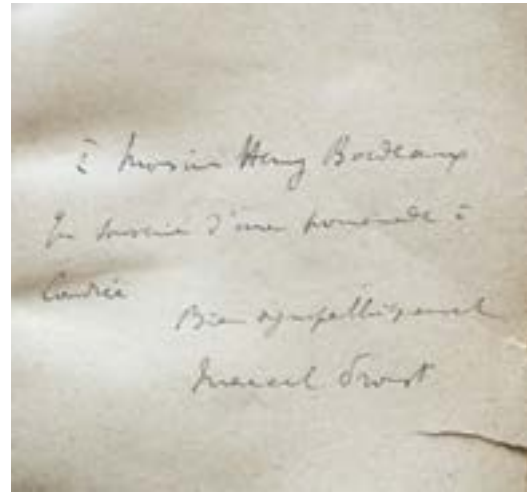
Broché. Exemplaire sur papier d'édition n° 783.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc : « A Monsieur Henry Bordeaux, en souvenir d'une promenade à Coudrée, bien sympathiquement ».

6 500 €



*nuit et j'étais matinal [...] il se plaisait dans un monde raffiné et mes goûts de simplicité se révoltaient contre lui. D'où venait cette attirance que nous ressentions l'un pour l'autre ? Il aimait mon équilibre et j'aimais ses complexités qui me faisaient l'effet de ces orchidées cultivées en serre chaude, de ces tubéreuses à l'odeur pénétrante dont on ne peut plus se détacher. »*



### 9. Exemple du docteur de Fleury

Exemplaire sur papier d'édition n° 564.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc :  
« **Au docteur Maurice de Fleury. Hommage de bien particulière et bien admirative reconnaissance. Marcel Proust** ».

Le docteur Maurice de Fleury (1860-1931) était un médecin psychiatre, auteur de nombreux ouvrages comme le *Traitement rationnel de la neurasthénie* (1893), *l'Introduction à la médecine de l'esprit* (1897) ou le *Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux* (1904). Il fut un proche de nombreux écrivains, comme Emile Zola ou Joris Karl Huysmans, et était le chroniqueur médical du *Figaro*.

Lorsqu'il fut reçu à l'Académie de Médecine, Marcel Proust lui adressa ces mots : « *le talent hors ligne de l'écrivain collabore bien ici à la notoriété, à la valeur même du savant, et a été pour celle des autres savants, des autres praticiens, une voix. Vous avez en quelque sorte grandi, élevé vous-même la distinction que vous recevez aujourd'hui. Car vous avez fait de ces choses de profession et d'académie, des choses publiques, comprises et goûtées en dehors de la rue des Sts Pères, vous les avez naturalisées littéraires, c'est-à-dire intelligibles. »*

Provenance : Docteur Maurice de Fleury (ex-libris)

7 500 €

# Sésame et les lys

**3 exemplaires  
sur grand papier  
et 13 exemplaires  
dédiacés  
par Marcel Proust**





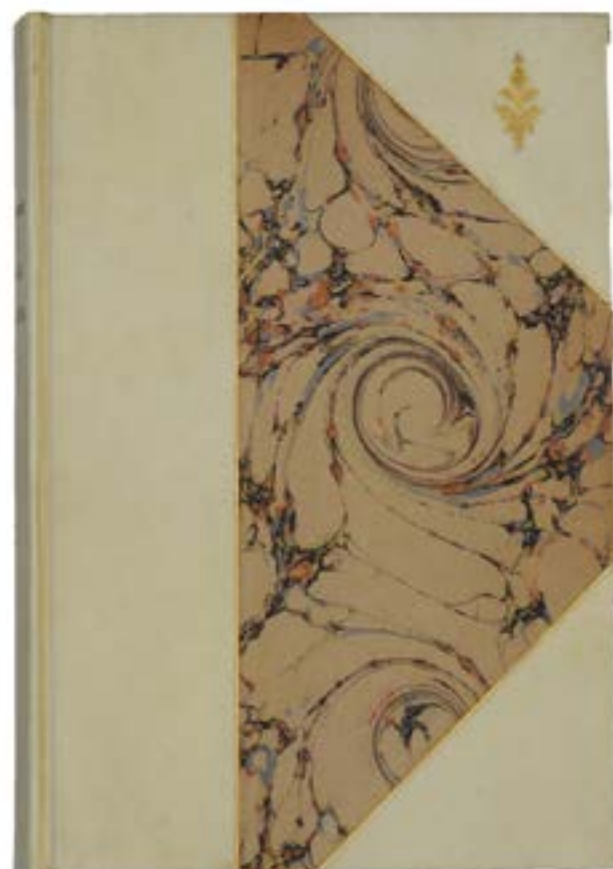
Traduction, notes et préface par Marcel Proust. Paris, Société du Mercure de France, 1906.

In-12. 1 f. bl., 224 pp. (y compris faux-titre et titre) 1 f. n. ch. (table et achevé d'imprimer au v°)

Reliure de l'époque signée de Petitot. Demi-parchemin à coins à la Bradel, fleuron doré dans le coin supérieur droit, dos lisse, titre doré, tête dorée sur témoins. Couverture jaune imprimée en noir et dos conservés. Chemise, étui.

Edition originale de la traduction de Proust et de sa préface « Sur la lecture ».

16 000 €



### 3 exemplaires en grand papier

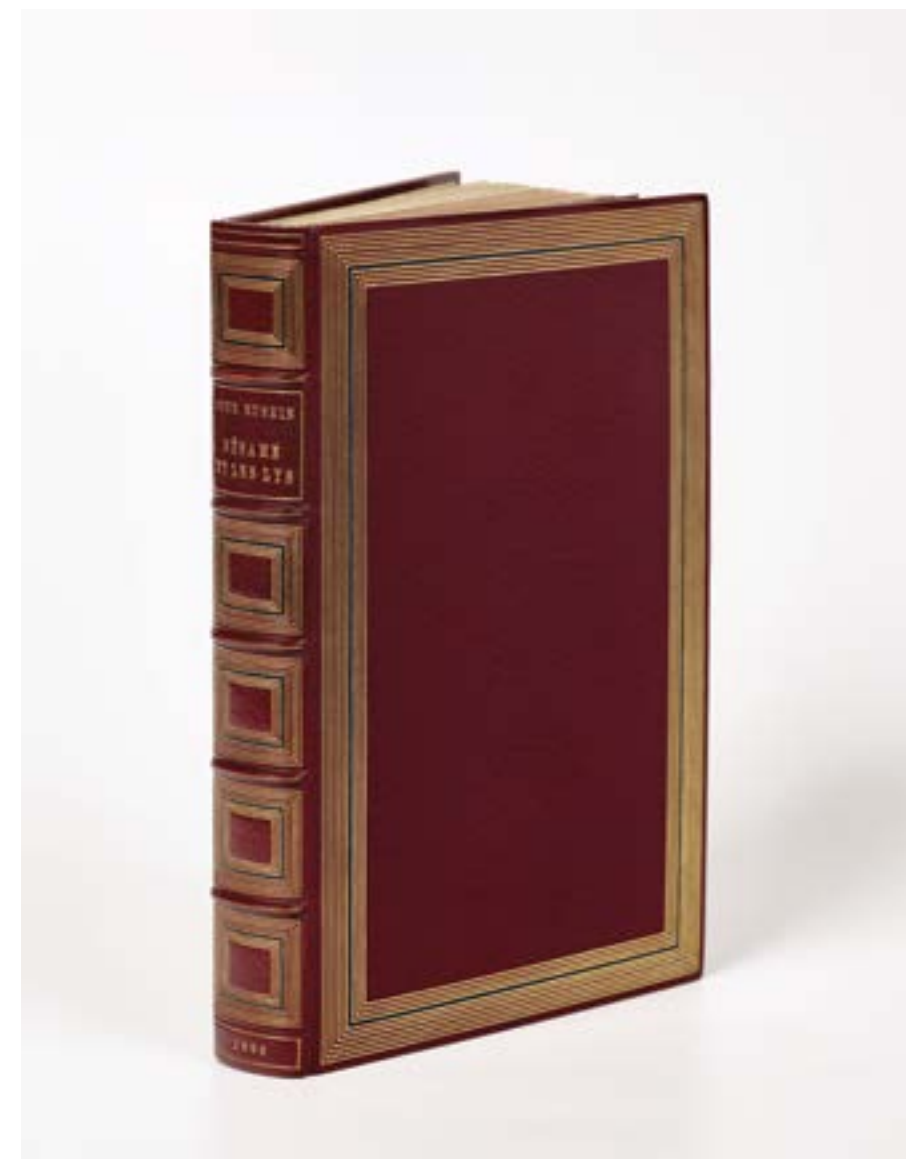
#### 1. Un des 12 exemplaires de tête sur papier de Hollande (n° 5).

**Très bel exemplaire du tirage de tête en reliure strictement d'époque.**

*Sésame et les lys* est le second ouvrage de traduction par Proust d'un texte du professeur et historien d'art anglais John Ruskin, après *La Bible d'Amiens*, paru chez le même éditeur en 1904.

Aux yeux de Proust, *Sésame et les lys* était beaucoup plus qu'une simple traduction. Sans même parler de sa longue et très importante préface, *Sur la lecture*, texte d'une importance théorique et autobiographique considérable dans son œuvre, l'appareil de notes, dans lequel Proust cite Dante, rapproche tel passage d'Anatole France, commente, rectifie ou même critique Ruskin constitue presque une œuvre en soi.

Lucien-Edouard Petitot (1862-1927) s'établit rue de Seine en 1887, puis s'installa rue des Beaux-Arts. La reliure dont il a habillé ce bel exemplaire en grand papier parfaitement préservé est donc strictement d'époque, condition des plus désirables.



#### 2. Un des 12 exemplaires sur papier de Hollande (n° 3).

Reliure signée de Semet et Plumelle. Maroquin écrasé grenat. Plats encadrés de 7 filets dorés, d'un listel de maroquin émeraude mosaïqué suivi de 4 autres filets dorés. Dos à 5 nerfs pincés décorés d'un filet doré, caissons ornés à l'identique des plats, contreplats encadrés de maroquin grenat orné de filets dorés, doublures et gardes de moire grenat, contregardes au peigne ; tranches dorées ; couverture et dos conservés. Etui.

Edition originale. Provenance : Raoul Simonson ; Charles Hayoit (ex-libris).

16 500 €





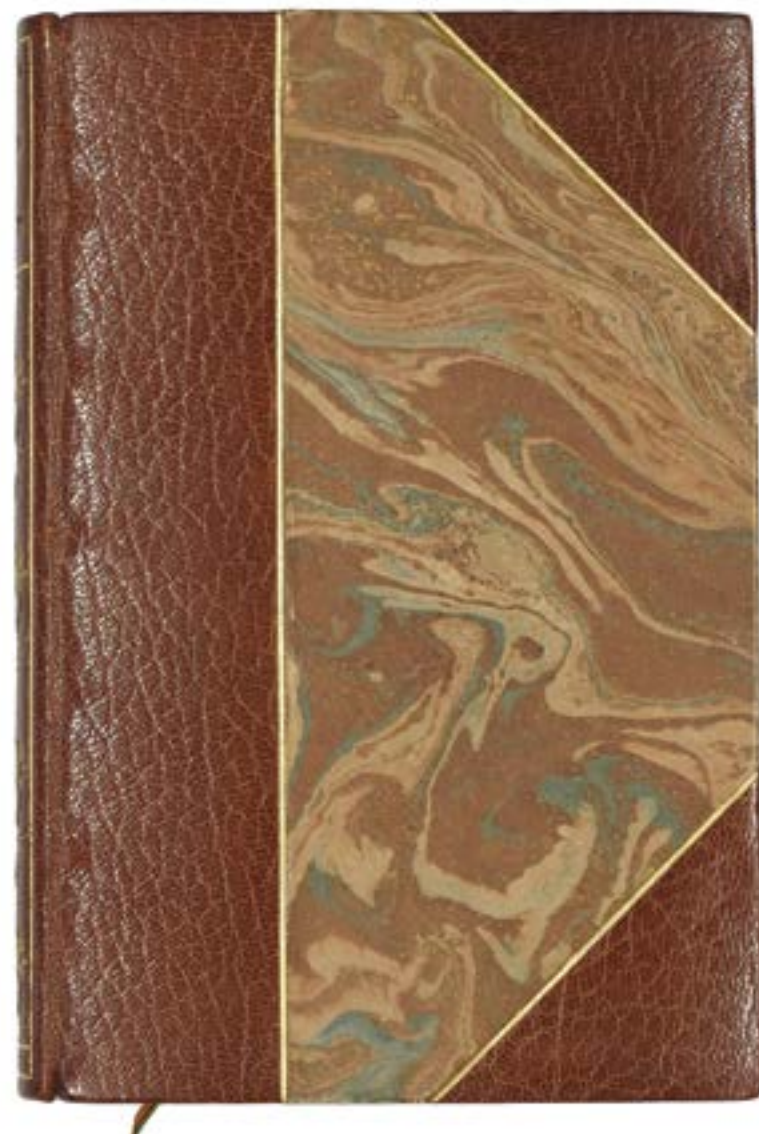


38



Reliure signée de Ch. Lanoé. Demi-maroquin lavallois à coins, filet doré, dos lisse orné de lys mosaïqués, tête dorée, non rogné, couverture et dos. Edition originale.

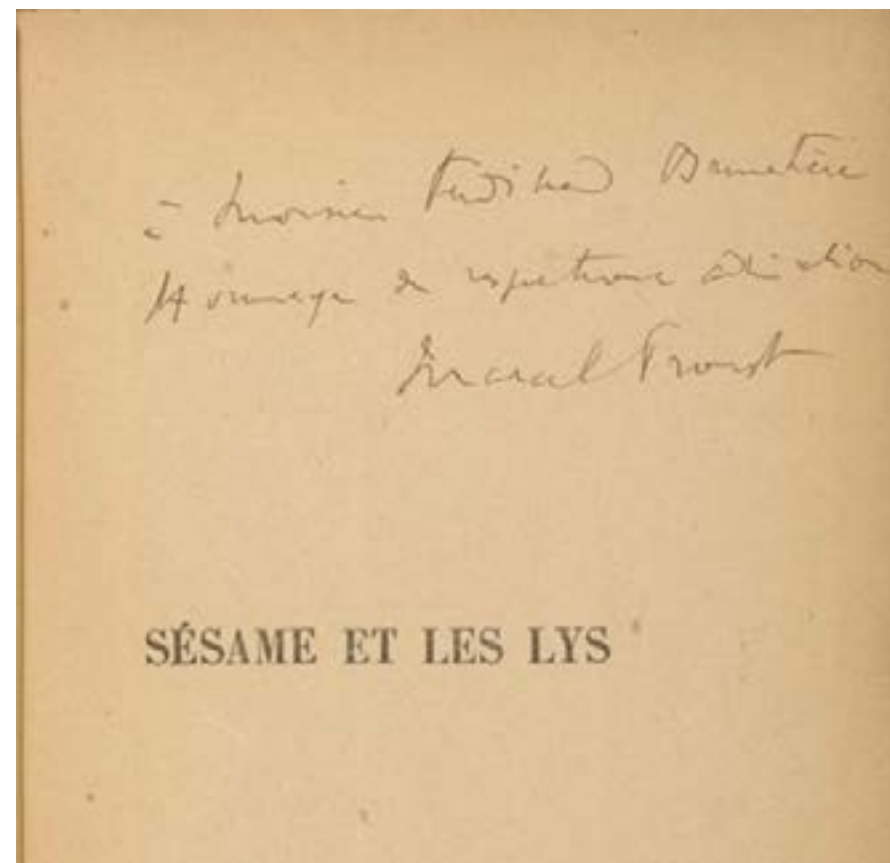
15 000 €



### 3. Un des 12 exemplaires sur papier de Hollande (n° 8).

Charles Lanoé (1881-1959) fut l'élève de Charles Meunier. Il travailla par la suite dans l'atelier de Petrus Ruban, à qui il succéda en 1910. Son atelier se situait rue de Savoie.

Provenance : Bibliothèque R. & B.



### 13 exemplaires dédiacés

#### 1. Envoi à Ferdinand Brunetière

Le présent exemplaire fut offert à Ferdinand Brunetière (1849-1906), l'un des plus influents critiques littéraires français de l'époque, membre de l'Académie française et directeur de la *Revue des deux mondes*.

Antoine Compagnon, grand spécialiste de Marcel Proust, a consacré un ouvrage à cette figure, qui fut antidreyfusard sans être antisémite. Marcel Proust citera son nom dans *Le Temps retrouvé*, l'opposant à Bergotte.

Reliure de l'époque. Demi-percaline beige à la Bradel. Pièce de titre, fleuron doré au dos. Couverture conservée. Edition originale. Exemplaire sur papier d'édition n° 501. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « à Monsieur Ferdinand Brunetière, hommage de respectueuse admiration ».

7 500 €



39



Reliure signée de Pierre-Lucien Martin. Demi-chagrin bleu-vert à coins. Dos à 5 nerfs, caissons décorés d'une guirlande végétale dorée aux petits fers, tête dorée. Couvertures et dos conservés.

Exemplaire sur papier d'édition (n° 500), après 12 hollandes.

Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur la page de faux-titre :  
« A Monsieur Pierre Louÿs  
Témoignage d'admiration  
sympathie  
Marcel Proust »

25 000 €

## 2. Précieux exemplaire de Pierre Louÿs.

Si Pierre Louÿs n'a pas compté au nombre des intimes de Marcel Proust, on peut néanmoins parler entre eux d'amitié et d'admiration réciproque.

Jean-Paul Goujon, nous apprend que ce dernier avait sollicité la collaboration de Marcel Proust dès 1891 pour sa revue *La Conque*. Les deux hommes se croisaient souvent lors des réceptions chez leur ami commun Robert de Montesquiou et il arrivait que Louÿs invitât Proust chez lui comme ce jour de juin 1894 où Jean de Tinan note dans son journal qu'il revient d'une soirée chez Louÿs où l'on a joué de la musique en présence de Debussy, Henri de Régnier et Marcel Proust.

Les deux hommes étaient également membres de « l'Académie Canaque », joyeuse société qui groupait autour des sœurs Heredia des personnalités comme Paul Valéry, Léon Blum ou Ferdinand Hérold.

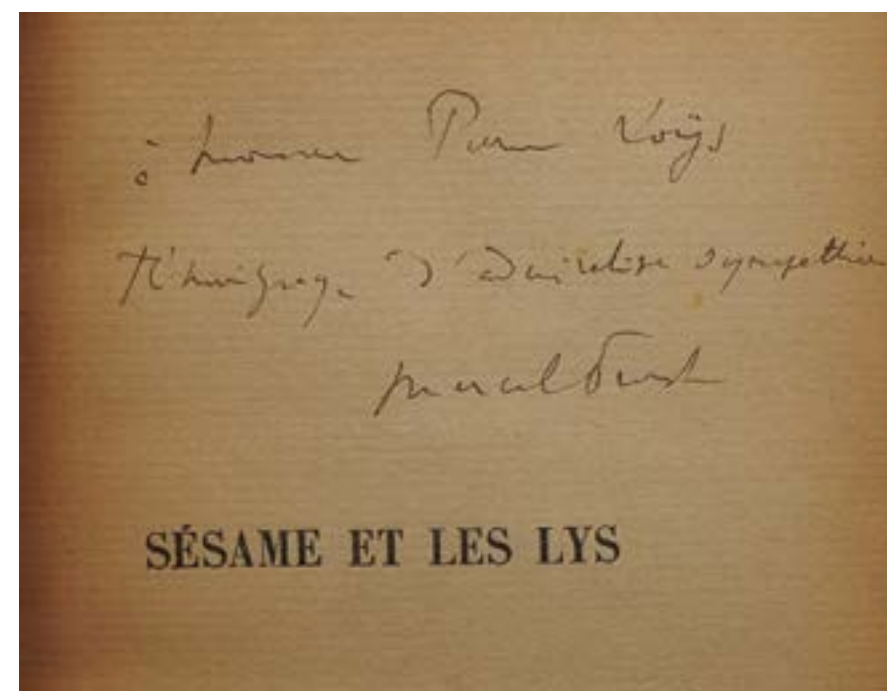
Proust admirait l'œuvre de Louÿs et lui écrivit en 1893, au reçu des *Poésies de Méléagre* : « Je ne sais pas le grec et à peine le français, deux conditions pour mal juger des mérites spéciaux de cette traduction en tant que traduction, mais je suis sûr des autres et serai d'ailleurs garant de ceux-là. »

La lettre a un ton badin, mais c'est avec une tout autre profondeur qu'il répondit à l'envoi de *Poétique* en 1916 : « J'ai lu et relu *Poétique qui contient les dix Tables de la Loi*. (...) *Les pensées de votre poétique, je les lis comme si vous veniez de les cueillir en moi-même... Du reste, dans le dernier volume de mon ouvrage, vous en trouverez qui ressemblent aux vôtres ou du moins à qui je veux trouver cet air de ressemblance.* »

Cette association a quelque chose d'émouvant dans la mesure où Marcel Proust et Pierre Louÿs, deux écrivains de la même génération, connurent des trajectoires à la fois semblables et opposées. Tous deux commencèrent par de brillantes carrières dans le monde, et Jacques-Emile Blanche, le grand peintre des célébrités de l'époque, laissa un portrait de chacun d'eux, très ressemblants au moral comme au physique et d'ailleurs parfaitement proustiens. Puis tous deux se retirèrent, se cloîtrèrent, même, vivant en quasi-reclus. Mais alors que Louÿs s'enfonçait dans l'amertume et abandonnait peu à peu la littérature pour se consacrer à des recherches bibliographiques érudites et explorer encore plus sa veine érotique, Proust mit à profit cet isolement pour donner naissance à sa grande œuvre.

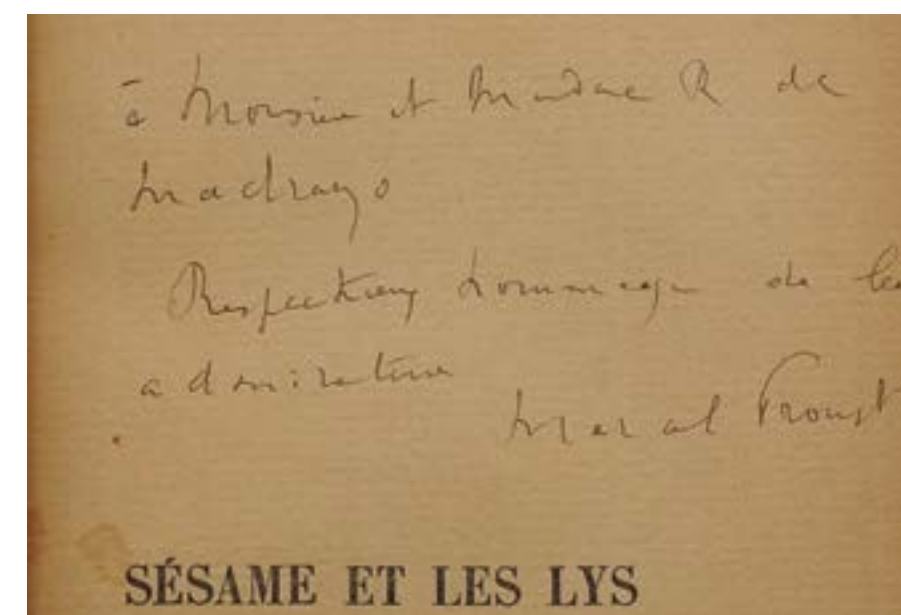
Très belle association littéraire, qui déborde le strict cadre du « monde proustien ».

De la bibliothèque Paul-Louis Weiller (ex-libris).



## 3. Envoi à Raimundo de Madrazo

Le présent envoi s'adresse à Raimundo (ou Raymond de Madrazo et à son épouse. Il est éminemment proustien puisque cet artiste peintre fréquentait le salon de Madeleine Lemaire, mais il était aussi apparenté à Mariano Fortuny y Madrazo, le couturier tant admiré par Proust. De surcroît son fils Federico (surnommé Coco) épousera la sœur de Reynaldo Hahn.



Reliure demi-chagrin bleu-vert, dos lisse, titre doré. Couverture et dos conservés (petites déchirures à la couv.) Editio originale sur papier d'édition n° 140. Sous boîte moderne.

Envoi autographe signé :  
« à Monsieur et Madame R. de Madrazo. Respectueux hommage de leur admirateur Marcel Proust ».

6 500 €





Reliure signée de A. & R. Maylander. Demi-maroquin brun à coins, plats de papier œil de chat, tête dorée, couverture et dos conservés. Edition originale de la traduction. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « A Madame Laure Hayman Souvenir d'une affection profonde Marcel Proust ».

#### 4. Envoi à Laure Hayman

**Très précieux envoi à son amour platonique d'adolescence et modèle d'Odette dans la *Recherche du temps perdu*, Laure Hayman.**

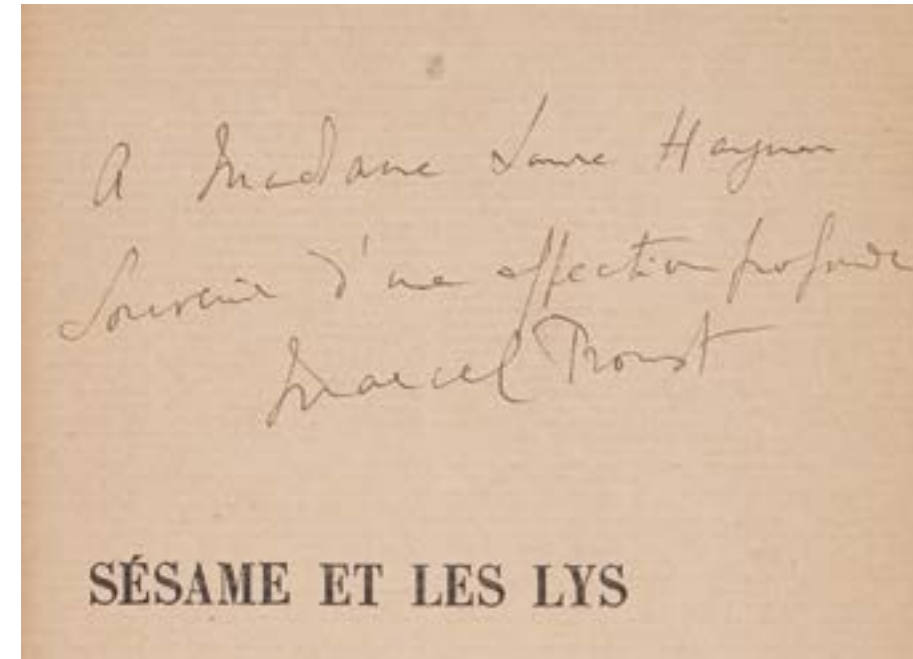
Laure Hayman (1851-1932) fut une courtisane célèbre de fin du dix-neuvième siècle. Modèle d'élégance, de jeunesse et de beauté, mais aussi de goût, d'intelligence et de finesse. Inspiratrice des peintres et des écrivains (Madrazo, Tissot, Stewart, Lavedan, Bourget...), elle avait été la maîtresse du grand oncle de Marcel Proust, Louis Weil, et l'on découvrit, après sa mort, que le propre père de Marcel, Adrien Proust, avait entretenu des relations amicales avec elle.

Marcel Proust fit sa connaissance chez Louis Weil, il avait alors 17 ans et à cause de son teint rose, elle le surnomma « *mon petit Saxe psychologique* ». Avouant à ses amis sa « *passion platonique pour une courtisane célèbre* », le jeune homme s'éprit déjà de manière romanesque de celle qui deviendra ensuite la principale inspiratrice du personnage d'Odette de Crécy dans la *Recherche du temps perdu*, maîtresse de Swann et mère de Gilberte dont le narrateur tombera amoureux.

Il lui envoyait des fleurs, des vers, des porcelaines, et Laure Hayman, après avoir pris au sérieux cet amour, finit par s'impatienter de ces démonstrations passionnées, qui s'adressaient à une femme idéalisée par le futur romancier plus qu'à sa personne de chair.

Dans la *Recherche du temps perdu*, Marcel Proust a fait de sa passion d'adolescent un personnage quelque peu différent, plus proche de la cocotte demi-mondaine en quête du « *bon mariage* » que de cette femme sensible, intelligente et cultivée qui, plus tard s'adonnera à la sculpture.

En 1913, à la parution de *Du Côté de chez Swann*, bien qu'ils fussent éloignés depuis déjà longtemps, Proust redouta que Laure Hayman ne se reconnût trop dans son personnage d'Odette, dont les détails les



plus précis et suggestifs renvoyant à sa vie réelle fourmillent dans le texte.

Ses craintes se révélèrent justifiées, et, malgré les égards touchants de l'écrivain manifestés en mai 1920 (« *Chère amie qui êtes une des parts les plus précieuses de mon passé...* », lui écrit-il), deux ans plus tard, en mai 1922, alors qu'ils ne s'étaient pas vus depuis trente ans, Proust reçut une lettre furieuse de Laure Hayman, ainsi qu'il l'écrivit à son éditeur Gaston Gallimard : « *Une femme que j'ai aimée il y a trente ans, m'écrit une lettre furibonde pour me dire qu'Odette c'est elle, que je suis un monstre.* »

Le 18 mai 1922, il lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il tentait de s'expliquer et de démentir cette identification (pourtant évidente à bien des détails...) tout en lui donnant une leçon d'écriture romanesque : « (...) *Odette de Crécy, non seulement n'est pas vous, mais est exactement le contraire de vous. (...) Il n'y a peut-être pas un autre de mes personnages les plus inventés de toute pièce (...) J'ai signalé dans un article (...) la bêtise des gens du monde qui croient qu'on fait entrer ainsi une personne dans un livre. (...) Vous me lisez, et vous trouvez une ressemblance avec Odette ! C'est à désespérer d'écrire des livres. (...) Les femmes du monde ne se font aucune idée de ce qu'est la création littéraire, sauf celles qui sont remarquables. Mais dans mon souvenir vous étiez justement remarquable.* »



44

Reliure de l'époque.  
 Demi-maroquin orange  
 avec coins, dos à nerfs,  
 tête dorée, non rogné,  
 couverture et dos (E.  
 Jarrigeon). Couverture et  
 dos conservés.  
 Édition originale.  
 Exemplaire sur papier  
 d'édition n° 544.  
 Envoi autographe signé  
 à l'encre noire sur le  
 faux-titre : « *A Madame la  
 Princesse de Brancovan,  
 respectueux hommage de  
 son admirateur Marcel  
 Proust* ».

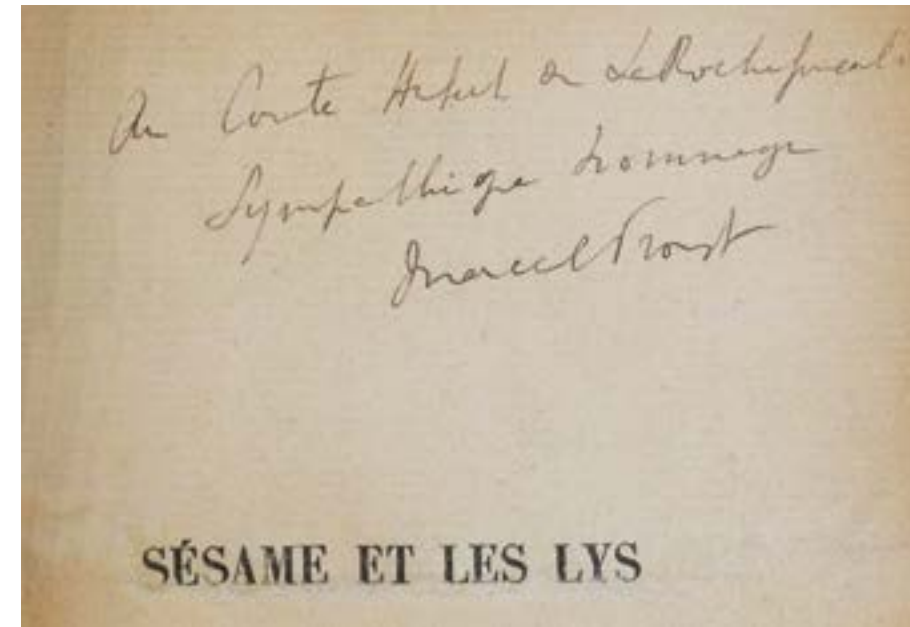
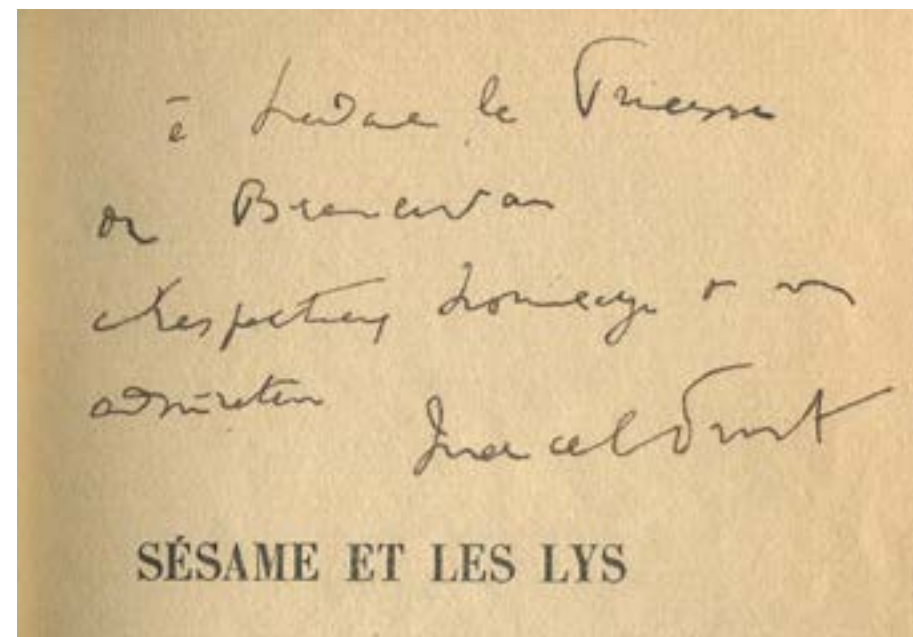
18 000 €

### 5. Envoi à la princesse de Brancovan

Il n'est pas toujours facile de se retrouver dans la généalogie de la famille Brancovan-Bibesco, qui tient une place si importante dans la galaxie proustienne.

Hélène de Caraman-Chimay était de naissance princesse de Brancovan, tout comme sa sœur, Anna de Noailles. Mais celles-ci étant toutes deux mariées lorsque Marcel Proust inscrivit cet envoi, c'est à leur mère qu'il s'adresse. Fille de Pacha grec, élevée à Londres, Rachel Musurus (ou Raluca Moussouros), née vers 1848, avait épousé le prince roumain Grégoire Bassaraba de Brancovan. C'était une pianiste de talent, à qui Paderewski dédia plusieurs de ses compositions. On la voit en compagnie de Marcel Proust, Constantin de Brancovan, Anna de Noailles, Abel Hermant et d'autres sur une photographie prise dans sa villa Bassaraba près d'Evian.

C'est donc à la mère de la dédicataire du livre qu'est dédié ce volume, éminemment proustien.



### 6. Envoi à Hubert de La Rochefoucauld

**Envoi à l'un des plus originaux membres de la famille La Rochefoucauld, Hubert.**

Le comte Hubert de La Rochefoucauld est assurément l'un des plus originaux rejetons de l'illustre famille. On sait que Marcel Proust fut particulièrement proche de Gabriel, mais il dut être au moins intrigué par son cousin Hubert, acrobate et peintre de talent.

Voici le portrait qu'offrit de lui le journal *Le Passant* en juin 1882 :  
 « Cette fois-ci, comme l'an dernier, le héros de la fête a été M. Hubert de La Rochefoucauld. Ses exercices de voltige dépassent de beaucoup tout ce que l'on peut voir de plus hardi à l'Hippodrome. Au reste, la gymnastique est pour lui non un passe-temps, mais une passion. Dès l'âge de quinze ans, il allait chaque jour dans un gymnase de la rue du Bac ; à dix-neuf ans, il enlevait très bien le cent-quinze. Il possède à Rochefort, en Seine-et-Oise, un château, où se trouve installé tout l'attirail d'un cirque. C'est là qu'il passe quatre ou cinq mois de l'année, fatiguant ses domestiques à les faire transporter des haltères énormes... et quand il ne fait pas des poids ou du trapèze, peignant quelque coin de campagne ou exécutant un morceau de musique. Car son existence est remplie par trois amours : la gymnastique, la musique et la peinture. Son talent de peintre est du reste incontestable. »

Exemplaire sur papier  
 d'édition n° 453.  
 Envoi autographe signé  
 à l'encre noire sur le  
 faux-titre : « *Au comte  
 Hubert de La Rochefoucauld  
 / sympathique hommage  
 / Marcel Proust* ». (Le  
 feuillet a été déchiré  
 dans sa moitié inférieure  
 et restauré.) Sous boîte  
 moderne.

9 000 €



45



## 7. Envoi à Clément de Maugny

Reliure en cartonnage bradel, demi percaline bleue marbrée. Titre en lettres dorées. Infimes rousseurs sur deux ou trois feuillets, bel état de conservation.

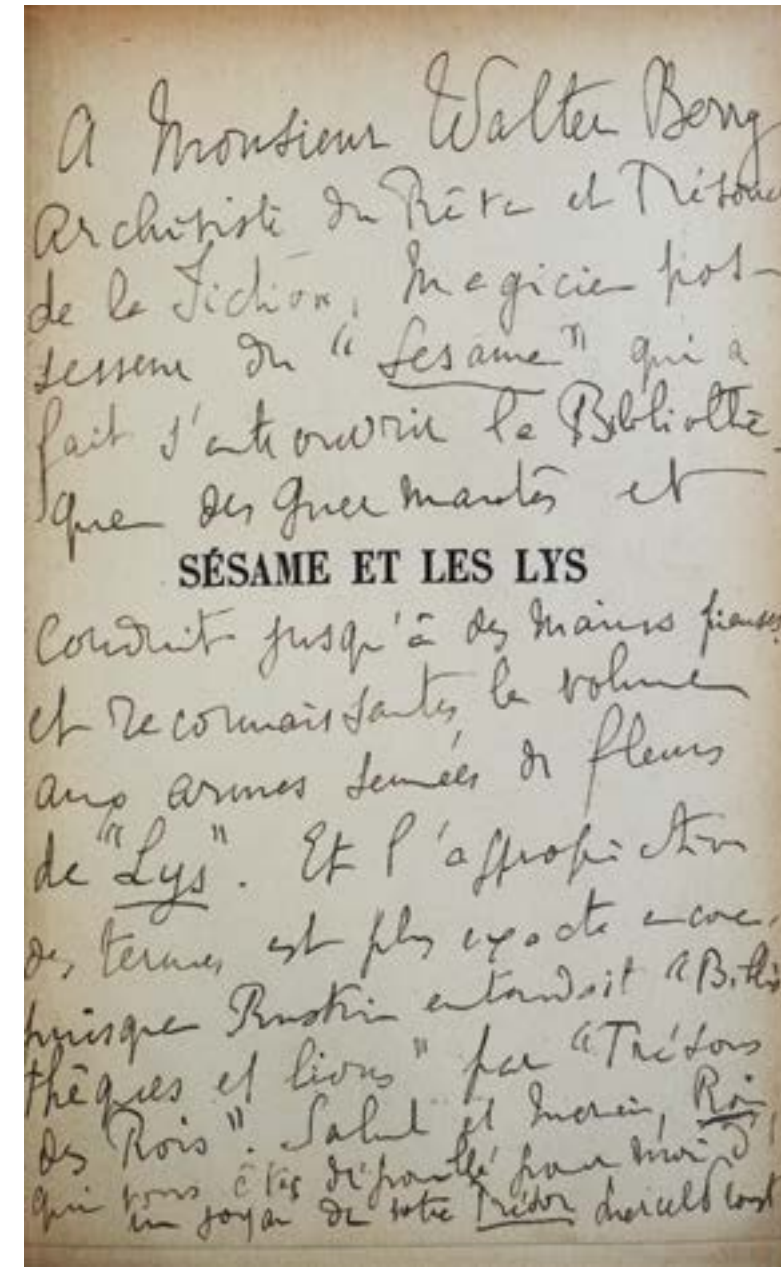
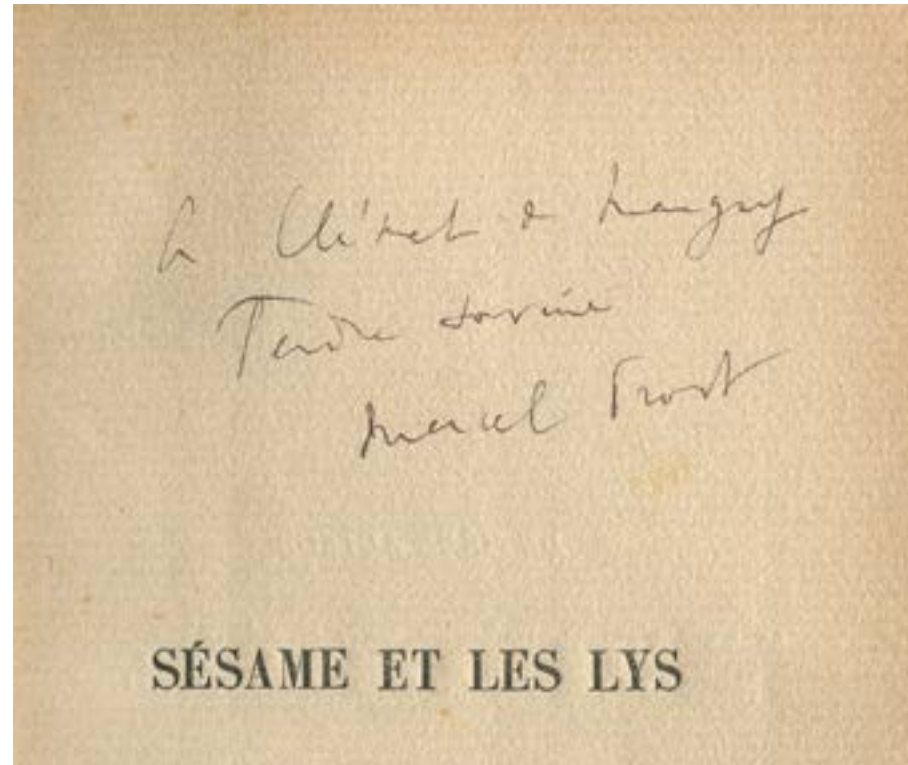
Broché. Exemple n° 542, sur papier d'édition. Envoi autographe signé sur la page de faux-titre : « à Clément de Maugny  
Tendre souvenir Marcel Proust ».

9 500 €

**Tendre envoi à Clément de Maugny.**

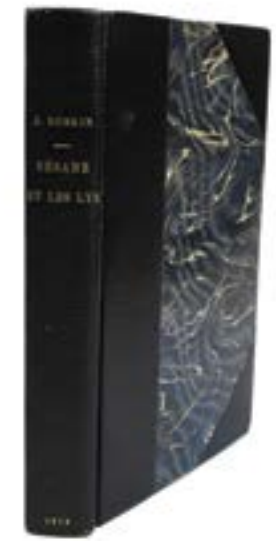
**Bel exemplaire d'un des grands amis de cœur de Proust, qui servit de modèle pour le personnage de Saint-Loup.**

Proust fréquenta Clément de Maugny, cousin des Ludres, dès les années 1890, à Paris ou en Savoie, notamment pendant l'été 1899, la famille de Maugny possédant un château près de Thonon. Proust le décrit à sa mère comme « beau garçon et bon garçon, nullement coureur » (lettre du 30 septembre 1899). Des années plus tard, il évoquera les moments heureux passés en compagnie de son ami, l'assurant de sa fidélité et de sa tendresse et qu'il sera toujours « le même jusqu'au dernier jour qui allait fidèlement boulevard de la Tour-Maubourg, attendre la minute heureuse où tu rentrais, ou bien te chercher à Annemasse avec tant de bonheur. Tout vit en moi » (octobre 1920).



## 8. Envoi à Walter Berry

L'amitié entre Marcel Proust et Walter Berry naquit en 1916, lorsque ce dernier lui fit présent d'un volume relié aux armes des Guermantes. C'est à ce cadeau que fait référence le présent envoi. Il s'agissait d'un exemplaire des *Œuvres du P. Rapin sur les grands hommes de l'antiquité* de 1709. Walter Berry raconte l'avoir trouvé chez un bouquiniste : « Je sortis, enchanté, emportant ma trouvaille, et quelques jours plus tard, avec une lettre dans laquelle j'exprimais combien profondément j'étais pénétré de son œuvre, je faisais parvenir le volume à Marcel Proust encore — de moi — inconnu. »



Reliure signée de Stroobants. Bradel demi-marquin bleu nuit à long grain à coins. Tête dorée, couverture et dos conservés. Edition originale. Exemple sur papier d'édition n° 4465. Mention de cinquième édition. Envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « A Monsieur Walter Berry, archiviste du Rêve et Trésorier de la Fiction, Magicien possesseur du "Sésame" qui a fait s'entrouvrir la Bibliothèque des Guermantes et conduit jusqu'à des mains pieuses et reconnaissantes le volume aux armes semées de fleurs de "Lys". Et l'appropriation des termes est plus exacte encore puisque Ruskin entendait "Bibliothèques et livres" par "Trésors des Rois". Salut et Merci, Roi qui vous êtes dépouillé pour moi d'un joyau de votre Trésor. Marcel Proust ».

18 000 €





Ce très bel envoi, est fait de va-et-vient entre ce volume et *Sésame et les lys*, l'un renvoyant à l'autre, avec Walter Berry au centre, « archiviste du Rêve et Trésorier de la Fiction ».

Reliure demi-percaline grise, papier marbré, gardes assorties. Pièce de titre de maroquin brun, auteur et titre dorés. Couvertures jaune imprimée en noir et dos conservés. 1 correction typographique au crayon p. 69, 1 mot fautif entouré à l'encre p. 223.

Exemplaire sur papier vergé n° 520.

Exemplaire enrichi de ce superbe envoi autographe signé à l'encre noire, couvrant tout le premier feuillet du livre :  
« Monsieur, Puisque je n'ai pas eu le plaisir de vous connaître je n'ose pas me permettre de vous envoyer d'ouvrage de moi. Mais voici du moins une traduction que j'ai faite autrefois du "Sesame" de Ruskin. Son titre symbolique vous rappellera que je vous avais indiqué le "Sesame ouvre-toi" d'une Porte habituellement fermée que vous n'avez pas voulu ouvrir, derrière laquelle vous attendaient quelques gâteaux de Sésame et, sinon les trésors d'Ali-Baba, votre serviteur Marcel Proust. »

[En haut de page] Autre épigraphe pour une dédicace : « Cher Lecteur, ne prenez de moi-même qu'un peu mais de nos rencontres ne formons pas le vœu » (Sully Prudhomme au Lecteur). »

35 000 €

## 9. Envoi à Jacques Hébertot

Cet envoi ambivalent est particulièrement intéressant et bien caractéristique de la personnalité de son auteur. Dans sa première partie on y voit Proust faire montre de son habituelle feinte modestie, mélange de courtoisie et d'humour. Pourtant, derrière le double jeu de mot autour de « Sésame » et l'allusion aux Mille et une nuits, on sent percer un reproche, voire une certaine amertume.

Dans la deuxième partie de l'envoi, ajoutée après coup, Proust cite un poème de Sully Prudhomme, « Aux amis inconnus », dont le texte exact est le suivant : « Chers passants ne prenez de moi-même qu'un peu / Le peu qui vous a plu parce qu'il vous ressemble / Mais de nous rencontrer ne formons pas le vœu, / Le vrai de l'amitié c'est de sentir ensemble, / Le reste en est fragile, épargnons-nous l'adieu ».

Proust a souvent utilisé ces vers « démodés mais, à mon goût, charmants » en guise de « p. c. c. », à savoir « pour prendre congé ». Il les envoyait aux personnes à qui il trouvait du charme à distance, mais qu'il ne souhaitait pas rencontrer. L'envoi peut donc se lire comme une invitation et un adieu à la fois, mélange de familiarité gracieuse et d'orgueil blessé. Il est preuve en tout cas que la personne à qui il l'a adressé ne lui était pas indifférente.

Selon Philippe Kolb, qui cite cet envoi dans son édition de la Correspondance de Marcel Proust (XVIII, p. 597), il aurait été écrit en 1917 ou 1918 et s'adresserait à Jacques Hébertot. Kolb reproduit ce texte d'après un catalogue de la Librairie Auguste Blaziot, qui qualifie fautivement cet exemplaire comme appartenant à la 5<sup>e</sup> édition (1913). L'achevé d'imprimer de notre exemplaire, daté du 12 mai 1906 prouve qu'il s'agit bien de l'originale.

De son vrai nom André Daviel, Jacques Hébertot (1886-1970), auteur d'un recueil de poèmes, avait fondé à Rouen le Théâtre d'art normand. Il fut ensuite critique dramatique au *Gil Blas*, avant de diriger le Théâtre des Arts, qui porte aujourd'hui son nom. Il avait été mis en contact avec Proust par René Blum. Le romancier lui écrivit alors qu'il était au front en janvier 1917.

Autre épigraphe pour une dédicace  
à Cher Lecteur, ne prenez de moi-même qu'un peu  
mais de nos rencontres ne formons pas le vœu  
Sully Prudhomme  
Monsieur,  
Puis que je n'ai pas eu le plaisir de vous connaître je n'ose pas me permettre de vous envoyer d'ouvrage de moi. Mais voici du moins une traduction que j'ai faite autrefois du "Sesame" de Ruskin. Son titre symbolique vous rappellera que je vous avais indiqué le "Sesame ouvre-toi" d'une Porte habituellement fermée que vous n'avez pas voulu ouvrir, derrière laquelle vous attendaient quelques gâteaux de Sésame et, sinon les trésors d'Ali-Baba, votre serviteur Marcel Proust.





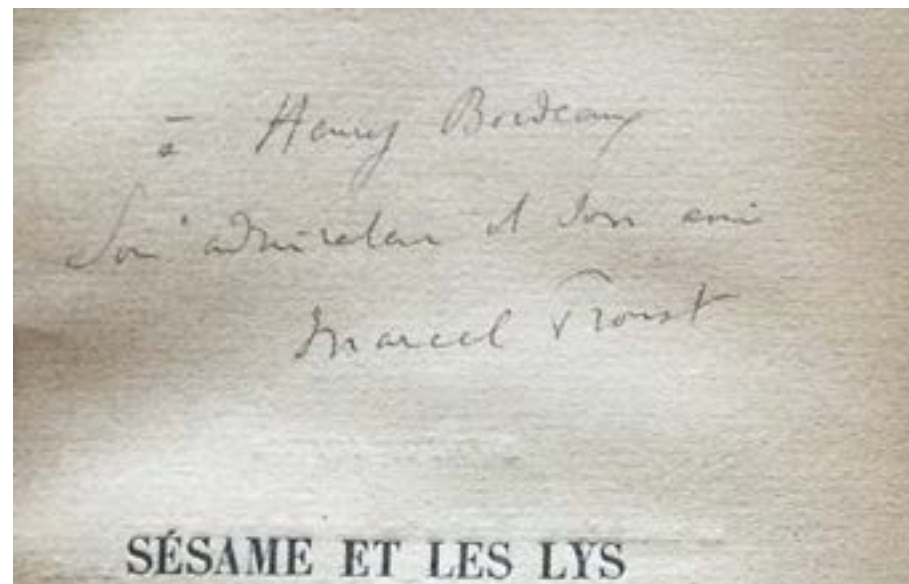
## 10. Envoi à Henry Bordeaux

Sur les relations entre Marcel Proust et Henry Bordeaux, voir l'exemplaire de *La Bible d'Amiens* au même.

On peut y ajouter ces extraits de lettres de Proust adressées à Henry Bordeaux qui les précisent encore : « *Pardonnez-moi la prolixité de mes compliments, vous savez que vous êtes un sujet sur lequel je n'arriverai jamais à me taire et un ami avec qui j'aimerais causer toujours* » (novembre 1906) ; « *J'espère toujours aller assez bien pour vous revoir, et reparler ensemble de cette Savoie que je suis si heureux d'avoir connue* » (1910) ; « *Je devine bien que bien des formes de ma sensibilité doivent vous irriter ; mais nous sommes plus près l'un de l'autre que vous ne pensez* » (avril 1913).

A la parution de *Vies intimes : correspondances amoureuses* (1906), il lui adressa une lettre d'éloges comme il en vait le secret : « *Il en monte une inexprimable odeur d'amour et de mort. C'est un cimetière des cœurs. Hic quos durus amor. L'histoire et la critique ne devraient être faites que par des poètes comme vous qui ont trouvé d'abord au fond de leur cœur le rameau d'or qui leur livrera l'entrée des cœurs des autres. Vos romans sont à votre critique ce qu'une psychologie est à une métaphysique. Mais quelle nature diverse et riche vous êtes.* »

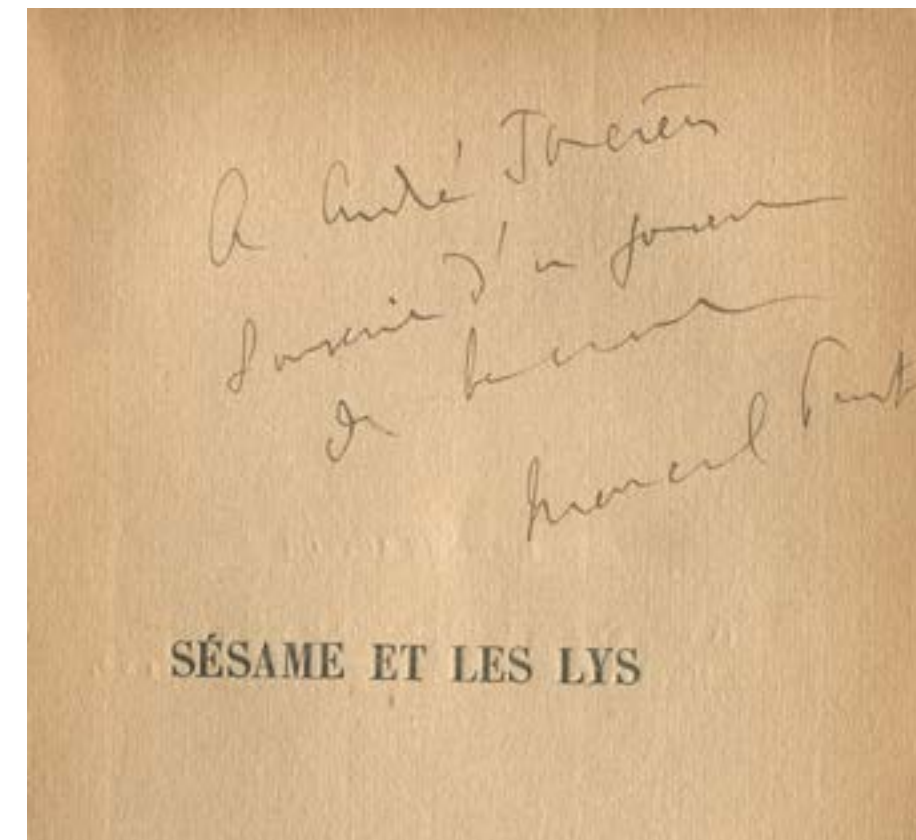
Mais, comme souvent, pimentée de délicates réserves : « *Je ne suis pas très sûr que l'opposition entre anciennes églises et vieilles maisons soit là pour autre chose que pour la symétrie et que ces deux épithètes ne soient pas interchangeables (quoique à vrai dire il y ait bien une nuance). Et l'image de la fin n'est pas agréable, si elle est juste.* »



## 11. Envoi à André Joncières

On remarquera qu'entre l'envoi que Marcel Proust porta sur *La Bible d'Amiens* offerte au même et celui-ci, André de Joncières a perdu sa particule. Sa « noblesse » n'était d'ailleurs guère ancienne, puisqu'il semble que ce soit son grand-père, Auguste-Félix Rossignol (1811-1895), journaliste et avocat, qui ait fait ajouter *de Joncières* à son nom.

Quoi qu'il en soit, cet envoi simple et sensible, qui renvoie certainement à une journée passée ensemble à Cabourg, a un caractère particulièrement touchant.



De Marcel Proust  
 A Monsieur Jean  
 Sardou

Extrait de Ruskin:  
 « Le plus remarquable Turner  
 que je connaisse représente  
 M. Jean Sardou sortant  
 de l'Odéon dans la lumière  
 oblique d'un de ces glorieux  
 couchants qu'excellé à reproduire  
 le peintre; comme le jeune  
 savant est placé devant  
 l'entrée des artistes, le naïf  
 spectateur anglais s'imagine

que l'uniforme qu'il porte  
 est un costume de théâtre,  
 bien que cela ne soit pas. En  
 réalité il n'est que la maté-  
 rialisation, en moilleuses  
 apparences de velours cerise,  
 de ces rayons écarlates qui em-  
 pourprent la Salute dans la Venise  
 voisine et dans Didon à Carthage.  
 C'est par lui que Turner laisse  
 très loin derrière lui Salvator et  
 Claude, dût-il être obligé pour  
 cela de donner à un docteur  
 poète l'apparence fallacieuse  
 d'un aide major. A côté

**SÉSAME ET LES LYS**

promène sur Bruxelles lui  
 propose de monter dans un  
 fiacre. Telle semble du moins  
 être la signification du geste  
 assez absurde qu'il esquisse.

**PRÉFACE DU TRADUCTEUR**

**SUR LA LECTURE**

Mais peut-être a-t-il un  
 secret. Au cas, ces figures  
 A Madame la Princesse Alexan-  
 dra de Couronné-Chimay, dont les  
 Notes sur Florence auraient fait  
 les délices de Ruskin, je dédie res-  
 pectueusement, comme un hom-  
 mage de ma profonde admiration  
 pour elle, ces pages que j'ai recueillies  
 parce qu'elles lui ont plu.

M. P.

de second plan s'ébat agrippé  
 par Turner que par le rate  
 et sans importance à ses yeux.  
 Tout à plus le refus de s'élever  
 qui monte du taxi de Daigès, une  
 telle lie de la lumière qui le  
 tourne à ces cascades de l'opéra  
 d'une légende Ruskin les Peintres modernes

Broché. Exemplaire du service de presse (n° 186).  
 Envoi autographe signé au recto du premier feuillet, se poursuivant sur le faux-titre et s'achevant sur le faux-titre de la préface : « De Marcel Proust à Monsieur Jean Sardou. Extrait de Ruskin : « Le plus remarquable Turner que je connaisse représente M. Jean Sardou sortant de l'Odéon dans la lumière oblique d'un de ces glorieux couchants qu'excellé à reproduire le peintre ; comme le jeune savant est placé devant l'entrée des artistes, le naïf spectateur anglais s'imagine que l'uniforme qu'il porte est un costume de théâtre, bien que cela ne soit pas. En réalité il n'est que la matérialisation, en moilleuses apparences de velours cerise, de ces rayons écarlates qui empourprent la Salute dans la Venise voisine et dans Didon à Carthage. C'est par lui que Turner laisse très loin derrière lui Salvator et Claude, dût-il être obligé pour cela de donner à un docteur poète l'apparence fallacieuse d'un aide major. A côté un personnage assez burlesque lui propose de monter dans un fiacre. Telle semble du moins être la signification du geste assez absurde qu'il esquisse. Mais peut-être n'en a-t-il réalité aucune, ces personnages de second plan n'étant

## 12. Envoi à Jean Sardou

### Extraordinaire envoi de trois pages sous la forme d'un pastiche.

Jean Sardou (1877-1968), poète et librettiste, avait rédigé un prologue en vers pour une mise en scène d'*Esther* de Jean Racine au théâtre Sarah-Bernhardt (qui interprétait le rôle d'Assuérus), et dont Reynaldo Hahn avait composé la musique des chœurs. Marcel Proust avait sans doute fait sa connaissance par l'intermédiaire de son ami Robert de Flers, qui avait épousé en 1901 la sœur de Jean Sardou, Geneviève.

Marcel Proust se livre ici au pastiche de l'écrivain qu'il a traduit, dans cet extraordinaire envoi qui court sur trois pages pleines. *Les Peintres modernes* de Ruskin sont en effet largement consacrés à William Turner, l'une des plus grandes admirations du critique, qui fut son ami

28 000 €

et son exécuteur testamentaire.

Proust publia un autre pastiche de Ruskin dans *Le Figaro* en 1909, intitulé *La Bénédiction du sanglier*. Il imagine ici le commentaire du critique d'art sur une toile imaginaire de Turner censée représenter le destinataire du présent envoi.

Proust s'amuse à imiter le style volontiers lyrique de Ruskin, son goût des références, sa façon de nommer les peintres par leur seul prénom (Salvator, Claude).

Il reprend également un procédé cher au critique, qui se plaît souvent à s'attarder sur un détail de l'œuvre qu'il analyse : « A côté un personnage assez burlesque lui propose de monter dans un fiacre. Telle semble du moins être la signification du geste assez absurde qu'il esquisse. »





ajoutés par Turner que pour la note et sans importance à ses yeux. Tout au plus la vapeur de pétrole qui monte du taxi dédaigné, donne-t-elle lieu dans la lumière qui la terrasse à des cascades de topaze et d'améthyste d'une grande beauté. » (Ruskin, *Les Peintres modernes*) »

L'humour de ces pages réside dans le contraste entre le sujet et le traitement emphatique dont il fait objet. Ainsi le costume de Jean Sardou devient-il « la matérialisation, en moilleuses apparences de velours cerise, de ces rayons écarlates qui empourprent la Salute dans la Venise voisine et dans Didon à Carthage. »

De même les gaz d'échappement du taxi qui donnent lieu « dans la lumière qui la terrasse à des cascades de topaze et d'améthyste d'une grande beauté ».

Ainsi que l'écrit Jean-Yves Tadié, « ce pastiche montre un trait essentiel, la poétique du détail chez Ruskin, qui mène à celle de Proust : c'est toujours un détail qu'il relève dans un tableau, jusqu'au "petit pan de mur jaune" de la Vue de Delft de Vermeer. »

Il est resté inédit jusqu'à la récente éditions des *Essais* de Marcel Proust dans la bibliothèque de la Pléiade procurée par Antoine Compagnon (2022).

### 13. Envoi à André Chaumeix

André Chaumeix (1874-1955) avait été le rédacteur en chef du *Journal des débats* en 1905 avant de devenir celui du *Figaro* en 1926. Il fut élu à l'Académie française en 1930. Léon Daudet l'avait surnommé « le cobra des salons ».

Il publia dans *Le Gaulois* en juillet 1922 un article intitulé « Marcel Proust et l'étude de la sensibilité », dans lequel il écrivait : « On est envoûté – comme on l'est seulement par les œuvres vivantes –, et l'on découvre là encore que cette façon particulière d'écrire, avec une lucidité intellectuelle complète et une soumission en apparence absolue de l'expression à l'émotion, atteint à une sorte de noblesse de style qui n'est original et singulier que par ce qu'il exprime une personnalité originale et singulière. »



Exemplaire broché sur papier d'édition n° 485.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « A Monsieur André Chaumeix. Hommage admiratif et reconnaissant. Marcel Proust ».

7 500 €

# 7 exemplaires d'A l'ombre des jeunes filles en fleurs réunissant 14 placards entièrement ou en partie autographes dont 5 dans la chemise de l'éditeur et 2 reliés





C'est à la demande expresse de Proust, et malgré les réticences des éditions Gallimard que fut publiée cette édition de luxe d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui avait reçu le prix Goncourt l'année précédente.

Il lui fait part pour la première fois de son projet dans une lettre à Gaston Gallimard datée du 7 novembre 1918 : « *J'ai alors eu l'idée suivante que je vous soumetts. (Divers amateurs de livres l'on fort approuvée). On ferait, en dehors des exemplaires retenus par la société des B., un tirage d'une vingtaine d'exemplaires à chacun desquels j'ajouterais une vingtaine de pages de mes épreuves corrigées (les gracieux chefs-d'œuvre de Mlle Rallet). Je signerais ces exemplaires qui pourraient être vendus chacun 300 fr.* »

C'est également lui qui a l'idée du portrait placé en tête du volume : « *Peut-être une photographie du portrait par Jacques Blanche.* »

Des considérations financières entrèrent dans cette décision (Proust le dit explicitement dans une autre lettre), mais aussi des raisons esthétiques. Proust admirait en effet ces « *gracieux chefs-d'œuvre de Mlle Rallet* », « *très joliment mis en page par la N.R.F.* », ces « *feuilletts manuscrits si remarquablement reconstitués* », collés « *avec un goût infini* ».

Enfin, il est possible aussi qu'en rendant public son manuscrit, Proust ait voulu montrer à quel point celui-ci était travaillé et répondre ainsi aux critiques qu'avaient pu susciter son style.

Ces placards sont constitués d'épreuves imprimées par les éditions Grasset en 1914, Proust ayant souhaité dans un premier temps publier *Du côté de chez Swann* et *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* en même temps. Mais Bernard Grasset fut effrayé par la grosseur du volume. La suite de *Swann* aurait dû paraître chez Grasset en 1914, à partir de ces épreuves mais la guerre empêcha sa publication.

Pour l'édition de 1919 chez Gallimard, Marcel Proust reprit les épreuves de Grasset composées en 1914 en les corrigeant de fond en comble et ajoutant de très nombreux passages autographes, qu'il écrivait sur de petites feuilles aux formes les plus diverses. Il y intégra également des épreuves de Gallimard, ainsi que des passages découpés dans la *NRF*, où des extraits des *Jeunes filles* avaient paru avant l'édition en volume. On peut distinguer les épreuves Grasset des épreuves Gallimard à la teinte du papier (un peu plus brun pour Grasset) et à la largeur de la justification (un peu plus grande pour Gallimard).

Para Wise, dans son étude *Le Généticien en mosaïste*, distingue quatre types de placards.

Ceux qui portent l'indication « Cahier violet » sont, à l'exception de deux, entièrement manuscrits et concernent tous la deuxième partie du roman. Les morceaux les plus larges sont les pages du cahier et les plus étroits les notes marginales, replacées à la suite.

Le second type, « mixte », est constitué d'un mélange de feuillets manuscrits et de morceaux d'épreuves des *Jeunes filles* I et II.

Le troisième se compose d'épreuves Grasset et Gallimard avec des corrections autographes et quelques fragments manuscrits.

Enfin il existe des « placards » entièrement manuscrits mais ne portant pas de numéro, composées de fragments de largeur identique sur deux colonnes.

L'ensemble que nous proposons ici offre tous ces cas de figure.

Le manuscrit devint selon l'expression de Pierre Clarac « *cette extraordinaire marqueterie où de larges fragments autographes alternent avec des épreuves, corrigées ou non, dont les unes remontent à 1914 et dont les autres ont été établies en vue de la publication de 1918* ».

Ce sont ces divers placards corrigés qui constituent le manuscrit d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

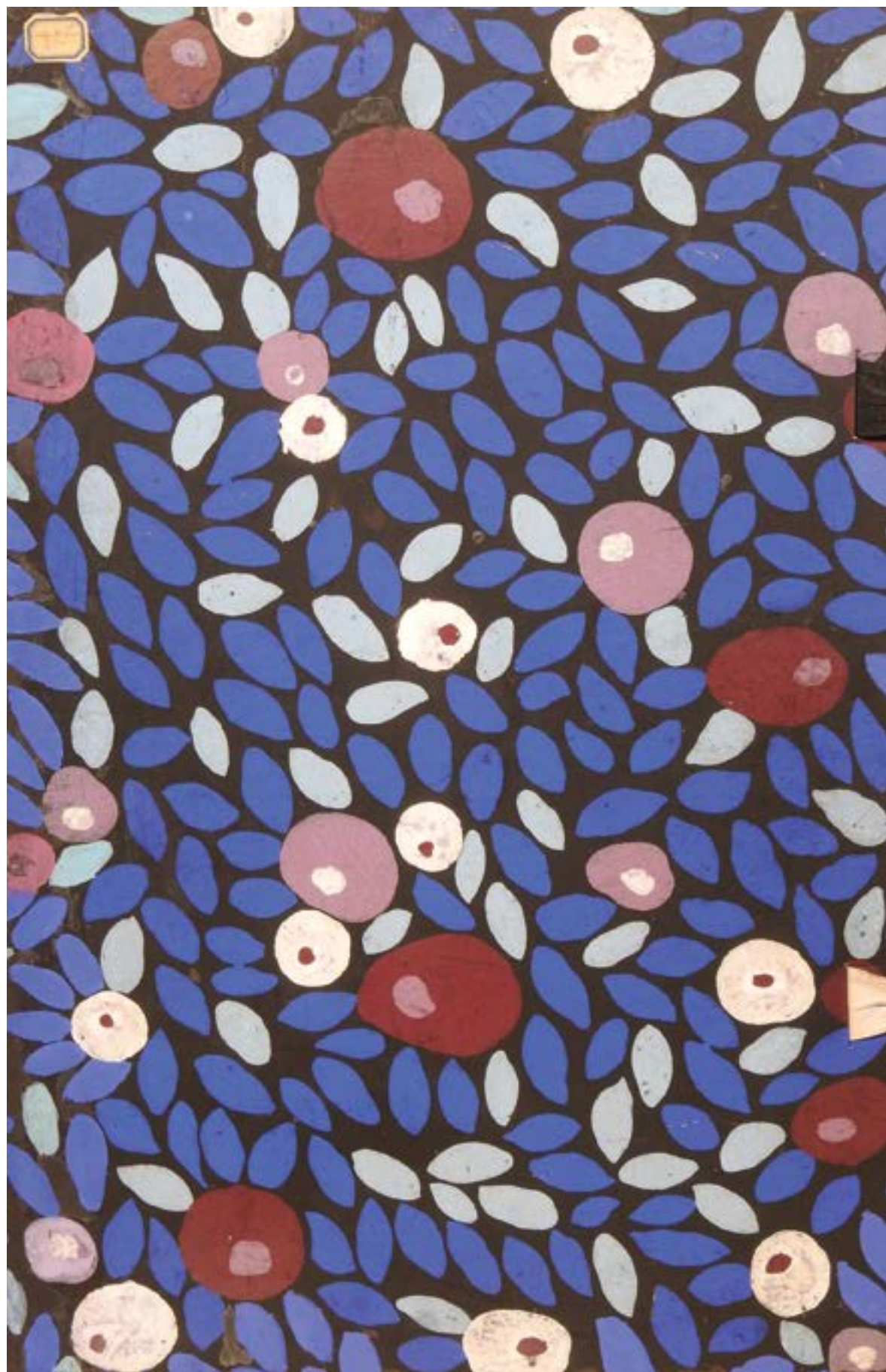
A vrai dire, les choses sont un petit peu plus compliquées, puisque l'examen attentif des placards des différents exemplaires montre que l'on peut retrouver dans deux exemplaires différents un même passage du roman, différemment corrigé.

On en aura la preuve ici avec l'exemplaire n° XX et l'exemplaire n° XV. Dans le premier nous avons les épreuves Grasset du passage sur Mme de Villeparisis et Balzac, Hugo, Vigny, etc., assez peu corrigé par Proust, qui laisse, par exemple, subsister « *Marcel et Baudelaire* ». Dans le second, ce sont les épreuves Gallimard de ce même passage. Proust corrige « *Marcel et Baudelaire* » en « *niaises études sur Baudelaire* » et ajoute à la main un passage sur Stendhal.

Malgré les doutes émis par Gaston Gallimard, l'entreprise ne fut pas un échec puisque 27 exemplaires furent souscrits, au prix de vente de 300 francs.







## 1. Exemple Marcel De Meere n° XII

Très précieux placards d'épreuves de passages importants de la *Recherche*, dont un entièrement autographe, comportant de très notables variantes avec le texte publié, dont une phrase cruciale.

Le premier placard (345 x 315 mm), est entièrement manuscrit. Il est composé de sept morceaux contrecollés ; le placard est coupé et les premières et dernières lignes font défaut. Le texte s'inscrit dans la première partie du livre, « Autour de Mme Swann » (pages 116-119 de l'édition originale).

Il y est question, sous forme comique, de l'ignorance du monde par Odette, à quoi Swann n'attache pas d'importance, des « *dames brûlées* » dans le monde, mais ce morceau contient surtout un superbe portrait de Swann au goût « *mi artistique mi historique* », qui collectionne les personnes comme il collectionne les objets et s'amuse à faire des expériences sociologiques en réunissant des êtres dissemblables.

Plus que de placard d'épreuves à proprement parler, il s'agit bien plutôt de fragments du manuscrit collés bout à bout, comportant un très grand nombre de variantes de détail et de longs passages inédits.

On en donnera un bon exemple en comparant ce manuscrit au texte publié :

Texte publié :

*Swann, lui, allait souvent faire visite à quelques-unes de ses relations d'autrefois et par conséquent appartenant toutes au plus grand monde. Pourtant, quand il nous parlait des gens qu'il venait d'aller voir, je remarquai qu'entre celles qu'il avait connues jadis le choix qu'il faisait était guidé par cette même sorte de goût, mi-artistique, mi-historique, qui inspirait chez lui le collectionneur. En remarquant que c'était souvent telle ou telle grande dame déclassée qui l'intéressait parce qu'elle avait été la maîtresse de Liszt ou qu'un roman de Balzac avait été dédié à sa grand'mère (comme il achetait un dessin si Chateaubriand l'avait décrit), j'eus le soupçon que nous avions remplacé à Combray l'erreur de croire Swann un bourgeois n'allant pas dans le monde, par une autre, celle de le croire un des hommes les plus élégants de Paris.*

Manuscrit du placard :

*Ces personnes qu'il allait voir appartenaient toutes au plus grand*

A la recherche du temps perdu. Tome II. A l'ombre des jeunes filles en fleurs.

Paris, Nouvelle Revue Française, 1920.

1 volume in-4 Raisin (320 x 215 mm). Première partie : 1 portrait d'après Jacques-Emile Blanche, 250 pp., 1f.bl. ; Seconde partie : 228 pp., 4ff. n. ch.

En feuilles, sous chemise cartonnée de l'éditeur, papier peint de motifs floraux sur fond noir. Sous chemise demi-marquain noir à coins, étui bordé.

Edition de luxe tirée à 50 exemplaires numérotés sur papier bible (n° XII). Complet des deux placards d'épreuves corrigées par Marcel Proust.

210 000 €











*monde puisque c'était là qu'il avait vécu et qu'étaient ses amitiés. Pourtant quand il nous parlait des gens qu'il venait d'aller voir, je remarquai qu'entre celles qu'il avait connues, le choix qu'il faisait maintenant était guidé par cette même sorte de goût, mi-artistique, mi-historique, qui inspirait chez lui le collectionneur. Si on avait rassemblé toutes ces personnes avec qui il manquait rarement d'aller causer à la fin de la journée, on aurait eu une réunion infiniment moins "gratin" comme on disait alors, que celle que Swann eût aisément composé avec tant d'amies qui se désolaient de ne plus le voir. Beaucoup de personnes du faubourg Saint-Germain n'y figuraient pas. En revanche, il se serait bien gardé de ne pas y admettre telle femme célèbre par sa beauté, par le rôle politique qu'elle avait joué sous le Second Empire, par la passion qu'elle avait inspirée à un grand homme, même si cette femme était un peu déclassée ou vivait à l'écart et si un snob l'eût évitée ou délaissée. Mais chez Swann le sentiment historique, l'esprit de curiosité avaient perverti le bon gros l'innocent snobisme tout autant que le sentiment de l'art. De même qu'il achetait un dessin parce que celui-ci était décrit par Chateaubriand comme ayant appartenu à Madame de Récamier, il fréquentait maintenant les personnes comme des objets d'art, il en ajoutait une à sa collection parce qu'elle avait été la maîtresse de Cavour ou d'Ibsen. Et plutôt que dans des "five-o-clocks" brillants, il allait régulièrement dans tel petit pavillon retiré où fréquentaient peu de femmes mais où il s'enivrait auprès d'une ancienne belle des souvenirs d'un grand homme. »*

On voit que le texte du placard est beaucoup plus développé, plein de nuances qui ne figurent pas dans le texte publié (en particulier un jugement sévère sur Swann).

Le fait est particulièrement remarquable car, dans la plupart des cas, Marcel Proust procède de façon exactement inverse, multipliant au contraire les ajouts.

Un peu plus loin dans le placard figure une phrase qui n'a pas été retenue et qui est d'une extrême importance puisque le narrateur y analyse la différence du caractère de Swann et du sien, et explique en même temps l'origine de l'écriture de la Recherche :

*« Par tous ces côtés, je suis toujours resté très différent de lui, moi qui lui ai ressemblé par tant d'autres traits. Et je ne regrette pas de n'avoir pas su comme lui trouver des plaisirs d'art, ou seulement le plaisir dans la vie mondaine, et même dans la vie, puisque c'est peut-être cela qui devait me conduire à le chercher ailleurs. »*

On ne peut que s'interroger sur la raison pour laquelle Marcel Proust n'a pas laissé cette phrase dans le texte publié. Sans doute venait-elle rompre le côté comique du passage, mais surtout, elle devait être trop explicite, dévoilant sans fard pourquoi Marcel Proust écrivit son œuvre : faute d'avoir su trouver de plaisir dans la vie.

Ne serait-ce que pour cette seule phrase, ce manuscrit constitue un document proustien de tout premier ordre.

Mais le placard contient de nombreux autres passages significatifs, toujours avec des variantes.

A propos d'Odette et des rapports que Swann entretient avec elle : « à quelqu'un qui lui demandait de quelle province étaient les Guermantes, elle répondit : d'Eure et Loire » (l'Aisne dans le texte publié). Et Proust ajoute cette phrase qui ne figure pas non plus dans le texte définitif : « Swann, ami du duc de Chartres et des Guermantes, n'attachait pas d'importance à cette ignorance d'Odette et ne cherchait pas à la corriger comme eussent fait des maris moins élégants et qui ont toujours le gotha à la bouche. »

Sur la futilité des gens du monde : « Les gens du monde sont faits myopes et au moment où ils viennent de rompre, pour prendre notre exemple dans l'avenir, avec des dames israélites, qu'ils connaissaient, au moment où ils se demandent comment remplacer ce vide, ils aperçoivent, poussée là comme à la faveur d'une nuit d'orage, une dame inconnue. Elle est israélite aussi. Mais elle est inconnue. Elle ne demande pas qu'on respecte son dieu. Ils l'adoptent. Mais ce n'était pas le tour de l'antisémitisme. »

On notera que la remarque « pour prendre notre exemple dans l'avenir », qui bouscule la temporalité du roman en renvoyant à la date de son écriture, a disparu du texte final.

Tout comme est inédit cet important passage qui développe l'une des idées principales de la Recherche : l'inadéquation entre la réalité d'un lieu ou d'une personne et la représentation que l'on s'en est d'abord forgée par l'imagination : « Je restais un peu à l'idée qu'on se faisait de lui à Combray. Je savais qu'il avait quelques grandes relations, mais je doutais que le véritable faubourg Saint-Germain lui fût ouvert. Cela tenait peut-être à ce que je connaissais Swann et à ce que je ne connaissais le faubourg Saint-Germain que par l'imagination, je me figurais qu'un homme du faubourg Saint-Germain ne pouvait ressembler à un homme en chair et en os. Il est toujours difficile de superposer les figures qu'on a dans l'esprit et celles que nous avons pris l'habitude de voir. On n'identifie pas facilement par exemple avec le modèle "homme de génie" un camarade avec qui on dîne toutes les semaines. »

Au passage, on remarquera que cette dernière phrase décrit dans une certaine mesure la situation de Proust lui-même, dont les hôtes, habitués à le recevoir dans leurs salons, n'ont jamais pu prendre tout à fait au sérieux la réputation de génie qui commençait à être la sienne à la fin de sa vie.

Le dernier passage du placard montre Swann s'amusant avec une certaine perversité à inviter ensembles des personnes de rang social



différent : « J'ai l'intention d'inviter ensemble les Cottard et la duchesse de Vendôme », disait en riant à Mme Bontemps, Swann, de l'ait friand d'un gourmet qui a l'intention dans une sauce de remplacer les clous de girofle par un brin d'estragon » (par du poivre de Cayenne dans le texte définitif).

Le second placard (475 x 330 mm) contient 21 lignes autographes et 51 corrections marginales, dont une de 18 lignes. Il correspond à un passage de la deuxième partie, « Nom de pays ».

Après Paris, et la satire sociale, ce passage nous entraîne dans une autre atmosphère de la Recherche : la description sensible de l'église de Carqueville, la balade et la vue de « trois arbres qui devaient servir d'entrée à une allée couverte ».

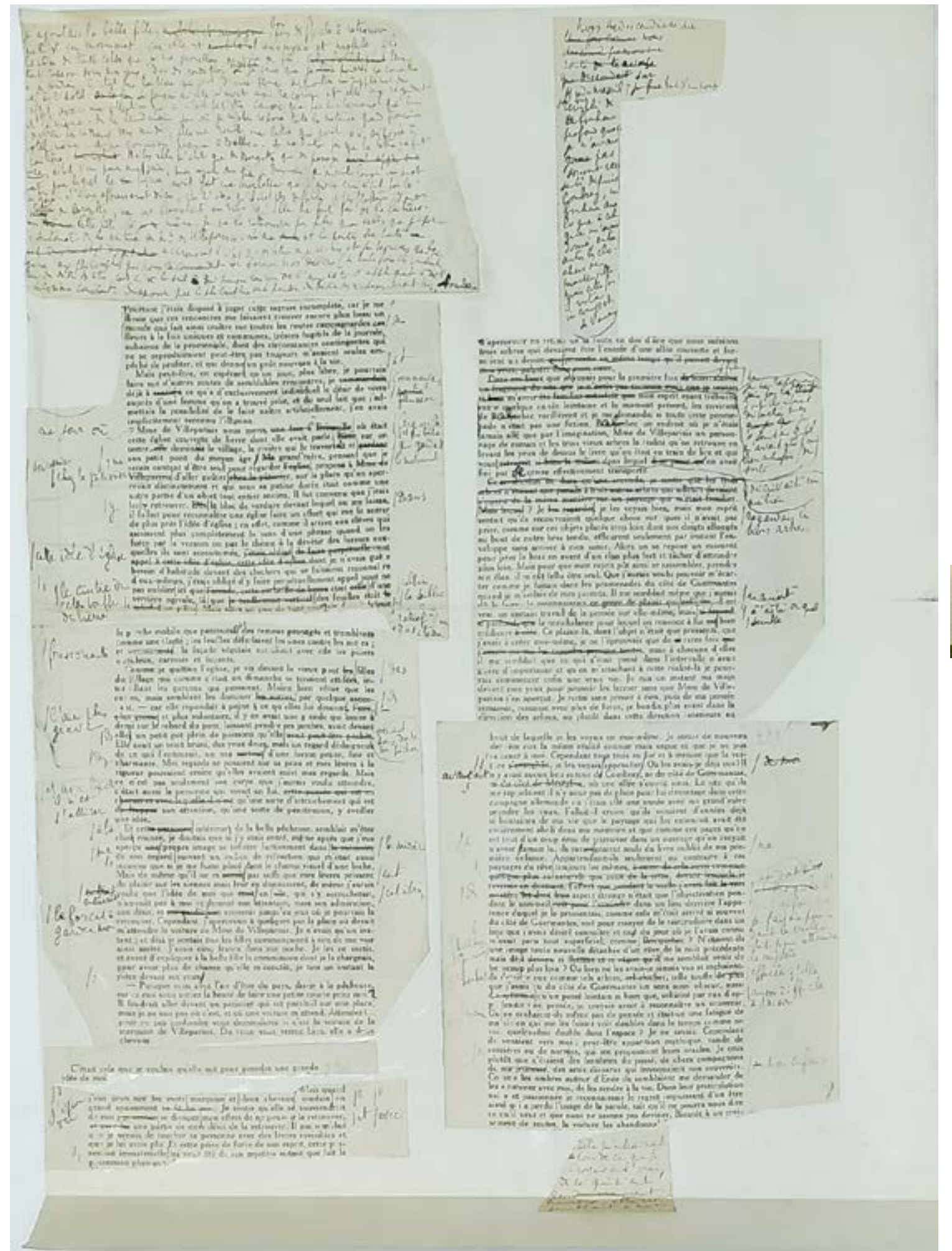
Cette vision est pour Proust l'occasion d'une variation sur le thème du plaisir et du trouble qu'entraîne la réminiscence involontaire, objet même de l'œuvre : « Je ne pouvais arriver à reconnaître le lieu dont ils étaient comme détachés, mais je sentais qu'il m'avait été familier autrefois. »

Ce second placard offre par ailleurs quelques corrections très importantes puisque Proust y a donné leurs noms définitifs à deux des plus importants lieux de la Recherche : Briseville est corrigé en Carqueville et Bricquebec en Balbec.

Carqueville, dont le narrateur contemple l'église dans ce célèbre passage, c'est en réalité la petite ville de Criqueboeuf, près de Honfleur.

Quant à Balbec, qui, avec Combray est le lieu « imaginaire » le plus important de l'œuvre, on sait que c'est Cabourg, avec son Grand Hôtel. La transformation de Bricquebec en Balbec, que l'on voit effectuée sur ce placard, est un coup de génie, le nouveau nom, beaucoup plus harmonieux, étant de surcroît chargé d'évocations orientales dignes des Mille et une nuits.

Provenance : Marcel de Meere (ex-libris).





## 2. Exemplaire n° XX

**Très précieux placards d'épreuves, dont un entièrement autographe, complémentaires et exposant le thème proustien fondamental l'entrelacement du réel et de l'imagination dans le désir.**

Les deux placards qui figurent dans cet exemplaire appartiennent à la seconde partie du livre : « Nom de pays : le pays ». Ils sont respectivement numérotés au crayon bleu de typographe « *Cahier violet n° 33* » et « *N° 29* ».

Le premier placard (495 x 644 mm) est composé d'épreuves corrigées, alternant avec 9 passages entièrement autographes. Il est principalement consacré à la figure de Mme de Villeparisis, amie d'enfance de la grand-mère du narrateur. Ce personnage d'aristocrate libérale lui fut en partie inspiré par la comtesse de Boigne, qui avait été l'amie de Mme de Récamier et Chateaubriand.

C'est une femme aux idées avancées, qui rejette les préjugés de sa classe : « *Elle poussait cette modestie jusqu'à rejeter les idées qui sans être inévitablement aristocratiques ou mondaines, nous semblaient cependant devoir être professées par l'aristocratie et dans le grand monde. Elle s'étonnait qu'on fût scandalisé des expulsions des jésuites, disant que cela s'était toujours fait, même sous la monarchie, même en Espagne. Elle disait : "Un homme qui ne travaille pas, pour moi ce n'est rien", défendant contre nous la République qu'elle acceptait et à laquelle elle ne reprochait son anticléricalisme que dans cette mesure : "Je trouverais tout aussi mauvais qu'on m'empêche d'aller à la messe si j'en ai envie que d'être forcée d'y aller si je ne le veux pas", lançant même certains mots comme : "Oh ! La noblesse aujourd'hui ! Qu'est-ce que c'est", qu'elle ne disait peut-être que parce qu'elle sentait ce qu'ils prenaient de piquant, de savoureux, de mémorable, dans sa bouche.* »

Mais, le passage vaut également par la réflexion sur la littérature qu'il introduit. La marquise, en effet, qui a personnellement connu Chateaubriand ou Stendhal refuse, contrairement au narrateur, de leur trouver du génie, ayant pu mesurer les défauts et les excès de leur caractère. Elle préfère les personnalités plus policées des véritables hommes du monde : « *Mme de Villeparisis interrogée par moi sur Chateaubriand, sur Balzac, sur Victor Hugo riait de mon admiration, racontait sur eux des traits piquants et agréables, comme sur les grands seigneurs ou les hommes politiques, et les jugeait sévèrement, précisément parce qu'ils avaient manqué de cette modestie, de cet effacement de soi, de cet art sobre qui se contente d'un seul trait et n'appuie pas, qui fuit plus que tout le ridicule de la grandiloquence, de cet à-propos, de ces qualités de mesure de jugement et de simplicité, auxquelles on lui avait appris qu'atteint l'homme de valeur (...).* »

On reconnaît là les éléments de la polémique contre Sainte-Beuve, dont Mme de Villeparisis reprend les idées.

Mais surtout, ce passage est l'occasion d'un développement sur la part d'imaginaire qui entre dans l'amour, thème qui est au cœur de toute la *Recherche du temps perdu*. Il faut noter que la plupart des réflexions autour de ce thème sont ici en ajouts autographes. On peut ainsi lire ces lignes : « *Pour peu que la nuit tombe et que la voiture aille vite, à la campagne, dans une ville, il n'y a pas un torse féminin mutilé comme un marbre antique par la vitesse qui nous entraîne et le crépuscule qui le noie, qui ne tire sur notre cœur, à chaque coin de route, du fond de chaque boutique, les flèches de la Beauté, de la Beauté dont on serait parfois tenté de se demander si elle est en ce monde autre chose que la partie de complément qu'ajoute à une passante fragmentaire et fugitive notre imagination surexcitée par le regret.* »

Et c'est précisément le thème qui est développé dans le second placard, entièrement autographe (498 x 647 mm) composé de quinze pages ou fragments mis bout à bout pour former quatre pages entières de l'édition originale, à la toute fin du livre. Il comporte 114 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés. De plus il offre d'importantes variantes par rapport au texte publié.

C'est une longue digression sur la part de rêve et de fantasme qui naît du désir de faire la rencontre d'une personne, cette part de rêve subsistant en partie une fois la rencontre faite.

Albertine et ses amies n'existent que dans le regard du narrateur, et chaque fois différentes selon son état d'esprit : « *Pour être exact, j'aurais dû donner un nom différent à chacun des moi qui dans la suite pensa à Albertine ; j'aurais dû plus encore donner un nom différent à chacune de ces Albertine qui apparaissaient devant moi, toujours autres, comme — appelées simplement par moi pour plus de commodité la mer — ces mers qui se succédaient et devant lesquelles, autre nymphe, elle se détachait.*

*Surtout, comme on dit le temps qu'il faisait tel jour, je devrais pour être exact donner toujours son nom à la croyance qui tel jour où je voyais Albertine régnait sur mon âme, en faisant l'atmosphère, l'aspect des êtres, comme celui des mers, dépendant de ces nuées à peine visibles qui changent la couleur de chaque chose, par leur concentration, leur mobilité, leur dissémination, leur fuite (...).* »

Les images temporelles se superposent de façon caractéristique : l'image fantasmée qui précède la rencontre subsiste après que la réalité s'est révélée plus triviale : « *Les créatures surnaturelles qu'elles avaient été un instant pour moi mettaient encore, même à mon insu, quelque merveilleux, dans les rapports les plus banals que j'avais avec elles, ou plutôt préservaient ces rapports d'avoir jamais rien de banal.* »

En feuilles, sous chemise cartonnée de l'éditeur, papier peint de motifs floraux sur fond noir. Edition de luxe tirée à 50 exemplaires numérotés sur papier bible (n° XX). Complet des deux placards d'épreuves corrigées par Marcel Proust.

220 000 €













### 3. Exemplaire Loliée

Les placards sont numérotés 31 et 33. Selon Painter, ils feraient partie des 38 placards (numéros 29 à 66) envoyés par les éditions Grasset à Marcel Proust à la mi-juin 1914.

Le placard n° 31 se compose pour moitié de texte imprimé et pour moitié d'ajouts autographes. Il se situe dans la seconde partie du roman : « Nom de pays : le pays » et correspond à la première rencontre du narrateur avec Saint-Loup (qui, dans certaines parties imprimées porte encore le nom de Beauvais).

Le passage évoque également le personnage de Bloch et sa mauvaise éducation. Certaines des variantes entre les passages ici manuscrits et le texte finalement imprimé sont particulièrement notables.

Par exemple, ce qui deviendra : « *un malodorant prétend qu'on sent mauvais ; un mari trompé voit partout des maris trompés ; une femme légère, des femmes légères ; le snob, des snobs* » figure ici sous une forme beaucoup plus brutale : « *un malodorant ceux qui sentent mauvais, un sale les sales, un juif les juifs, un cocu, une femme légère, les cocus les femmes légères, les snobs et les invertis le snobisme et l'inversion, soit besoin de se confesser, soit aveu involontaire de sa constante préoccupation, soit amour du péril, espoir de tromper, mais surtout compétence que l'expérience personnelle donne à un odontalgique de toutes les mauvaises dents qu'il lui fait mieux regarder et décrire plus habilement et plus volontiers que ne ferait un autre.* »

Le long passage ajouté à la main concerne Bloch et la « *colonie juive* » de Balbec. Il s'agit d'un extrait particulièrement intéressant pour éclairer les rapports complexes de Proust au judaïsme : « *Personnellement je ne tenais pas beaucoup pour ma part à ce que Bloch vint à l'hôtel. Il était, à Balbec, non pas seul, malheureusement, mais avec ses sœurs qui y avaient elles-mêmes beaucoup de parents et d'amis. Or la colonie juive de Balbec était plus pittoresque qu'agréable. Il en était de Balbec comme de certains pays, la Russie ou la Roumanie par exemple, où les cours de géographie nous enseignent que la population juive n'y jouit point de la même faveur et n'y est pas parvenue au même degré d'assimilation qu'à Paris par exemple. Toujours ensemble, sans mélange d'aucun autre élément, quand les cousines et les oncles de Bloch ou leurs coreligionnaires mâles ou femelles se rendaient au Casino, les unes pour le "bal", les autres se dirigeant vers le baccarat, ils formaient un cortège homogène en soi et entièrement dissemblable des gens qui les regardaient passer ...* »

Le second placard est presque entièrement autographe, à l'exception d'un petit morceau de 17 lignes imprimées à la fin. C'est en fait un véritable manuscrit, écrit au fil de la plume et comportant de nombreuses ratures et corrections.

Il correspond à deux épisodes distincts. Le premier est celui du dîner du narrateur chez les Bloch en compagnie de Saint-Loup et du grand-oncle de Bloch, Nissim Bernard.

Le second est un passage finalement écarté par Proust (dont le texte fut publié en 1927 dans une plaquette tirée à 5 exemplaires : *Pages inachevées. Le Quintette Lepic. L'Orgue du casino de Balbec*), récit d'un concert au casino de Balbec où le narrateur reconnaît le pianiste Saintois, qui deviendra Charles Morel, amant de Charlus.

Le premier passage est la relation typiquement proustienne d'un dîner dans lequel les convives, sous des dehors urbains, s'affrontent, se mesurent, se poussent du col sans en avoir l'air, jugent les absents. Les codes et les hypocrisies sociales y sont exposés de façon à la fois cruelle et comique. Il y est question des clubs, de Bergotte, de sa candidature à l'Académie, avec, en toile de fond, la judéité de la famille Bloch.

A côté des nombreuses biffures et reprises qui émaillent le texte, permettant d'assister véritablement à la création de Marcel Proust « en direct », on trouve cette longue phrase supprimée en non retenue dans le volume publié : « *D'ailleurs M. Bloch père n'était pas le seul qui eût du succès chez lui : Bloch en interpellant violemment ses sœurs sur un ton bougon et drolatique obtenait auprès d'elles d'immenses succès de fou rire. Ce fou rire allait jusqu'aux larmes quand notre camarade émaillait sa mauvaise humeur voulue de traits plaisants tels que : "Qu'est-ce que c'est que ce chichi-là, ce n'est pas mon père".* »

En feuilles, sous chemise cartonnée d'éditeur ornée d'un décor de feuilles bleu clair, bleu foncé et violet, pommes mauves, blanches et grenat sur fond noir, placé dans un emboîtement de maroquin bleu foncé, dos à nerfs et plats encadrés de filets à froid, doublure de daim violet (Loutrel).

220 000 €





Mais, ces formalités remplies, je vis que ce jeune homme qui avait l'air d'un aristocrate et d'un sportsman désigné n'avait eu de la courtoisie que pour les choses de l'esprit, surtout pour ces manifestations modernes de la littérature et de l'art qui semblaient si ridicules à sa tante, sous d'autres parades ou qu'elle appelait les déclarations socialistes, rempli du plus profond mépris pour sa tante et pour tout ses livres à l'usage de l'humanité.

Je le voyais même dire que quand je lui disais que j'étais allé à la messe, il me regardait avec une expression de dégoût et de pitié. Il me disait que c'était une chose d'aller à la messe, mais qu'il n'y allait pas. Il me disait que c'était une chose de ne pas aller à la messe, mais qu'il n'y allait pas. Il me disait que c'était une chose de ne pas aller à la messe, mais qu'il n'y allait pas.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

qu'au moment de mourir, ces aspirations stériles, qui lui faisaient recueillir de jeunes étudiants protestants et mal vus et notamment Bloch à qui il me demanda de rappeler qu'il avait rencontré dans une soirée populaire, avait été la seule chose de vraiment pauvre et désintéressée qu'elle n'avait pas cherchée. Ce contact d'extrême gauche ignorants et agités il cherchait à sonder à la fois pour sonner pareux, cette origine aristocratique qu'il cherchait sur eux dans sa tentative de séduction qu'il dissimulait sous de la froideur et de l'indifférence, et à cause de laquelle il le méprisait. Et les questions qu'il posait n'étaient pas des questions de la même sorte, c'était de faire une brillante carrière.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.

Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde. Je me souviens de ces moments où je me sentais si seul, si différent de tout le monde.





Handwritten text in French, appearing to be a letter or a page from a manuscript. The text is dense and covers most of the page.

Handwritten text in French, appearing to be a letter or a page from a manuscript. The text is dense and covers most of the page.

Handwritten text in French, appearing to be a letter or a page from a manuscript. The text is dense and covers most of the page.







#### 4. Exemplaire Finaly

Les placards ont été découpés et collés sur 6 grandes feuilles dépliantes de papier fort d'environ 50 x 13 cm chacune ; la 5<sup>e</sup> est plus grande (47,5 x 27,5 cm), avec un montage sur deux colonnes.

Les planches 1 à 3 correspondent au début du roman (Pléiade t. I, p. 423-428).

Planche 1 : entièrement manuscrite. De « *Ma mère* [ayant exprimé le regret] » à « *sonner bien haut que la femme d'* » (Pléiade p. 424).

Planche 2 (suite) : 4 morceaux manuscrits et un fragment d'épreuve corrigée inséré à la fin de la page 3, jusqu'à « *Sauf chez les Verdurin qui s'étaient* » (Pléiade p. 426),

Planche 3 (suite) : 2 morceaux du manuscrit autographe, suivis de 2 morceaux d'épreuves corrigées, jusqu'à « *vide, frivole et nulle* ».

Les planches 4 à 6 se rattachent à la deuxième partie (Pléiade éd. Tadié, t. II, p. 280-285).

Planche 4 : entièrement autographe. Annotée au crayon de typographe : « *Cahier violet / N° 29* ». Depuis : « *que la parole humaine, changée en électricité dans le téléphone* » jusqu'à « *D'ailleurs cela ne vous avancerait à rien car je suis bien certaine qu'Albertine...* ».

Planche 5 (suite de la précédente). Entièrement autographe. Douze morceaux du manuscrit (disposés sur deux colonnes). Jusqu'à « *des cheveux d'Albertine qui était entre nous deux comme un romanesque secret* ».

Planche 6 (suite de la précédente). Entièrement autographe. 7 morceaux du manuscrit, jusqu'à « *m'avait jeté une telle ivresse* ».

De tous les exemplaires de cette édition d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* contenant les placards, celui est sans doute le plus précieux. Il contient en effet, entièrement autographes (à l'exception de 10 lignes d'épreuves corrigées à la fin de la page 3), les quatre premières pages du roman.

Ceci en fait sans conteste le plus important manuscrit romanesque de Marcel Proust en mains privées. Même si les autres exemplaires offrent de longs et importants passages autographes de tel ou tel épisode du roman, aucun ne peut se comparer à cette entrée en matière, continue, portant le titre de l'œuvre de la main de Proust.

De plus le texte offre des corrections et variantes jusqu'ici non

répertoriées, et ce dès la première ligne : « *Ma mère, ayant exprimé le regret, quand il fut question d'avoir pour la première fois M. de Norpois à dîner...* ».

Ou quelques lignes plus bas : « *...celle de mari d'Odette. En même temps qu'Odette de Crécy, il avait épousé la situation, les ambitions de cette femme. Adaptant...* »

Les trois premières planches (placard n° 1) traitent du changement de caractère de Swann depuis son mariage avec Odette de Crécy et ses nouvelles relations ; puis de la façon dont le professeur Cottard a lui aussi évolué, devenu plus sérieux et respectable, un savant reconnu ; et enfin, elles offrent le portrait de M. de Norpois et décrivent l'évolution politique du diplomate.

Il s'agit donc d'une sorte d'exposition, qui pose les caractères de trois des protagonistes du livre et en dessine les figures.

A propos de Swann, Proust se livre à un jeu un peu cruel de comparaison entre avant et après : « *Adaptant aux humbles ambitions de cette femme l'instinct, le désir, l'industrie, qu'il avait toujours eus, il s'était ingénié à se bâtir, fort au-dessous de l'ancienne, une position nouvelle et appropriée à la compagne qui l'occuperait avec lui. Or il s'y montrait un autre homme. Puisque (tout en continuant à fréquenter seul ses amis personnels, à qui il ne voulait pas imposer Odette quand ils ne lui demandaient pas spontanément à la connaître) c'était une seconde vie qu'il commençait, en commun avec sa femme, au milieu d'êtres nouveaux, on eût encore compris que pour mesurer le rang de ceux-ci, et par conséquent le plaisir d'amour-propre qu'il pouvait éprouver à les recevoir, il se fût servi, comme un point de comparaison, non pas des gens les plus brillants qui formaient sa société avant son mariage, mais des relations antérieures d'Odette. Mais, même quand on savait que c'était avec d'inélegants fonctionnaires, avec des femmes tarées, parure des bals de ministères, qu'il désirait se lier, on était étonné de l'entendre, lui qui autrefois et même encore aujourd'hui dissimulait si gracieusement une invitation de Twickenham ou de Buckingham Palace, faire sonner bien haut que la femme d'un sous-chef de cabinet était venue rendre sa visite à Mme Swann.* »

Au passage, il introduit un parallèle avec la « race juive » : « *On dira peut-être que cela tenait à ce que la simplicité du Swann élégant n'avait été chez lui qu'une forme plus raffinée de la vanité et que, comme certains israélites, l'ancien ami de mes parents avait pu présenter tour à tour les états successifs par où avaient passé ceux de sa race, depuis le snobisme le plus naïf et la plus grossière goujaterie, jusqu'à la plus fine politesse.* »

Le portrait du professeur Cottard est également saisissant dans les changements qu'a opérés le personnage : « *Sauf chez les Verdurin qui s'étaient engoués de lui, l'air hésitant de Cottard, sa timidité, son amabilité excessives, lui avaient, dans sa jeunesse, valu de perpétuels*

Reliure signée de Pierre-Lucien Martin. Maroquin janséniste rouge, dentelle intérieure, doublures et gardes de moire rose, tranches dorées (P.L. Martin). Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « *A mon cher ami d'autrefois et de toujours, Monsieur Horace Finaly, avec le souvenir ému des jours d'autrefois. Marcel Proust* ».

240 000 €



79







*brocards. Quel ami charitable lui conseilla l'air glacial ? L'importance de sa situation lui rendit plus aisé de le prendre. Partout, sinon chez les Verdurin où il redevenait instinctivement lui-même, il se rendit froid, volontiers silencieux, péremptoire quand il fallait parler, n'oubliant pas de dire des choses désagréables. (...) C'est surtout à l'impassibilité qu'il s'efforçait, et même dans son service d'hôpital, quand il débitait quelques-uns de ces calembours qui faisaient rire tout le monde, du chef de clinique au plus récent externe, il le faisait toujours sans qu'un muscle bougeât dans sa figure d'ailleurs méconnaissable depuis qu'il avait rasé barbe et moustaches. »*

Vient ensuite le tour du marquis de Norpois : « *Avare de ses mots non seulement par pli professionnel de prudence et de réserve, mais aussi parce qu'ils ont plus de prix, offrent plus de nuances aux yeux d'hommes dont les efforts de dix années pour rapprocher deux pays se résument, se traduisent — dans un discours, dans un protocole — par un simple adjectif, banal en apparence, mais où ils voient tout un monde, M. de Norpois passait pour très froid à la Commission, où il siégeait à côté de mon père et où chacun félicitait celui-ci de l'amitié que lui témoignait l'ancien ambassadeur. Elle étonnait mon père tout le premier. Car étant généralement peu aimable, il avait l'habitude de n'être pas recherché en dehors du cercle de ses intimes et l'avouait avec simplicité. Il avait conscience qu'il y avait dans les avances du diplomate un effet de ce point de vue tout individuel où chacun se place pour décider de ses sympathies, et d'où toutes les qualités intellectuelles ou la sensibilité d'une personne ne seront pas auprès de l'un de nous qu'elle ennuie ou agace une aussi bonne recommandation que la rondeur et la gaieté d'une autre qui passerait, aux yeux de beaucoup, pour vide, frivole et nulle. »*

Ce placard offre donc trois beaux portraits, ramassés à la manière de Saint-Simon et qui se trouveront développés et illustrés dans la suite du roman. Il est également très important en ce qu'il illustre, pour Swann et Cottard, les changements que le temps qui passe apportent à un caractère, et marquent le saut qui sépare *Du côté de chez Swann* d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Les trois placards suivants traitent des manœuvres du narrateur pour se rapprocher d'Albertine par l'entremise de son amie Andrée et de sa tante, Madame Bontemps. La fin du passage raconte une visite du narrateur à Albertine dans sa chambre au Grand-Hôtel de Cabourg.

Un des intérêts de ce placard est d'offrir un long développement inédit sur Madame Bontemps, superbe portrait, cruel et rempli de digressions morales, véritable morceau de bravoure : « *Madame Bontemps quand je l'avais connue déplaisait par un nez trop fort qui lui donnait l'air d'un Louis XIV roux (biffé). Comme son amie Madame Swann, ce fut fort tardivement que Madame Bontemps connut la jeunesse mais grâce à un procédé inverse : Madame Swann avait concentré ses traits qui étaient charmants mais lâches, Madame*

*Bontemps pour adoucir les siens qui étaient laids et durs par une sorte de savant dérapage les espaça, les relâcha, les dispersa. Elle avait toujours eu un nez trop fort qui lui donnait l'air d'un Louis XIV roux. Or comme les personnes à qui il n'est pas possible d'augmenter leurs revenus mais qui arrivent au même résultat en restreignant leurs dépenses, Madame Bontemps en changeant sa coiffure, noya dans des surfaces infinies ce nez qu'elle ne pouvait changer. De plus elle laissa tomber le long des oreilles de douces boucles si entremêlées que tout son visage en prenait un air de négligé, d'improvisation, qui laissait espérer, quand elle serait coiffée, un mieux dont son nez lui-même profiterait. Il paraissait non seulement diminué mais provisoire, et le peu d'excédent qui lui restait semblait dû au désordre dans lequel on s'excuse de recevoir après une heure de migraine et qu'en réalité Madame Bontemps avait soin de conserver d'une façon permanente. Dans l'aristocratie à vrai dire la jeunesse vient plus vite presque aussitôt après le mariage. Le mari a eu des maîtresses desquelles il a appris entre autres des transformations ; ou bien il n'aime pas les femmes, et n'en a que plus de goût pour ces arrangements esthétiques de la femme. Quoi qu'il en soit des causes qui avaient amené plus tardivement la forme de la jeunesse sur le visage de Madame Bontemps, qui passait plutôt pour intrigante, intéressée et folle que pour proprement légère, je ne me consolais pas de ne pas avoir renoué avec elle. »*

Il comporte des passages d'une tonalité toute différente comme cette apparition d'Albertine, qui est l'occasion de revenir sur le thème de l'image dans le souvenir et dans la réalité : « *Aussitôt qu'elle nous eut rejoints m'apparut la pointe mutine de son nez, que j'avais omise en pensant à elle ces derniers jours ; sous ses cheveux noirs, la verticalité de son front s'opposa, et ce n'était pas la première fois, à l'image indécise que j'en avais gardée, tandis que par sa blancheur il mordait fortement dans mes regards ; sortant de la poussière du souvenir, Albertine se reconstruisait devant moi. »*

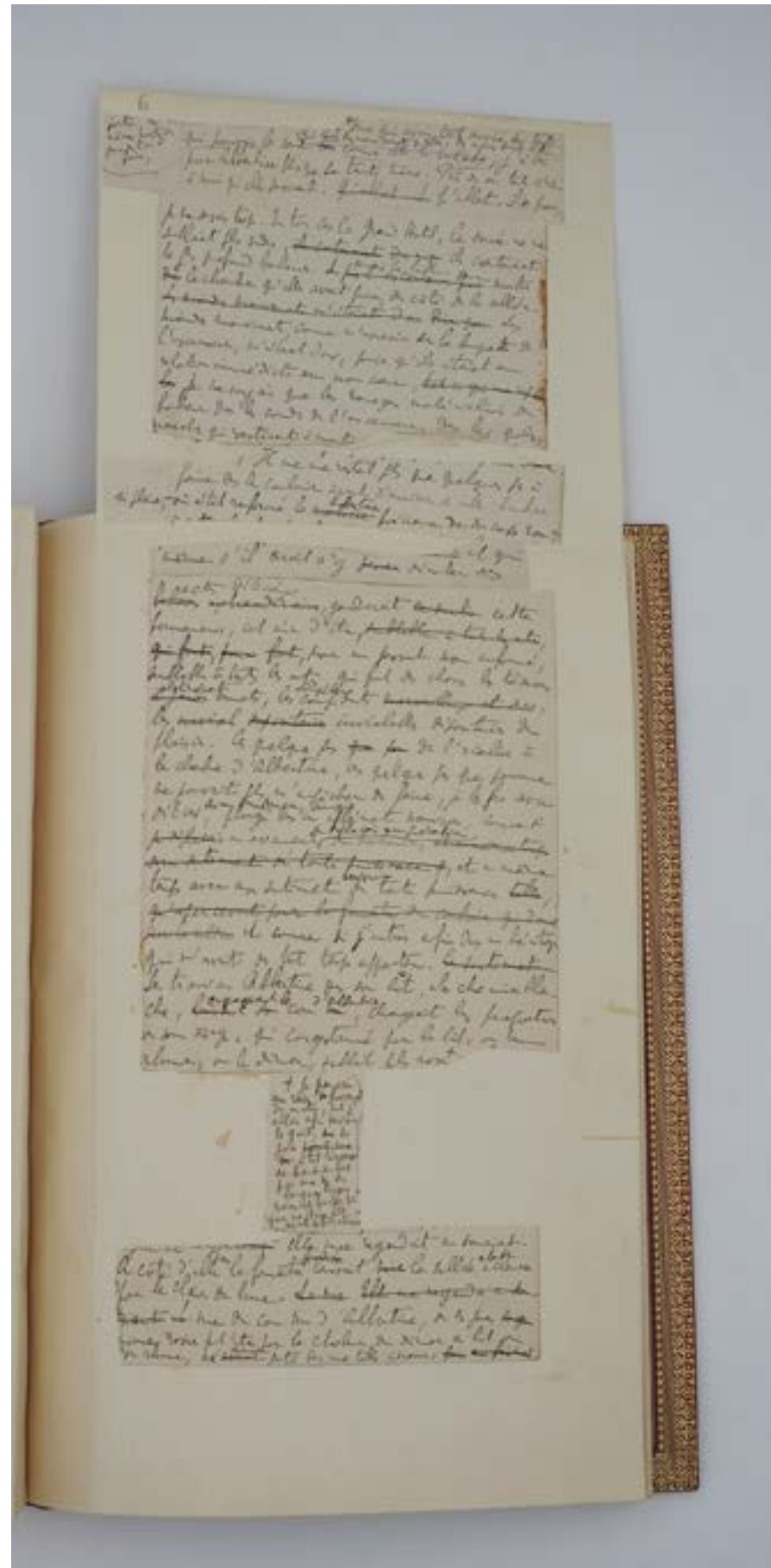
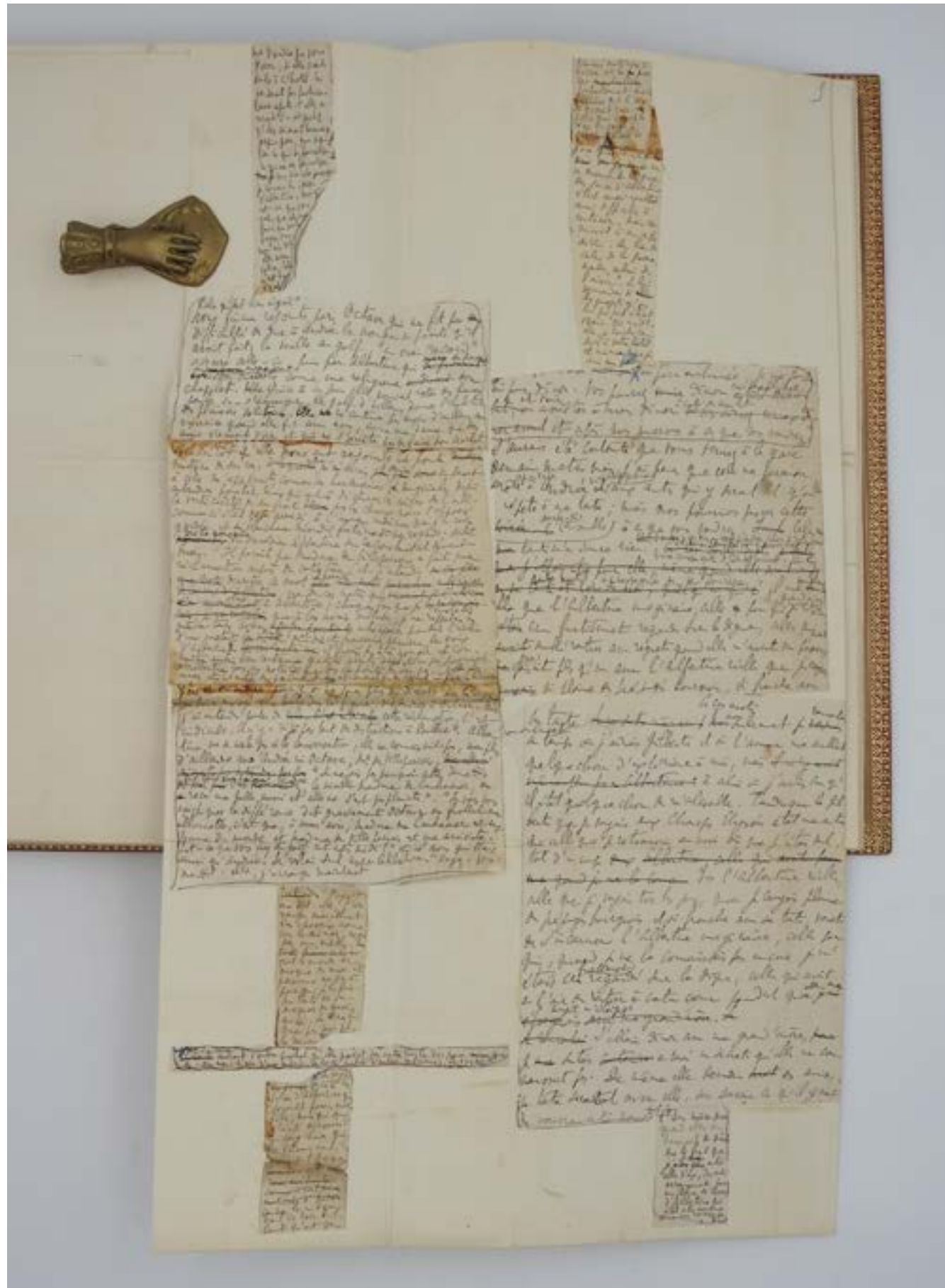
Il s'achève par le début de la visite du narrateur à Albertine dans sa chambre, morceau d'un superbe romantisme : « *Je trouvai Albertine dans son lit. Dégageant son cou, sa chemise blanche changeait les proportions de son visage, qui, congestionné par le lit, ou le rhume, ou le diner, semblait plus rose ; je pensai aux couleurs que j'avais vues quelques heures auparavant à côté de moi, sur la digue, et desquelles j'allais enfin savoir le goût ; sa joue était traversée du haut en bas par une de ses longues tresses noires et bouclées que pour me plaire elle avait défaites entièrement. Elle me regardait en souriant. A côté d'elle, dans la fenêtre, la vallée était éclairée par le clair de lune. La vue du cou nu d'Albertine, de ces joues trop roses, m'avait jeté dans une telle ivresse... »*

**Le caractère exceptionnel du présent exemplaire tient également au fait qu'il semble être le seul comportant un envoi de Marcel Proust.**









Tirage annonçant 50 exemplaires numérotés de I à L - en réalité 51 exemplaires de 0 à L, celui-ci n° V sur papier bible, bien complet des deux placards dont un entièrement manuscrit, le portrait de Proust imprimé en héliogravure d'après celui de Jacques-Emile Blanche est ici absent. En feuilles, sous portefeuille de papier peint au pochoir à décor végétal à rubans de soie blanche et noire. (Plats du portefeuille frottés, quelques manques au dos, déchirures aux pliures des rabats de la chemise en papier).

Premier placard : 30 fragments dont 16 manuscrits (221 lignes) et 14 imprimés avec des annotations manuscrites (73 corrections), sur 4 colonnes sur 1 f. in-folio (495 x 645 mm), au filigrane « Daguerre ». Annotation manuscrite du typographe « 4èmes épreuves à partir de la page 141 n° 1 » au crayon bleu dans le coin supérieur gauche. (Traces de pliures.)

Second placard : 21 fragments manuscrits sur 4 colonnes sur 1 f. in-folio (495 x 645 mm), au filigrane « Daguerre ». Annotation manuscrite du typographe « Cahier violet n°17 » au crayon bleu dans le coin supérieur gauche. (Traces de pliures.)

Conservé dans son portefeuille d'origine.

190 000 €

## 5. Exemplaire Cortot

### Précieux placards de deux importants passages d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont un entièrement autographe.

Le premier placard correspond à la toute fin de la première partie d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et au début de la seconde. Il s'agit d'un passage tout à fait extraordinaire en ce qu'il offre en quelques pages une sorte de condensé des différents modes de la *Recherche*, mêlant comique et souffrance : satire sociale, études de caractères, réflexions morales et analyse du sentiment amoureux.

Le texte s'ouvre par un morceau de satire du « petit clan » de Mme Verdurin. Les dialogues s'enchaînent avec rapidité, on cite les marques de fleuristes, de pâtisseries à la mode, on étale son néant spirituel avec satisfaction :

« Il n'y a que vous, Odette, pour trouver des chrysanthèmes si belles ou plutôt si beaux puisqu'il paraît que c'est ainsi qu'on dit maintenant », déclarait Mme Cottard, quand la Patronne avait refermé la porte. « Chère Mme Verdurin n'est pas toujours très bienveillante pour les fleurs des autres », répondait doucement Mme Swann. « Qui cultivez-vous, Odette », demandait Mme Cottard pour ne pas laisser se prolonger les critiques à l'adresse de la Patronne... « Lemaître ? J'avoue que devant chez Lemaître il y avait l'autre jour un grand arbuste rose qui m'a fait faire une folie. » Mais par pudeur elle se refusa à donner des renseignements plus précis sur le prix de l'arbuste et dit seulement que le professeur « qui n'avait pourtant pas la tête près du bonnet » avait tiré flamberge au vent et lui avait dit qu'elle ne savait pas la valeur de l'argent. « Non, non, je n'ai de fleuriste attiré que Debac. » « Moi aussi, disait Mme Cottard, mais je confesse que je lui fais des infidélités avec Lachaume. » « Ah ! vous le trompez avec Lachaume, je lui dirai », répondait Odette qui s'efforçait d'avoir de l'esprit et de conduire la conversation, chez elle, où elle se sentait plus à l'aise que dans le petit clan. « Du reste Lachaume devient vraiment trop cher ; ses prix sont excessifs, savez-vous, ses prix je les trouve inconvenants ! » ajoutait-elle en riant. »

Les ridicules et les vanités sont épinglés avec une verve comique inimitable. Proust décortique avec jubilation les codes qui régissent cette microsociété, qui elle-même trouve à se moquer d'autres cercles : « Hé bien alors qu'est-ce que vous diriez du monde officiel, toutes ces femmes d'Excellences, qui ne savent parler que de chiffons !.. Tenez,

Madame, pas plus tard qu'il y a huit jours je mets sur Lohengrin la ministre de l'Instruction publique. Elle me répond : "Lohengrin ? Ah ! oui, la dernière revue des Folies-Bergères, il paraît que c'est tordant" ».

Puis, brusquement, Proust quitte la description pour en dégager une maxime de portée générale empreinte de sa lucidité pessimiste : « Bien que les mérites spirituels d'un salon et son élégance soient généralement en rapports inverses plutôt que directs, il faut croire, puisque Swann trouvait Mme Bontemps agréable, que toute déchéance acceptée a pour conséquence de rendre les gens moins difficiles sur ceux avec qui ils sont résignés à se plaire, moins difficiles sur leur esprit comme sur le reste. Et si cela est vrai, les hommes doivent, comme les peuples, voir leur culture et même leur langage disparaître avec leur indépendance. »

Ensuite, retour au dialogue et à la satire, lignes dans lesquelles Proust ne se prive pas de relever la cruauté qui règne derrière ces échanges : « Oh ! vous savez que mon mari est un sage ; il est modéré en toutes choses. Si, pourtant, il a une passion. L'œil brillant de malveillance, de joie et de curiosité : - "Laquelle, madame ?" demandait Mme Bontemps. Avec simplicité, Mme Cottard répondait : - "La lecture" - "Oh ! c'est une passion de tout repos chez un mari !" s'écriait Mme Bontemps en étouffant un rire satanique. »

La suite est tout entière consacrée à l'analyse de l'amour du narrateur pour Gilberte, passage où se déploie toute la profondeur psychologique du romancier, qui creuse toujours plus avant dans la complexité des sentiments, opère des comparaisons avec d'autres champs, décortique à l'infini les moindres subtilités de la passion douloureuse.

« Dès les derniers jours de l'année cette lettre me parut probable. Elle ne l'était peut-être pas, mais, pour que nous la croyions telle, le désir, le besoin que nous en avons suffit. Le soldat est persuadé qu'un certain délai indéfiniment prolongeable lui sera accordé avant qu'il soit tué, le voleur avant qu'il soit pris, les hommes en général avant qu'ils aient à mourir. (...) Une confiance de ce genre et aussi peu fondée, soutient l'amoureux qui compte sur une réconciliation, sur une lettre. Pour que je n'eusse pas attendu celle-là, il eût suffi que j'eusse cessé de la souhaiter. Si indifférent qu'on sache que l'on est à celle qu'on aime encore, on lui prête une série de pensées — fussent-elles d'indifférence — une intention de les manifester, une complication de vie intérieure où l'on est l'objet peut-être d'une antipathie, mais aussi d'une attention permanentes. »

Un peu plus loin, ces lignes dans lesquelles se lisent clairement la conception de l'amour qui était celle de Proust, à savoir que, fondamentalement, celui-ci est avant tout une expérience individuelle, dans laquelle l'objet aimé n'a pour ainsi dire pas d'existence propre : « Quand on aime l'amour est trop grand pour pouvoir être contenu tout entier en nous ; il irradie vers la personne aimée, rencontre en elle









une surface qui l'arrête, le force à revenir vers son point de départ et c'est ce choc en retour de notre propre tendresse que nous appelons les sentiments de l'autre et qui nous charme plus qu'à l'aller, parce que nous ne reconnaissons pas qu'elle vient de nous. »

Le pessimisme foncier du romancier se manifeste ici dans son impitoyable lucidité : « Ce qu'il y avait peut-être encore en lui de plus cruel [son chagrin], c'est que j'en fusse moi-même l'artisan inconscient, volontaire, impitoyable et patient. La seule chose à laquelle je tinsse, mes relations avec Gilberte, c'est moi qui travaillais à les rendre impossibles en créant peu à peu, par la séparation prolongée d'avec mon amie, non pas son indifférence, mais ce qui reviendrait finalement au même, la mienneté. C'était à un long et cruel suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité, avec la clairvoyance non seulement de ce que je faisais dans le présent, mais de ce qui en résulterait pour l'avenir : je savais non pas seulement que dans un certain temps je n'aimerais plus Gilberte, mais encore qu'elle-même le regretterait, et que les tentatives qu'elle ferait alors pour me voir, seraient aussi vaines que celles d'aujourd'hui, non plus parce que je l'aimerais trop, mais parce que j'aimerais certainement une autre femme que je resterais à désirer, à attendre, pendant des heures dont je n'oserais pas distraire une parcelle pour Gilberte qui ne me serait plus rien. »

Le second placard, entièrement manuscrit, relate la rencontre manquée entre le narrateur et la « bande zoophytique » des jeunes filles à Balbec. Il est en compagnie du peintre Elstir, lequel les connaît pour les recevoir régulièrement dans son atelier.

Cette rencontre, qui s'avérera être une non-rencontre, donne lieu à tous les atermoiements, digressions, comparaisons, réflexions que l'on peut attendre.

Le narrateur élabore à l'avance toute une mise en scène et, comme à l'ordinaire, la réalisation de son désir lui semble décevante : « La certitude de la présentation à ces jeunes filles avait eu pour résultat, non seulement de me faire à leur égard jouer, mais éprouver, l'indifférence. Désormais inévitable, le plaisir de les connaître fut comprimé, réduit, me parut plus petit que celui de causer avec Saint-Loup, de dîner avec ma grand'mère, de faire dans les environs des excursions que je regretterais d'être probablement, par le fait de relations avec des personnes qui devaient peu s'intéresser aux monuments historiques, contraint de négliger. »

L'inadéquation entre les représentations que s'était faites Marcel de cet instant et sa survenue effective, le fait qu'il soit arraché à la virtualité pour devenir réel diminue son plaisir, qui renaît lorsqu'il s'avère que la rencontre n'aura pas lieu : « Mais, surtout, la contraction du plaisir que j'avais auparavant cru avoir était due à la certitude que rien ne pouvait plus me l'enlever. Et il reprit, comme en vertu d'une force élastique,

toute sa hauteur, quand il cessa de subir l'étreinte de cette certitude, au moment où m'étant décidé à tourner la tête, je vis Elstir, arrêté quelques pas plus loin avec les jeunes filles, leur dire au revoir. »

Ce ratage est figuré par une belle comparaison : « Un instant ses regards croisèrent les miens, comme ces ciels voyageurs des jours d'orage qui approchent d'une nuée moins rapide, la côtoient, la touchent, la dépassent. Mais ils ne se connaissent pas et s'en vont loin l'un de l'autre. »

Ce qui conduit à cette réflexion sur le rôle de la croyance dans l'amour, occasion de gloser une nouvelle fois sur le néant de celui-ci, qui vit et se développe indépendamment de son objet : « Variation d'une croyance, néant de l'amour aussi, lequel, préexistant et mobile, s'arrête à l'image d'une femme simplement parce que cette femme sera presque impossible à atteindre. Dès lors on pense moins à la femme, qu'on se représente difficilement, qu'aux moyens de la connaître. Tout un processus d'angoisses se développe et suffit pour fixer notre amour sur celle qui en est l'objet à peine connu de nous. L'amour devient immense, nous ne songeons pas combien la femme réelle y tient peu de place. »

Le narrateur applique cette idée au cas particulier d'Albertine : « Depuis que j'avais vu Albertine, j'avais fait chaque jour à son sujet des milliers de réflexions, j'avais poursuivi, avec ce que j'appelais elle, tout un entretien intérieur, où je la faisais questionner, répondre, penser, agir, et dans la série indéfinie d'Albertines imaginées qui se succédaient en moi heure par heure, l'Albertine réelle, aperçue sur la plage, ne figurait qu'en tête, comme la créatrice d'un rôle, l'étoile, ne paraît, dans une longue série de représentations, que dans toutes les premières. Cette Albertine-là n'était guère qu'une silhouette, tout ce qui était superposé était de mon cru, tant dans l'amour les apports qui viennent de nous l'emportent — à ne se placer même qu'au point de vue quantité — sur ceux qui nous viennent de l'être aimé. »

Le passage s'achève sur l'évocation du portrait de Miss Sacripant peint par Elstir, et qui n'est autre que celui d'Odette de Crécy avant son mariage avec Swann, et dont elle s'est défait : « Il fallait la dépravation d'un amant rassasié pour que Swann préférât, aux nombreuses photographies de l'Odette ne variatur qu'était sa ravissante femme, la petite photographie qu'il avait dans sa chambre, et où sous un chapeau de paille orné de pensées on voyait une maigre jeune femme assez laide, aux cheveux bouffants, aux traits tirés. »

Ce placard est de surcroît graphiquement très beau avec ses morceaux de formes et de largeurs différentes, tantôt aérés, tantôt d'une toute petite écriture serrée.

Certes, aucune page du roman n'est indifférente, mais les placards joints à cet exemplaire son exceptionnellement riches.









## 6. Exemplaire n° XVII

Le premier placard présente la valeur de 9 pages in-8 de texte, en feuillets collés sur une feuille pliante de papier fort (500 x 645 mm.), avec de nombreux ajouts autographes dont 230 lignes en colonnes de deux à cinq mots et une quarantaine d'ajouts ou de corrections dans les marges des feuillets imprimés, 40 lignes ou mots biffés. Numéroté « N° 7 » au crayon typographique bleu dans l'angle supérieur.

Le second présente la valeur de 4 pages in-8 de texte, en feuillets collés sur une feuille pliante de papier fort (518 x 337 mm), avec plus de corrections et d'ajouts autographes que de texte imprimé : 125 lignes avec corrections et mots biffés et une trentaine d'ajouts ou de corrections dans la marge du texte imprimé.

Numéroté « N° 12 » au crayon typographique bleu en haut de feuille, et l'on distingue trois autres numérotations antérieures au crayon et une mention manuscrite à l'encre « page 38 ».

Les placards correspondant aux épreuves de la page 57 (à partir de la 12<sup>e</sup> ligne) à la page 65 (jusqu'à la 29<sup>e</sup> ligne plus quelques lignes de la p. 66), et de la page 84 (5<sup>e</sup> ligne avant la fin) à la page 88 (jusqu'à la 28<sup>e</sup> ligne) de l'édition originale.

Il s'agit de passages relatifs aux débuts de la passion du narrateur adolescent pour Gilberte Swann, où il est question de ses premiers émois amoureux et physiques, de son analyse du caractère névropathe, ainsi que des rapports entre Swann et son épouse Odette au moment des premières visites du narrateur chez eux lorsqu'il va faire partie de la cour de Mme Swann.

Ils présentent, comme la plupart de ces incroyables placards réalisés tout exprès pour cette édition de 1920, d'importantes variantes avec la version définitive, suppressions ou ajouts, et modifications de vocabulaire.

Dans le premier placard on trouve cet ajout autographe humoristique :  
« ... ce qu'on appelle en Angleterre un lavabo, et en France, par une anglomanie mal informée, des water-closets ».

Mais il vaut surtout par la première rencontre entre le narrateur et le professeur Cottard, appelé à son chevet pour une crise d'asthme. Portrait dans la tradition balzacienne

« Mes suffocations ayant persisté alors que ma congestion depuis longtemps finie ne les expliquait plus, mes parents firent venir en consultation le professeur Cottard. Il ne suffit pas à un médecin appelé

*dans des cas de ce genre d'être instruit. Mis en présence de symptômes qui peuvent être ceux de trois ou quatre maladies différentes, c'est en fin de compte son flair, son coup d'œil qui décident à laquelle malgré les apparences à peu près semblables il y a chance qu'il ait à faire. Ce don mystérieux n'implique pas de supériorité dans les autres parties de l'intelligence et un être d'une grande vulgarité, aimant la plus mauvaise peinture, la plus mauvaise musique, n'ayant aucune curiosité d'esprit, peut parfaitement le posséder. Dans mon cas ce qui était matériellement observable pouvait aussi bien être causé par des spasmes nerveux, par un commencement de tuberculose, par de l'asthme, par une dyspnée toxi-alimentaire avec insuffisance rénale, par de la bronchite chronique, par un état complexe dans lequel seraient entrés plusieurs de ces facteurs. Or les spasmes nerveux demandaient à être traités par le mépris, la tuberculose par de grands soins et par un genre de suralimentation qui eût été mauvais pour un état arthritique comme l'asthme et eût pu devenir dangereux en cas de dyspnée toxi-alimentaire laquelle exige un régime qui en revanche serait néfaste pour un tuberculeux. Mais les hésitations de Cottard furent courtes et ses prescriptions impérieuses : "Purgatifs violents et drastiques, lait pendant plusieurs jours, rien que du lait. Pas de viande, pas d'alcool." Ma mère murmura que j'avais pourtant bien besoin d'être reconstitué, que j'étais déjà assez nerveux, que cette purge de cheval et ce régime me mettraient à bas. Je vis aux yeux de Cottard, aussi inquiets que s'il avait peur de manquer le train, qu'il se demandait s'il ne s'était pas laissé aller à sa douceur naturelle. Il tâchait de se rappeler s'il avait pensé à prendre un masque froid, comme on cherche une glace pour regarder si on n'a pas oublié de nouer sa cravate. Dans le doute et pour faire, à tout hasard, compensation, il répondit grossièrement : "Je n'ai pas l'habitude de répéter deux fois mes ordonnances. Donnez-moi une plume. Et surtout au lait." »*

Le portrait placé en frontispice dans l'édition est ici sur feuillet volant. Légères traces de colle et d'encre et infimes marques de froissement.

L'ensemble est placé sous une chemise cartonnée aux plats décorés de papier peint d'un motif floral stylisé dans les tons bleus et pourpres, cordons de fermeture en soie noire et ivoire. Coupes frottées et charnières usées. Boîte signée de Alix. Plein maroquin bleu nuit janséniste, dos à faux nerfs, titre doré. Étui bordé.

Édition de luxe tirée à 50 exemplaires numérotés sur papier Bible, n°XVII.

210 000 €











1012

Les hommes ne sont pas nés pour être heureux, mais pour être utiles. C'est la loi de la nature, et c'est la loi de Dieu. Celui qui ne cherche que son bonheur personnel est un égoïste, et un égoïste ne peut jamais être utile à son prochain. Le bonheur véritable ne consiste pas dans la possession de richesses, de honneurs, ou de plaisirs, mais dans la satisfaction de faire le bien et de servir son prochain.

Le monde est un vaste théâtre, où chaque homme a son rôle à jouer. Il ne faut pas se plaindre de son sort, mais se résigner à ce que Dieu a voulu. La patience est une vertu précieuse, qui nous aide à supporter les épreuves de la vie avec calme et confiance. Ne jamais perdre espoir, car Dieu est avec nous, et il nous fera connaître sa sainte volonté.

Il est important de cultiver son âme, de lire les livres saints, et de fréquenter l'église. La prière est le lien qui nous unit à Dieu, et elle nous donne la force nécessaire pour résister aux tentations du malin. Ne laissez jamais votre âme se dessécher, car elle a besoin de Dieu comme le corps a besoin de nourriture.

Enfin, n'oubliez pas que vous êtes un être éternel. Les actions que vous faites aujourd'hui auront des conséquences éternelles. Choisissez donc bien, et ne laissez pas votre conscience se charger de péchés. Que Dieu vous bénisse, et qu'il vous donne la sagesse et la force de vivre une vie vertueuse et utile.



97-98

Le monde est un vaste théâtre, où chaque homme a son rôle à jouer. Il ne faut pas se plaindre de son sort, mais se résigner à ce que Dieu a voulu. La patience est une vertu précieuse, qui nous aide à supporter les épreuves de la vie avec calme et confiance. Ne jamais perdre espoir, car Dieu est avec nous, et il nous fera connaître sa sainte volonté.

Il est important de cultiver son âme, de lire les livres saints, et de fréquenter l'église. La prière est le lien qui nous unit à Dieu, et elle nous donne la force nécessaire pour résister aux tentations du malin. Ne laissez jamais votre âme se dessécher, car elle a besoin de Dieu comme le corps a besoin de nourriture.

Enfin, n'oubliez pas que vous êtes un être éternel. Les actions que vous faites aujourd'hui auront des conséquences éternelles. Choisissez donc bien, et ne laissez pas votre conscience se charger de péchés. Que Dieu vous bénisse, et qu'il vous donne la sagesse et la force de vivre une vie vertueuse et utile.



Reliure de l'époque signée de Jeanne Zipelius. Plein maroquin citron, encadrement des plats d'un filet à froid peint en brun, composition mosaïquée sur le premier plat représentant une gerbe de fleurs à découpes de maroquin noir, filets et croisillons à froid ; dos lisse orné d'une tige verticale en filet à froid ornée de pétales mosaïqués de maroquin noir ; nom d'auteur et titre à froid. Encadrements intérieurs sertis d'un triple filet à froid, doublures et gardes de papier noir moucheté or. Non rogné, non coupé.

Quelques très légers frottements ; maroquin faiblement passé. Petites pliures aux trois premiers feuillets.

Édition de luxe tirée à 50 exemplaires numérotés sur papier Bible, n° XV.

## 7. Exemplaire n° XV

Exemplaire bien complet des deux placards d'épreuves corrigées par Marcel Proust, dont le premier presque entièrement manuscrit, se rapportant à l'analyse fondamentale pour le roman de la jalousie de Swann envers Odette, a été entièrement remanié et transformé dans l'édition. Le second placard d'épreuves se rapporte, quant à lui, à un passage savoureux concernant les grands écrivains du narrateur rabaissés par la lorgnette anecdotique de Mme de Villeparisis, rejoignant Sainte-Beuve dans sa condamnation des maîtres par le « vécu » de leur caractère.

Ces deux placards sont montés à la suite l'un de l'autre à la fin du volume, en parfait état (malgré quelques rousseurs et traces de colle habituelles). Le premier placard est en quatre parties non réunies, tandis que le second est réuni en un seul feuillet dépliant. L'ensemble présente la valeur de 16 pages ½ imprimées de l'édition.

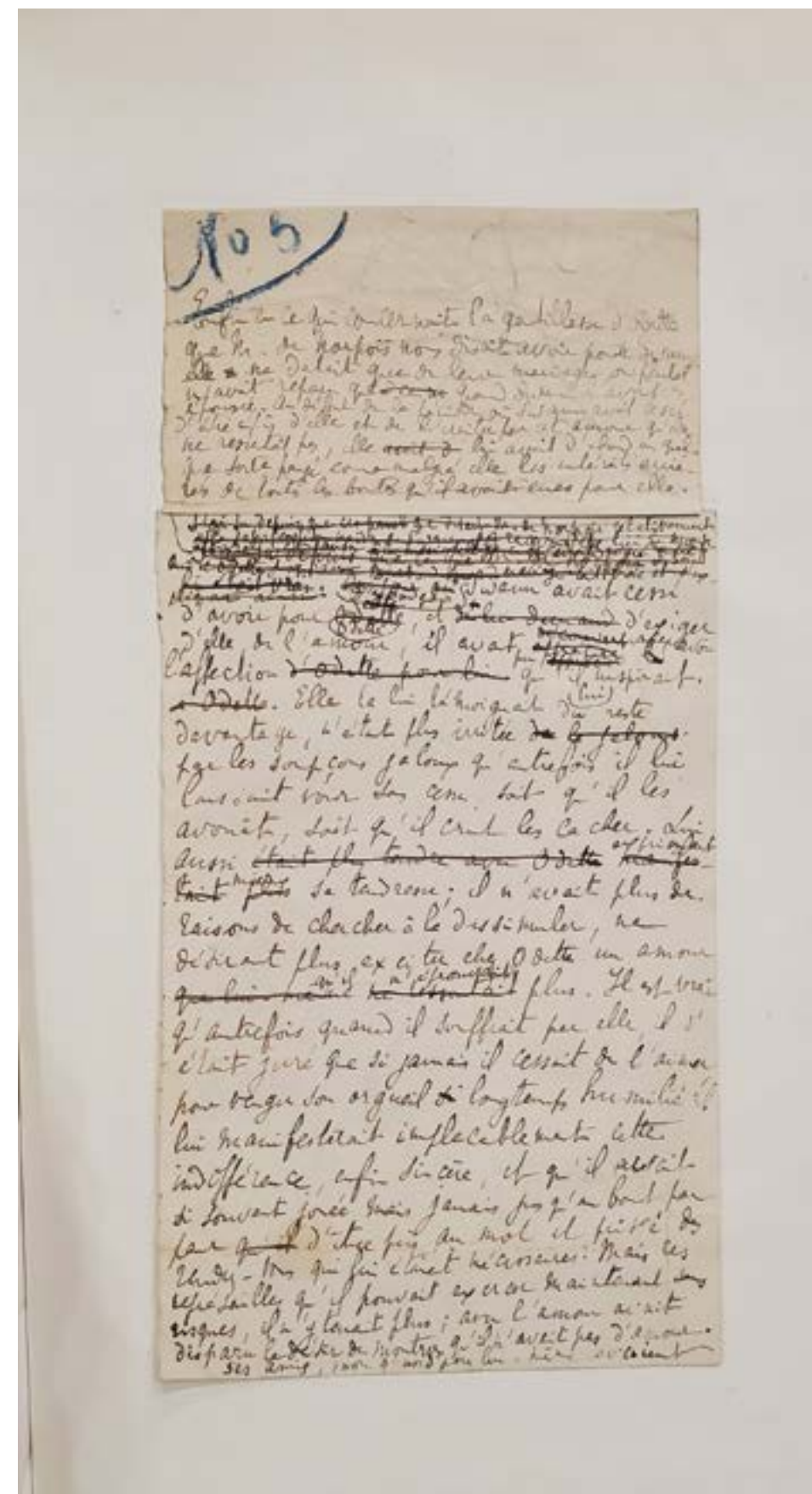
1<sup>er</sup> placard : 4 fragments non réunis : 1) 230 x 115 mm, porte au crayon bleu typographique l'indication « N° 5 » : il est entièrement manuscrit et contient la valeur d'une page imprimée avec 7 lignes biffées. 2) 310 x 155 mm : 2 pages d'épreuves avec 25 lignes biffées et la valeur d'une demi-page imprimée en ajout manuscrit marginal ; 3) 490 x 110 mm, porte au crayon bleu typographique le chiffre « 8 » : 1 page d'épreuve avec monté et plié un très long béquet manuscrit ayant la valeur d'une page et demie imprimée ; 4) 445 x 310 mm : 4 pages d'épreuves montées et repliées avec 35 lignes biffées et la valeur de 2 pages manuscrites avec nombreuses biffures dans les marges

Au total : 77 lignes biffées et plus de 120 corrections (ratures et modifications), avec la valeur de 12 pages imprimées (épreuves + ajouts manuscrits).

On retrouve certains passages aux pages 86-87 de l'édition originale ordinaire de 1918 (en un volume).

Le premier placard est des plus importants puisqu'il concerne l'un des personnages-clés de la Recherche, Swann, et surtout la passion fondamentale qui met en branle tout le mouvement romanesque du livre, la jalousie. Ces épreuves très corrigées ont fait l'objet d'une réécriture à peu près complète pour atteindre la version définitive et de nombreux développements ne s'y retrouvent pas, ou bien entièrement transformés. Voici ce qui subsiste du début de ces épreuves :

« (...) Au début de la période où Swann avait cessé d'être épris d'elle



180 000 €





1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899

était vrai. Du jour où Swann avait cessé d'être amoureux d'Odette, il avait cessé d'être amoureux de moi. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage.

le commandement de l'œuvre de Swan de l'été

mes ou il leur demandait de le mettre en rapport avec telle ou telle personne. Elle-même menait l'œuvre. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage.

le commandement de l'œuvre de Swan de l'été

mes ou il leur demandait de le mettre en rapport avec telle ou telle personne. Elle-même menait l'œuvre. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage.

8

le commandement de l'œuvre de Swan de l'été

mes ou il leur demandait de le mettre en rapport avec telle ou telle personne. Elle-même menait l'œuvre. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage.

le commandement de l'œuvre de Swan de l'été

mes ou il leur demandait de le mettre en rapport avec telle ou telle personne. Elle-même menait l'œuvre. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage.

le commandement de l'œuvre de Swan de l'été

mes ou il leur demandait de le mettre en rapport avec telle ou telle personne. Elle-même menait l'œuvre. Mais le chagrin trop vil qu'il en avait éprouvé avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. Si ce chagrin qui avait pu être la cause de sa dépression, ne m'eût instruit et approuvé la conduite que j'avais tenue, j'aurais peut-être été plus sage.







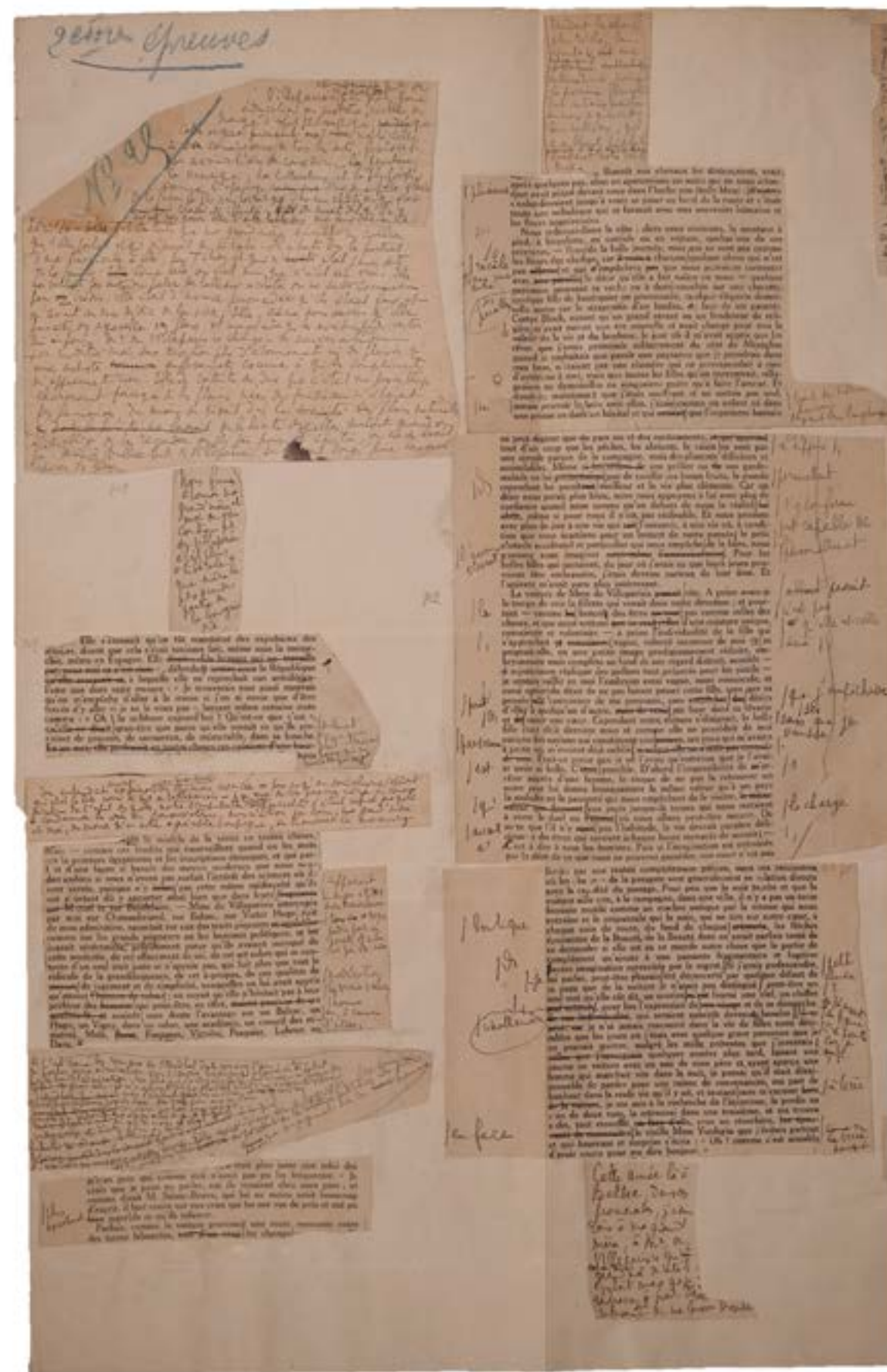
[Odette] et de l'irriter par cet amour qu'elle ne ressentait pas, elle lui avait d'abord en quelque sorte payé comme malgré elle les intérêts arriérés de toutes les bontés qu'il avait eues pour elle. (...) Il est vrai qu'autrefois quand il souffrait par elle, il s'était juré que si jamais il cessait de l'aimer pour venger son orgueil longtemps humilié il lui manifesterait implacablement cette indifférence, enfin sincère, et qu'il avait si souvent jouée mais jamais jusqu'au bout par peur d'être pris au mot et privé des rendez-vous qui lui étaient nécessaires. Mais les représailles qu'il pouvait exercer maintenant sans risques, il n'y tenait plus, avec l'amour avait disparu le désir de montrer qu'il n'avait pas d'amour. »

Voici le passage dans la version définitive imprimée : « Aussi tout ce que la jeune femme qu'il aimait faisait aux heures où il n'était pas avec elle, cessait de lui paraître innocent. Mais alors qu'autrefois, il avait fait le serment, si jamais il cessait d'aimer celle qu'il ne devinait pas devoir être un jour sa femme, de lui manifester implacablement son indifférence, enfin sincère, pour venger son orgueil longtemps humilié, ces représailles qu'il pouvait exercer maintenant sans risques (car que pouvait lui faire d'être pris au mot et privé de ces tête-à-tête avec Odette qui lui étaient jadis si nécessaires), ces représailles il n'y tenait plus ; avec l'amour avait disparu le désir de montrer qu'il n'avait plus d'amour. Et lui qui, quand il souffrait par Odette eût tant désiré de lui laisser voir un jour qu'il était épris d'une autre, maintenant qu'il l'aurait pu, il prenait mille précautions pour que sa femme ne soupçonnât pas ce nouvel amour. »

2<sup>e</sup> placard : 480 x 310 mm, porte au crayon bleu typographique les indications « 2<sup>èmes</sup> épreuves » et « N° 25 ». Il contient 6 morceaux manuscrits de tailles très variables et 6 parties imprimées, montés sur un feuillet replié de papier vélin satiné ; l'ensemble ayant la valeur de 4 pages ½ imprimées. Il comporte près de 70 corrections (ratures et modifications). Il correspond aux pages 240 (deuxième ligne), de « Mme de Villeparisis ne donnait, par grâce... » à 244 (début second paragraphe) « ... Elles refusaient de me laisser descendre. », de l'édition originale ordinaire de 1918 (en un volume) d'A l'ombre des jeunes filles en fleurs.

Ce placard montre une version corrigée proche de la version définitive avec d'importants ajouts manuscrits et des modifications qui n'ont connu ensuite que des retouches de détails.

Ce passage est fort intéressant en ce que Proust brocarde avec une mordante ironie les ravages de la critique « beuvienne » sur les géants littéraires dont se réclame le narrateur. A cet égard, il est remarquable de constater que dans l'épreuve imprimée Proust n'avait pas hésité à se placer sous son prénom « Marcel » aux côtés de Baudelaire : « Mais – comme ces érudits qui émerveillent quand on les met sur la peinture égyptienne et les inscriptions étrusques, et qui parlant d'une







108

*façon si banale des œuvres modernes que nous nous demandons si nous n'avons pas surfait l'intérêt des sciences où ils sont versés, puisque n'y éclate [biffé, remplacé par « apparaît »] pas cette même médiocrité qu'ils ont pourtant dû y apporter aussi bien que dans leurs fragments sur Marcel et sur Baudelaire [biffé et remplacé par : « niaises études sur Baudelaire »] Mme de Villeparisis, interrogée par moi sur Chateaubriand, sur Balzac, sur Victor Hugo, tous reçus jadis par ses parents et entrevus par elle-même, riait de mon admiration, racontait sur eux des traits piquants comme elle venait de faire sur des grands seigneurs ou des hommes politiques, et jugeait sévèrement ces écrivains, précisément parce qu'ils avaient manqué de cette modestie, de cet effacement de soi, de cet art sobre qui se contente d'un seul trait juste et n'appuie pas, qui fuit plus que tout le ridicule de la grandiloquence, de cet à-propos, de ces qualités de modération de jugement et de simplicité, auxquelles on lui avait appris qu'atteint la vraie valeur: on voyait qu'elle n'hésitait pas à leur préférer des hommes qui, peut-être, en effet, avaient eu, à cause d'elles, l'avantage sur un Balzac, un Hugo, un Vigny, dans un salon, une académie, un conseil des ministres, Molé, Fontanes, Vitrolles, Bersot, Pasquier, Lebrun, Salvandy ou Daru. "C'est comme les romans de Stendhal pour qui vous aviez l'air d'avoir de l'admiration. Vous l'auriez beaucoup étonné en lui parlant sur ce ton. Mon père qui le voyait chez M. Mérimée – un homme de talent au moins celui-là – m'a souvent dit que Beyle (c'était son nom) était d'une vulgarité affreuse, mais spirituel dans un dîner, et ne s'en faisant pas accroire pour ses livres. Du reste, vous avez pu voir vous-même par quel haussement d'épaules il a répondu aux éloges outrés de M. de Balzac. En cela du moins il était homme de bonne compagnie." »*

La deuxième partie de ce placard se rapporte au désir du narrateur, alors qu'ils e trouve en voiture avec Mme de Villeparisis, de la faire arrêter devant toutes les paysannes qui passent, dont il se sent « curieux de leur âme ». Excité par toutes les beautés passantes, il en vient à formuler cette phrase de haut moraliste sur la beauté : « ... la Beauté dont on serait parfois tenté de se demander si elle est en ce monde autre chose que la partie de complément qu'ajoute à une passante fragmentaire et fugitive notre imagination surexcitée par le regret. »

Provenance : de la bibliothèque de Marie-Madeleine Lorthiois, qui exerça comme relieur à Paris après la Première Guerre mondiale (ex-libris gravé).

# 14 volumes séparés d'A la recherche du temps perdu dont 9 dédiés



109





110



111

## **Du côté de chez Swann**

**10 exemplaires, dont 2 dédiacés.**

## **A l'ombre des jeunes filles en fleurs**

**3 exemplaires, dont 2 dédiacés.**

## **Le Côté de Guermantes I**

**1 exemplaire dédiacé.**

## **Sodome et Gomorrhe**

**1 exemplaire dédiacé**

## **Jalousie**

**1 exemplaire dédiacé**

## **Sodome et Gomorrhe II**

**3 exemplaires dédiacés**





112



6 000 €

## Prière d'insérer de *Du côté de chez Swann* pour les éditions Bernard Grasset.

Une page petit in-4.

**Passionnant et très rare document : le prière d'insérer de *Du côté de chez Swann* rédigé par Marcel Proust lui-même.**

Il ne fait guère de doute que ce prière d'insérer a été rédigé par l'auteur du livre, comme c'est généralement la règle dans le monde de l'édition.

Il constitue donc un document extrêmement précieux à plusieurs titres. D'abord pour la façon dont, en une petite page, Marcel Proust dégage les grandes lignes de son immense roman. Ensuite pour les points qu'il souhaite mettre en avant et – tout aussi intéressant – ceux dont il ne parle pas, afin d'éviter les malentendus. Enfin, pour la science de la stratégie littéraire, pour ne pas dire le sens de la publicité qu'il manifeste.

Il est particulièrement intéressant de s'attarder sur les compliments que Proust peut ici s'adresser à lui-même, et qui contrastent avec la feinte modestie dont il fait preuve partout ailleurs

Aussi ce texte destiné à « accrocher » le public est-il extrêmement révélateur et doit être lu à un double niveau, chaque passage étant à la fois pensé pour appâter le lecteur et contenant une vérité profonde.

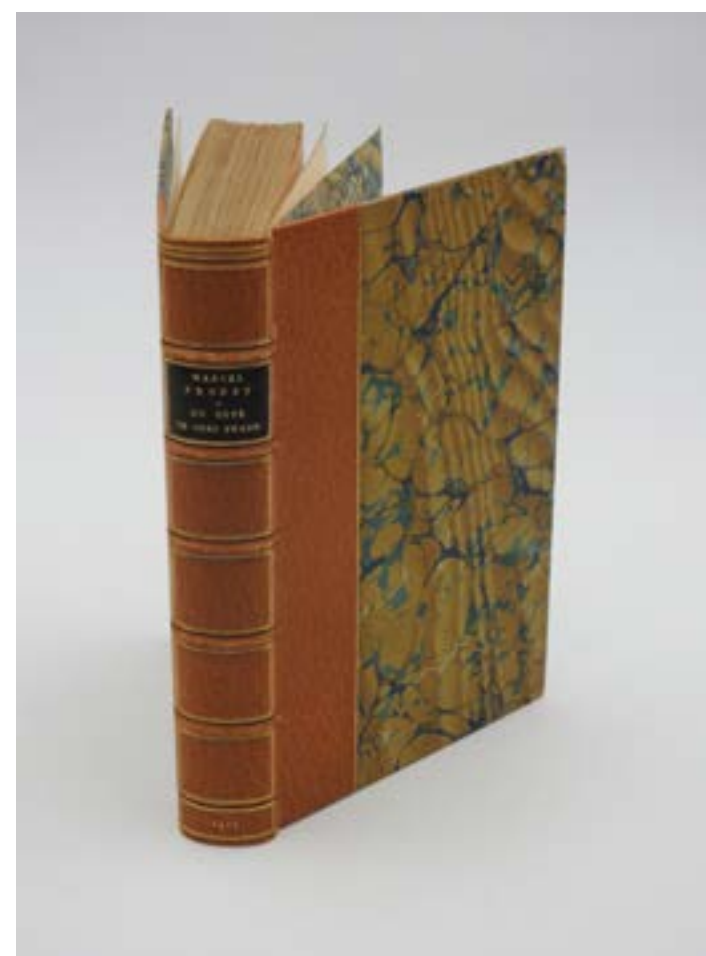
On notera, dès l'entame, la formule « *ce titre plein de mystère* » et la notation « *qui n'intéressera pas moins le philosophe que l'artiste* », formule stéréotypée mais en l'occurrence parfaitement exacte, puis la référence à Bergson alors très en vogue.

La comparaison implicite avec Balzac qui suit est également lourde de sens et situe, pour ainsi dire, le niveau.

Tout serait à analyser. Ainsi les mots « *non point comme un observateur qui l'aborde du dehors* », qui vise à prévenir une lecture de son œuvre comme une chronique mondaine (ce qui ne manquera pas d'arriver).

Citons simplement cette phrase, où se reconnaît indubitablement la marque de Proust, et qui, si elle pouvait passer alors pour un éloge exagéré, est devenue aujourd'hui une évidence : « *Son analyse intuitive va plus avant que nulle autre dans la sensibilité des êtres et son style a de merveilleuses souplesses pour traduire ce qu'il a de fugitif, d'évanouissant dans ces impressions sous-jacentes qui forment comme le tissu de notre vie.* »

Si le texte a été reproduit dans certains journaux (comme *L'Opinion* n° 6 en 1913), le document en lui-même est d'une absolue rareté. A notre connaissance, il n'est jamais apparu sur le marché.



113

## A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann.

Paris, Bernard Grasset, 1914 (achevé d'imprimer le 8 novembre 1913).

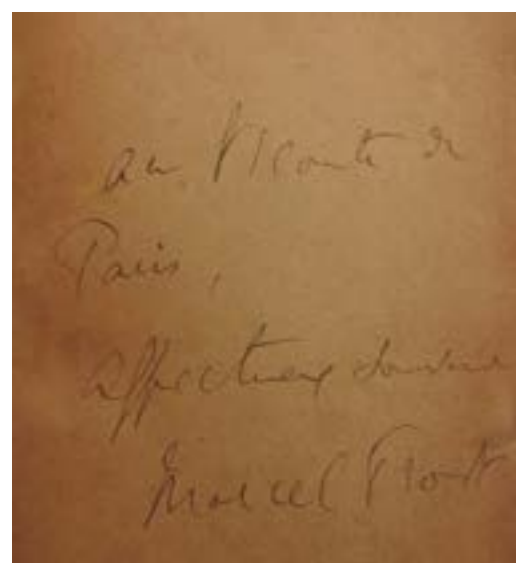
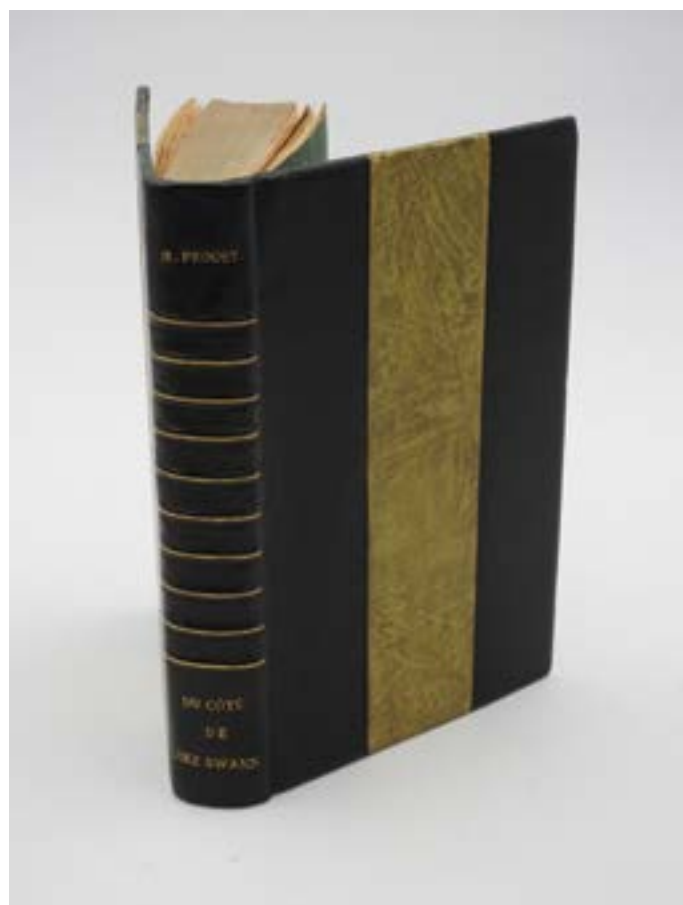
### 1. Exemplaire parfaitement établi par Pierre-Lucien Martin.

Un volume in-18 jésus. Faux-titre, titre, 523 pp., 1 p. n. ch. d'achevé d'imprimer.

Reliure signée de Pierre-Lucien Martin. Demi-maroquin lavallière, liseré doré aux mors, dos à cinq nerfs, titre doré, caissons encadrés d'un double filet doré, tête dorée, couvertures et dos conservés.

Edition originale. Exemplaire possédant toutes les caractéristiques de premier tirage, avec l'achevé d'imprimer du 8 novembre 1913, la faute au nom de l'éditeur sur le titre et la date de 1914.

9 000 €



## 2. Envoi au vicomte de Pâris

Cet envoi est adressé non pas à quelque membre de la famille d'Orléans, mais au vicomte, puis marquis de Pâris, François (1875-1958). Proust était lié à ce membre du Jockey-Club qu'il fréquentait à Cabourg et à Paris, l'invitant notamment à un dîner musical au Ritz.

C'est lui qui possédait le château de Guermantes, en Seine et Marne. Dans une lettre à Georges de Lauris de mai 1909, Proust lui demande : « Savez-vous si Guermantes qui a dû être un nom de gens, était déjà alors dans la famille Pâris, ou plutôt pour parler un langage plus décent, si le nom de Comte ou Marquis de Guermantes était un titre de parents de Pâris, et s'il est entièrement éteint et à prendre pour un littérateur. » Proust lui demanda son autorisation pour utiliser ce nom dans son roman.

Reliure de l'époque signée de B. Hautteœur. Demi-chagrin noir à large bande, plats de papier japonisant doré, dos à 10 nerfs ornés de filets dorés, tête dorée. Couverture conservé (tachée).

Premier tirage. Exemplaire du service de presse avec le poinçon BG au second plat de la couverture. mention fictive de 3e édition sur la couverture

Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le feuillet de garde : « au Vicomte de Paris, affectueux souvenir. Marcel Proust ».

25 000 €



115

Reliure de l'époque signée de Huser. Demi-marroquin vert lierre à coins, plats de papier vert à ocelles, dos à cinq nerfs, titre en lettres dorées, doublures et gardes d'époque. Non rogné sauf la tête dorée. Couvertures et dos conservés (dos légèrement passé). Exemplaire avec toutes les caractéristiques de premier tirage.

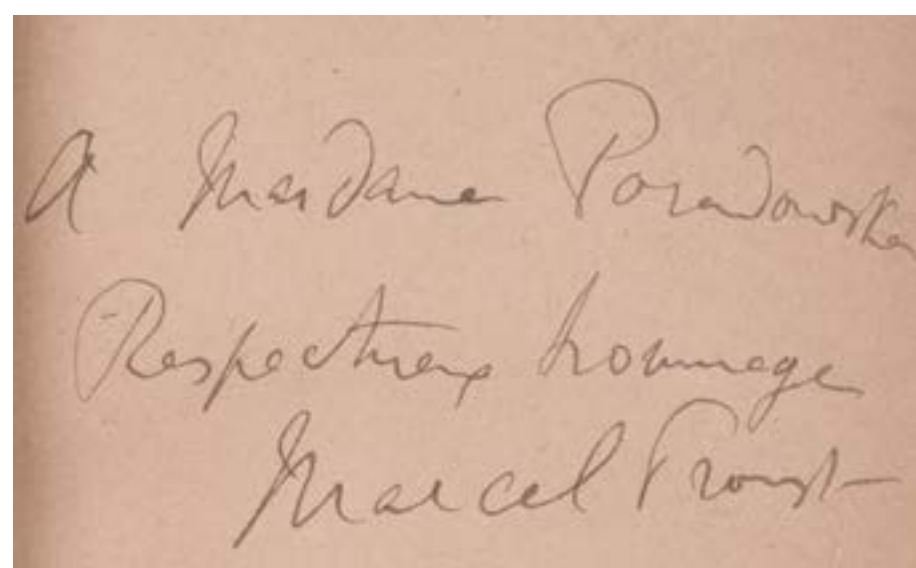
Envoi autographe signé de l'auteur sur le premier feuillet blanc remonté : « à Madame Pawlowska / Respectueux hommage. Marcel Proust ».

30 000 €

## 3. Envoi à Madame Pawlowska

Cet envoi est peut-être adressé à Valérie Tryon de Montalembert. Issue d'une ancienne famille de la noblesse française, elle avait épousé en 1872 Albert Charles Ladislas de Pawlowski et était la mère de l'écrivain Gaston de Pawlowsky, avec qui Marcel Proust fut également en relation, et qui avait écrit un élogieux article sur *Swann*. Elle possédait le château de la Ferté-Loupière dans l'Yonne.

Mais il est également possible qu'il ait été destiné à la femme et non à de l'auteur du roman culte de la science fiction française *Voyage au pays de la quatrième dimension*, présenté comme un « manifeste anti-naturaliste » et un « roman de l'Idée » (Paris, 1912 ; réédition augmentée en 1923) et d'inventions iconoclastes à l'humour ravageur (*Inventions nouvelles et dernières nouveautés*, Paris, 1916), dont les surréalistes et Marcel Duchamp en particulier, ont su tirer un immense profit.



114





4

**4. Très bel exemplaire en plein maroquin d'époque, condition peu courante.**

Un volume in-18 jésus. Faux-titre, titre, 523 pp., et 2 ff. n. ch. de table et d'achevé d'imprimer. Faute au nom de l'éditeur sur la page de titre corrigée.

Reliure de l'époque signée de Pierre Picard. Plein maroquin citron, importante bordure dorée d'encadrement sur les plats, dos à 4 nerfs orné, large encadrement intérieur de maroquin orné de filets dorés, doublures et gardes de moire grise, contregardes de papier au pochoir doré, tête dorée, coupes filetées. (Dos passé). Etui.

Bien complet de la table voulue par Marcel Proust, qui manque dans les premiers exemplaires tirés.

18 000 €



5

**5. Exemplaire en pleine reliure de Pierre-Lucien Martin**

Reliure signée P.-L. Martin. Plein maroquin noir janséniste, doublures de box gris, dos à 5 nerfs pincés, titre doré, coupes filetées, toutes tranches dorées. Chemise, étui. Faute sur le titre corrigée, avec la table des matières et le catalogue de l'éditeur.

10 000 €



6

**6. Exemplaire relié par Alix**

Demi-maroquin bleu canard à coins. Couverture et dos conservé. Toutes les caractéristiques de premier tirage, catalogue de l'éditeur à la fin.

7 500 €

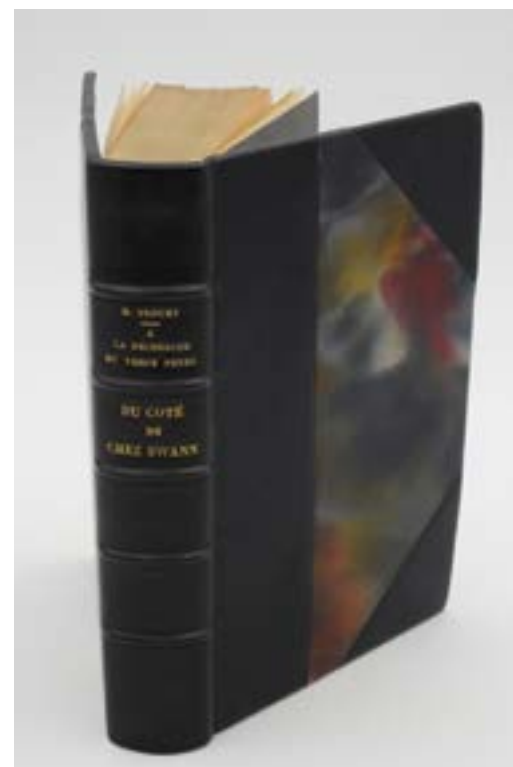




118



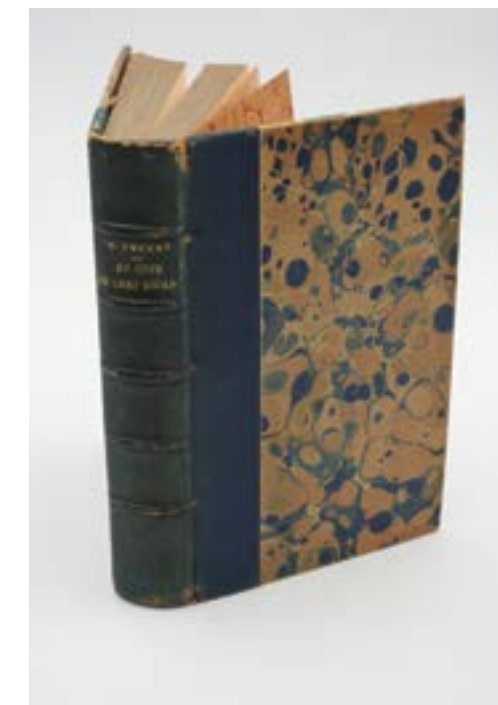
7



8



9



10



119

**7. Exemplaire en plein maroquin doublé de Huser**

Reliure signée de G. Huser. Plein maroquin écrasé gris. Doublures de maroquin vert, gardes de moire vert d'eau. Dos à 5 nerfs, titre doré. Toutes tranches dorées. Couvertures et dos conservés. Faute sur le titre corrigée, sans la table des matières. Etui.

10 000 €

**8. Exemplaire en demi-marroquin à coins.**

Demi-marroquin bleu nuit à larges coins, dos à 5 nerfs, titre doré. Couverture et dos conservés. Faute à Grasset corrigée sur le titre. Sans la table des matières

7 000 €

**9. Exemplaire en demi-marroquin brun**

Tête dorée, dos à 5 nerfs, titre doré. Couverture conservée (sans le dos). Faute sur le titre corrigée, sans la table des matières.

6 000 €

**10. Exemplaire en demi-basane d'époque.**

Demi-basane bleue. Sans les couvertures. Exemplaire de premier tirage.

5 000 €



## A la recherche du temps perdu. Tome II. A l'ombre des jeunes filles en fleurs.

Paris, Nouvelle Revue  
Française. 1918.  
Un volume in-4.

9 000 €

### 1. Exemplaire réimposé broché

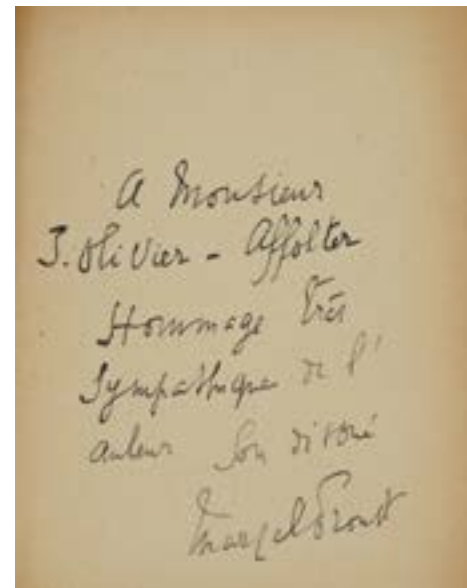
Un des 100 exemplaires spécialement réservés aux bibliophiles de la Nouvelle Revue française (n° 61). Bien complet du feuillet d'errata.



### 2. Envoi au libraire Jules-Olivier Affolter

Jules-Olivier Affolter (1857-1929) avait repris en 1889 la librairie Fontaine, passage des Panoramas, avant de déménager quelques années plus tard rue de Laborde. Travaillant avec son frère Paul Affolter, un relieur réputé, il sut conserver à la librairie Fontaine sa réputation de bon goût et de sérieux.

Marcel Proust figurait parmi les clients renommés de cette librairie dont le fondateur, Auguste Fontaine, avait été l'un des pionniers de la bibliophilie moderne.



### 2. Envoi à Marcel Boulenger

Très bel exemplaire enrichi d'un superbe envoi nervalien.

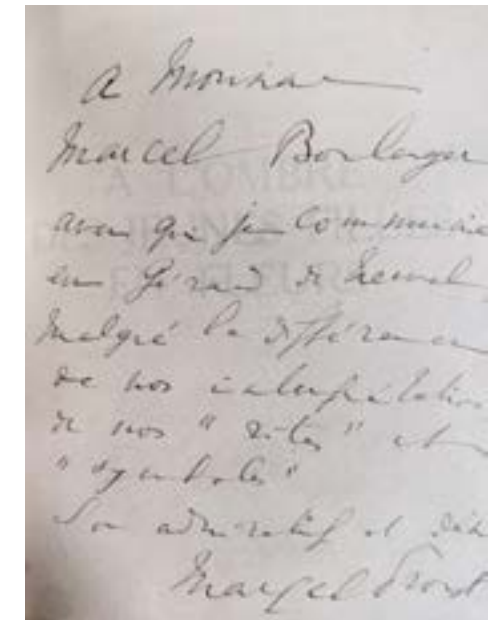
Marcel Boulenger (1873-1932), romancier et journaliste, par ailleurs médaillé olympique d'escrime, était, comme son frère Jacques, un ami de Marcel Proust. Dans une lettre à Jacques de 1921, Proust écrit : « *Je n'aime pas séparer les deux frères, ces deux Dioscures qui scintillent dans mon firmament.* »

On lui doit, entre autres, *Les Quatre Saisons*, dont il lui envoya un exemplaire avec cette dédicace : « *A Marcel Proust, qui ne laisse rien se perdre.* »

Marcel Boulenger était également l'auteur d'un recueil de nouvelles au titre nervalien (*Au pays de Sylvie*, Ollendorf, 1904).

On connaît l'admiration que Marcel Proust portait à Gérard de Nerval, qu'il cite et évoque abondamment dans sa correspondance et dans *Contre Sainte-Beuve*. La critique a relevé des parentés profondes entre Sylvie et la *Recherche*, notamment dans le souvenir né dans un demi-sommeil, qui déclenche des réminiscences de pans entiers du passé. Dans l'article sur le style de Flaubert, où il rend un admirable hommage à Nerval, Proust revendique explicitement sa filiation : « *De même la première partie de Sylvie se passe devant une scène et décrit l'amour de Gérard de Nerval pour une comédienne. Tout à coup ses yeux tombent sur une annonce : "Demain les archers de Loisy, etc."* Ces mots évoquent un souvenir, ou plutôt deux amours d'enfance : aussitôt le lieu de la nouvelle est déplacé. Ce phénomène de mémoire a servi de transition à Nerval, à ce grand génie dont presque toutes les œuvres pourraient avoir pour titre celui que j'avais donné d'abord à une des miennes : *Les Intermittences du Cœur.* »

Sans doute Marcel Boulenger n'avait-il pas une admiration aussi grande pour Nerval, car il écrivit plus tard un article intitulé « *La fausse Sylvie et la vraie* », dans laquelle il donnait la préférence à l'héroïne de Théophile de Viau sur celle de Nerval.



Reliure signée de J. Antoine Legrain. Plein maroquin bleu nuit orné sur les plats d'un décor central en cercle composé de filets à froid accompagnés de 4 grands fers dorés apposés dans le même esprit et placés aux angles, contre plats de soie rose entourée d'une large bande de maroquin bleu nuit doré aux angles, dos sobrement orné dans la continuité des plats, gardes de soie rose, tranches dorées. Edition originale sur papier d'édition. Envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc : « *A monsieur Marcel Boulenger avec qui je communique en Gérard de Nerval, malgré la différence de nos interprétations de nos "rites" et "symboles". Son admiratif et dévoué Marcel Proust.* »

25 000 €



Paris, Nouvelle Revue  
Française. 1919.  
T.I : 1f.bl., 250pp. et  
1f.n.ch. ; T.II : 228 et  
4ff. n.ch.  
Brochés, bon état  
(intérieurs uniformément  
jaunis).  
Mention de quinzième  
édition. Achevé d'imprimer  
à la date du 16 décembre  
1919.  
Envoi autographe signé à  
l'encre noire : « *A M. J.  
Olivier Affolter  
Hommage très sympathique  
de l'auteur. Son dévoué  
Marcel Proust.* »

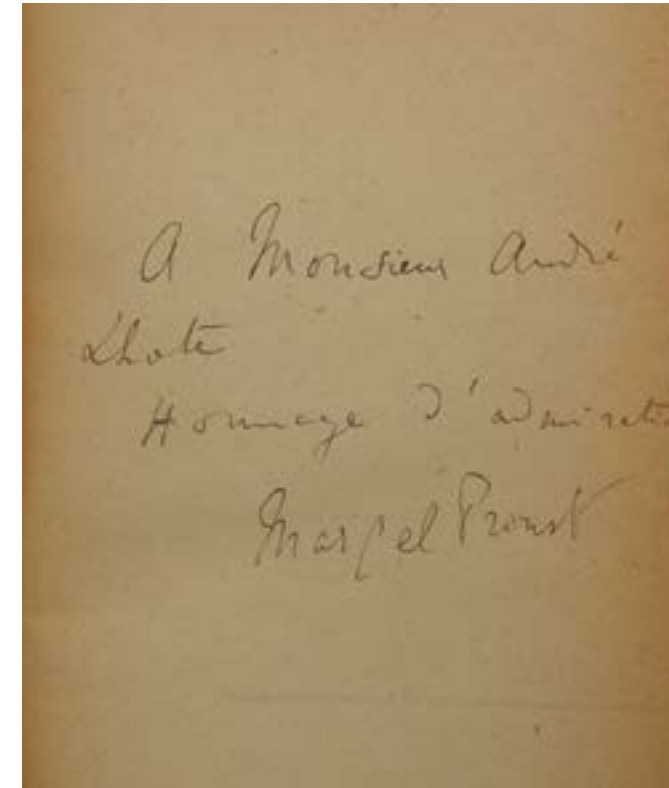
6 000 €

D'où ces « *différences d'interprétation* » dont Proust fait ici état. Toujours est-il que l'envoi porté sur cet exemplaire, avec cette évocation de l'esprit de Nerval, est particulièrement émouvant.

Jacques Anthoine Legrain, qui travailla avec son père le grand relieur art-déco Pierre Legrain, signa ses reliures seul à partir de 1930. Celle qui habille le présent exemplaire est luxueuse sans être ostentatoire. Sur fond de maroquin bleu nuit, les motifs à froid prennent le pas sur la dorure.



Reliure de l'exemplaire d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* dédié par Marcel Proust à Marcel Boulenger



## A la recherche du temps perdu. Tome III. Le Côté de Guermantes I

### 1. Envoi au peintre André Lhote.

Le peintre cubiste André Lhote (1885-1962) tint à partir de 1919 la rubrique de la critique d'art de la *Nouvelle Revue française*. Leurs deux noms figurèrent notamment au sommaire du numéro 76 (janvier 1920) lorsque Marcel Proust publia dans la revue son étude sur le style de Flaubert.

Marcel Proust l'appréciait au point de le citer en contre-exemple des galimatias et autres « *bafouillages sur la peinture* » qu'il trouvait dans la *NRF*. « *M. Lhote peut avoir des idées étroites (ce que je ne trouve pas), il sait ce dont il parle* » écrivit-il à Jacques Rivière en avril 1920.

Paris, Editions de la Nouvelle Revue française, 1920.

In-16 jésus broché. 279 pp. et 1 p. d'achevé d'imprimer.

Edition originale. Mention de troisième édition, achevé d'imprimer le 17 août 1920.

Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le 1<sup>er</sup> feuillet blanc : « *A Monsieur André Lhote Hommage d'admiration. Marcel Proust.* »

9 000 €



122



123



In-8. 408 pp. ch., 1 p. n.  
ch. table des matières,  
5 pp. n. ch. catalogue  
« Modern bibliothèque », 1  
f. n. ch.

Reliure de l'époque.  
Demi-marquain noir à  
coins, couvertures et dos  
conservés (papier jauni.)  
L'exemplaire est conservé  
sous chemise-étui moderne.

Exemplaire enrichi d'un  
long envoi autographe de  
Marcel Proust à Sydney  
Schiff, occupant tout le  
faux-titre : « *Cher ami,  
voici le fragment des  
Œuvres libres, si plein  
de fautes que j'ose à  
peine vous l'envoyer. Mais  
qu'est tout cela à côté  
de vos admirables lettres  
dont la force pathétique  
ou la douceur savoureuse  
doivent être de ceux  
d'entre les récits qui  
resteront. Même dans les  
choses les plus simples,  
Madame Schiff et vous avez  
la saveur qui imprègne  
tout et le rend délicieux.  
Une banalité de vous, cela  
me semble impossible.  
Mettez mes respects aux  
pieds de Madame Schiff et  
croyez que je vous aime  
infiniment.  
Marcel Proust.* »

34 000 €

## Jalousie, roman inédit et complet

[in *Les Œuvres libres*. V].

Paris, novembre 1921.

### Long envoi autographe à Sydney Schiff.

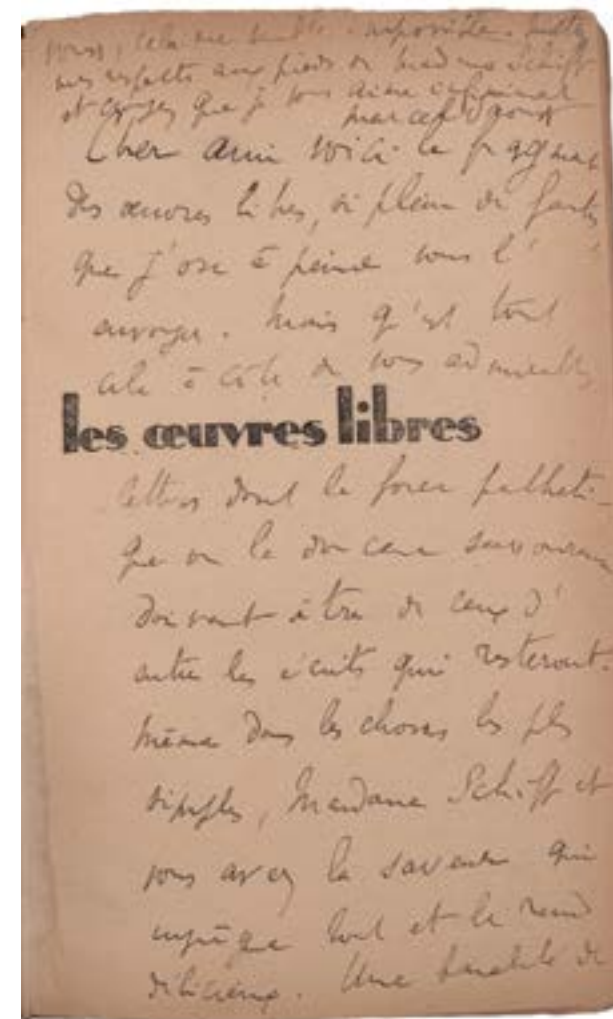
Edition originale de ce chapitre détaché de *Sodome et Gomorrhe II*.

« A la demande d'Henri Duvernois, éditeur d'une nouvelle revue, *Les Œuvres libres*, Proust accepta de lui confier un long extrait de *Sodome et Gomorrhe II* en pré-originale pour le numéro 5 de novembre 1921, au grand mécontentement de Gaston Gallimard. Le texte de *Jalousie* n'est autre qu'une version remaniée de la soirée chez la princesse de Guermantes, suivie de la visite nocturne d'Albertine au narrateur, qui seront reprises sous une forme un peu différente au début de *Sodome et Gomorrhe II* » (Marcel Proust, *L'écriture et les arts*, BNF, 1999, n° 310).

La revue paraît en novembre 1921, *Sodome et Gomorrhe II* en avril 1922.

Cette cinquième livraison des *Œuvres libres* comprend, outre *Jalousie*, *Le Passage de Vénus* de Miguel Zamacoïs, *La Femme en chemin* de Victor Marguerite, *La Noce à papa* d'Alfred Machard et la *Trentaine* d'André Billy. La couverture annonce fièrement : « *Toutes ces œuvres sont complètes dans ce livre.* »

Romancier anglais sous le pseudonyme de Stephen Hudson, Sydney Schiff (1868-1944) a réalisé la première traduction anglaise du *Temps*



retrouvé. Avec sa femme Violet, ils étaient de fervents admirateurs de l'œuvre de Marcel Proust.

Six mois après l'envoi de ce volume, les Schiff organisèrent un dîner mémorable à l'hôtel Majestic en l'honneur d'Igor Stravinsky. Diaghilev, Picasso, James Joyce et Proust figuraient parmi les convives. Stravinsky snoba outrageusement Proust, au motif qu'il le considérait comme un poseur en matière musicale. Quand aux deux plus grands romanciers du siècle, Proust et Joyce, ils n'échangèrent que des banalités. Après le dîner, « *Joyce monte avec Proust dans le taxi d'Odilon Albarêt, allume une cigarette et baisse une des glaces. Indigné Sydney Schiff lui ordonne de jeter sa cigarette et de remonter la vitre. Pendant le trajet, Proust exprime poliment son regret de ne pas connaître l'œuvre de Joyce, à qui le morose Irlandais réplique : Je n'ai jamais lu M. Proust* » (Diesbach, *Proust*, p. 734).

Six mois plus tard, Proust disparaissait.

(Correspondance de Marcel Proust, XX, n° 229 : Philip Kolb restitue l'envoi d'après le catalogue de l'exposition Proust de Manchester de 1956, n°11).



124



125

# Sodome et Gomorrhe

A la recherche du temps perdu IV.  
Le Côté de Guermantes. II. Sodome et  
Gomorrhe.

L'un des plus beaux et des plus émouvants envois de Marcel Proust,  
à Céleste Albaret.

Céleste Albaret entra au service de Marcel Proust en 1913. Elle avait épousé peu de temps auparavant Odilon Albaret, chauffeur de taxi auquel Proust faisait habituellement appel. Il n'est pas exagéré de dire que personne, dans la vie quotidienne de Proust, ne joua un rôle égal à celui qu'elle tint auprès de lui jusqu'à son dernier souffle. Femme de chambre, cuisinière, garde-malade, gouvernante, confidente, secrétaire, cerbère à l'occasion, d'une patience inlassable, elle est une figure centrale de l'univers proustien. Rien n'annonçait pourtant a priori une telle complicité. Très peu lettrée, Céleste prit cependant rapidement conscience qu'elle vivait auprès d'un homme de génie et lui dévoua entièrement son existence. De son côté, Proust avait perçu avec sa lucidité habituelle l'intelligence et la fidélité de Céleste. Elle en vint bientôt à adopter les horaires nocturnes du romancier et, lorsque son mari voulut repartir vivre en province, elle ne fut pas longue à faire son choix. On sait que Proust ne croyait ni à l'amour, ni à l'amitié. Céleste fut peut-être la personne avec qui il entretint la relation la plus franche. C'est à elle qu'il confia à la fin de sa vie qu'il pouvait enfin mourir, ayant écrit le mot « fin » de la *Recherche*, où elle apparaît d'ailleurs sous son propre nom : c'est, comme dans la vie, la gouvernante du narrateur.

Ce long envoi, admirable de reconnaissance, d'humour, de tendresse et de complicité, résume à lui seul leur relation : l'amitié profonde qui les unit (le terme est répété trois fois), les tensions inévitables dues à leurs personnalités affirmées (« caprices » de Céleste et « humeur » de Proust), le souvenir partagé des bombardements durant la guerre (« gothas et berthas »).

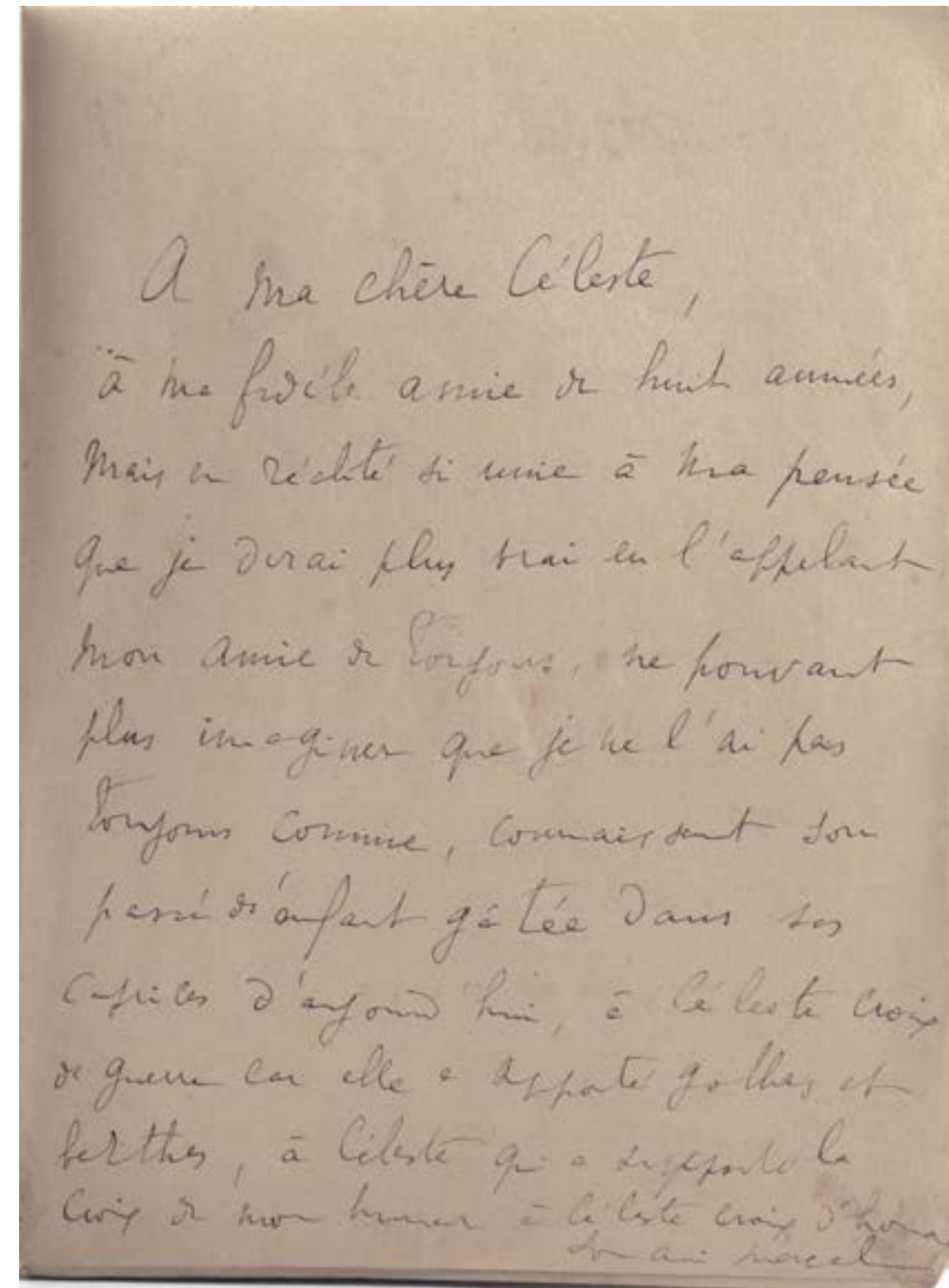
Proust n'était pas avare d'envois dithyrambiques, mais il certain que celui-là est l'un des plus sincères qu'il ait écrits.

Céleste n'a pas coupé les pages du volume. Le volume a figuré dans diverses expositions : - Marcel Proust and his time, Londres 1955, n° 324 (avec reproduction hors texte) - Marcel Proust, Bibliothèque Nationale, 1965, n° 484. - Marcel Proust et son temps, Musée Jacquemart-André, 1971, n° 360.

Paris, N.R.F., 1921.  
In-8, broché. Sous  
chemise-étui de chagrin  
rouge.

Seconde édition  
Exemplaire enrichi d'un  
envoi autographe signé  
à l'encre noire sur le  
1<sup>er</sup> feuillet blanc :  
« A ma chère Céleste, à  
ma fidèle amie de huit  
années, mais en réalité  
si unie à ma pensée que  
je dirai plus vrai en  
l'appelant mon amie de  
toujours, ne pouvant plus  
imaginer que je ne l'ai  
pas toujours connue,  
connaissant son passé  
d'enfant gâtée dans ses  
caprices d'aujourd'hui,  
à Céleste croix de guerre  
car elle a supporté gothas  
et berthas, à Céleste  
qui a supporté la croix  
de mon humeur à Céleste  
croix d'honneur. Son ami  
Marcel. »

50 000€



A ma chère Céleste,  
à ma fidèle amie de huit années,  
mais en réalité si unie à ma pensée  
que je dirai plus vrai en l'appelant  
mon amie de toujours, ne pouvant  
plus imaginer que je ne l'ai pas  
toujours connue, connaissant son  
passé d'enfant gâtée dans ses  
caprices d'aujourd'hui, à Céleste croix  
de guerre car elle a supporté gothas et  
berthas, à Céleste qui a supporté la  
croix de mon humeur à Céleste croix d'honneur  
Son ami Marcel





# Sodome et Gomorrhe II

Paris, Editions de la  
Nouvelle Revue française,  
1922.

3 vol. in-8.

Reliure signée de Gruel.

Maroquin bleu nuit à

double encadrement de

filets dorés et à froid

sur les plats, dos à

5 nerfs et caissons de

filets, doublures et

maroquin bleu nuit à

double encadrement de

filets dorés et à froid,

gardes de moire bleu

nuit, couvertures et

dos conservés, tranches

dorées, étuis. Très

légères épidermures sur

les plats.

Edition originale sur

papier d'édition.

Exemplaire enrichi d'un

envoi autographe signé à

l'encre noire sur toute la

page de garde du tome I :

« Cher Horace, j'aurais

tant voulu te serrer la

main aujourd'hui. Cela m'a

été matériellement - je

veux dire physiquement -

impossible. Je n'aime pas

mêler de la littérature

à un souvenir douloureux

et vivant en moi. Mais

puisque ta chère femme,

la seule et inoubliable

fois où je l'ai vue, a

bien voulu me dire qu'elle

aimait mes ouvrages je

t'envoie le tome qui

paraît aujourd'hui - avec

la fidèle et constante

affection qu'assombrit le

trop vivant souvenir de

celle que tu pleures d'une

façon si touchante. Ton

reconnaisant ami Marcel

Proust ».

20 000 €



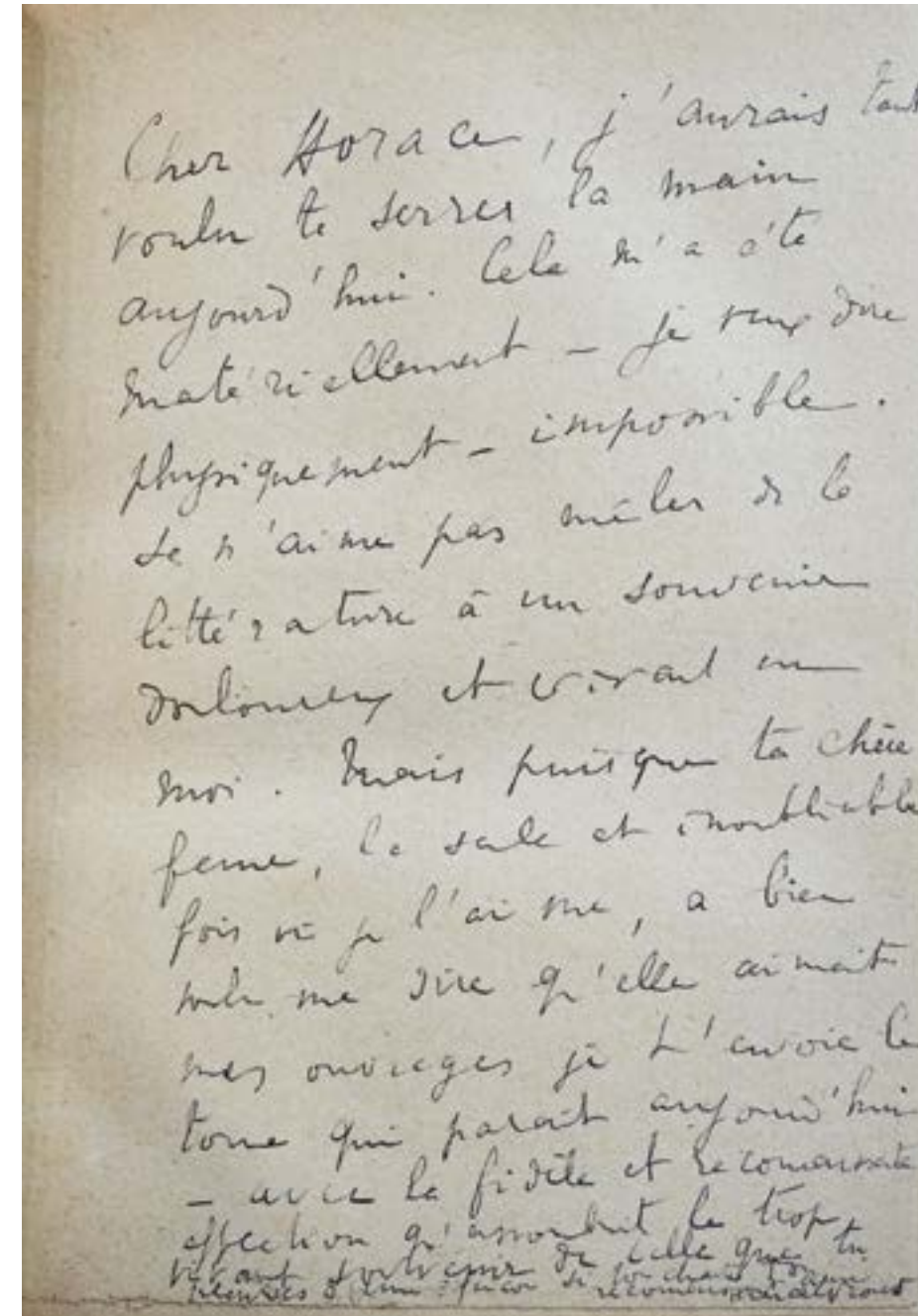
## 1. Long et très bel envoi à Horace Finaly.

*Sodome et Gomorrhe II* est la dernière partie de la *Recherche du temps perdu* à avoir été publiée du vivant de Marcel Proust.

Horace Finaly (1871-1945), fils du riche banquier Hugo Finaly, fut le condisciple de Proust en classe de philosophie au lycée Condorcet. Il compta au nombre des collaborateurs de la revue *Le Banquet*. Dans sa jeunesse Marcel Proust passa des vacances chez les Finaly à Ostende et aux Frémonts près de Trouville. Horace Finaly devint en 1919 directeur général de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Toute sa vie, Proust s'adressa à lui pour des conseils financiers, et il l'est l'un des modèles d'Albert Bloch dans la *Recherche*. Homme de gauche, il fut le seul banquier à soutenir le Front populaire. Il avait épousé en 1915 Marguerite Pompée, une jeune veuve de guerre, qui mourut le 2 mai 1921 et dont il adoptera le fils.

C'est à ce deuil que fait référence le présent envoi. Comme parfois avec Marcel Proust, il s'agit autant d'une lettre que d'une dédicace à proprement parler, plutôt une main tendue, symbolisée par l'envoi de son dernier livre.

« Je n'aime pas mêler de la littérature à un souvenir douloureux et vivant en moi », écrit-il de façon assez paradoxale si l'on songe que c'est précisément toute l'entreprise de son œuvre. Mais il veut signifier par là que son sentiment est vivant, non littéraire. Aussi bien, autant qu'à Horace Finaly, c'est au souvenir d'une jeune morte qu'est adressé cet envoi, ce qui le rend d'autant plus émouvant.



Volumes brochés, non coupés. Couvertures et dos imprimés en rouge et noir. Extrait du catalogue des éditions de la N.R.F. sur le second plat.

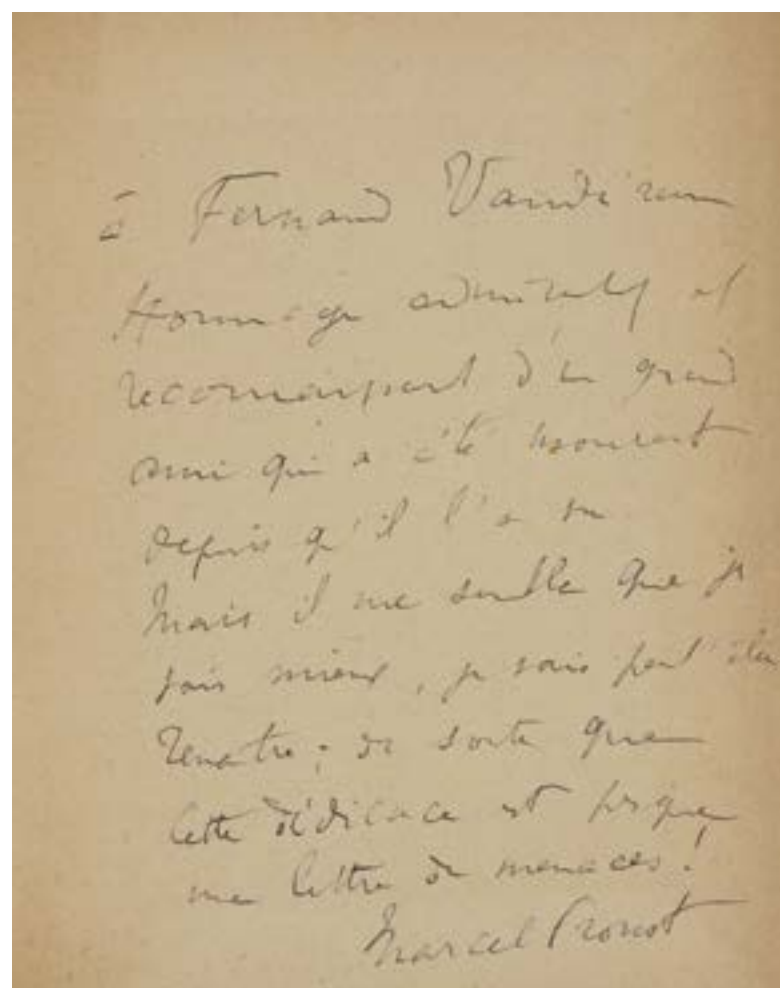
Papier uniformément jauni.

Edition originale sur papier d'édition.

Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire couvrant tout le verso du premier feuillet blanc du tome I : « À Fernand Vandérem

*Vandérem  
hommage admiratif et reconnaissant d'un grand ami qui a été mourant depuis qu'il l'a vu. Mais il me semble que je vais mieux, je vais renaître ; de sorte que cette dédicace est presque une lettre de menaces !*  
Marcel Proust »

15 000 €



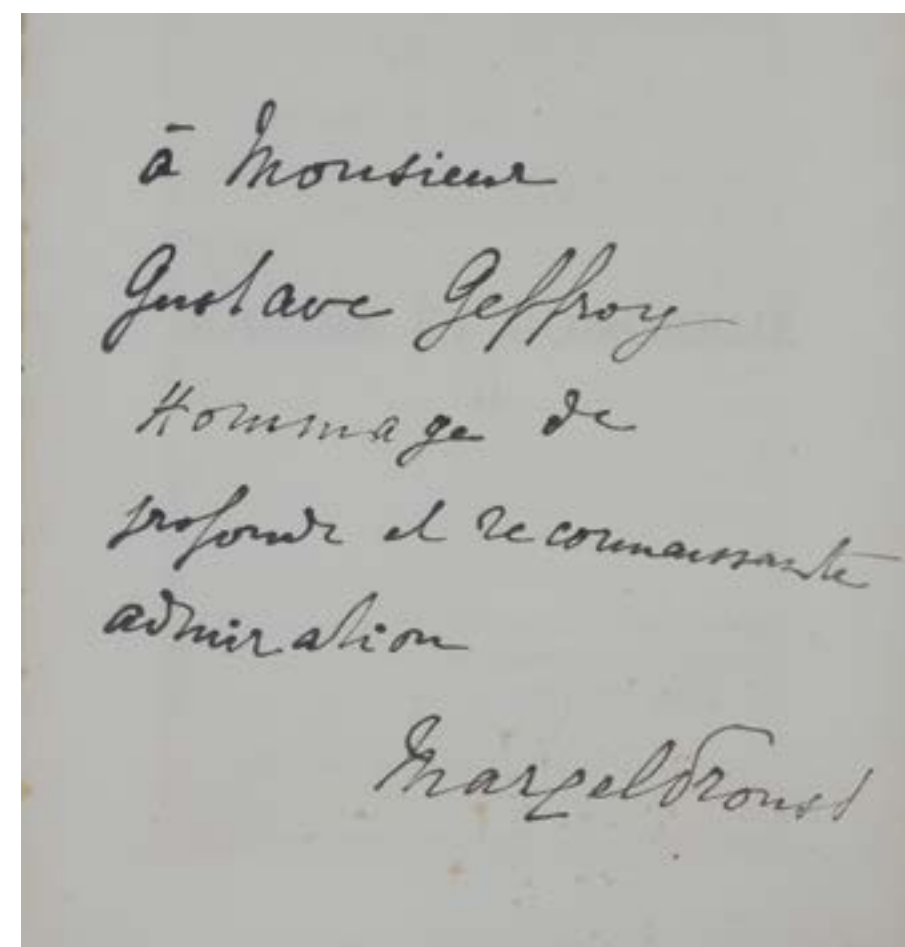
À Fernand Vandérem  
Hommage admiratif et  
reconnaissant d'un grand  
ami qui a été mourant  
depuis qu'il l'a vu  
Mais il me semble que je  
vais mieux, je vais peut-être  
renaître ; de sorte que  
cette dédicace est presque  
une lettre de menaces.  
Marcel Proust

## 2. Bel envoi autographe à la fois personnel, littéraire et bibliophile à Fernand Vandérem.

Cet envoi, qui précède de quelques mois la mort de Marcel Proust, peut être daté du mois de mai 1922, alors que l'écrivain, qui souffre de fièvre rhumatismale, s'est alité depuis la mise en vente de *Sodome et Gomorrhe II*. Sa première sortie aura lieu le 18 mai, pour une fête donnée à l'hôtel Majestic au cours de laquelle il rencontra notamment Stravinsky et Joyce.

Proust entretenait une relation cordiale avec le critique et dramaturge Fernand Vandérem (1864-1939) qui rendit compte à plusieurs reprises de son œuvre dans la *Revue de France*. Le 15 juin 1922 notamment, il y publia un article élogieux sur *Sodome et Gomorrhe II*, évoquant certaines conversations parisiennes où les personnages de Proust tenaient déjà lieu d'archétypes sociaux. Vandérem fut de 1922 à 1939 le directeur du *Bulletin du Bibliophile* et l'on connaît plusieurs ouvrages de lui dédiés à Marcel Proust.

Bel exemplaire, tel que paru, de la dernière partie de la *Recherche* publiée du vivant de l'auteur, avec un très émouvant envoi.



à Monsieur  
Gustave Geffroy  
Hommage de  
profonde et reconnaissante  
admiration  
Marcel Proust

## 3. Important envoi à Gustave Geffroy.

Surtout connu comme étant l'un des plus fins critiques d'art de sa génération, grand défenseur des impressionnistes, Gustave Geffroy (1855-1926) fut aussi romancier et auteur d'une magnifique biographie d'Auguste Blanqui, *L'Enfermé*.

Proust lui écrivit une très belle lettre d'admiration à la parution de ses *Contes du pays d'Ouest* en 1920. Mais surtout, Geffroy était le président de l'académie Goncourt qui décerna son prix à Marcel Proust et l'on sait qu'il lui donna sa voix.

C'est lui qui, avec Elémir Bourges, lui adressant la lettre le lui annonçant : « Nous avons l'honneur et le plaisir de vous annoncer que vous avez été désigné aujourd'hui pour le Prix Goncourt pour votre livre : *A l'ombre des jeunes filles en fleur*. Veuillez recevoir, Monsieur et cher confrère, l'expression de nos sentiments dévoués. »

Edition originale sur papier d'édition. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le premier feuillet blanc du tome I : « A Monsieur Gustave Geffroy. Hommage de profonde et reconnaissante admiration. Marcel Proust »

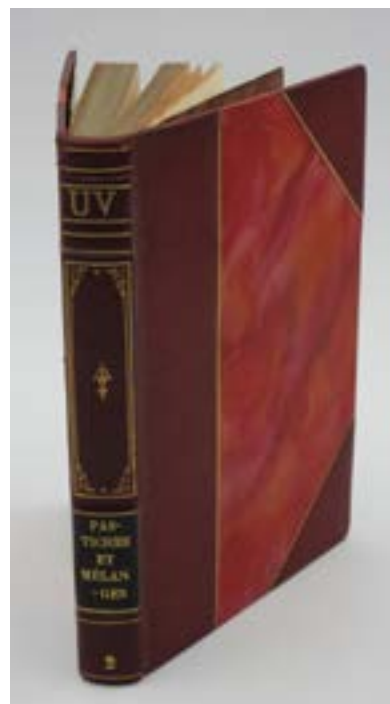
10 000 €





# 2 exemplaires de Pastiches et mélanges dédicacés





Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française. 1919.

In-8. 272 pp. tout compris et 4 ff. (table, achevé d'imprimer et 2 bl.)

Reliure demi-chagrin bordeaux à larges coins, dos orné d'un grand caisson doré, chiffre « UV » en haut du dos, pièce de titre de maroquin noir au bas. Indication en queue du chiffre « 2 » (l'ouvrage a sans doute été séparé d'une série.

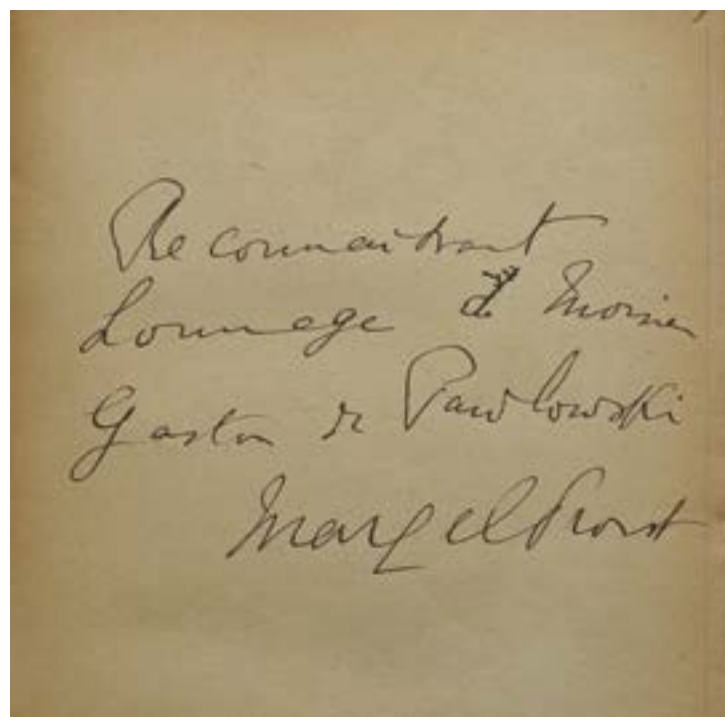
Intérieur uniformément jauni.

Année de l'originale avec mention de « 3<sup>e</sup> édition » sur la couverture. Achevé d'imprimé du 25 mars 1919.

Envoi autographe sur le 1<sup>er</sup> feuillet blanc :

« *Reconnaisant hommage à Monsieur Gaston de Pawlowski / Marcel Proust* ».

20 000 €

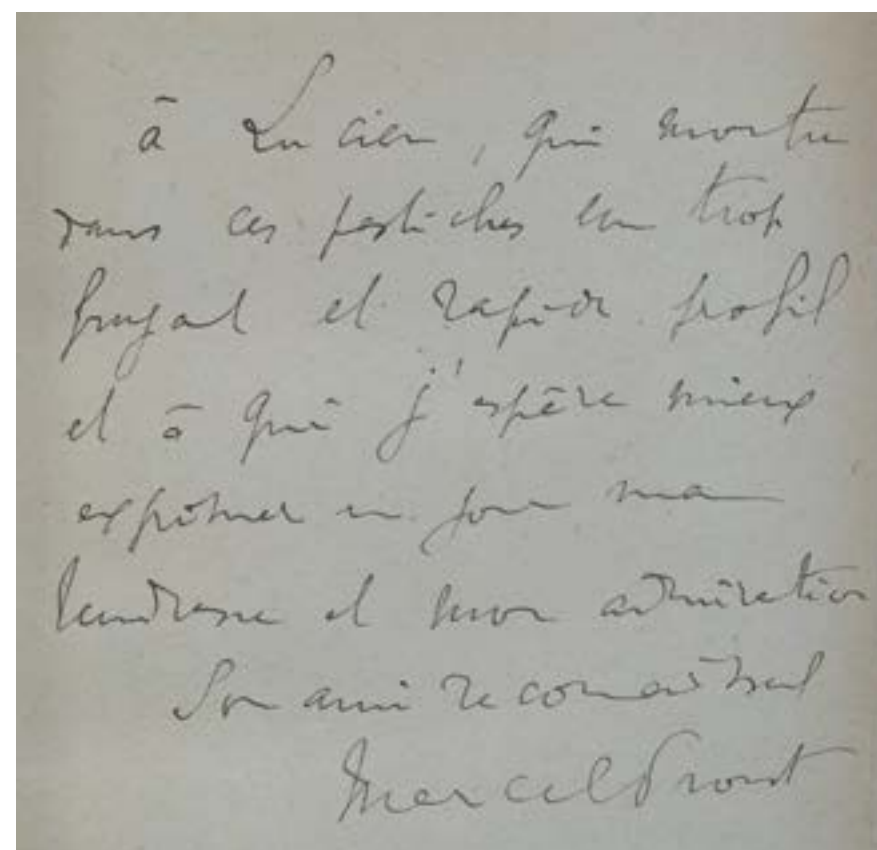


### 1. Envoi à Gaston de Pawlowski.

Personnage attachant, Gaston de Pawlowski (1874-1933) est l'auteur du célèbre *Voyage au pays de la quatrième dimension* et d'un volume intitulé *Inventions nouvelles, dernières nouveautés*, parmi lesquelles on trouve le mètre de poche ne mesurant que 10 cm ou la baignoire à entrée latérale.

Il écrivit un article sur *Du côté de chez Swann* dans *Commoedia* du 11 janvier 1914, dans lequel il disait : « *Que nous voilà loin de la psychologie rudimentaire et toute descriptive des romanciers qui ont fait la joie de notre adolescence ! Les méthodes se sont précisées, les recherches sont devenues minutieuses ; c'est de la bactériologie psychologique révélée par le microscope, ce n'est plus de la psychologie mondaine, découverte à l'aide du monocle* ».

Un échange de lettres s'ensuivit.



### 2. Envoi à Lucien Daudet

**Précieux exemplaire de Lucien Daudet, présent dans le livre, enrichi d'un bel envoi et d'une lettre autographe évoquant l'écriture des *Pastiches*.**

Texte de la lettre :

« *Mon cher petit, Je ne vous écrirai pas après chaque article parce que cela me fatigue trop, doit vous assommer, ressembler ridiculement aux lettres de l'ancien camarade de Stanislas qui voit le nom d'un de ses anciens camarades dans les journaux, et vous ferait croire, si un jour j'y manquais, que l'article ne m'a pas plu. Mais, pour la dernière fois, votre article de ce matin est superbe, vraiment épatant. Ah ! les abeilles envolées, ce que je suis jaloux de cette phrase-là et quel écrivain, bien meilleur que moi, n'en serait jaloux. L'ordre qui fixe le souvenir est bien joli comme expression, le lac vert brille bien joliment sur cette Sierra. Enfin vous vous décidez "à ouvrir vos salons" intérieurs, et on se rend compte (pas moi qui le sais depuis longtemps) que c'est beaucoup mieux qu'ailleurs. J'ai cru que ce que vous m'avez écrit ce matin à propos de la Bible d'Amiens, allait me donner "le coup de la mort". Si*

Reliure signée de Devauchelle. Demi-maroquin lavallière à coins, dos à 5 nerfs pincés, titre doré, tête dorée, encadrement intérieur, couverture et dos conservés.

Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le 1<sup>er</sup> feuillet blanc :

« *à Lucien, qui montre dans ces pastiches un trop fuyant et rapide profil, et à qui j'espère mieux exprimer un jour ma tendresse et mon admiration. Son ami reconnaissant. Marcel Proust* ».

Egalement enrichi d'une lettre autographe signée de Marcel Proust à Lucien Daudet, s. d. 4 pp. in-12 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier de deuil.

35 000 €







136

vous croyez que c'est pour cela que je vous le disais ! Mais cela aurait été idiot d'y faire allusion, aurait détruit toute l'économie de l'article. Je vous le disais pour vous montrer que je savais de quoi vous parliez, petit clignement de connaisseur. Je crois que Céard avait dit dans un article que Flaubert avait peint Concarneau dans... (je crois Saint-Julien l'Hospitalier). A propos de cela vous avez bien voulu lui poser pour moi certaines questions de ma part. Comme il n'avait pu y répondre, ce serait bien inutile de les lui reposer. Tout au plus savoir si c'est bien Concarneau et St Julien et quelle chose de St Julien, dont il avait parlé. Cela le flattera de voir qu'on se souvient de ses articles. Si jamais quand vous faites le paléodate vous retrouvez une lettre de moi où je faisais des "pastiches" du journal de Goncourt, lettre certainement brûlée depuis très longtemps, cela me ferait plaisir que vous me l'envoyiez. J'espère que l'Inspection doit être joliment contente.

Tendrement à vous  
Marcel »

L'exemplaire est de surcroît enrichi d'un ex-dono autographe signé postérieur de Lucien Daudet : « Cher Maître et ami, Je ne suis pas bibliophile – et vous l'êtes. Je crois donc que cet exemplaire – dont j'aurais voulu qu'il fût plus beau – sera mieux dans votre bibliothèque que dans la mienne. Et je vous prie de croire à mon plus amical dévouement. Lucien Daudet XXX / XIII. »

L'envoi fait référence au pastiche du journal des Goncourt, qui s'ouvre ainsi : « Dîné avec Lucien Daudet, qui parle avec un rien de verve blagueuse des diamants fabuleux vus sur les épaules de Mme X..., diamants dits par Lucien dans une forte jolie langue, ma foi, à la notation toujours artiste, à l'épellement savoureux de ses épithètes décelant l'écrivain tout à fait supérieur... »

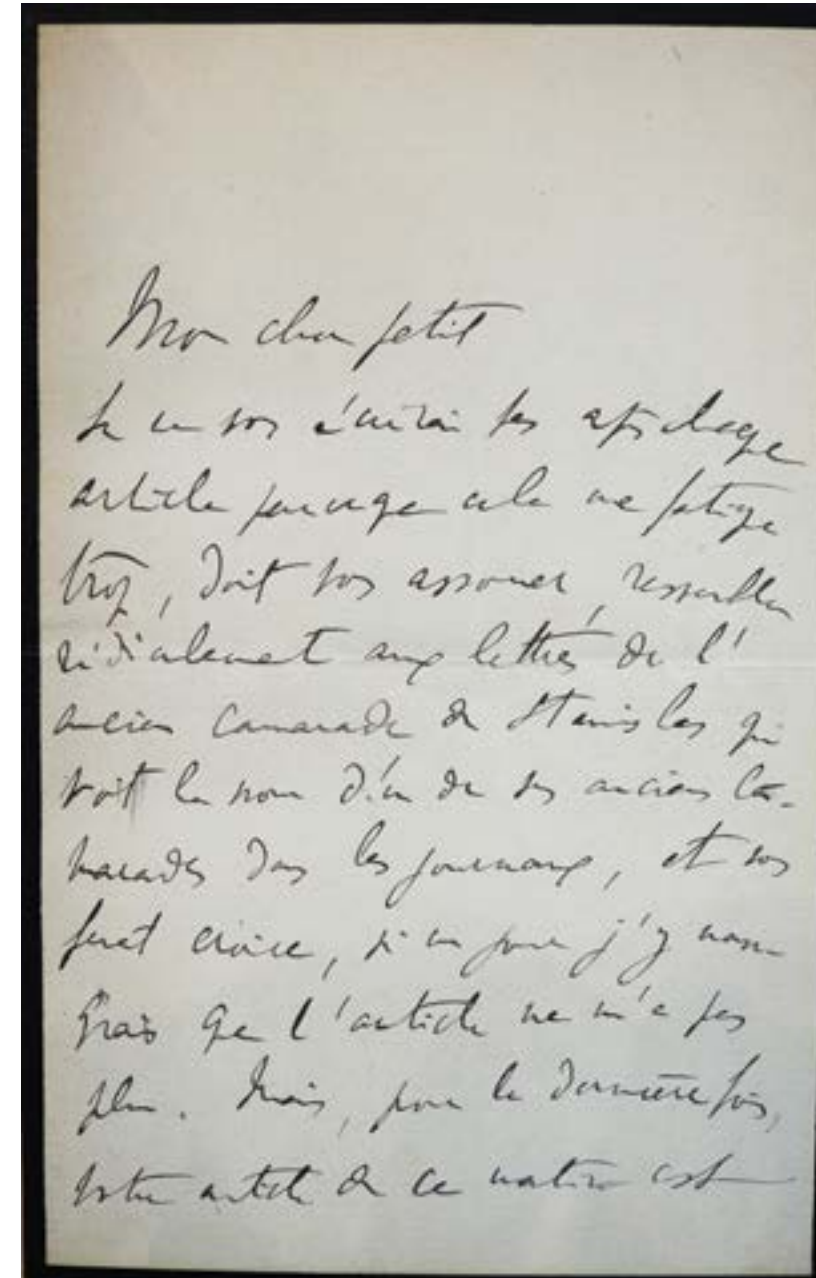
Le « un trop fuyant et rapide profil » de Lucien Daudet est présent à chacune des pages de ce texte.

La lettre adressée par Marcel Proust à son ami est apparemment inédite. D'après le papier de deuil, elle doit dater de 1905, année de la mort de la mère de l'écrivain.

Son insertion dans l'exemplaire est particulièrement intelligente puisque Proust y fait allusion à l'écriture du pastiche du journal des Goncourt. On voit qu'avant de publier son texte dans le *Figaro*, le 22 février 1908, il s'était déjà bien auparavant essayé « en privé » à l'exercice dans une lettre à Lucien. Proust pastichera à nouveau les Goncourt dans *Le Temps retrouvé*.

Le romancier naturaliste et critique Henry Céard (1851-1924), dont il est question dans la lettre, fut l'un des premiers admirateurs de *Du côté de chez Swann*, dont il fut le plus ardent défenseur avec Léon Daudet, lors de l'attribution du prix Goncourt.

Dans *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, Lucien Daudet



137

l'évoque en ces termes : « Esprit remarquable, stérilisé par un constant "à quoi bon ?" » ?

**Une des plus belles provenances pour un ouvrage de Marcel Proust.**

**A la recherche  
du temps perdu  
collection complète  
en 13 volumes**

**7 exemplaires**



138



139



Edition originale complète  
en 13 volumes.

Du Côté de Chez Swann :  
Paris, Bernard Grasset,  
1913.

Reliure signée Roger &  
André Maylander. Bradel  
à dos de maroquin brun  
et recouvrement, plats  
de vélin crème, pièce de  
titre ovale de maroquin  
havane, titre mosaïqué,  
tête argentée. Couverture  
et dos conservés (montés  
sur onglets).

Edition originale.

Exemplaire avec l'achevé  
d'imprimer du 8 novembre  
1913 et la faute au nom de  
l'éditeur sur le titre.

Complet des annonces de  
l'éditeur à la fin (8 pp.)

Exemplaire enrichi d'un  
envois autographe signé  
à l'encre noire sur le  
premier feuillet blanc :

« à Madame Catusse  
Hommage d'affection  
profonde que l'absence  
ne diminue pas et que le  
souvenir fortifie. En  
regret du Temps Perdu.  
Respectueusement Marcel  
Proust ».

À l'Ombre des Jeunes  
Filles en Fleurs (N.R.F.  
1918). Le Côté de

Guermantes I (N.R.F.  
1920). Le Côté de

Guermantes II. Sodome et  
Gomorrhe I (N.R.F. 1921).

Sodome et Gomorrhe II,  
3 vol. (N.R.F. 1922).

La Prisonnière, 2 vol.  
(N.R.F. 1923). Albertine

disparue, 2 vol. (N.R.F.  
1925). Le Temps retrouvé,

2 vol. (N.R.F. 1927)

Paris, Grasset et Editions  
de la Nouvelle Revue

Française. 1913 et 1919-

1927.

36 000 €

**1. A la recherche du temps perdu. Collection complète en 13 volumes avec Ducôté de chez Swann en édition originale chez Grasset, tout premier tirage.**

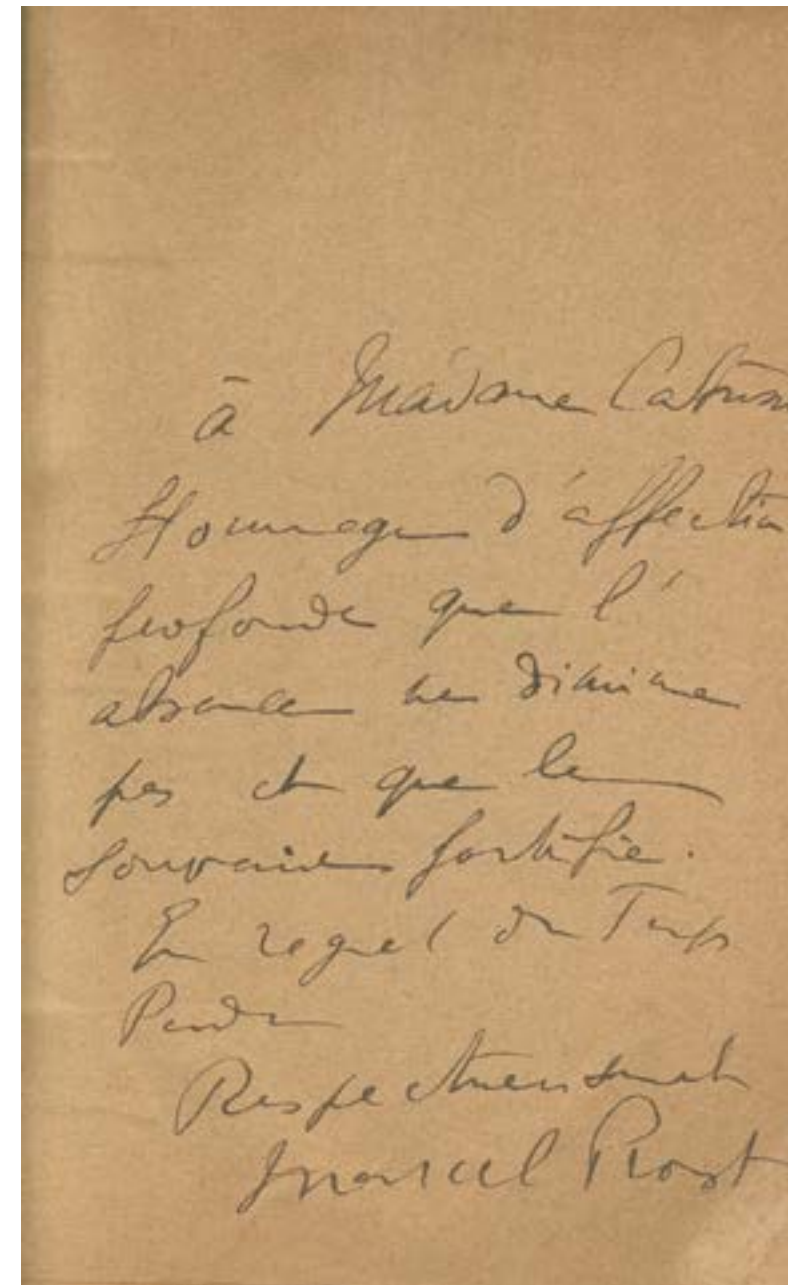
**Magnifique envoi à Madame Catusse sur Du côté de chez Swann.**

Marie-Marguerite Bertin (1858-1928), épouse d'Anatole Catusse, qui fut préfet des Alpes-Maritimes, fut la plus chère amie de la mère de Marcel Proust et joua un rôle très important dans la vie de l'écrivain, demeurant pour lui jusqu'à la fin une de ses confidentes les plus intimes, aux conseils de qui il recourait pour un achat ou pour toute autre décision à prendre dans la vie pratique. A l'âge de quinze ans, accompagnant sa mère en cure à Salies-de-Béarn, Proust composa l'un de ses tout premiers portraits littéraires sur Madame Catusse, dont le séduisait « *la voix délicieusement pure et merveilleusement dramatique* ». Il la dépeint : « *Une tête ravissante, deux yeux doux et clairs, une peau fine et blanche, une tête digne d'être rêvée par un peintre amoureux de la beauté parfaite, encadrée de beaux cheveux noirs.* »

Le très bel envoi porté sur cet exemplaire vient rappeler l'ancienneté de l'amitié qui unit Marcel Proust et Madame Catusse et « *l'affection profonde* » qu'il lui portait. Il ne s'agit pas d'un envoi mondain ou plus ou moins intéressé à un critique. Proust n'a rien à attendre d'elle et lui offre ce gage d'affection en toute sincérité.

Le temps, la vie recluse de l'écrivain ont fait que tous deux ne se voient plus autant, mais cet éloignement physique ne distend pas leur lien, au contraire. C'est ce qui rend l'envoi si beau. Madame Catusse vit d'autant plus intensément en lui qu'elle vit dans le souvenir : « *en regret du Temps Perdu* ». On notera les majuscules à Temps Perdu. Le passé auquel Proust fait allusion n'est pas seulement le passé « réel », mondain, mais celui qu'il métamorphose dans son œuvre et auquel appartient Madame Catusse, d'autant plus qu'elle est liée au souvenir de sa mère.

Le « regret » du Temps Perdu est l'étape préliminaire à sa recherche. Il va s'agir de le retrouver.



à Madame Catusse  
Hommage d'affection  
profonde que l'  
absence ne diminue  
pas et que le  
souvenir fortifie.  
En regret du Temps  
Perdu  
Respectueusement  
Marcel Proust



Edition originale complète en 13 volumes.  
 Du Côté de Chez Swann (N.R.F., 1919). À l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs (N.R.F., 1918).  
 Le Côté de Guermantes I (N.R.F., 1920). Le Côté de Guermantes II. Sodome et Gomorrhe I (N.R.F., 1921). Sodome et Gomorrhe II, 3 vol. (N.R.F., 1922).  
 La Prisonnière, 2 vol. (N.R.F., 1923). Albertine disparue, 2 vol. (N.R.F., 1925). Le Temps retrouvé, 2 vol. (N.R.F., 1927).  
 Paris, Grasset et Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1913 et 1919-1927.

13 volumes in-16 Jésus.  
 Reliures uniformes de l'époque signées E. Maylander. Demi-maroquin bleu nuit à coins, dos à 4 nerfs, titres dorés, plats de vélin ivoire, têtes dorées, couvertures et dos conservés.

Exemplaire enrichi de quatre envois autographes signés à l'encre noire sur le 1<sup>er</sup> feuillet blanc :

Du côté de chez Swann :  
 « A Monsieur Abel Hermant. En hommage de mon admiration et de mon amitié reconnaissante. Marcel Proust ».

A l'ombre des jeunes filles en fleurs : « A Monsieur Abel Hermant.

55 000 €

## 2. A la recherche du temps perdu. Collection complète en 13 volumes.

Quatre envois autographes à Abel Hermant sur *Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le Côté de Guermantes I* et *Sodome et Gomorrhe I*.

Abel Hermant (1872-1950) est l'auteur de nombreux romans publiés avec le sous-titre général de « Mémoires pour servir à l'histoire de la société », parmi lesquels *Chroniques du cadet de Coutras* (1909) et *L'Aube ardente* (1919).

Il consacra à Marcel Proust deux de ses feuilletons de *La Vie littéraire* : le 3 août 1919, sous le titre « Du pastiche » et le 24 août de la même année sous le titre « Méditation sur l'œuvre de Marcel Proust. Aux rives de la Mésopotamie ».

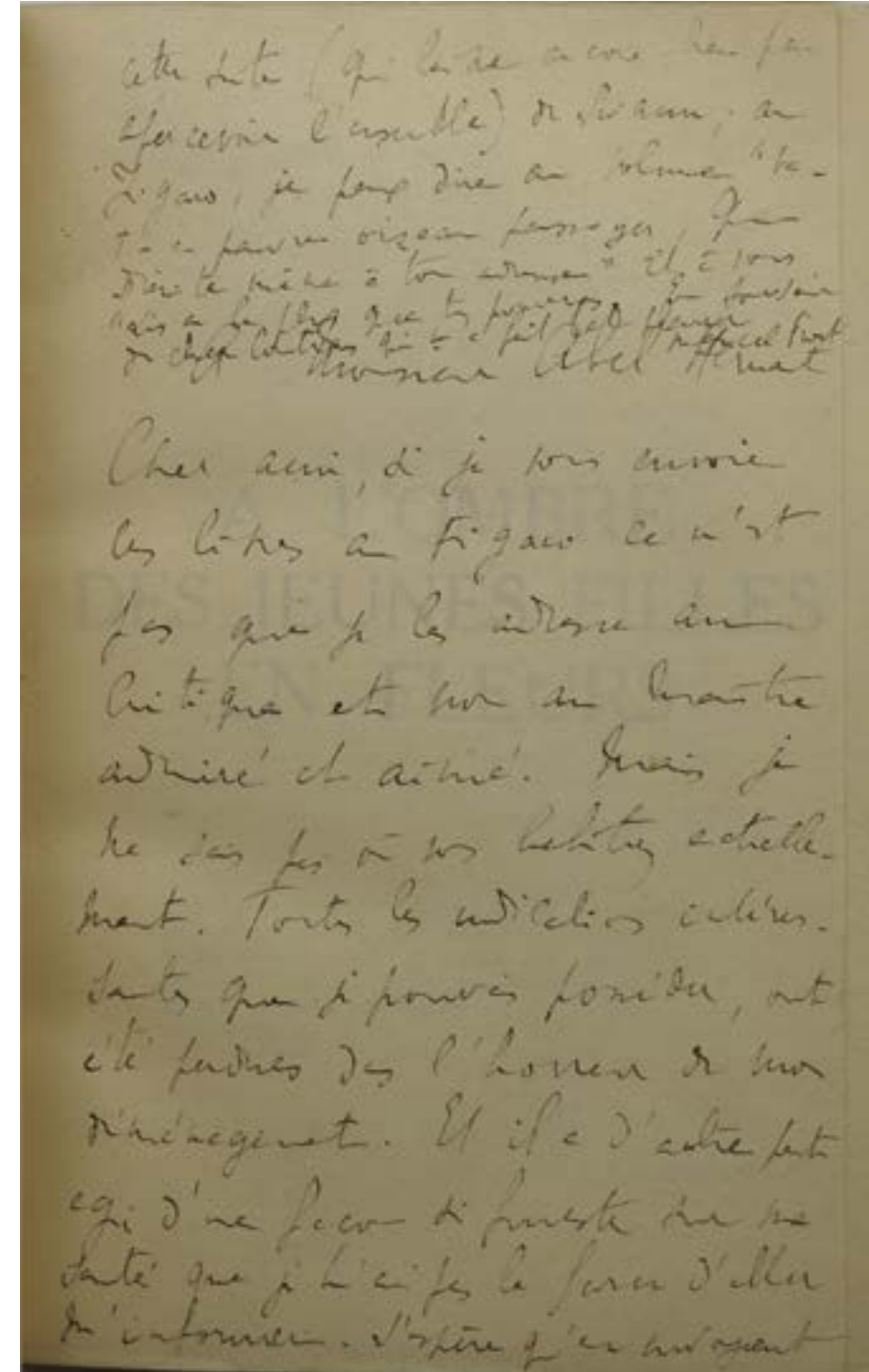
Le long envoi en forme de lettre porté sur *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* cite trois vers d'Alfred de Musset, tirés de l'adresse au lecteur de ses *Poésies* : « *Va t'en, pauvre oiseau passager, / Que Dieu te mène à ton adresse ! / Qui que tu sois, qui me liras, / Lis-en le plus que tu pourras* ».

Proust y fait également allusion au personnage du cadet de Coutras, créé et mis en scène par Abel Hermant dans trois romans et une pièce. Proust avait assisté à une représentation de la pièce en 1911 et écrivit à Reynaldo Hahn : « *La pièce d'Hermant est touchante sans louchonneries, décantée de tout "mauve des collines" etc. et pleine d'esprit.* »

Le second envoi importe par cette indication à propos d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « *qui laisse encore bien peu apercevoir l'ensemble* ». Proust y fait référence à son déménagement pour la rue Hamelin.

Le troisième, plus bref, est expliqué par Proust : « *que 41 degrés de fièvre rendent un peu sommaire* ».

Enfin, le quatrième évoque Jacques de Lacretelle. Proust lui envoya son volume avec cet envoi : « *Mon cher Jacques, Vous êtes assommant de ne pas m'avoir dit la page que je devais copier. Cela nécessitera de*



*Cher ami, si je vous envoie les livres au Figaro ce n'est pas que je les adresse au critique et non au maître admiré et aimé. Mais je ne sais pas où vous habitez actuellement. Toutes les indications intéressantes que je pouvais posséder, ont été perdues dans l'horreur de mon déménagement. Et il a d'autre part agi d'une façon si funeste sur ma santé que je n'ai pas la force d'aller m'informer. J'espère qu'en envoyant cette suite (qui laisse encore bien peu apercevoir l'ensemble) de Swann, au Figaro, je peux dire au volume "Va-t-en, pauvre oiseau passager, Que Dieu de te mène à ton adresse". Et à vous "Lis-en le plus que tu pourras". En Souvenir du cher Coutras qui m'a fait pleurer. Marcel Proust. »*

Le Côté de Guermantes I :  
 « A Monsieur Abel Hermant. Hommage de reconnaissance et d'admiration, que 41 degrés de fièvre rendent un peu sommaire. Marcel Proust ».

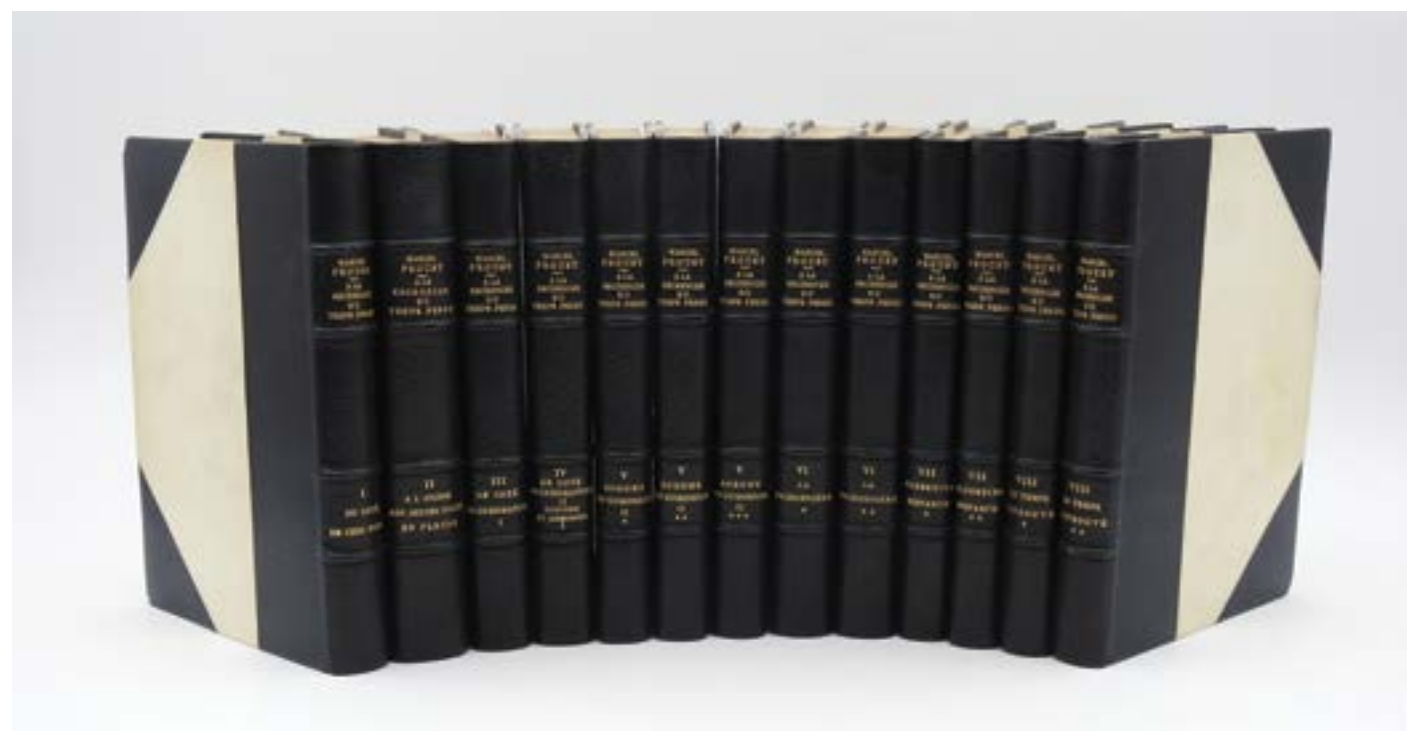
Le Côté de Guermantes II / Sodome et Gomorrhe I :  
 « A Monsieur Abel Hermant. Hommage de profonde admiration et affection. Marcel Proust. J'aimerais bien savoir si Jacques de L. est revenu, ce que je demande à tous les échos. A tout hasard j'ai fait tirer pour lui un exemplaire d'auteur et des bonnes feuilles. »







A Monsieur Abel Hermant  
 Le hommage de mon admiration  
 et de mon amitié  
 reconnaissante  
 Marcel Proust



*l'exemplaire. L'endrement a vous avec la plus haute estime pour votre intelligence sans lacunes et sans limites. Marcel Proust »*

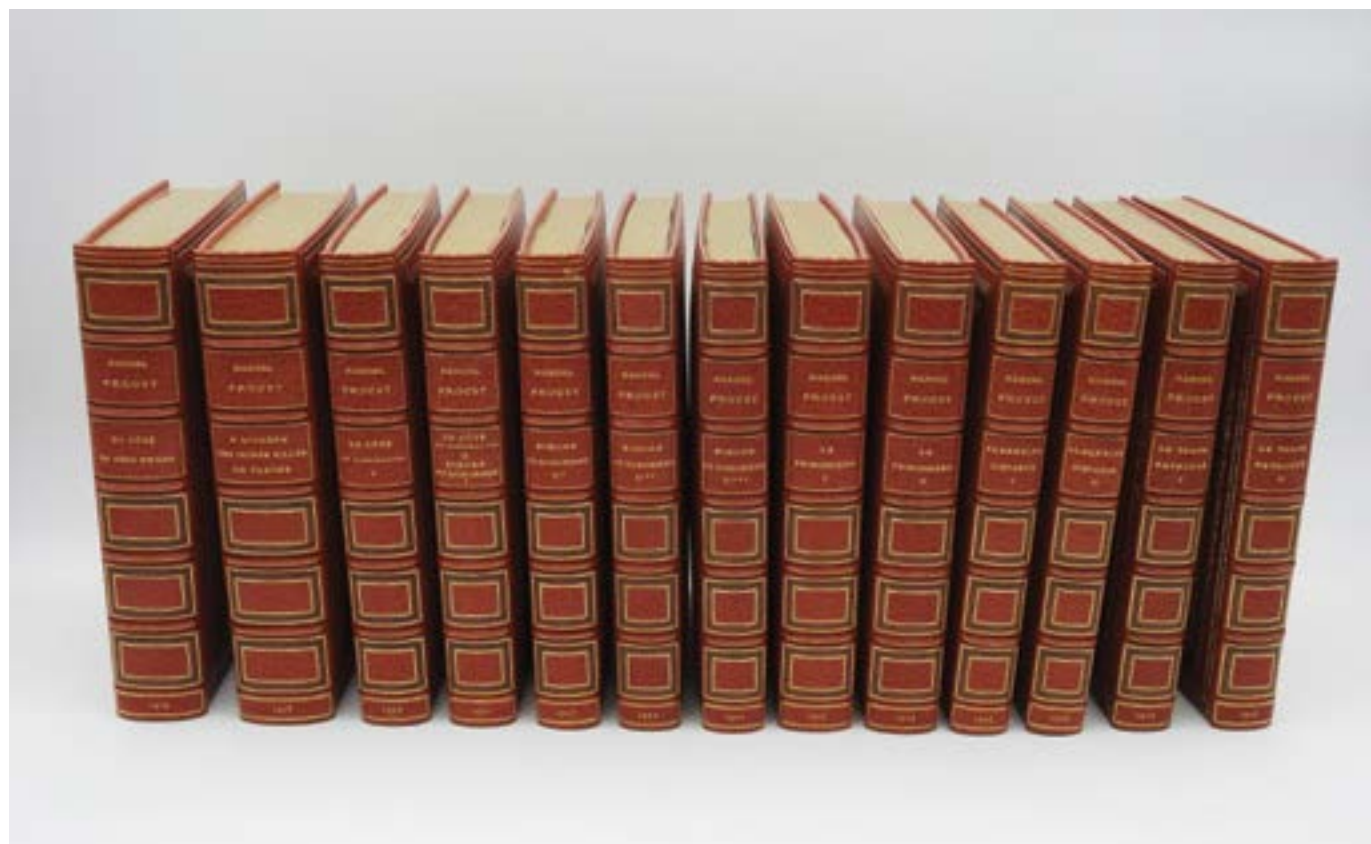
L'association Marcel Proust-Abel Hermant est intéressante à plus d'un titre. Plusieurs personnalités ont rapproché leurs deux œuvres, celle de Proust ayant éclipsé celle d'Hermant. « Si Proust n'avait pas existé, on se fût peut-être aperçu que les Mémoires d'un enfant d'hier d'Abel Hermant et son Monsieur de Courpière, ce n'était tout de même pas rien », écrivit François Mauriac.

D'autre part, le goût des hommes rapprochait les deux écrivains, sans qu'aucun n'en ait fait l'aveu public.

A Monsieur  
 Abel Hermant  
 Hommage de reconnaissance  
 et d'admiration, que  
 41. degrés de ferre rendent  
 un peu à l'ennemi  
 Marcel Proust



A Monsieur Abel Hermant  
 Hommage de profonde  
 admiration et d'affection  
 Marcel Proust  
 J'aimerais bien savoir si  
 Jacques ou le 41. degré  
 que j'écris, à vos livres  
 et les. A tout hasard j'ai  
 fait hier pour lui un exemplaire  
 plume d'acier et orbon



146

Edition originale complète en 13 volumes.

Plein maroquin orangé. Plats encadrés de jeux de filets dorés et de deux listels de maroquin brun mosaïqués. Dos à 5 nerfs, titre doré, entrenerfs encadrés de filets dorés et listels de maroquin. Contreplats de maroquin mauve, gardes de moire grise, contregardes de papier caillouté, tranches dorées, tête et queue guillochées, couverture et dos conservés. Chaque volume placé sous étui bordé de maroquin.

55 000 €

### 3. *A la recherche du temps perdu*. Collection complète en 13 volumes.

**Exemplaire réimposé relié par Maylander.**

Rappelons qu'un exemplaire réimposé est un exemplaire qui conserve la même composition que les exemplaires ordinaires, mais imprimée sur des feuilles de format supérieur.

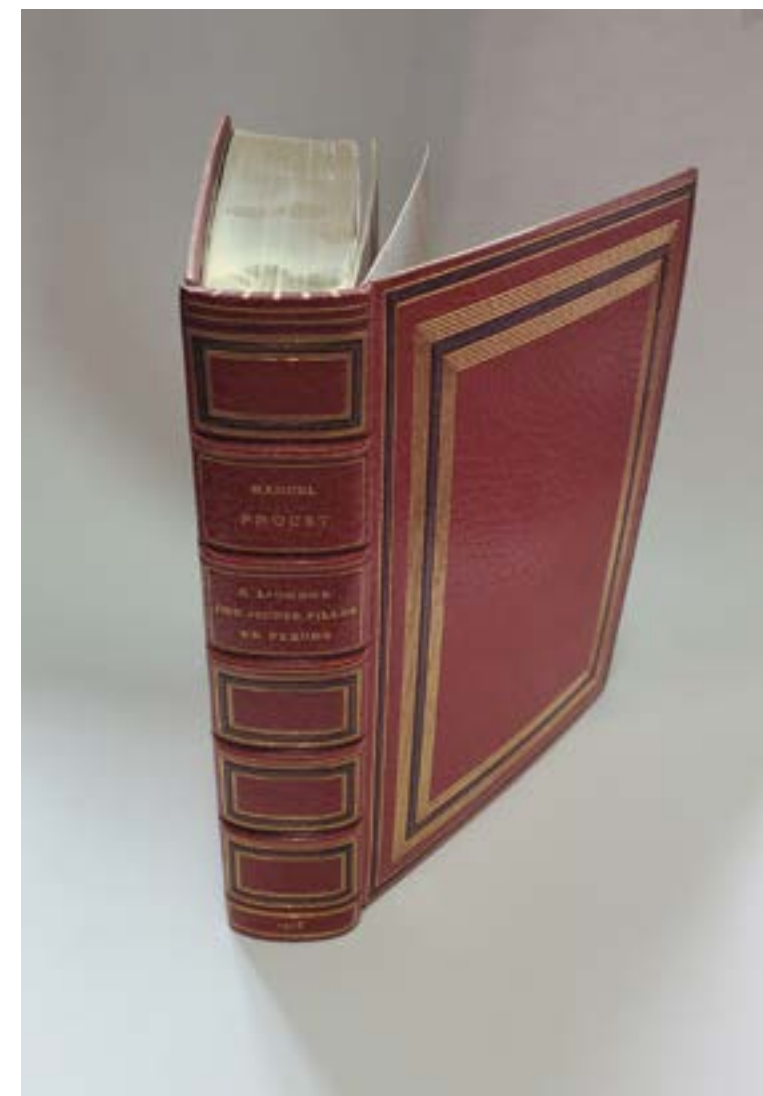
Rappelons également que le format tellière correspond à une feuille de 33 x 44 cm. C'est le quatrième format en dimension ; il est plus petit que le format couronne ou raisin et a fortiori que le format jésus, dans lequel sera imprimé l'édition avec placards des *Jeunes filles en fleurs*.

Le tirage des exemplaires réimposés d'*A la recherche du temps perdu* au format in-4 tellière varie légèrement selon les titres : 128 pour *Swann* et les *Jeune filles*, 133 pour les deux *Côté de Guermantes*, 108 pour *Sodomie et Gomorrhe II*, 112 pour *La Prisonnière*, 128 pour *Albertine disparue* et 129 pour *Le Temps retrouvé*.

Parmi ces exemplaires, 100 étaient réservés aux Bibliophiles de la NRF et parfois imprimés à leur nom.

Un des 100 exemplaires réservés aux Bibliophiles de la *Nouvelle Revue française*. Exemplaire de toute beauté.

Provenance : Robert Moureau (ex-libris).



147







148

**4. *A la recherche du temps perdu*. Collection complète en 13 volumes.**

**Exemplaire réimposé broché.**

Edition originale complète en 13 volumes. Cet exemplaire :  
**Du côté de chez Swann** : un des 100 spécialement réservés aux Bibliophiles de la NRF, n° 43.

**A l'ombre des jeunes filles en fleurs** : n° 111, bien complet du feuillet d'errata.

**Le Côté de Guermantes I** : un des 100 spécialement réservés aux Bibliophiles de la NRF, n° L imprimé pour Daniel Wapler. Bien complet du double feuillet d'errata.

**Le Côté de Guermantes II, Sodome et Gomorrhe I** : un des 100 spécialement réservés aux Bibliophiles de la NRF, n° XXXIV imprimé pour Marcel Monpin (quelques piqûres aux premiers feuillets).

**Sodome et Gomorrhe II** : un des 100 spécialement réservés aux Bibliophiles de la NRF, n° IX imprimé pour Simon Cerf.

**La Prisonnière** : un des 12 exemplaires hors commerce, justifié à la main à l'encre (tache verticale dans la marge extérieure du tome I).

**Albertine disparue** : un des 112 spécialement réservés aux Bibliophiles de la NRF, n° II

**Le Temps retrouvé** : Tome 1 : un des douze hors commerce, ex. K.  
Tome 2 : un des douze hors commerce, ex. F.

35 000 €



149



150

**5. A la recherche du temps perdu. Collection complète en 13 volumes.**

**Exemplaire in-8 broché.**

Edition originale complète en 13 volumes. *Du côté de chez Swann* en édition originale dans l'édition Grasset, en tout premier tirage.

Exemplaires sur vélin pur fil Lafuma numérotés (sauf *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*).

Suivant les titres, les exemplaires sont soit des in-16 jésus, soit des in-8 couronne, ce qui revient strictement au même pour le format des volumes.

27 000 €

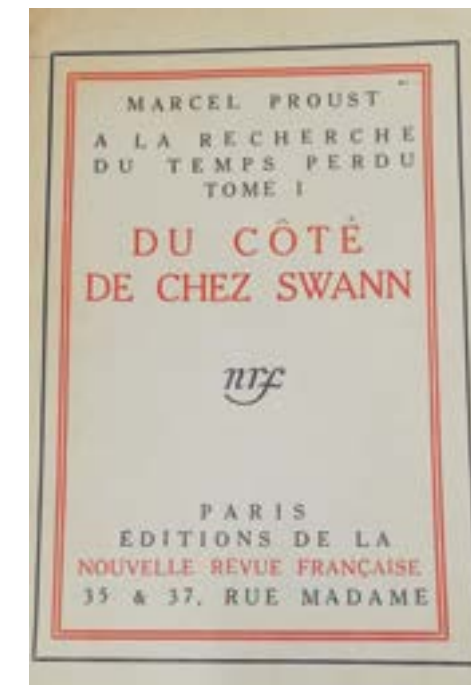


**6. A la recherche du temps perdu. Collection complète en 13 volumes.**

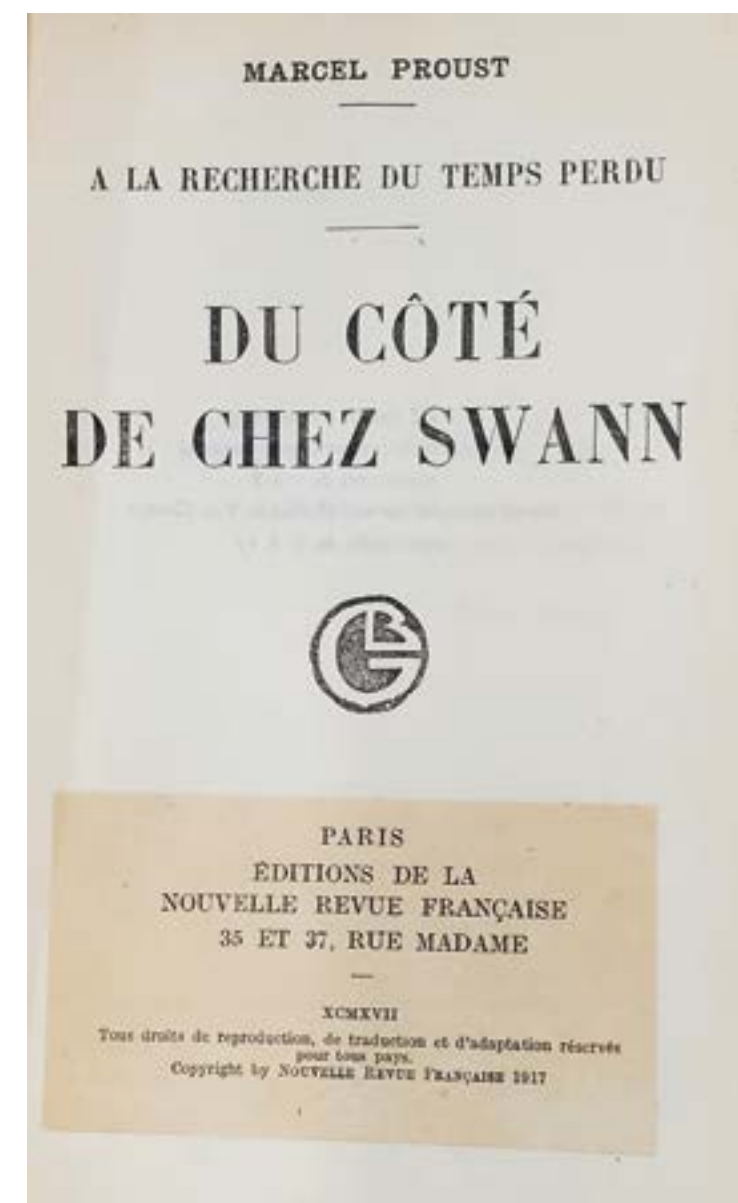
**Exemplaire in-8 broché.**

Edition originale complète en 13 volumes. *Du côté de chez Swann* en édition originale dans l'édition Grasset, en tout premier tirage.

Cet exemplaire présente la particularité d'avoir *Du côté de chez Swann* dans l'édition originale de Grasset (en premier tirage), revêtu de la couverture des éditions de la NRF. L'éditeur a collé sur le titre l'étiquette de sa maison à la place de l'adresse de Grasset, après qu'il eut racheté les exemplaires restés invendus. On estime à 220 le nombre de ces exemplaires.



25 000 €

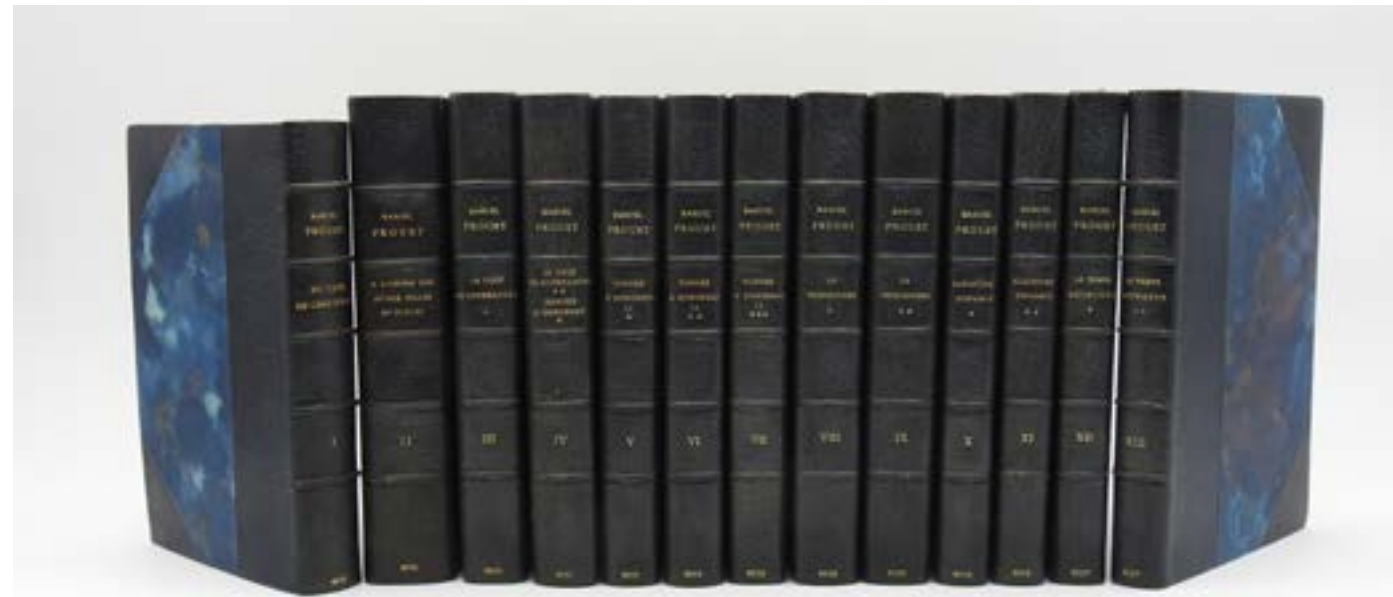


151



# Au royaume du bistouri

## 1 exemplaire



7. *A la recherche du temps perdu*. Collection complète en 13 volumes, avec *Du côté de chez Swann* en originale chez Grasset.

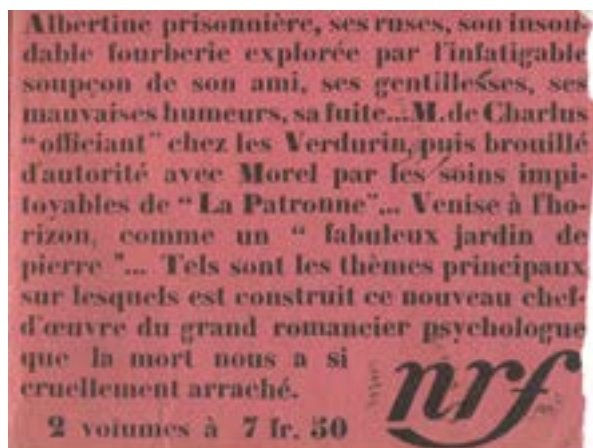
Exemplaire in-8 relié.

Edition originale complète en 13 volumes. *Du côté de chez Swann* en édition originale dans l'édition Grasset (2<sup>e</sup> état, avec la faute du faux-titre corrigée, sans la table).

Reliure signée de Bianchi (Nice). Demi-maroquin bleu nuit à coins, têtes dorées. Couvertures et dos conservés.

Exemplaires sur vélin pur fil Lafuma numérotés.

20 000 €



Bande des éditions Gallimard pour *La Prisonnière* (1923).

On admirera le talent avec lequel les éditeurs réussissent presque à faire passer l'œuvre de Marcel Proust pour un roman à suspens. On notera également que les personnages de la Recherche sont devenus si familiers aux lecteurs qu'ils peuvent être nommés par leur surnom (« *La Patronne* »).

Intéressant document.

500 €



152



153



154

Genève, Editions Henn,  
s.d. [1920].

In-4, broché, 48 pp.  
(seuls sont paginés les  
feuilletts comportant des  
dessins), couverture  
imprimée illustrée en  
couleurs, quatrième plat  
illustré en noir. Le  
dessin-dédicace de la p. 9  
est en couleurs, tous les  
autres sont en noir.

Edition originale.

2 800 €

[Marcel Proust], R. de M.  
Au royaume du bistouri.  
30 dessins par R. de M. Préface de Marcel  
Proust.

La comtesse Rita de Maugny, épouse de Clément, un des plus chers amis de Marcel Proust, tira de son expérience d'infirmière pendant la Première Guerre mondiale ces images enlevées qui croquent alertement les blessés et surtout leurs soignantes. « *Admirable et pourtant gaie dans l'inlassable dévouement* », comme l'écrit Proust dans sa préface, elle se vit décerner pour ses services la médaille de la Reconnaissance Française (classe de bronze) en 1920 – année de la parution de ce recueil. Rita de Maugny a choisi d'y traiter des horreurs et douleurs de la guerre gaiement et par l'absurde.

A l'exclusion des couvertures, l'album contient 32 caricatures (et non pas 30) réparties en 5 chapitres : « Service de santé », « Infirmières-majors », « Auxiliaires », « Le front », « Après l'armistice ». Les dessins s'accompagnent de titres, de légendes, de paroles ou de courts dialogues souvent savoureux entre les blessés et le personnel hospitalier. En janvier 1919, Marcel Proust avait commenté par lettre certains des « *dessins si drôles et si jolis* » de Rita de Maugny à son « *ami de cœur* » Clément : « *l'infirmière angélique, quelle ravissante apparition avant qu'elle devienne infirmière major.* » Ces deux incarnations de l'infirmière (d'abord dotée d'ailes, courbée sur un blessé, ensuite raidie par le devoir et la responsabilité) figurent dans l'album aux pages 19 et 20. Proust évoque dans son introduction le dessin qui s'intitule plaisamment : « *Réveillez-vous mon ami, c'est l'heure de prendre votre potion pour dormir* », que l'on trouve p. 26 du recueil.

La préface de Marcel Proust laisse place à une évocation de son ancien séjour savoyard et révèle qu'il fut à la source de certains passages d'*A la Recherche du temps perdu*. En effet, le « *bon petit chemin de fer patient* » qui reliait Genève à Evian en passant par Thonon resurgit sous forme romanesque dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et dans *Sodome et Gomorrhe*. Transposé en Normandie, c'est le « *petit train d'intérêt local* », le « *tortillard* » qui dessert Balbec et Doncières, où Saint-Loup vient attendre le narrateur.

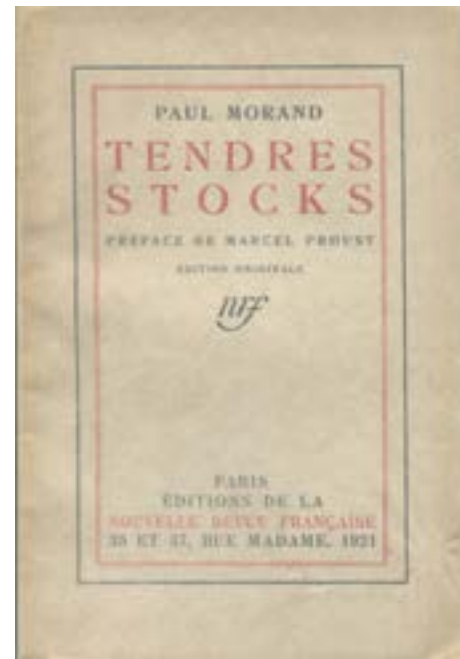


155



# Jean Santeuil

## 1 exemplaire



900 €

### Paul Morand Tendres Stocks

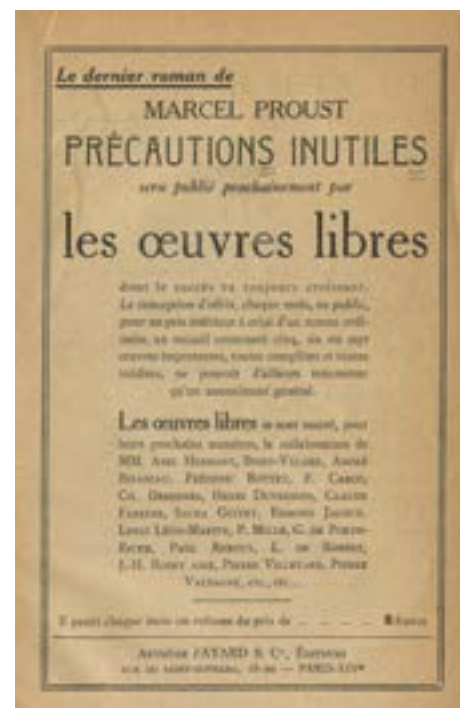
Préface de Marcel Proust

Paris, Editions de la Nouvelle Revue française, 1921.

In-12 broché. édition originale. Un des 10 exemplaires hors commerce sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre (ex. a).

Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre sur le premier feuillet blanc : « *Un respectueux hommage et l'admiration de Paul Morand* ».

Premier livre de prose publié par Paul Morand, *Tendres Stocks* bénéficie d'une préface de Marcel Proust qui occupe 23 pages de l'édition. Il présente ainsi son cadet, glissant au passage une allusion à l'hôtel de Balbec, qui n'existe que dans son œuvre : « *Il semble que ce soit jusqu'ici dans les palaces français et étrangers, construits par des architectes qui ne valent pas Dédale, que notre minotaure Morand ait cherché les détours de sa "vaste retraite", comme dit Phèdre dans la scène à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. De là, il guette les jeunes femmes en peignoir, aux manches envolées comme des ailes, et qui ont eu l'imprudence de descendre au Labyrinthe. Je ne connais pas mieux que lui ces palaces et ne lui serais d'aucune utilité "pour en développer l'embarras incertain". Mais si, avant qu'il devienne ambassadeur et rivalise avec Beyle Consul, il veut visiter l'Hôtel de Balbec, alors je lui prêterai le fil fatal.* »



1 500 €

### Annonce pour Précaution inutile (1922).

Elle figure dans un bulletin publicitaire de l'édition et la librairie française de 1922 (in-8, 44 pp., agrafé), dans lequel on trouve également une annonce du libraire Camille Bloch, qui propose un exemplaire sur chine des *Plaisirs et les jours* au prix de 100 francs.

Après la parution de *Jalousie* dans *Les Œuvres libres* en novembre 1921, Proust s'apprêtait à leur donner un second « roman inédit et complet », extrait cette fois de *La Prisonnière*.

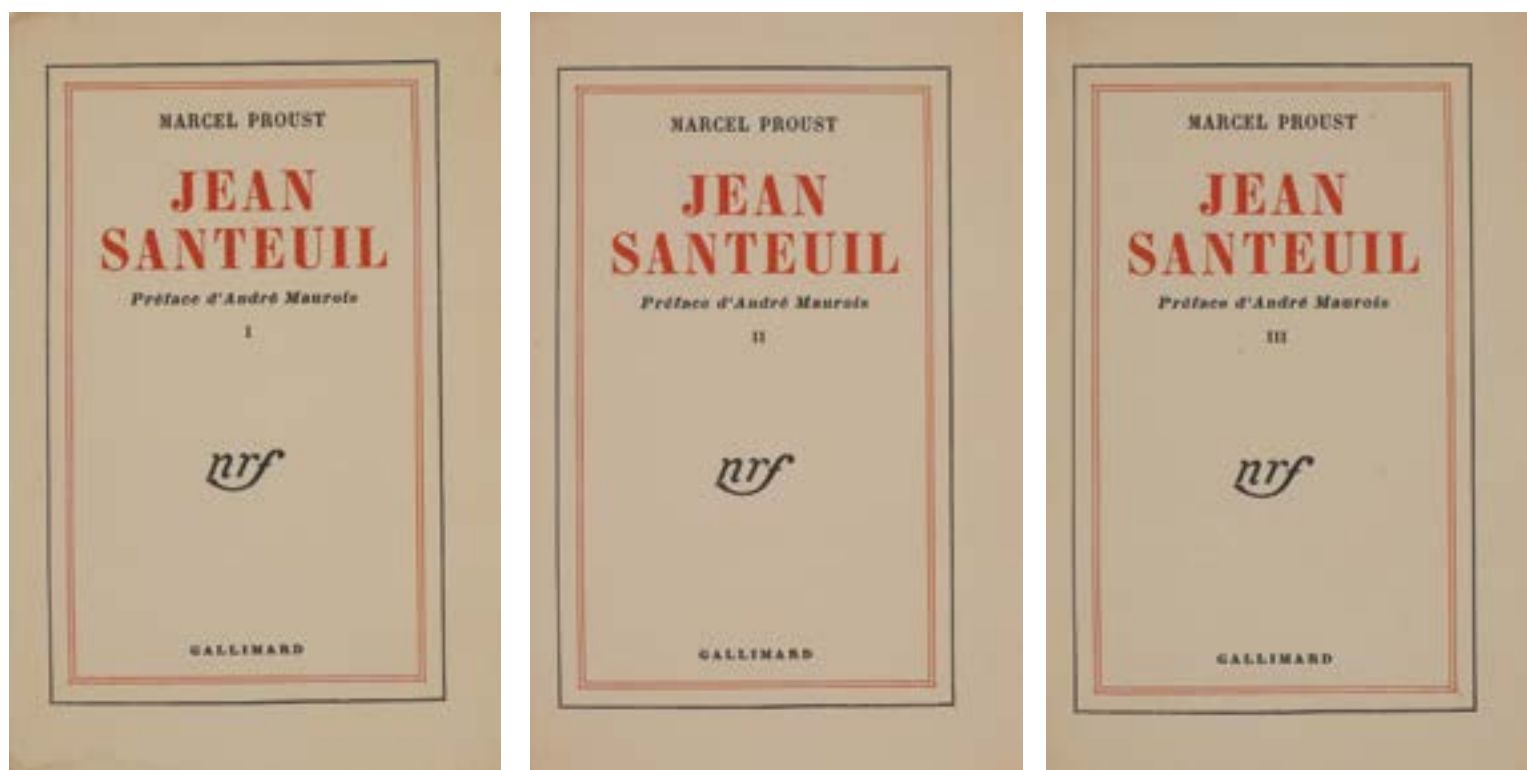
Il ne paraîtra toutefois que de façon posthume, en février 1923, sous le titre *Précaution inutile* (*Les Œuvres Libres*, n° 20).



156



157



# Scrupule de délicatesse



Préface d'André Maurois.  
Paris, Éditions de la  
Nouvelle Revue Française.  
(1952).

3 volumes in-12 : tome  
I : 336 pp. et 1 f. n.  
ch. ; tome II : 342 pp. et  
1 f. n. ch. ; tome III :  
336 pp. et 1 f. n. ch.  
Brochés, non coupés.  
Parfait état de  
conservation.

Edition originale  
posthume. Un des 85  
exemplaires sur vergé de  
Hollande (n° 58), après  
27 exemplaires sur japon  
impérial.

3 000 €

## Jean Santeuil

Commencé en 1895, *Jean Santeuil* fut poursuivi jusqu'en 1899 avant d'être abandonné par Marcel Proust.

« *Puis-je appeler ce livre un roman ?* », écrivait Proust. « *C'est moins peut-être et bien plus, l'essence même de ma vie, recueillie sans y rien mêler, dans ces heures de déchirure où elle découle. Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté. Et ce n'est pas une excuse pour ma paresse. J'aurais pu le protéger des orages, travailler la terre, l'exposer au soleil et, si je peux le dire, mieux situer ma vie. Dès que la vue de la nature, la tristesse, ces rayons qui par moments, sans que nous les ayons allumés, luisent sur nous, me déliaient pour un instant des glaces de la vie mondaine.* »

Le manuscrit inachevé ne fut exhumé et publié qu'en 1952, avec des raccords dus à Bernard de Fallois qui furent supprimés dans la réédition de 1971.

Les commentateurs s'accordent à y voir en germe les grands thèmes de la *Recherche* et l'œuvre doit également son intérêt à la description de l'affaire Dreyfus.



# 1 exemplaire et une épreuve de la gravure à grandes marges





## Marcel Proust Scrupule de délicatesse

Alès, P.A.B., 1963. 91 x 90 mm, veau brun plaqué sur un fil dessinant une demi-reliure à coins, à nœuds apparents rehaussés de rose et de noir, couverture et dos, lettre brune au dos de la chemise assortie, étui (J. de Gonet, 1977).

Edition originale de cette lettre de Marcel Proust adressée à Georges de Lauris le 2 novembre 1910. En hors texte, une pointe sèche sur celluloid d'André Masson, monogrammée, portrait de Proust.

1/13 exemplaires justifiés sur vélin d'Arches.

Le plus petit des six livres qu'André Masson réalisa pour P.A.B.

Le scrupule de délicatesse dont Jean de Gonet a fait preuve sur cette reliure tient dans la très fine touche de rose qui vient colorier les nœuds des fils apparents.

**Très délicate et subtile reliure de Jean de Gonet.**

5 000 €

## Portrait de Marcel Proust par André Masson Épreuve à toutes marges signée.

Gravure sur rhodoïde Épreuve signée Dimensions de la planche : 22 x 22,5 cm. Dimension de la gravure : 6 x 6 cm ainsi qu'une page de papier fort titré à l'encre par André Masson « *Portrait de Proust, gravure sur rhodoïd, PAB 1963* ».

Cette épreuve signée et à très grandes marges est de la plus grande rareté. On n'en connaît qu'une seule autre signée et six autres simplement monogrammées.

Grand lecteur de Marcel Proust, André Masson a livré ici un merveilleux portrait, lui aussi tout en délicatesse, qui réussit le tour de force de n'être absolument pas réaliste et pourtant profondément ressemblant.

10 000 €

# 5 dessins originaux de Marcel Proust







164

A la plume et encre noire sur un feuillet déchiré de papier vergé filigrané « Au Printemps » (env. 160 x 100 mm.).

6 500 €



### Dessin original de Marcel Proust

**P**ortrait à main levée, proche de la caricature, accompagné de quelques mots tracés au dessus :

« *Le Prince de St Léart RR – SC Bonjour !* »

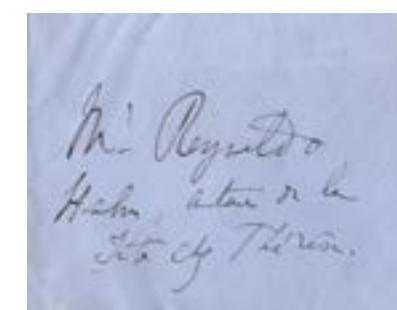
Marcel Proust a dessiné un personnage en buste et de profil, portant plastron et nœud papillon et dont le corps et le bras droit sont comme lancés en avant. Les traits du visage sont représentés de manière concise : bouche entrouverte, nez en forme de groin et très fine barbichette.



165

Plume et encre noire sur un fragment de papier vergé (env. 80 x 80 mm.).

**Joint** : enveloppe à l'adresse autographe de Reynaldo Hahn.



6 000 €

### Dessin original de Marcel Proust pour Reynaldo Hahn

**E**ssquisse de deux visages, dont l'un est légendé par quelques mots à l'encre noire :

« *Je sais que je le bienconnais, mais je ne peux me rappeler le nom [...] dois le bienconnaître* »

Deux visages, proches de la caricature, vus de face : les cheveux du premier sont relativement épais et séparés par une raie au milieu, au-dessus d'un long cou, un visage au nez épais et rectangulaire aux pommettes marquées par de fines hachures. La déchirure du papier atteint le second visage dont on ne voit que le bas : long nez et long cou également, mais des cheveux cette fois plaqués sur l'oreille.

Ce fragment est contenu dans une enveloppe de papier bleu : « *M. Reynaldo Hahn, auteur de la Fête chez Thérèse* ».

C'est en février 1910 que le ballet, *La Fête chez Thérèse*, fut créé à l'Opéra de Paris sur une musique de Reynaldo Hahn et un argument de Catulle Mendès d'après l'un des célèbres poèmes des *Contemplations* de Hugo.

Marcel Proust assista à une répétition générale du spectacle, donnée le 13 février au bénéfice des victimes des crues de la Seine. Peut-être a-t-il voulu croquer ici une des personnalités présentes à cette soirée de gala.

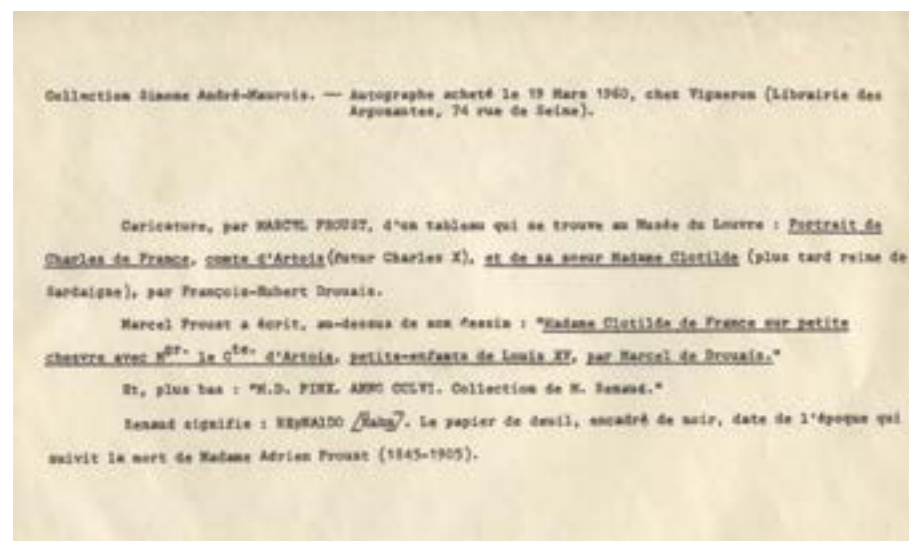


166

« Madame Clotilde de France sur petite Chevvre avec Mgr le Cte d'Artois petits enfants de Louis XV par Marcelch Drouais ». Non daté [vers 1905]

1 page obl. in-8 (126 x 182 mm.), à la plume, sur papier deuil.

24 000 €



## Dessin original de Marcel Proust

Esquisse à la plume, d'après un tableau du peintre François-Hubert Drouais (1727-1775) réalisé vers 1763, aujourd'hui propriété du musée du Louvre.

Le peintre a représenté, enfants, le futur Charles X et sa sœur Clotilde, future reine de Sardaigne ; la petite fille est assise sur le dos d'une chèvre et tient une corbeille de fruits.

Proust a été relativement fidèle dans sa reproduction de la toile, mais a resserré le cadrage et ajouté à côté de son croquis : « M.D. PINX[IT] ANNO CCLVI - Collection de M. Renaud ».

Proust traite ici avec humour une toile de ce disciple de François Boucher, qu'il attribue avec malice à une sorte de double, « Marcelch Drouais », transformant ici son prénom comme il le fit dans certaines de ses lettres adressées à son ami Reynaldo Hahn.

C'est au musée du Louvre que Marcel Proust découvrit l'art et les toiles de maîtres, affinant par la suite ses connaissances artistiques lors de ses voyages en Italie ou en Hollande. Il se constitua un musée intime de quelques peintres choisis, de Rembrandt à Chardin, de Mantegna à Van Dyck, parmi lesquels on ne trouvera pas François-Hubert Drouais. Peintre néo-classique, Drouais se fit surtout connaître par ses nombreux portraits des personnalités aristocratiques de son temps, comme celui de Madame de Pompadour qui en fit son peintre favori.



167





Plume et encre noire ;  
16,4 x 10,6 cm.  
Légende autographe :  
« L'étang reflète /  
Profond miroir »

### Dessin original de Marcel Proust

18 000 €

Ce dessin fut adressé à Reynaldo Hahn. Le paysage ici représenté illustre un poème de Verlaine, « La Lune blanche », publié dans *La Bonne Chanson* et que Reynaldo avait mis en musique sous le titre *L'Heure exquise*. La légende reprend deux de ses vers. On y retrouve le saule et la ramée évoqués par Verlaine.

Pierre Belfond, ancien propriétaire du dessin, voyait dans la graphie du mot *Profond* une parodie de l'écriture contournée de Montesquiou.

Exposition : L'un pour l'autre, les écrivains dessinent. Caen, Imec, Lisbonne, Musée Berardo, Ixelles, Musée communal, janvier 2008-janvier 2009. Reproduction dans la notice n° 19 du catalogue.

Provenance : Reynaldo Hahn, Pierre et Franca Belfond.



### Dessin original de Marcel Proust

Ce dessin évoque une fameuse photographie où l'on voit Marcel Proust dans une voiture avec Alfred Agostinelli au volant.

Il est aussi, comme l'indique la légende, un pastiche du dessinateur Caran d'Ache, qui composa des publicités aux slogans tapageurs, et que Proust ne devait guère apprécier en raison de ses positions antidreyfusardes.

Proust ne se prive pas de brocarder, avec un humour teinté d'absurde, le langage publicitaire.

Exposition : L'un pour l'autre, les écrivains dessinent. Caen, Imec, Lisbonne, Musée Berardo, Ixelles, Musée communal, janvier 2008-janvier 2009. Reproduction dans la notice n° 19 du catalogue.

Provenance : Reynaldo Hahn Pierre et Franca Belfond.

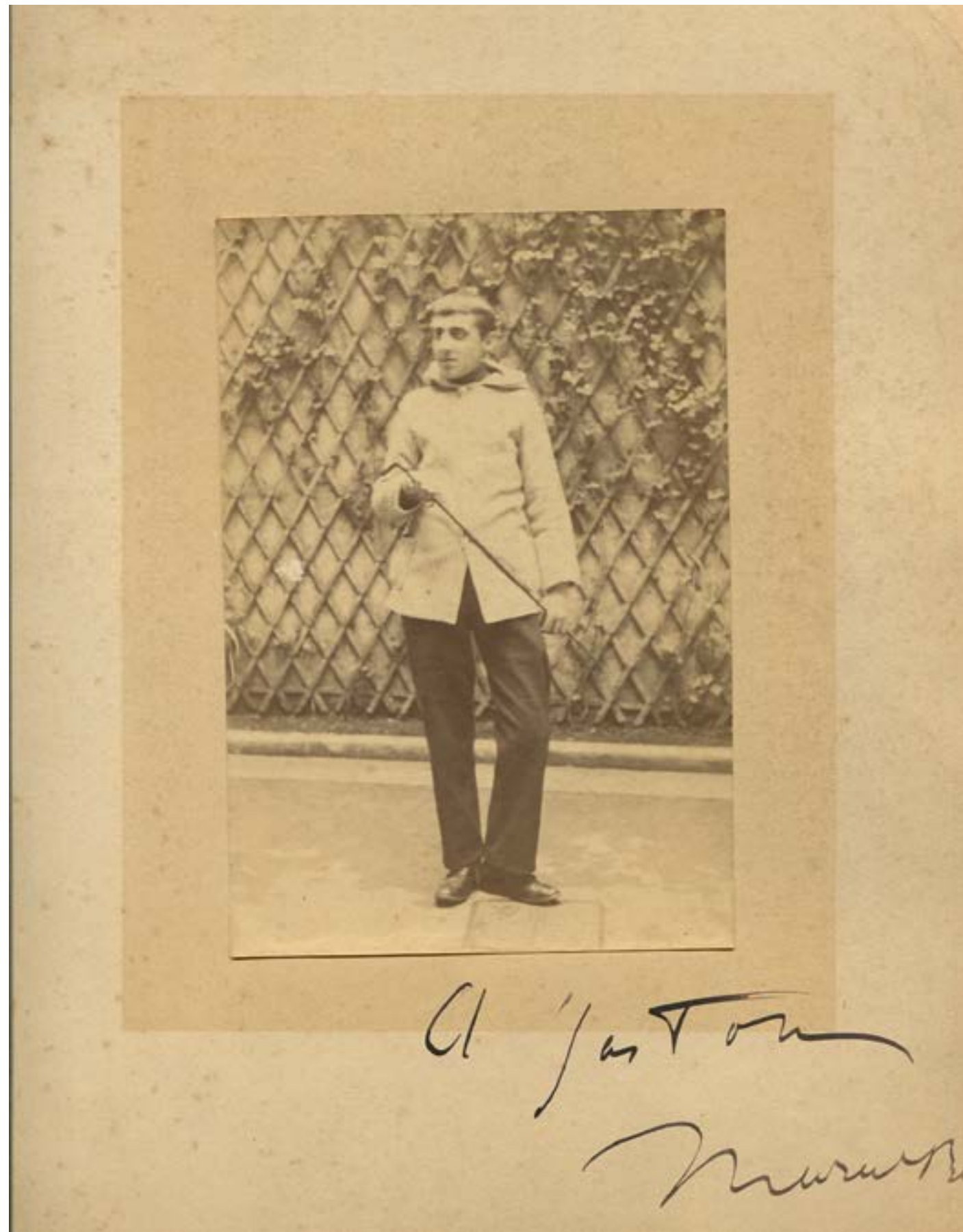


Plume et encre noire ;  
11,3 x 18 cm.  
Légende : « (Pastiche des  
textes de Caran  
Dache) ». Avec les pneus  
Michelin l'intrépide  
sportman et sa frêle  
épouse peuvent faire du  
50 à l'heure en gardant  
la position étendue,  
telle qu'on la pratique  
aujourd'hui dans tous les  
sanatoriums ».

Au verso, un dessin  
représentant un cycliste  
sur sa bicyclette a été  
ensuite biffé de plusieurs  
traits de plume.

22 000 €

**68 photographies,  
héliogravures,  
cartes postales  
représentant  
Marcel Proust  
et son univers**







172

Avril 1880 ? (d'après une mention manuscrite au dos). Tirage albuminé d'époque. 9,1 x 5,7 cm. Contrecollée sur carton fort portant l'adresse du photographe au verso : Paris, Chambay, Grand Hôtel, 12 Boul<sup>d</sup> des Capucines.

11 000 €



### Marcel Proust et son frère Robert enfants

**M**arcel est assez méconnaissable sur cette photographie prise quelques années plus tard. Il apparaît comme un garçon solide, décidé et porte, comme son frère, des cheveux ondulés avec une raie sur le côté. Les deux frères sont vêtus à l'identique et Robert s'accroche à son bras comme pour rechercher sa protection.

Provenance : Jacques Guérin (1992, VII, n° 50).



Tirage argentique d'époque. Format carte de visite (9,1 x 5,4 cm), contrecollée sur carton fort à l'adresse du Studio Hermann & Cie. Trace d'encadrement, bords du carton émoussés.

12 500 €

### Marcel Proust et son frère Robert enfants

**L**es deux frères sont vêtus de la même manière, avec un grand nœud papillon. Robert est assis sur un piédestal et Marcel, debout à ses côtés, pose ses mains sur la jambe de son cadet.

Proust a environ onze ans. Déjà une différence sensible se fait jour entre eux. Marcel, aux traits plus délicats, apparaît sensible et sage. Robert, plus massif, fait aussi plus frondeur.

Provenance : Suzy Mante Proust.

Exposition : B.N.F., n° 47. -- Jaquemart-André, n° 52.

Références : Rey, repr. p. 20. -- Cattai, n° 14. -- Picon, repr. p. 19, n° 10.



173



Vers 1883. Tirage albuminé d'époque. 9,2 x 6 cm. Contrecollée sur un carton portant l'indication « Charles Beyer Faub<sup>re</sup> de Cracovie à Varsovie ».

12 000 €



### Marcel Proust et son frère Robert enfants

**U**ne photographie peu connue et assez inusuelle. Malgré l'indication figurant au dos du carton, elle aurait vraisemblablement été prise chez Hermann.

Elle montre les deux frères « en situation ». Marcel, à droite, les cheveux ras, est en train d'asperger Robert avec l'eau d'une fontaine, un sourire taquin aux lèvres.

Provenance : Jacques Guérin (1992, VII, n° 51).



1887. Tirage albuminé d'époque. Format carte de visite (9,3 x 6 cm), contrecollé sur carton fort au nom du photographe. Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso. Annotations au verso.

12 500 €

### Marcel Proust par Paul Nadar.

**C**ette photographie fut prise le 24 mars 1887, à l'époque où Marcel Proust, âgé de seize ans, était élève au lycée Condorcet. On reconnaît « *ses immenses yeux orientaux, son grand col blanc, et sa cravate flottante* » qui le font ressembler à « *une sorte d'archange troublé et troublant* », selon les mots de Daniel Halévy (cité dans Nadar, p. 35).

Provenance : Suzy Mante Proust.

Exposition : B.N.F., n° 56.







[Trouville, vers 1891-1892]. Tirage albuminé d'époque (9,1 x 7,5 cm, en médaillon), contrecollé sur carton. Légèrement passée.

15 000 €



### Marcel Proust (photographie anonyme)

**C**ette photographie aurait été prise chez Mme Straus, dans sa propriété du Clos des Mûriers, à Trouville. Les cheveux en brosse, une fleur à la boutonnière, Proust a ici environ 21 ans. M. Naturel, qui situe cette photographie à la « Cour brûlée », autre propriété louée par les Straus en 1892, pense que le portrait du jeune Swann dans *Un amour de Swann* emprunte ses traits à cette photographie : « *chaque soir, après qu'un léger crêpage ajouté à la brosse de ses cheveux roux avait tempéré de quelque douceur la vivacité de ses yeux verts, il choisissait une fleur pour sa boutonnière* »..

Timbre humide de la collection [Suzy] Mante Proust au verso.

Exposition : B.N.F., n° 137.

Références : Cattai, n° 40. -- Album Pléiade, repr. p. 130. Picon, repr. p. 42. Naturel, p. 88.



### Marcel Proust et son frère Robert par Paul Boyer

**P**roust a ici vingt ans. On retrouve sur la photo la même fine moustache, le teint de cire et l'élégante cravate qu'a fixés Jacques-Emile Blanche sur son portrait peint à la même époque.

Il est intéressant de confronter l'image des deux frères : le visage plus massif, la moustache plus fournie, Robert Proust contraste avec la langueur de son aîné.

Le portraitiste Paul Boyer reprit le studio parisien d'Otto Van Bosch en 1888. Installé boulevard des Capucines et à Trouville, il fut actif jusqu'en 1909.

Provenance : Suzy Mante Proust.

Reproduction in Album Pléiade, p. 125.



1891 et vers 1890. Deux photographies originales. Tirages albuminés d'époque. Format carte de visite (8,9 x 5,8 cm et 8,8 x 5,8 cm), contrecollées sur cartons au nom du photographe. Le bas du carton du portrait de Marcel a été coupé de 3 mm, sans atteinte à la photographie.

15 000 €





1889-1890. Tirage albuminé  
d'époque, 16,7 x 11,3 cm.  
Monté sur carton,  
31 x 24 cm à bords  
arrondis. Dédicace auto-  
graphe signée à l'encre  
sur le montage :  
« A Gaston, Marcel  
Proust ».

55 000 €

## Marcel Proust pendant son service militaire (photographie anonyme)

Cette photographie montre Marcel Proust âgé de dix-huit ans, lors de son volontariat à Orléans, entre 1889 et 1890. Il existe plusieurs clichés de Proust devant cette même treille, en manteau ou redingote militaire, coiffé ou non d'un képi.

Il est ici photographié en pied, tête nue, souriant légèrement, le visage tourné vers la gauche, tenant une fine canne de jonc dans les mains, vêtu d'un paletot blanc à capuche.

La photographie est dédicacée à son grand ami de l'époque, qui deviendra un auteur dramatique à succès, Gaston Arman de Caillavet. Proust avait fait la connaissance de Gaston dans le salon de sa mère, Mme Arman, qui sera elle-même un des modèles de Mme Verdurin.

Alors qu'il accomplit son service militaire d'un an comme « volontaire » au 76<sup>e</sup> régiment d'Infanterie d'Orléans, Marcel Proust se lie d'une amitié profonde, qui ressemble beaucoup à de l'amour platonique avec Gaston Arman de Caillavet (1869-1915 – la particule, ajoutée plus tard, est d'emprunt). Gaston de Caillavet est, sans aucun doute, l'un des amis qui aura le plus compté dans l'existence de Proust, lequel se retrouvera plus tard dans l'un des personnages essentiels de la *Recherche*, Saint-Loup, et son épouse, Jeanne Pouquet, dans celui de Gilberte Swann, formant avec Proust lui-même un étrange « ménage à trois ». Cette passion pour Gaston Arman ne se dénouera véritablement qu'avec la mort de celui-ci, après une longue maladie en 1915, qui affligera totalement Proust. Apprenant sa mort, Proust écrivit ces mots à sa veuve : « Non je ne peux pas croire que je ne reverrai jamais Gaston, pensez que je l'ai connu et adoré même avant qu'il vous connût ! que le seul nuage qu'il y ait jamais eu entre nous est venu de ce que nous étions tous les deux follement amoureux de vous (...) quelle absurdité que ce soit moi le malade, l'inutile, le bon à rien qui reste (...) ».

Inutile d'insister sur la rareté des photographies dédicacées par Marcel Proust.

Provenance : succession André Maurois.







Non datée. Négatif sur  
plaque de verre,  
30 x 24 cm. Manque dans le  
coin supérieur droit.

5 500 €

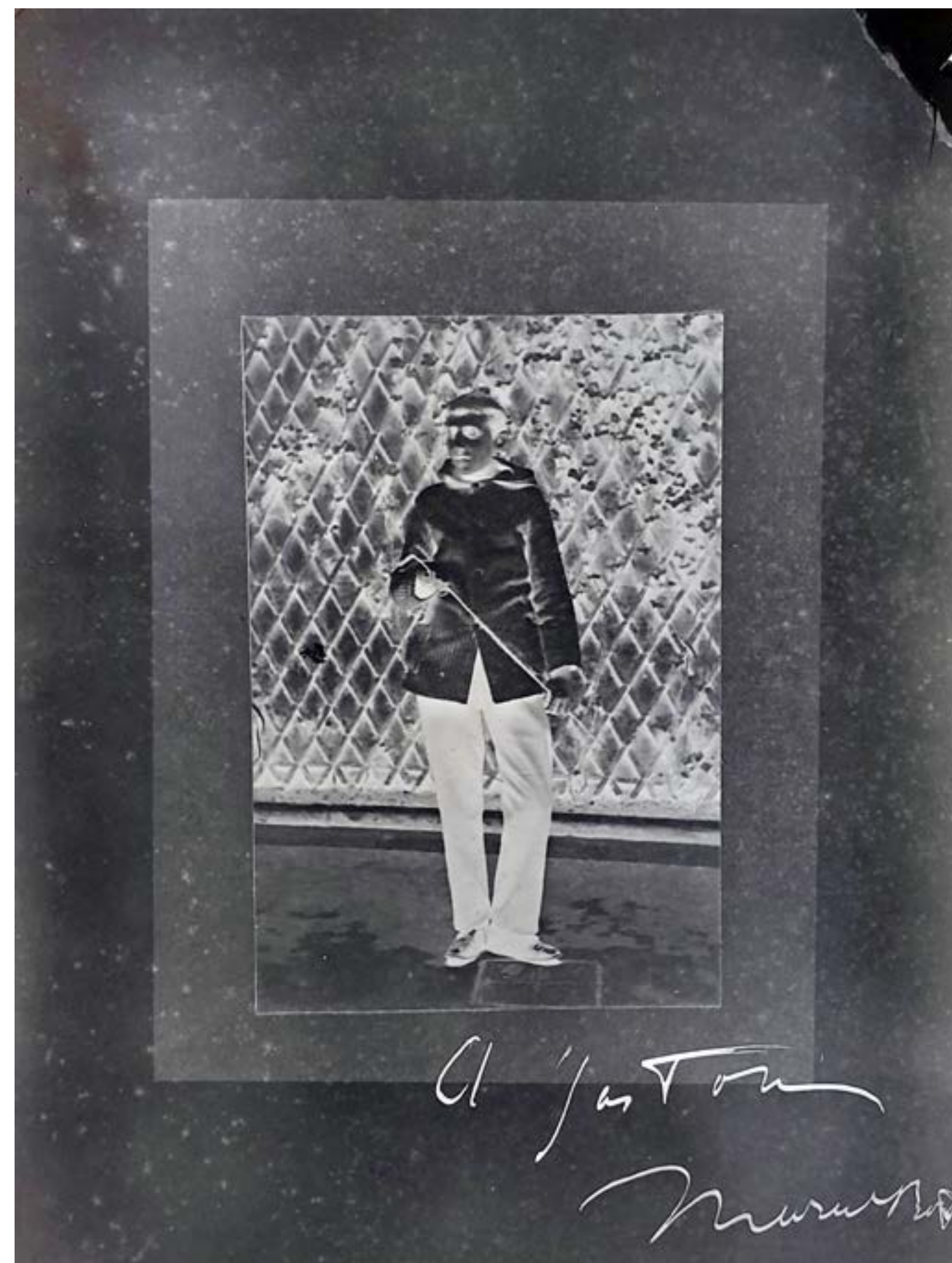
### Marcel Proust pendant son service militaire (négatif sur verre)

Cette plaque, comme les suivantes, provient de succession de Madame André Maurois, c'est-à-dire Simone de Caillavet (1894-1948), la fille de Gaston Arman de Caillavet, à qui est dédiée l'épreuve. Celle-ci inspirera des traits à mademoiselle de Saint-Loup dans la *Recherche*.

Il s'agit d'une plaque sèche à la gélatine, par opposition aux plaques au collodion humide, qui présentent un aspect brun jaunâtre et furent peu à peu remplacées à partir des années 1880 par ces plaques sèches qui offrent des tons noirs, gris et clairs très précis comme on le voit sur celle-ci. Ces plaques elles-mêmes commencèrent à être abandonnées au profit des négatifs papier vers la fin du siècle (sauf pour les photographies à usage scientifique en raison de leur précision).

On peut donc penser que ces plaques représentant les photos avec leur dédicace ont été réalisées très tôt (en tout cas du vivant de Marcel Proust) à la demande de la famille Caillavet afin de préserver et de pouvoir reproduire ces précieux documents.

Provenance : succession André Maurois.



181



182

Non datée. Négatif sur  
plaque de verre,  
30 x 24 cm.

5 500 €



### Marcel Proust pendant son service militaire (négatif sur verre)

L'intérêt de ces plaques de verre, outre leur caractère d'objet unique, est d'offrir des images troublantes, détachées de tout contexte réaliste. Ainsi la treille prend-elle ici des allures de décor de science-fiction tandis que Marcel Proust lui-même, avec ses deux orbites et sa bouche blanches dans un visage entièrement noir apparaît comme grîmé façon *blackface*.

Provenance : succession André Maurois.



183

Non datée. Négatif sur  
plaque de verre,  
30 x 24 cm.

5 500 €



### Marcel Proust pendant son service militaire (négatif sur verre)

Sur celle-ci, le procédé transforme Marcel Proust en une statue de pierre ou un bloc de marbre, impression accentuée par la pose qui fait penser à quelque effigie d'église.

Provenance : succession André Maurois.





184

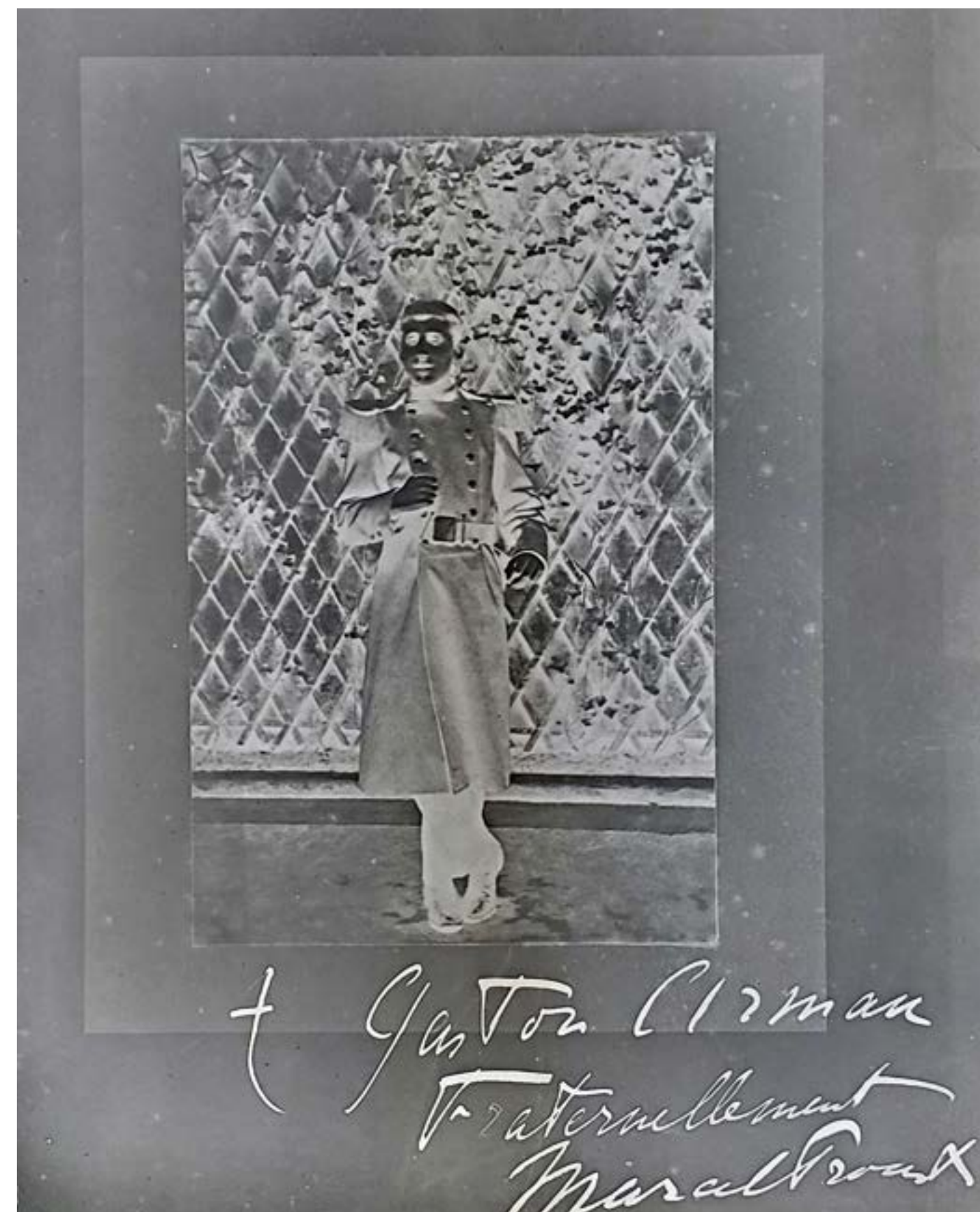
Non datée. Négatif sur  
plaque de verre,  
30 x 24 cm.

5 500 €

### Marcel Proust pendant son service militaire (négatif sur verre)

**L**a photographie de Marcel Proust sur son lit de mort par Man Ray reste à juste titre célèbre. Avec cette plaque on tient une « solarisation » proustienne comme il aurait pu en réaliser.

Provenance : succession André Maurois.



185



Marcel Proust, sur une banquette. [Vraisemblablement le 27 juillet 1896]. Tirage argentique d'époque (10,8 x 7,6 cm). Argenture, pliure au coin supérieur droit, petit manque au coin inférieur droit.

30 000 €



## Marcel Proust par Otto

**L'un des portraits les plus connus de Marcel Proust : une icône proustienne.**

Ce portrait fait partie d'une série d'au moins quatre poses différentes, où l'on voit Proust assis sur une banquette de style Louis XVI (le bras posé sur l'accoudoir, le menton appuyé sur sa main, de dos, etc.). Il s'agit vraisemblablement des clichés que Proust fit réaliser le 27 juillet 1896 par Otto afin de pouvoir fournir un portrait à Maurras pour illustrer un article que ce dernier voulait consacrer aux *Plaisirs et les Jours* (reproduit par Abraham, pl. XXV ; voir Kolb, II, n° 50 et 51).

La multiplicité de ces poses parfois incongrues incite à penser qu'elles sont celles que Proust évoque encore vers le 15 août 1896 à Lucien Daudet : « *Voulez-vous que je vous fasse envoyer une photographie de chez Otto. Non, vous viendrez plutôt choisir, il y a un tas de poses ridicules* » (Kolb, XXI, p. 576).

Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso.

Références : Rey, repr. p. 75 (variante repr.). -- Picon, repr. p. 74. -- Cattai, n° 48. -- Univers de Proust, repr. p. 63. -- Naturel, repr. p. 119.



## Marcel Proust (photographie anonyme)

Protégé du soleil par son canotier, la tête penchée, Proust porte un paletot trop grand pour lui et se tient debout aux côtés d'un inconnu sur un quai de gare. Sa tenue est inhabituellement relâchée. Derrière lui à sa droite on dirait que les deux personnages (un père et son fils) on profité de l'occasion pour se faire prendre en photo.

En 1965, l'exposition de la Bibliothèque nationale présentait cette photographie en estimant qu'elle avait été prise « *sans doute vers 1893 sur un boulevard en bordure de mer* » ; M. Naturel pense pouvoir la situer à Cabourg, vers 1896. Cependant, c'est sur un quai de gare que Marcel Proust est ici saisi par l'objectif du photographe anonyme, non sur un boulevard (on distingue les rails à droite et d'autre voyageurs qui comme lui attendent l'arrivée du train, à gauche) ; à l'époque, il n'y avait pas de gare à Cabourg, les voyageurs descendaient à Dives, et de patientes recherches ont montré qu'il s'agit bien de la station en question.

Seul tirage connu. Provenance : Suzy Mante Proust.

Exposition : B.N.F., n° 104. Références : Naturel, repr. p. 69. -- Picon, repr. p. 72.

Tirage albuminé d'époque (10,7 x 8 cm), contrecollé sur carton fort (20 x 17 cm).

15 000 €







188

[Décembre 1891 ?]. Tirage argentique d'époque. Format cabinet (18,8 x 15,8 cm), contrecollé sur carton fort. Traces de pliures, tache dans la partie supérieure droite (ancienne, elle est reproduite dans Rey, Bloch-Dano, etc., et effacée par Naturel).  
Exposition : B.N.F., n° 208 (repr. pl. VII).  
Références : Rey, repr. p. 39. -- Album Pléiade, repr. p. 115. -- Naturel, repr. p. 66. -- Picon, repr. p. 58. -- Cattau, n° 58. -- Bloch-Dano, repr. dans le cahier central, n. p. - Marcel Proust et les Peintres, repr. p. 59.

22 000 €

### Marcel Proust avec sa mère et son frère (photographie anonyme)

**B**eau portrait de famille. Dans le coin supérieur droit, gommée, l'annotation « *xbre / 91* » pourrait dater cette photographie, dont la datation diffère selon les critiques, qui n'avaient pu voir cette inscription : si certains la datent effectivement de 1891 (Rey, Painter), E. Bloch-Dano pense que sa date se situe « *vers 1895* », tandis que M. Naturel précise qu'elle fut faite le 7 janvier 1892 à l'occasion du mariage du philosophe Henri Bergson avec leur cousine Louise Neuberger (dont Proust fut garçon d'honneur) et que le catalogue de la B.N.F. donne comme date « *vers 1896* ».

Marcel Proust, les yeux écarquillés, une ébauche de sourire aux lèvres, a cet air un peu lunaire qu'on lui voit sur plusieurs photographies. Son frère, beaucoup plus nonchalant, a un côté séducteur. Au centre, la figure maternelle, toute de noir vêtue, au visage à la fois sévère et doux.

Provenance : Suzy Mante Proust.



189



Vers 1896. Tirage albuminé d'époque. 13,8 x 10 cm, contrecollée sur un carton au nom du photographe au verso (Otto, 3 place de la Madeleine Paris).

Découpée en ovale par Jacques Guérin.

15 000 €



### Marcel Proust par Otto

Cette photographie compte parmi les portraits les plus emblématiques de Marcel Proust. Otto Wegener (1849-1922) comptait parmi les photographes les plus renommés de Paris, et le romancier se rendit à son atelier de la place de la Madeleine à plusieurs reprises. Au cours de cette même séance, celui-ci prit plusieurs clichés de Marcel Proust assis sur cette même chaise, sous des angles différents (voir plus bas). Tourné vers l'objectif, soigneusement coiffé avec une petite mèche qui fait comme un accroche-cœur. La main droite dans sa poche, les jambes croisées, le bras gauche replié sur sa poitrine, il a la bouche légèrement ouverte, comme sur le point de parler. Très à son aise, élégant, il fait parfait homme du monde.

Provenance : Jacques Guérin.



### Jeanne Proust (anonyme)

Beau portrait de la mère du romancier appuyée sur une colonne. La tête reposant sur son poing, de trois quarts, dans une lourde robe, elle prend un air rêveur.

« - Qu'as-tu fait de moi ! qu'as-tu fait de moi ! » Si nous voulions y penser, il n'y a peut-être pas une mère vraiment aimante qui ne pourrait, à son dernier jour, souvent bien avant, adresser ce reproche à son fils. Au fond, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons... » (« Sentiments filiaux d'un parricide », 1907).

Cattai, n° 6.

Provenance : Suzy Mante Proust

[Vers 1870]. Photographie originale. Tirage albuminé d'époque. Format carte de visite (9,1 x 5,4 cm), contrecollé sur carton fort. Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso.

8 000 €







Mai 1921. Tirage argentique d'époque (37,8 x 9,3 cm environ), contrecollé sur carton fort. Partie d'une photographie plus large, découpe irrégulière sur le bord droit.

39 000 €

## Marcel Proust sur la terrasse du Jeu de paume (photographie anonyme)

**T**rès précieux tirage original, en grand format de l'une des dernières photographies de Marcel Proust.

Cette photographie fait partie des dernières que l'on ait de Marcel Proust. On ne connaît de lui aucune autre photographie prise entre 1913 et cette date. Elle fut prise, sur la terrasse du jeu de Paume, où l'écrivain s'était rendu en mai 1921 visiter l'exposition consacrée aux peintres hollandais, dans laquelle il voulait revoir la *Vue de Delft* de Vermeer. Il était accompagné de Jean-Louis Vaudoyer, qui est peut-être l'auteur du cliché, à moins qu'il n'ait figuré à ses côtés sur la partie découpée.

« *Voulez-vous y conduire le mort que je suis et qui s'appuiera sur votre bras* », écrivit-il à son ami. Et Céleste rapporte : « *Il avait eu des vertiges pendant la visite de l'exposition. Je ne crois pas qu'il soit allé jusqu'à s'évanouir comme on l'a dit.* »

On sait que le romancier s'inspira de cet épisode pour la mort de Bergotte dans la *Recherche* : « *Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. [...] Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard [...] au précieux pan de mur jaune. [...] Cependant, il s'abattit sur un canapé circulaire [...]. Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort.* »

Volonté de donner le change ? Ce qui frappe sur cette photo, c'est au contraire l'air martial que prend Marcel Proust. Il se redresse, bien droit, le menton levé, comme à la parade. Cette attitude raide lui donne un peu l'air d'un mannequin.

Cette épreuve est l'unique tirage original connu de cette photographie souvent reproduite d'après un contretypé retouché.

Provenance : collection Mante-Proust.





194

Mai 1921. Tirage argentique d'époque. Médaillon (environ 12,5 x 10,5 cm), bord irréguliers (découpe pour encadrement). Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso.

Exposition : B.N.F., n° 509.

Références : Naturel, repr. p. 159. - Rey, repr. p. 93. - Album Pléiade, repr. p. 269. - Picon, repr. p. 204.

22 000 €



### Marcel Proust (photographie anonyme)

**C**ette photographie fut prise le même jour que la précédente, dans le jardin des Tuileries, par une belle journée de soleil. Assis sur un banc, Marcel Proust fait face au soleil, une partie de son visage dans l'ombre. Sous sa moustache noire il esquisse un sourire qui laisse entrevoir ses dents.

Là encore, nulle trace de fragilité. Marcel Proust a l'air au contraire très en forme, satisfait, jouissant du soleil. On perçoit néanmoins quelque chose d'un peu raide dans son maintien, qui trahit une fois de plus la gêne qu'il éprouvait à se laisser photographier.

Provenance : Suzy Mante Proust.



Tirage argentique postérieur à l'estompe. Feuille : 28,5 x 18,5 cm.

5 000 €

### Marcel Proust dans le jardin des Tuileries.

**T**irage argentique détourné de la photographie précédente sur papier Canson fort (28,5 x 18,7 cm). Timbre humide de la collection Suzy Mante-Proust au verso.



195





Tirage à la gamme  
bichromatée. 11,5 x 10 cm.  
Format du carton : 28 x  
17 cm.

5 000 €

### Marcel Proust dans le jardin des Tuileries

**T**irage en bistre (tirage à la gamme bichromatée) annoté à la mine de plomb « Reprod. P. Lima ».

Timbre humide de la collection Suzy Mante-Proust au verso.



### Marcel Proust par Otto, tirage de Man Ray

**R**etirage réalisé par Man Ray d'une célèbre photographie de Marcel Proust, prise par le photographe Otto, vers 1896, représentant le jeune écrivain assis sur une chaise, jambes légèrement croisées.

Proust est vêtu d'un costume trois pièces et porte une lavallière à motifs, fixée par un camée.

Une mèche s'échappe de sa coiffure légèrement gominée et séparée par une raie centrale. La main droite est glissée dans la poche de son pantalon, tandis que l'autre, index posé contre sa joue, soutient le menton. Faisant face à l'objectif, Proust arbore ici une expression qu'on lui connaît bien, entre gravité et perspicacité, et un regard à la fois sérieux et mélancolique.

Man Ray, arrivé à Paris en 1921 et installé rue Campagne-Première dès le mois de juillet 1922, ne connaissait pas Proust, mais c'est sur les instances de Jean Cocteau qu'il se rendit au domicile de l'écrivain, au lendemain de son décès et qu'il prit la célèbre photographie mortuaire de Proust. C'est probablement à cette occasion qu'il put reproduire certains documents comme cette photographie, dont l'original est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale.

Années vingt. Tirage  
argentique d'époque,  
11,4 x 9,3 cm, avec cachet  
du photographe au dos.

Epreuve en excellente  
condition.  
Le fond clair devant le-  
quel pose l'écrivain est  
très légèrement marqué de  
fines striures et deux mi-  
nuscules taches

12 000 €





198

1892. Tirage argentique  
postérieur.  
14,8 x 11,7 cm. Annotation  
autographe de Simone  
André-Maurois au dos:  
*Marcel Proust et ses amis  
au tennis du boulevard  
Bineau, à Neuilly-sur-  
Seine, en 1892.*

3 500 €

## Marcel Proust au tennis (photographie anonyme)

Moins célèbre que la précédente, cette photographie prise au même endroit montre un Marcel Proust, tout différent. Il ne fait plus le malin mais arbore au contraire un air un peu ahuri, au second plan, comme étranger au groupe.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



199





Vers 1895. Tirage argentique légèrement postérieur. 17,7 x 11,5 cm. Diverses indications au dos.

6 000 €



### Marcel Proust par Otto

Cette photographie fut prise lors de la même séance que celle où l'on voit Marcel Proust en compagnie de Robert de Flers et Lucien Daudet. Le romancier est assis de trois quarts, le dos tourné à l'appareil, jambes croisées, la main gauche posée sur le col de sa veste. Il fait très dandy, un peu évanescent malgré sa moustache, ses cheveux et son œil noirs.

Le photographe Otto exerçait place de la Madeleine et Proust s'y rendit à plusieurs reprises. On connaît un autre cliché pris lors de cette même séance de pose : Proust y apparaît dans la même tenue vestimentaire, mais il se tient légèrement plus alangui, et le cadre plus large permet de voir un siège d'inspiration ottomane sur lequel il est assis.



### Marcel Proust par Man Ray

Très précieux et émouvante photo.

Proust présente son profil gauche, sa tête seule émergeant du drap et reposant sur un oreiller. Il a les traits creusés par la mort, et une barbe assez longue. Bien qu'il fût âgé de 52 ans au moment de sa mort, sa barbe et ses cheveux sont de jais. Ses traits expriment une dignité un peu sévère ; on peut y lire l'apaisement de l'écrivain, qui a dit à Céleste au printemps : « Cette nuit, j'ai mis le mot "fin". [...] Maintenant, je peux mourir ». On distingue en arrière-plan le papier peint à rayures de la chambre de l'écrivain, rue Hamelin.

Dans son petit texte intitulé « Note concernant trois photos de Marcel Proust », Robert Valançay, poète proche des surréalistes, rapporte les propos de Man Ray retraçant les circonstances dans lesquelles cette photo fut prise : « C'était un dimanche matin. Je venais de me lever lorsque Cocteau est arrivé à mon atelier et m'a dit : "Il faut aller tout de suite photographier Marcel Proust sur son lit de mort, car il va être enterré demain." [...] En route Cocteau m'a précisé : "Cette photo ne devra avoir aucune fin publicitaire. Elle n'est pas destinée à la presse. Il faudra n'en tirer que trois épreuves : une pour la famille, une pour moi et une pour vous si vous voulez." »

Man Ray précise à Robert Valançay : « J'ai fait, selon mon habitude, deux poses, et conformément à ce dont nous étions convenus avec Cocteau, je n'ai tiré que trois épreuves de la meilleure ». Cette photographie est l'une des seules images de Proust sur son lit de mort, avec deux dessins de Dunoyer de Segonzac et Paul-César Helleu.

28 000 €

Photographie de Marcel Proust sur son lit de mort [19 novembre 1922] Tirage argentique d'époque au format du négatif. 8,7 x 12 cm. Montée sur carton 29 x 22,5 cm avec tampon « Photograph by Man Ray » au dos.





202



Photographie de Marcel Proust sur son lit de mort [19 novembre 1922] Tirage argentique entre 1951 et 1976 (du vivant de Man Ray) d'après le négatif, 19,8 x 25,5 cm. Tampon « *Reproduction interdite / Man Ray Paris* » au dos.

15 000 €

### Marcel Proust par Man Ray

**S**ur cette épreuve, le cadre est resserré sur le seul visage de Proust, rendu ainsi d'autant plus impressionnant.

Dans *L'Ange de la nuit*, Giovanni Macchia a, de façon très belle, souligné l'importance de cette photographie, la seule qui restitue la vérité de l'écrivain : « *Ce visage maigre et barbu d'ascète, d'une extraordinaire pureté, ce n'était plus le compagnon de chaîne de l'artiste. Il témoignait de ce que son hôte avait fait mourir au cours de tant d'années de luttes et de souffrances. Dans le sacrifice illimité à un monde éloigné de celui de ses amis d'un temps, l'œuvre entrain dans le donné (...) d'un corps différent. L'image de l'homme et celle de son œuvre coïncidaient parfaitement.* »



203



### Marcel Proust sur son lit de mort (attribué par certains à Man Ray et par d'autres à Emmanuel Sougez)

**C**ette photographie montre la dépouille de Marcel Proust de face. Les fleurs posées sur le drap sont bien visibles, comme les barreaux à la tête du lit.

A propos de cette photo et de la suivante, certains affirment qu'il s'agirait du photographe Emmanuel Sougez, photographe publicitaire qui fonda le service photographique de *L'Illustration* en 1926. Les arguments mis en avant pour lui attribuer ces photographies se fondent sur la reproduction de cette image dans le numéro de *France-Illustration* du 5 mars 1949, p. 226. Elle y figurait sous une reproduction de la gravure de Paul Helleu et était accompagnée de la légende suivante : « *Appelé au chevet de Marcel Proust pour prendre un croquis de l'écrivain sur son lit de mort, le peintre Paul Helleu y rencontra Emmanuel Sougez. Helleu grava l'eau-forte que nous reproduisons ci-dessus. Le cliché de Sougez (ci-contre) montre en réalité le même côté du visage de Marcel Proust, la gravure à l'eau-forte inversant, en effet, le dessin.* » Ces images illustraient la publication en exclusivité d'extraits du livre d'André Maurois, *A la recherche de Marcel Proust*.

Provenance : Collection Mante-Proust. Cattai, repr. n° 74 (présenté comme anonyme). Naturel, p. 92.

Novembre 1922. Tirage argentique d'époque. 16,6 x 21,7 cm. Contrecollé sur une feuille de papier Canson et entouré d'un liseré de vélin. Cachet : « *Collection personnelle de Mme Mante Proust. Tous droits de reproduction interdits* ».

26 000 €





204

Novembre 1922. Tirage argentique d'époque. 16,8 x 21,5 cm. Contre-collé sur une feuille de papier Canson et entouré d'un liseré de vélin.

25 000 €

### Marcel Proust sur son lit de mort (attribué par certains à Man Ray et par d'autres à Emmanuel Sougez)

Cette deuxième photographie, presque identique à celle de Man Ray, s'en distingue par quelques points : un cadrage un peu plus large et la présence de fleurs ou branchages sur le côté du lit.

Elle illustre parfaitement l'impression de François Mauriac : « *Je suis allé le voir sur son lit de mort rue Hamelin ... un homme qui donnait vraiment l'impression d'un dépouillement total... on peut dire que c'était ce qui restait de quelqu'un qui avait laissé son œuvre le dévorer jour après jour.* »

Cette épreuve très précieuse a été conservée dans la famille de Proust jusqu'en 2016.



205



206

Héliogravure d'après une photo du studio Hermann & Cie.  
9 x 5,5 cm.  
Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Marcel Proust et son frère Robert.*

500 €



### Marcel Proust et son frère Robert

**P**lusieurs prises de vue furent faites durant cette séance de 1882 environ, Marcel se trouvant tantôt à gauche, comme ici, tantôt à droite. Le studio Hermann & Cie se trouvait 20, rue de la Chaussée d'Antin

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Héliogravure d'après une photo de Paul Boyer.  
9 x 5,8 cm.  
Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Marcel Proust en 1892.*

450 €

### Marcel Proust en 1892

**P**aul Boyer prit la succession d'Otto van Bosch en 1888. Agé de 21 ans, Marcel Proust est ici entre l'adolescence et l'âge adulte. Sa récente moustache semble rapportée sur son visage encore enfantin, côté renforcé par l'ondulation des cheveux, qui disparaîtra bientôt. Toujours ces grands yeux et cet air un peu bêta qui dissimule une sensibilité et une acuité comme il est peu d'exemples.

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



207





208

Héliogravure d'après une  
photographie d'Otto.  
9 x 6,7 cm.  
Annotation au dos de la  
main de Simone André-  
Maurois : *Marcel Proust*  
vers 1905.

---

800 €



### Marcel Proust en 1896

**C**ette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Héliogravure d'après une  
photo de Pierre Petit.  
9 x 5,4 cm.  
Annotation au dos de la  
main de Simone André-  
Maurois : *Madame Adrien*  
*Proust, née Jeanne Weil.*

---

600 €

### Jeanne Proust

**L**a photographie fut prise vers 1890. Dans un passage du *Contre Sainte-Beuve*, Marcel Proust évoquant les traits de sa mère parle des : « *belles lignes de son visage juif, tout empreint de douceur chrétienne et de courage janséniste* ».

Cette photo est l'une des rares sur laquelle on la voit sourire et où sa bonté apparaît avec évidence.

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



209



210

Années vingt. Tirage  
argentique d'époque.  
24 x 18 cm.

1 400 €



### Photographie originale du portrait de Proust par Jacques-Emile Blanche

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois,  
née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de  
Proust.



Héliogravure d'après une  
photographie de Paul  
Nadar. 14,3 x 10,3 cm.  
Annotation au dos de la  
main de Simone André-  
Maurois : *Le Professeur  
Adrien Proust.*

600 €

### Le docteur Adrien Proust

« Je bénis maintenant ces heures de maladie passées à la maison qui  
m'ont fait tant profiter de l'affection et de la compagnie de papa ces  
dernières années. Elles me semblent maintenant les années les plus  
heureuses, celles où j'ai été le plus près de lui », écrira Marcel Proust à  
Robert de Montesquiou à la mort de son père.

Le docteur Adrien Proust (1834-1903) est récemment revenu dans  
l'actualité comme précurseur de la théorie du confinement : « Une  
séquestration rigoureuse, l'interruption des communications par terre  
ou par mer ont réussi à préserver certains lieux ou certains pays », écri-  
vait-il en 1884.

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née  
Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



211





212

1901. Tirage argentique d'époque. 19,8 x 13 cm. Contrecollé sur le carton de photographe et dédié « A toi toute. Louisa. 12 janvier 1901 ».

12 000 €

## Louisa de Mornand par Emile Reutlinger

La dédicace s'adresse avec certitude à son amant Louis d'Albuféra. Louisa de Mornand (1884-1963) avait fait sa connaissance en 1900. Sa particule était purement factice (elle s'appelait Louise Montaud), tandis que le marquis, puis duc d'Albuféra descendait du maréchal Suchet, fait duc par Napoléon. Femme libre, elle vivait alors avec un Américain, qui repartit bientôt dans son pays avec le fils qu'il venait d'avoir d'elle. Lui occupait une place en vue dans les plus hauts cercles de la société parisienne.

Marcel Proust, qui les rencontra en 1902, fut un ami très proche des deux. Une relation « triangulaire » s'instaura même entre eux : « *Je compris que votre bonheur était le sien / Et j'ai fait consister le mien à voir le vôtre* », écrivit-il à Louis d'Albuféra. L'écrivain poussa le jeu assez loin allant jusqu'à écrire à Louisa ces vers : « *A qui ne peut avoir Louisa de Mornand / Il ne peut plus rester que le péché d'Onan.* »

Les commentateurs de Proust ont interprété ces déclarations ambiguës (« *j'aimerais mieux mourir que de lever les yeux sur la femme adoré d'un ami* » lui écrivit-il), comme un désir plus ou moins conscient de susciter la jalousie chez l'amant, afin de le rendre lui-même amoureux de lui. En effet, pour Proust l'amour naît de la jalousie et non l'inverse. Après la mort de Proust, Louisa laissa entendre qu'elle et lui auraient eu une relation charnelle, ce que rien ne vient étayer.

Le couple allait directement inspirer Marcel Proust pour décrire les amours de Saint-Loup et Rachel dans la *Recherche du temps perdu*. La pose, le sourire coquet, le manteau, le manchon, le chapeau, tout renvoie ici au monde décrit par Marcel Proust.



213



214

Vers 1885. Tirage  
argentique d'époque.  
22,4 x 16,8 cm. Monté sur  
le carton du photographe  
(32 x 21,5 cm).

6 500 €

## Bertrand de Fénelon par Eugène Pirou

**D**écrit par Paul Morand comme « *le ravissant homme blond aux yeux bleus, coqueluche des dames de 1900 qui a servi de modèle pour Saint Loup* », Bertrand de Fénelon inspira à Marcel Proust une « *affection vive* » qui suivit celle qu'il avait éprouvée pour Antoine de Bisbesco. C'est lui qui, selon l'anecdote célèbre, marcha sur les tables et les banquettes du restaurant Larue pour apporter son manteau à Marcel Proust. Proust l'évoque en ces termes : « *cette Sirène classique aux yeux bleus de mer qui vient en droite ligne de Télémaque* ». (Bertrand de Fénelon était en effet un descendant de l'auteur des *Aventures de Télémaque*.)

Il avait eu une liaison avec Louisa de Mornand, mais, ajoute Paul Morand, « *il devait bel et bien verser dans l'hétérodoxie, ou, plus exactement, le bimétallisme* ». La nature exacte des relations qu'il eut avec Proust est mal connue, car, après sa mort sur le front en 1914, sa famille détruisit une partie des lettres que lui avait adressées l'écrivain.

Toujours est-il que sa mort le laissa dévasté. En mai 1915, il écrivait à Clément de Maugny : « *Bertrand de Fénelon qui, quand tu as cessé de me voir, était devenu mon Clément et s'est montré pour moi un ami incomparable, Bertrand de Fénelon qui n'avait pas à être mobilisé et rendait plus de services où il était, a voulu partir et a été tué. Il y avait dix ans que je ne l'avais pas vu mais je le pleurerai toujours.* »

Magnifique photo de grand format représentant un Bertrand de Fénelon posant avec classe, debout en habit, les mains derrière le dos avec une moustache en accroche-cœur, jouant indubitablement au danfy. Peu courant.



215





1895. Tirage albuminé d'époque. 14,3 x 10 cm. Contrecollé sur le carton du photographe. Dédicace autographe à l'encre : « A mon meilleur ami, Marcel Mielvaque. Son frère de cœur et d'esprit C. de Brancovan. Le 24 février 95. »



### Constantin de Brancovan par Otto

7 500 €

Constantin de Brancovan (1875-1967) occupe une place importante dans la galaxie proustienne. Fils de la princesse de Brancovan, née Rachel Mursus, frère d'Anna de Noailles et d'Hélène de Caraman-Chimay, il dirigeait la revue *La Renaissance latine*, où Proust publia des extraits de *La Bible d'Amiens*.

Son amitié avec Proust, entamé dans les années 1896-1897, d'abord mondaine et intellectuelle, devint véritablement intime lorsque Proust découvrit que le prince était, comme lui, partisan du capitaine Dreyfus.

On le voit ici âgé de vingt ans, le côté princier du personnage étant atténué par un reste d'adolescence.



Années 1890. Tirage argentique d'époque. 14,5 x 10,5 cm. Contrecollé sur le carton du photographe. Dédicace autographe signée à l'encre : « En très ancienne et très affectueuse amitié. Hélène de Caraman-Chimay ».



### Hélène de Caraman-Chimay

par Reutlinger

4 500 €

Sœur du précédent, Hélène Bibesco Bassaraba de Brancovan (1860-1952) épousa Alexandre de Riquet, prince de Caraman-Chimay. Elle fut également la belle-sœur de la comtesse Greffulhe, qui inspira le personnage de la duchesse de Guermantes de la *Recherche*. Marcel Proust lui dédiera la préface de *Sésame et les lys* intitulée *Sur la lecture* : « A Madame la Princesse Alexandre de Caraman-Chimay, dont les Notes sur Florence auraient fait les délices de Ruskin, je dédie respectueusement, comme un hommage de ma profonde admiration pour elle, ces pages que j'ai recueillies parce qu'elles lui ont plu. / M.P. »



218

Non datée. Pastel gras sur carton (86 x 50 cm). Encadrement moderne, bordure de velours noir, baguette dorée. Signé de Ghislaine de Caraman-Chimay en bas à droite.

15 000 €

## Hélène de Caraman-Chimay par Ghislaine de Caraman-Chimay

**B**eau portrait en pied de celle qui inspira à Proust la duchesse de Guermantes. La comtesse est vue de dos, dans une robe pervenche à longue traîne, décolletée sur le dos, avec, aux épaules des sortes d'ailettes de papillon. Devant un grand miroir qui la reflète partiellement, elle est en train d'arranger d'une main délicate, un bouquet d'orchidées, posé sur un guéridon. Son visage d'une expression gracieuse, est tourné vers nous comme par un effet de surprise.

Cette œuvre est à rapprocher d'une photographie de Paul Nadar prise en 1896, dont certains détails, comme le motif de la robe, ont été modifiés.

Ghislaine de Caraman-Chimay (1865-1955) était la sœur cadette d'Hélène et fut dame d'honneur de la reine des Belges Elisabeth. S'adonnant à la peinture, elle fréquentait à Bruxelles l'atelier d'Ernest Blanc-Garin.



219





220

Tirage albuminé d'époque,  
14,5 x 10,5 cm collé sur  
un carton 16,4 x 10,9  
cm. Légende manuscrite  
au dos : « *Princesse de  
Chimay / avril 1897* ».   
Carton imprimé au nom du  
photographe.

12 000 €

## Clara Ward, princesse de Caraman-Chimay par Paul Nadar

Clara Ward eut une vie assez romanesque, qui croisa celle de Marcel Proust. Il n'est qu'à regarder cette photographie pour sentir que quelque chose en elle échappe au « monde » : un air un peu mutin, un parfum de liberté qui la fait comme légèrement déplacée dans la somptueuse robe qui l'habille et qui, sur elle, ressemble davantage à un costume qu'à un vêtement.

Elle était née aux Etats-Unis en 1873 dans une riche famille. En 1890, le prince Joseph de Caraman-Chimay, en voyage dans le pays, lui proposa le mariage. C'était le frère aîné d'Hélène, comtesse de Greffulhe.

Clara se trouva donc intégrée dans cette famille avec laquelle Marcel Proust entretenait des liens étroits. L'écrivain, d'après le témoignage de la princesse Bibesco, l'aimait beaucoup et il s'inspira d'elle pour le personnage de la cousine du baron de Charlus. Dans le roman, le baron déclare : « *Naturellement, je ne veux rien savoir de cette demeure qui s'est déshonorée, ni de ma cousine Clara de Chimay qui a quitté son mari.* »

La belle s'enfuit en effet en décembre 1896 avec un musicien tzigane rencontré dans un restaurant. On la retrouve plus tard sur la scène des Folies Bergère ou du Moulin Rouge.



221



222

1902. Tirage albuminé  
d'époque. 17 x 11,6 cm.  
Annotations manuscrites au  
dos.

4 500 €



### Anna de Noailles (photographie anonyme)

Voici les trois membres de la fratrie Brancovan réunis. Cette photographie très « grand monde » fut prise en 1902 dans la villa Bassaraba de la princesse mère de Brancovan, à Evian. La comtesse Mathieu de Noailles (troisième en partant de la gauche) y figure en compagnie de la princesse Hélène de Caraman Chimay, sa sœur, de l'écrivain Abel Hermant et du prince Constantin Bassaraba de Brancovan Bibesco, son frère.

Une photographie très proustienne. Elle fut d'ailleurs prise à la même occasion qu'une autre sur laquelle Marcel Proust et d'autres personnalités apparaissent.



### Armand de Guiche par Numa Blanc

Armand, duc de Guiche puis de Gramont (1879-1962) fut un autre ami de Proust dans les cercles mondains. Le romancier en a laissé un portrait dans son pastiche de Saint-Simon, vantant ses yeux « admirables avec un regard qui, bien que personne n'aimât autant que lui à se divertir, semblait percer au travers de sa prunelle, dès que son esprit était tendu à quelque objet sérieux ».

Il avait épousé Elaine de Greffulhe, mariage auquel assista Marcel Proust, qui lui écrivit peu après : « J'ai dit à madame Greffulhe que vous aviez envisagé votre mariage (des aspects seulement) comme une possibilité d'avoir sa photographie. Elle a ri si joliment que j'aurais voulu le lui redire dix fois de suite. Je voudrais bien que mon amitié avec vous me vaille ce privilège. »

1899. Tirage argentique  
d'époque.  
14,5 x 10 cm. Contrecollé  
sur le carton du photo-  
graphe. Signature et date  
autographes à l'encre :  
« Guiche 99 ».

6 500 €



223





Années 1890. Tirage albuminé d'époque.  
19,7 x 13 cm. Contre-collé sur le carton du photographe.  
Mention autographe au crayon bleu au dos :  
« Salammbô ».

2 800 €



### Lucienne Bréval par Benque

**D**e son vrai nom Berthe-Agnès-Lisette Schilling, Lucienne Bréval (1869-1935) fut une cantatrice appréciée de Proust. En 1893, il admira sa création de Brünnhilde dans *La Walkyrie*.

Proust noua des liens personnels avec elle car elle était la compagne de son ami Antoine Bibesco, elle le renseignait sur ses collègues ou les spectacles. En 1911, à la mort du père de Lucienne, il lui écrivit : « *L'isolement, l'absence n'ont pas affaibli mes sentiments pour vous et je penserai plus à vous maintenant puisque vous êtes triste...* »

Avec Sarah Bernhardt, elle est un des modèles de la Berma .



Années 1890. Tirage au citrate d'époque.  
Ovale, 10,5 x 14 cm. Signature du photographe gaufrée sur le carton.

2 000 €



### Lucienne Bréval par Serge Gevella

**T**rès belle photographie un peu pictorialiste de la cantatrice à son piano.



226

Années 1890. Tirage albuminé d'époque.  
15 x 10,3 cm. Contre-collé sur le carton du photographe.  
Mention autographe au crayon au dos : « *Salammbô* ».

2 400 €



### Lucienne Bréval par Benque

**L**a cantatrice est revêtue du costume de scène qu'elle portait dans *Salammbô*, l'opéra d'Ernest Reyer, dont elle interpréta le rôle-titre en 1892 puis en 1899.



227



Début des années 1890.  
Tirage albuminé d'époque.  
27,5 x 19 cm. Monté sur le carton du photographe.  
Signature autographe à l'encre : « *Gabrielle Reju dite Réjane* ».

4 000 €

### Réjane par Reutlinger

**O**n sait que Marcel Proust s'est inspiré de Réjane (et de Sarah Bernhardt) pour créer le personnage de La Berma. Il la vit pour la première fois sur scène en 1903, dans *Germinie Lacerteux*. Et, bien des années plus tard, elle lui loua provisoirement un appartement rue Laurent-Pichat.

Cette très belle photographie de grand format a été prise au début de sa carrière.





1890. Tirage albuminé  
d'époque. 15 x 10,5 cm.  
Contrecollé sur le carton  
du photographe.

2 500 €



### Sarah Bernhardt par Paul Nadar

**A**vec Réjane, Sarah Bernhardt fut l'autre modèle de La Berma. Elle était par ailleurs proche de Reynaldo Hahn, qui a écrit sur elle un livre de souvenirs, *La Grande Sarah*.

C'est pour celle qui fut sans doute la plus grande tragédienne de son époque que Jean Cocteau inventa l'expression de « monstre sacré ».

Ce plan plus rapproché offre une magnifique image du visage de l'actrice. Loin des expressions théâtrales qu'elle arbore lorsqu'elle est photographiée dans l'un de ses rôles, elle présente ici la vérité de sa personne : une femme belle, décidée, intelligente.



Vers 1890. Tirage albuminé  
d'époque. 14,3 x 9,5 cm.

2 500 €



### Sarah Bernhardt (photographe non identifié)

**A**ssise sur un large et profond divan recouvert de coussins, Sarah Bernhardt prend une pose qu'elle affectionnait, de profil, les yeux levés au ciel, l'air inspiré.



230

1884. Tirage albuminé d'époque. 15 x 10,3 cm. Contrecollé sur le carton du photographe.

2 400 €



### Sarah Bernhardt dans *Théodora*

par Paul Nadar

**L**e drame de Victorien Sardou fut créé en 1884 au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec, bien sûr, Sarah Bernhardt dans le rôle-titre de l'impératrice de Byzance. Elle est ici dans sa tenue du quatrième tableau.

« C'est Mme Sarah Bernhardt, plus que *Théodora*, qui se roule et se déroule comme une couleuvre sur les coussins de ce trône ; c'est elle qui nous séduit et nous émeut par les grâces et par les grimaces de sa mimique, aussi bien que par les mélodies et par les éclats de sa voix », écrivit un chroniqueur de l'époque.



231



### Sarah Bernhardt dans *Théodora*

par Paul Nadar

**R**emarquable d'expressivité, cette photographie montre Sarah Bernhardt dans le quatrième tableau de la pièce de Victorien Sardou.

Sa position déhanchée, avec un bras tendu et l'autre replié, ses yeux inquiets levés au ciel ont quelque chose d'expressionniste avant l'heure.

1884. Tirage albuminé d'époque. 15 x 10,3 cm. Contrecollé sur le carton du photographe.

2 600 €





1880. Tirage albuminé d'époque. 10,5 x 14,3 cm. Contrecollé sur le carton du photographe avec la reproduction de sa signature.

2 600 €

### Sarah Bernhardt dans la *Dame aux camélias*

**S**arah Bernhardt interpréta pour la première fois le rôle de Marguerite Gautier en 1880. En 1912, âgée de 67 ans, elle le tint au cinéma dans le film d' André Calmettes et Henri Pouctal.

Ce cliché de 1880 est dû à Napoléon Sarony, photographe québécois qui s'installera à New York. L'actrice pose ici comme dans la scène finale, étendue morte sur son divan.



Vers 1890. Tirage albuminé d'époque. 13,5 x 9 cm. Contrecollé sur le carton du photographe.

2 600 €

### Sarah Bernhardt aux poules (W. & D. Downey)

**C**urieuse mise en scène montrant Sarah Bernhardt accroupie sur de la paille dans le studio du photographe londonien, sur fond de décor peint, en train de nourrir des poules.

Sa tenue, robe chargée et ombrelle, son teint diaphane, son air recueilli, presque éploré, ont peu à voir avec ceux d'une fermière, ce qui rend le tableau plaisamment incongru.

Un rôle de composition.



Tirage argentique des années trente. 8 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *La maison de la Tante Léonie.*

400 €

### Lieux proustiens : la maison de la tante Léonie

**L**a maison de la tante Léonie fut dans la réalité le domicile de Jules et Elisabeth Amiot, oncle et tante paternelle du futur écrivain. C'est là que le narrateur mange la si fameuse Madeleine.

Proust en donne une description à la fois précise et poétique : « *Son appartement particulier donnait sur la rue Saint-Jacques qui aboutissait beaucoup plus loin au Grand-Pré (par opposition au Petit-Pré, verdoyant au milieu de la ville, entre trois rues), et qui, unie, grisâtre, avec les trois hautes marches de grès presque devant chaque porte, semblait comme un défilé pratiqué par un tailleur d'images gothiques à même la pierre où il eût sculpté une crèche ou un calvaire.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Tirage argentique des années trente. 13,3 x 9 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *La petite porte verte à laquelle venait sonner Swann.*

550 €

### Lieux proustiens : la porte où sonnait Swann

« *Le monde se bornait habituellement à M. Swann, qui, en dehors de quelques étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vint chez nous à Combray, quelquefois pour dîner en voisin (plus rarement depuis qu'il avait fait ce mauvais mariage, parce que mes parents ne voulaient pas recevoir sa femme), quelquefois après le dîner, à l'improviste. Les soirs où, assis devant la maison sous le grand marronnier, autour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin, non pas le grelot profus et criard qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant « sans sonner », mais le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait : « Une visite, qui cela peut-il être ? » mais on savait bien que cela ne pouvait être que M. Swann.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.





Tirage argentique des années trente.  
8 x 13,3 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Le château de Tansonville.*

550 €

### Lieux proustiens : le château de Tansonville

**L**e château de Tansonville, à Combray, servit de modèle pour la demeure de Swann.

« ... cette demeure de Tansonville un peu trop campagne qui n'avait l'air que d'un lieu de sieste entre deux promenades ou pendant l'averse, une de ces demeures où chaque salon a l'air d'un cabinet de verdure, et où sur la tenture des chambres, les roses du jardin dans l'une, les oiseaux des arbres dans l'autre, vous ont rejoints et vous tiennent compagnie ... »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

### Lieux proustiens : le parc de Tansonville

**L**e parc de Tansonville fut dessiné par l'oncle de Marcel Proust. Proust l'évoque dès 1905 dans *Sur la lecture* : « *Je laissais les autres finir de goûter dans le bas du parc, au bord des cygnes, et je montais en courant dans le labyrinthe jusqu'à telle charmille où je m'asseyais, introuvable, adossé aux noisetiers taillés, apercevant le plant d'asperges, les bordures de fraisiers, le bassin où, certains jours, les chevaux faisaient monter l'eau en tournant, la porte blanche qui était la « fin du parc » en haut, et au-delà, les champs de bleuets et de coquelicots. Dans cette charmille, le silence était profond, le risque d'être découvert presque nul, la sécurité rendue plus douce par les cris éloignés qui, d'en bas, m'appelaient en vain, quelquefois même se rapprochaient, montaient les premiers talus, cherchant partout, puis s'en retournaient, n'ayant pas trouvé ; alors plus aucun bruit ; seul de temps en temps le son d'or des cloches qui au loin, par delà les plaines, semblait tinter derrière le ciel bleu, aurait pu m'avertir de l'heure qui passait.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente.  
8 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Entrée du parc de Tansonville.*

550 €



238

Tirage argentique des années trente.  
8 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Château de Méréglise.*

550 €

## Lieux proustiens : le château de Méréglise

Méréglise, proche d'Illiers, prend dans la *Recherche* la forme adoucie de Méséglise.

« *Il y avait autour de Combray deux «côtés» pour les promenades (...): le côté de Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait aussi le côté de chez Swann parce qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le côté de Guermantes.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



239

## Lieux proustiens : le parc de Méréglise

« *Comme mon père parlait toujours du côté de Méséglise comme de la plus belle vue de la plaine qu'il connût et du côté de Guermantes comme du type de paysage de rivière, je leur donnais, en les concevant ainsi comme deux entités, cette cohésion, cette unité qui n'appartiennent qu'aux créations de notre esprit. Mais surtout je mettais entre eux, bien plus que leurs distances kilométriques, la distance qu'il y avait entre les deux parties de mon cerveau où je pensais à eux, une de ces distances dans l'esprit qui ne font pas qu'éloigner, qui séparent et mettent dans un autre plan. Et cette démarcation était rendue plus absolue encore parce que cette habitude que nous avons de n'aller jamais vers les deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du côté de Méséglise, une fois du côté de Guermantes, les enferme pour ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaisables l'un à l'autre, dans les vases clos et sans communication entre eux d'après-midi différents.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente.  
8 x 13 cm. Inscription manuscrite au dos : *Allée du parc de Méréglise.*

550 €





240

Tirage argentique des années trente. 13 x 8 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Le pont Saint-Hilaire à Illiers (Combray).*

550 €



### Lieux proustiens : le pont saint-Hilaire à Illiers

« *Le plus grand charme du côté de Guermantes, c'est qu'on y avait presque tout le temps à côté de soi le cours de la Vivonne. On la traversait une première fois, dix minutes après avoir quitté la maison, sur une passerelle dite le Pont-Vieux. (...) Le Pont-Vieux débouchait dans un sentier de halage qui à cet endroit se tapissait l'été du feuillage bleu d'un noisetier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris racine.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



### Lieux proustiens : le clocher de Combray

« (...) *ces aspects du clocher de Combray dans les rues qui sont derrière l'église. Qu'on le vit à cinq heures, quand on allait chercher les lettres à la poste, à quelques maisons de soi, à gauche, surélevant brusquement d'une cime isolée la ligne de faite des toits ; que si, au contraire, on voulait entrer demander des nouvelles de Mme Sazerat, on suivit des yeux cette ligne redevenue basse après la descente de son autre versant en sachant qu'il faudrait tourner à la deuxième rue après le clocher ; soit qu'encore, poussant plus loin, si on allait à la gare, on le vit obliquement, montrant de profil des arêtes et des surfaces nouvelles comme un solide surpris à un moment inconnu de sa révolution ; ou que, des bords de la Vivonne, l'abside musculeusement ramassée et remontée par la perspective semblât jaillir de l'effort que le clocher faisait pour lancer sa flèche au cœur du ciel : c'était toujours à lui qu'il fallait revenir, toujours lui qui dominait tout, sommant les maisons d'un pinacle inattendu, levé devant moi comme le doigt de Dieu dont le corps eût été caché dans la foule des humains sans que je le confondisse pour cela avec elle.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente. 8 x 5,3 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois : *Illiers (Combray). Le clocher et la grosse tour.*

550 €



241



242



Tirage argentique des années trente. 13 x 8 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Le buisson d'aubépines décrit dans « Du côté de chez Swann ».*

550 €

## Lieux proustiens : les aubépines

*« Je le trouvai [le chemin] tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraiser. Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu'un souffle défait. »*

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



243

## Lieux proustiens : l'église de Combray

*« Et certes, plus tard, quand je me rappelais toutes les glorieuses absides que j'ai vues, il ne me serait jamais venu à la pensée de rapprocher d'elles l'abside de Combray. Seulement, un jour, au détour d'une petite rue provinciale, j'aperçus, en face du croisement de trois ruelles, une muraille fruste et surélevée, avec des verrières percées en haut et offrant le même aspect asymétrique que l'abside de Combray. Alors je ne me suis pas demandé comme à Chartres ou à Reims avec quelle puissance y était exprimé le sentiment religieux, mais je me suis involontairement écrié : « L'Église ! » »*

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente. 13,8 x 8,4 cm. Inscription manuscrite au dos : *Eglise d'Illiers. Chapelle de la Vierge.*

550 €





244

Tirage argentique des années trente.  
8,3 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos :  
*Vue générale d'Illiers (Combray).*

550 €

### Lieux proustiens : vue générale de Combray

**C**ette vue générale d'une petite ville sans grâce particulière, banale, fait *a contrario* ressortir le génie transfigurateur de Marcel Proust, qui a fait d'elle l'un des lieux les plus célèbres de la littérature mondiale.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



245

### Lieux proustiens : la maison natale d'Adrien Proust

**L**a rue d'Illiers dans laquelle naquit le père de l'écrivain est aujourd'hui baptisée rue du Docteur Proust et la maison porte une plaque à son effigie.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente.  
13,5 x 8 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos :  
*Maison natale du professeur Adrien Proust à Illiers.*

550 €



246



Tirage argentique sur  
carte postale. 13,3 x  
8,3 cm.

550 €

### Lieux proustiens : le pré catelan d'Illiers

**L**e pré catelan, à Illiers, deviendra dans la *Recherche* le parc de Swann. Proust, qui venait y jouer et y rêver enfant, a décrit dès *Jean Santeuil* cet « immense jardin qui, s'étendant d'abord en terre-plein devant le cours du Loir, s'élevait peu à peu, ici par de lentes montées, là par des escaliers de pierre conduisant à une grotte artificielle, jusqu'au niveau des plaines élevées qui commencent la Beauce et sur lesquelles il s'ouvrait par une porte à claire-voie ».

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



247

### Lieux proustiens : Suzy Mante-Proust, André et Simone Maurois à Illiers

**S**uzy (Adrienne de son prénom de baptême) Mante-Proust (1903-1986) était la fille unique de Robert, le frère cadet de Marcel Proust. L'une de ses filles épousa Claude Mauriac. André Maurois écrivit un bel essai *A la recherche de Marcel Proust*, publié en 1949 et toujours édité de nos jours.

Ce sont donc trois éminents gardiens de la mémoire proustienne que l'on trouve ici réunis sur les lieux mêmes de l'œuvre.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

1948. Tirage argentique des années trente. 5 x 8,2 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Suzy Mante-Proust, André et Simone Maurois à Illiers (Combray), en 1948.*

400 €





Carte postale.  
9 x 13,5 cm.

200 €

## Lieux proustiens : le Grand Hôtel d'Evian

**D**étruit en 1983, le Grand Hôtel d'Evian accueillit Marcel Proust à plusieurs reprises, notamment en 1903, où la famille Proust passa ses dernières vacances ensemble.. Son ami Clément de Maugny habitait tout près et, dans la préface de *Au royaume du bistouri*, Proust se remémore ses séjours dans la région : « *Que de soirs nous avons passés ensemble en Savoie, à regarder le Mont Blanc, devenir, tandis que le soleil se couchait, un fugitif Mont-Rose qu'allait ensevelir la nuit. Puis il fallait regagner le lac de Genève, et monter, avant Thonon, dans un bon petit Chemin de fer assez semblable à celui que j'ai dépeint dans un de mes volumes non encore parus, et que vous recevrez l'un après l'autre si Dieu me prête vie... Or le château de M., la vieille demeure des ancêtres de votre mari, était fort au dessous de Thonon mais enchâssé dans l'émeraude de ce pays admirable.* »

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

## Lieux proustiens : Cabourg

**S**i, à la différence d'Illiers, devenu Illiers-Combray, Cabourg n'a pas été rebaptisé Cabourg-Balbec, il n'en demeure pas moins que la ville tient, dans la *Recherche*, une place au moins aussi importante. La Promenade la mer, que l'on voit sur l'une de ces cartes, s'appelle toutefois aujourd'hui Promenade Marcel Proust.

Ces cartes postales, rigoureusement de l'époque où Proust fréquentait

Série de 6 cartes postales, dont 2 en couleurs.  
9 x 14 cm.  
Entre 1905 et 1914.  
Timbrées et écrites au verso.

2 000 €





l'endroit, montrent certains lieux qu'il a longuement évoqués : la Terrasse et la plage, la plage et le casino, la terrasse du Grand-Hôtel et l'escalier descendant aux cabines, la Promenade de la mer, la Digue, le Grand-Hôtel vu de la rue du Parc.

Il l'a célébrée de toutes les façons : « déjà des hôtels se construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent pas, quel délice

*d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives et si belles ! »*  
 « Depuis que je suis ici, je peux me lever et sortir tous les jours, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six ans », écrivait-il en 1907. Qui sait si, parmi les silhouettes de ces promeneurs que l'on voit déambuler sur ces vues ne s'est pas glissée celle de l'écrivain : trouvez Marcel !





252



## 109 volumes de la bibliothèque de Marcel Proust

### Présentation

Je reproduis sans le modifier ici le texte que j'avais écrit en introduction du catalogue que j'avais consacré à cette bibliothèque en 2005.

Il s'agit d'un ensemble de près de deux cents livres avec des envois à Marcel Proust. On croyait ces livres presque tous détruits. Ils avaient été conservés dans la famille, comportant d'ailleurs quelques ouvrages destinés au père, à la mère de Proust ou à son frère. Un ouvrage de 1890 est dédié par Paul Mariéton à Adrien Proust, père de Marcel Proust ; un autre est envoyé par Lucie Félix-Faure à Madame Jeanne Proust en 1901. Se trouvent aussi conservés des livres écrits par des membres de la famille : ceux de deux cousines, Mathilde Crémieux et Valentine Thomson, adressés à Marcel Proust respectivement en 1908, 1910 et 1911. On trouve aussi quelques ouvrages envoyés, après la mort de l'écrivain, à son frère : c'est le cas pour *Du chant* de Reynaldo Hahn, envoyé en 1923. De son côté, Jean Rostand dédicace *Pendant qu'on souffre encore* à Marcel Proust en 1920 puis ses autres ouvrages sur la biologie « *au professeur Robert Proust* » en 1930 et 1933. La plupart des auteurs étaient des proches de l'écrivain, ils constituaient en quelque sorte son premier cercle et beaucoup étaient également en relation avec sa famille, les envois sont d'une tonalité très amicale et affectueuse.

La majorité de ces volumes sont sur papier ordinaire, avec des couvertures usagées, ils ont été souvent coupés à la hâte et quelqu'un a sans doute voulu les préserver en les confiant au relieur dans les années 40-50. Petit détail troublant qui permet de dater cette opération : le relieur a utilisé comme macules des pages d'annuaire téléphonique mais aussi les pages d'un ouvrage de droit pénal publié sous Vichy qui comporte l'exposé de bon nombre d'articles antisémites qui se retrouvent ainsi en habillage provisoire de ces



253



précieux ouvrages ! Car pour une raison inconnue, le travail de reliure s'est brutalement interrompu, laissant ces volumes à divers stades d'une reliure inachevée. Certains volumes portent sur leur corps d'ouvrage cartonné le cachet de « R. Teulières, relieur, rue de l'Annonciation, Paris XVI<sup>e</sup> ».

On connaissait jusqu'à présent relativement peu de livres portant des envois à Marcel Proust. Rares sont ceux qui apparaissent dans les enchères ou les catalogues de libraires ; fait surprenant lorsque l'on sait que toute la correspondance de l'écrivain atteste du flot d'ouvrages reçus, lus et commentés.

On a cru longtemps avoir l'explication de cette absence grâce à Jacques Guérin. Deux ouvrages avec des envois de Robert de Montesquiou à Proust, *Les Chauves-souris* et *Les Hortensias bleus*, figuraient au catalogue de sa vente, « Très beaux livres des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Manuscrits », Paris, 4 juin 1986. A cette occasion Jacques Guérin écrivait :

« Les deux ouvrages décrits ci-après ont leur histoire qui mérite de prendre place dans la petite chronique littéraire et familiale de l'époque. Lors du déménagement, après son décès en 1935, de l'appartement du docteur Robert Proust, 2 avenue Hoche, tout fut partagé ou vendu. Seules restaient des épaves dont on ne voulait pas : la bibliothèque, le bureau, le lit et divers objets ayant appartenu à Marcel Proust. (...) Les livres provenant de chez Marcel Proust avaient été détruits et les dédicaces arrachées afin, disait-on, « que le nom ne traîne pas » (...) Seuls, oubliés par mégarde sur une cheminée, nos deux livres furent épargnés de la destruction grâce à l'employé préposé à la vente des meubles (...). »

Ainsi, se fiant au récit de l'employé qui s'était approprié les deux volumes de Montesquiou, Jacques Guérin croyait les autres livres détruits ou « les dédicaces arrachées ». Il n'en était rien, comme le montre l'initiative prise plus tard de leur donner une reliure, même modeste, en vue de leur seule conservation.

Près de deux cents livres qui resurgissent après si longtemps, c'est un événement. Bien qu'il s'agisse d'une toute petite partie des livres qui ont dû appartenir à l'écrivain, il est tentant de penser que leur préservation correspond à un choix de l'écrivain – choix entériné par la tentative de les faire relier en bloc – et que ce choix a d'abord été guidé par l'amitié. En effet cet ensemble n'est pas constitué des derniers livres reçus qui seraient restés presque par hasard près de son chevet et recueillis lors de sa disparition. Les livres d'après 1914 sont certes les plus nombreux mais il y en a d'autres bien antérieurs, parfois d'auteurs peu renommés.

Proust semble avoir conservé les livres de ceux qu'il aimait, sans tenir compte de la valeur intrinsèque des écrits. On trouve dans cette

bibliothèque tous les amis de longue date : Boylesve, Beaunier, Robert Dreyfus, Gabriel de La Rochefoucauld, Jean-Louis Vaudoyer, Fernand Vandérem, Georges de Lauris, Robert d'Humières, J.H. Rosny l'aîné, le fidèle complice Reynaldo Hahn, Claude Farrère, Edmond Jaloux, Louis de Robert. Il y a ceux qu'il avait connus dans ses années de jeunesse au lycée Condorcet : Daniel Halévy, Robert de Flers, Fernand Gregh, co-fondateurs avec lui de la petite revue littéraire *Le Banquet* en 1892 ; il y a ses relations « historiques » plus purement littéraires mais avec lesquelles il avait des affinités particulières de sensibilité : Julia et Léon Daudet, Francis Jammes, Anna de Noailles, Charles Maurras, Robert de Montesquiou. Sans doute aussi quelques envois particulièrement affectueux de gens presque inconnus relèvent-ils de ses amours secrètes : Jean de la Jaline écrit « ton ami aimé », « mon cher petit, écrit Lucien Daudet, comme je pense souvent à toi ». S'ajoutent les hommages de quelques jeunes écrivains qu'il connut sur le tard, tel Jean Paulhan qui lui dédicace trois de ses ouvrages sur grand papier, dont son premier roman « Le Guerrier appliqué ».

On a l'impression que l'écrivain tenait tout les fils de son monde intime réunis autour de lui : beaucoup des auteurs qui figurent dans cette bibliothèque l'accompagnèrent toute sa vie, entretenant avec lui une correspondance assidue, entourant de leur affection cet homme brillant qui semblait voué à demeurer un éternel amateur tandis qu'ils étaient, eux, des journalistes, critiques et écrivains à succès, reconnus, abondamment publiés. Lorsque Proust se révèle soudainement, à la fin de 1913, à la surprise générale, comme un auteur de génie, l'amitié de la plupart de ceux qui figurent ici ne lui fait pas défaut, elle en semble reconfortée, renforcée, pleinement exaucée.

Georges de Porto-Riche, l'un des plus fidèles amis, auteur dramatique à succès, résume le sentiment dominant à l'égard de Proust :

« A mon tendre ami Marcel  
Proust, avec beaucoup de joie  
de le voir célèbre et  
justement célèbre  
Georges P. Riche  
1920 »

Pour conserver la mémoire de cet ensemble unique, nous en donnons ci-après la liste exhaustive qui dans sa diversité et parfois la modestie de ses titres, fait revivre l'atmosphère amicale et littéraire de la planète Marcel Proust.

Jean-Claude Vrain (2005)





Paris, Fontemoing et Cie,  
1912.

In-12. 4 ff. n. ch.  
(bl., faux-titre, titre,  
dédicace), 161 pp. et 1  
f. n. ch. de table. Demi-  
chagrin vert, initiales  
« M.P. » dorées en pied  
du dos, tête dorée,  
couverture et dos (R.  
Teulières). Dos passé, 2  
taches au dos.

Edition originale.  
Exemplaire enrichi d'un  
envoi autographe signé  
à l'encre noire courant  
sur le premier feuillet  
blanc et le faux-titre :  
« Cher ami, c'est vous qui  
m'avez écrit - vous l'avez  
peut-être oublié, moi  
pas : "vous vous élevez  
au-dessus de l'inimitié,  
comme le goéland au-  
dessus de la tempête, et  
vous souffriez d'être  
privé de cette pression  
ascendante." A Marcel  
Proust, pour lire au lit  
(ou dormir debout). R.  
Montesquiou 1912 ».

15 000 €



## 6 exemplaires donnés à relier par Suzy Mante-Proust

### 1. Robert de Montesquiou Brelan de dames.

#### Long envoi plein de superbe à Marcel Proust.

*Brelan de dames* rassemble trois essais satiriques consacrés à des femmes écrivains : *Musées pour rire* (la marquise de Blocqueville), *Les Mirlitons azurés* (la duchesse de Rohan) et *La Shéhérazade de l'encre bleue* (Mme Bulteau).

Dans une lettre du 21 mars 1912, le comte annonçait l'envoi de ce livre : « Mais je vais vous envoyer un petit livre que, moi aussi, je fais paraître, correctement mais incorrigiblement. » Proust l'en remercia à deux reprises, déclarant : « Votre livre est mon divertissement et ma joie », et ajoutant « au reste vos essais historiques sont égaux à vos réussites romanesques ».

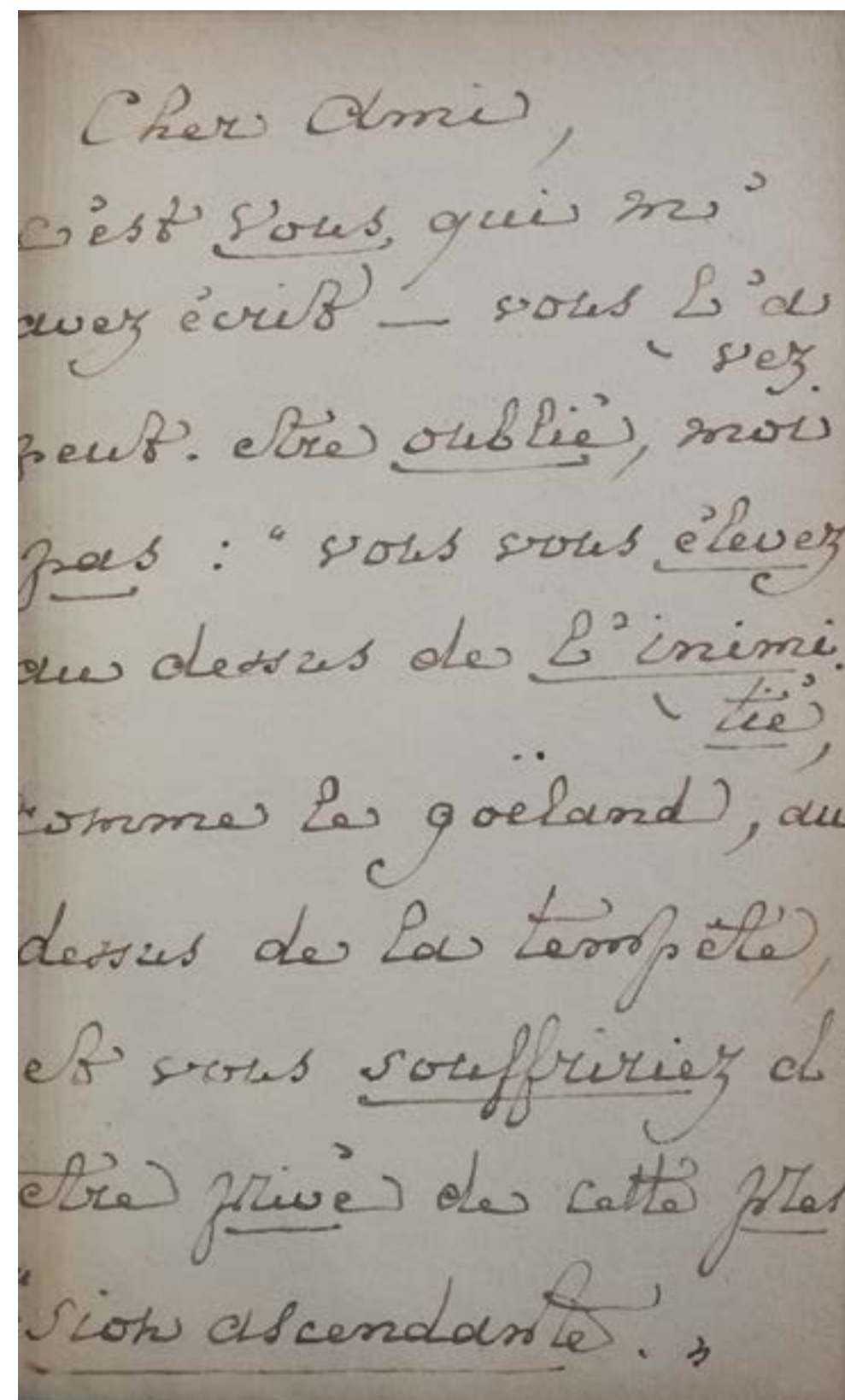
Dans son envoi, Montesquiou cite (en la déformant un peu) une lettre que Proust lui avait envoyée près de cinq ans plus tôt, en août 1907 (Kolb, VII, n° 244). La phrase exacte était la suivante : « Vous vous élevez sur l'incompréhension comme le goéland sur la tempête et vous n'aimeriez pas qu'on vous prive de cette pression ascendante. »

Les relations complexes mais intenses qui unirent Marcel Proust à Robert de Montesquiou sont bien connues. Proust revint peu à peu de la vénération initiale qu'il portait à l'auteur des Hortensias bleus, pour en faire le portrait que l'on sait dans la *Recherche* sous les traits du baron de Charlus.

A l'époque de cet envoi, Proust n'a pas encore publié *Du côté de chez Swann*, et il n'est rien à côté de la personne du comte. D'où cet envoi plein de superbe, dans lequel Montesquiou se célèbre lui-même au moyen d'une phrase de Proust.

Les rôles seront bientôt inversés et, alors que Proust connaîtra la gloire des plus grands écrivains, l'étoile de Montesquiou commencera à pâlir.

La plus belle des provenances pour un livre de Montesquiou, et, étant donné l'importance qu'il joua dans la vie de Proust, une des perles de la bibliothèque du romancier.





## 2. Robert de Montesquiou Assemblée de notables

Paris, Société d'édition et de publications, Librairie Félix Juven, s.d. (1908).

In-8. 2 ff. n. ch., 353 pp., 1 p. bl., et 1 f. n. ch.

Envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre :

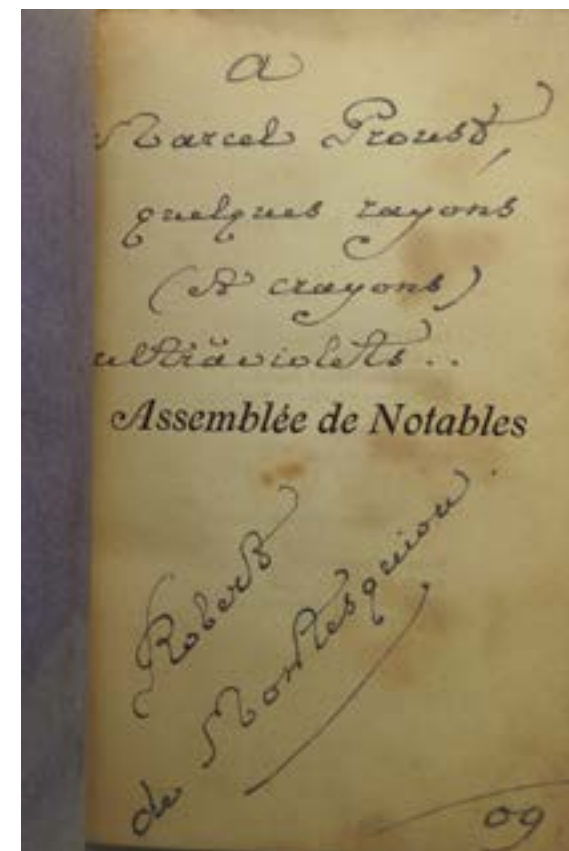
« à Marcel Proust, quelques rayons (et crayons) ultraviolets... Robert de Montesquiou »

Publié en 1908, *Assemblée de notables* réunit vingt essais consacrés à des artistes (Aubrey Beardsley, Léonard de Vinci), des écrivains (la comtesse de Ségur) ou des sujets divers comme le snobisme, les marionnettes ou les chats.

Proust goûta fort l'article sur la comtesse de Ségur qu'il jugea « délicieux » et « dont la fin est du Balzac fin et ravissant » (lettre à Montesquiou).

Ce bel envoi est bien caractéristique du style de Montesquiou, spirituel, un brin précieux et assez satisfait de soi-même.

11 000 €



## 3. Robert de Montesquiou Le Mort remontant

Paris, Emile-Paul Frères, 1922. In-12. 137 pages. Demi-chagrin noir, dos à 4 nerfs surlignés d'un filet doré, titre doré, couverture conservée. Edition originale. Un des 480 exemplaires sur vélin (après 20 hollandes et avec 100 exemplaires d'auteur hors-commerce).

*Le Mort remontant* est le dernier volume d'essais écrit par Robert de Montesquiou. Il y étudie la courte vie du poète Adrien Juvigny (1849-1873), prématurément décédé.

Il a paru de façon posthume (achevé d'imprimer du 18 juin 1922) et ne comporte donc pas d'envoi. Il est significatif que Marcel Proust, quelques mois avant sa mort, se soit procuré l'ouvrage, signe de sa fidélité, malgré tout, au comte et de l'intérêt qu'il portait à son œuvre.

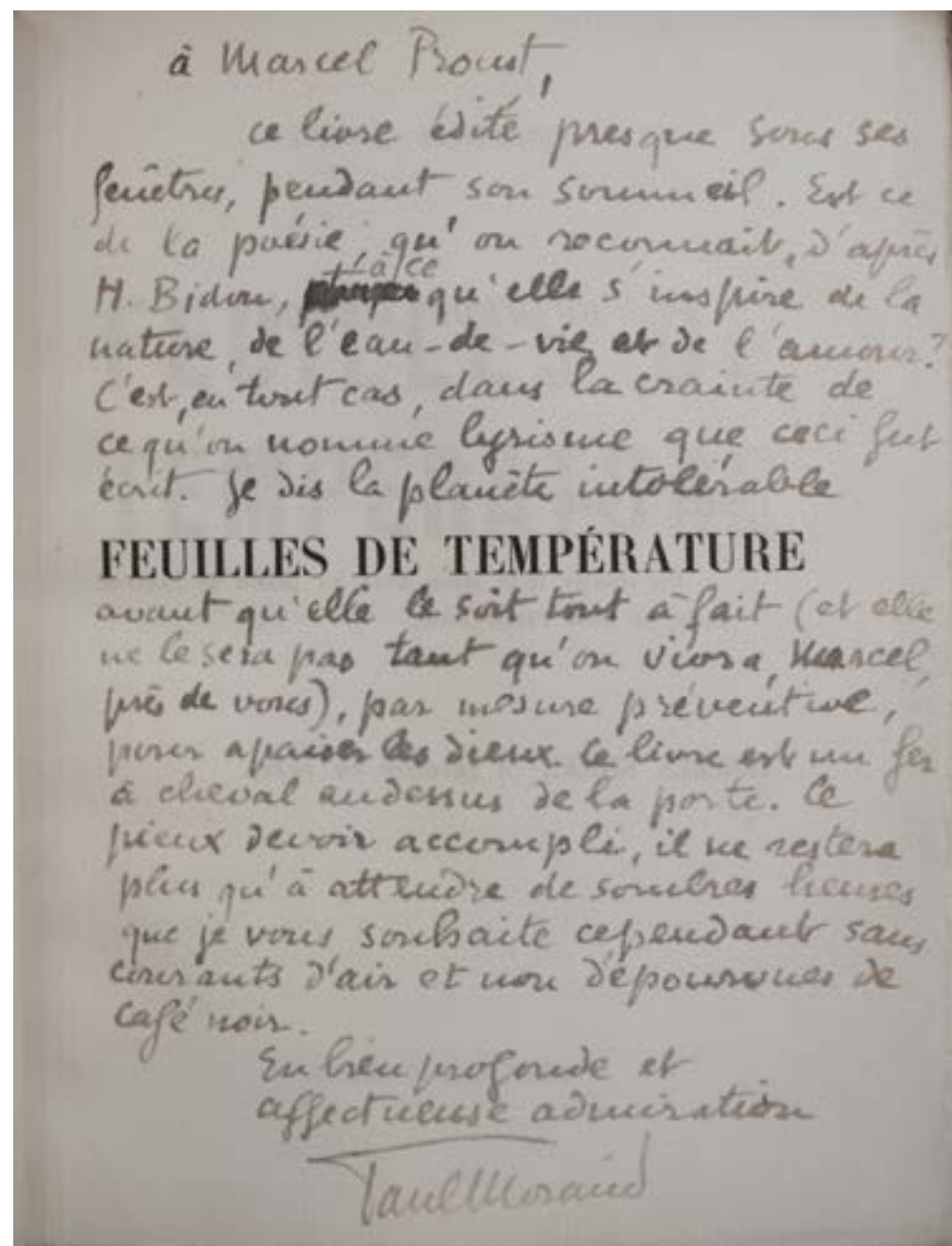
7 500 €







260



#### 4. Paul Morand Feuilles de température

##### Long et magnifique envoi à Marcel Proust.

Paul Morand fut l'un des proches amis de Marcel Proust dans les dernières années de sa vie. Il vouait une admiration sans faille à l'auteur de la *Recherche*, qui, de son côté, l'avait en assez haute estime pour accepter de préfacier son premier livre, *Tendres Stocks*, paru en 1921.

Les deux hommes se rencontrèrent en 1916, et Paul Morand a laissé de cette première visite nocturne un compte rendu inoubliable, évoquant notamment sa conversation : « C'était une phrase très chantante, extrêmement longue, qui n'en finissait jamais, pleine d'incidentes, d'objections qu'on ne songeait pas à formuler mais qu'il formulait lui-même, elle ressemblait à une route de montagne qu'on gravissait sans jamais arriver au sommet... Beaucoup d'incidentes qui soutenaient la phrase comme des espèces de ballonnets d'oxygène et qui l'empêchaient de retomber, pleines d'arguties, d'arborescences... »

Dans *Lampes à arc*, paru en 1920, il avait publié une « Ode à Marcel Proust » où il dessinait ce portrait de son ami : « Ombre / Née de la fumée de vos fumigations, / Le visage et la voix / Mangés / Par l'usage de la nuit / Céleste, / Avec sa vigueur, douce, me trempe dans le jus noir / De votre chambre / Qui sent le bouchon tiède et la cheminée morte. / Derrière l'écran des cahiers, / Sous la lampe blonde et poisseuse comme une confiture, / Votre visage gît sous un traversin de craie. »

Proust, quant à lui, évoque dans la *Recherche*, le « charmant Morand, l'auteur délicieux de *Clarisse* ».

*Feuilles de température* est son second livre de poèmes, marqué par le modernisme de l'époque, plein d'images urbaines et de métaphores déroutantes : « L'orchestrophone électrique à cartons perforés / calcine la brasserie / amollit l'âme de l'infanterie / et mue les platanes en arbres d'essieu. »

« Votre éditeur [le Sans pareil] a usurpé votre nom », écrivit Marcel Proust à Paul Morand après la lecture du livre. Plus profondément, il ajoutait : « La littérature ayant pour but de découvrir la Réalité en énonçant des choses contraires aux vérités usuelles, personne n'y a réussi comme vous. (...) Il n'y a pas une seule ligne de votre livre qui ne soit un démenti à la vérité. Mais comme cette vérité est l'apparence, vous créez sans discontinuité de la réalité. »

Paris. Au Sans pareil, 1920.

In-12 carré. 78 pp. et 1 f. d'achevé d'imprimer. Reliure signée de R. Teulières. Demi-chagrin vert, dos lisse, initiales M.P. dorées en pied du dos, tête dorée, couverture et dos conservés (dos passé). Édition originale tirée à 230 exemplaires numérotés ; celui-ci un des 215 sur vergé blanc de Hollande (n° 20). Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « A Marcel Proust, ce livre édité presque sous ses fenêtres, pendant son sommeil. Est-ce de la poésie, qu'on reconnaît, d'après H. Bidou, à ce qu'elle s'inspire de la nature, de l'eau-de-vie et de l'amour ? C'est, en tout cas, dans la crainte de ce qu'on nomme lyrisme que ceci fut écrit. Je dis la planète intolérable avant qu'elle le soit tout à fait (et elle ne le sera pas tant qu'on vivra, Marcel, près de vous), par mesure préventive, pour apaiser les dieux. Ce livre est un fer à cheval au-dessus de la porte. Ce pieux devoir accompli, il ne restera plus qu'à attendre de sombres heures que je vous salue cependant sans courants d'air et non dépourvus de café noir. En bien profonde et affectueuse admiration. Paul Morand ».

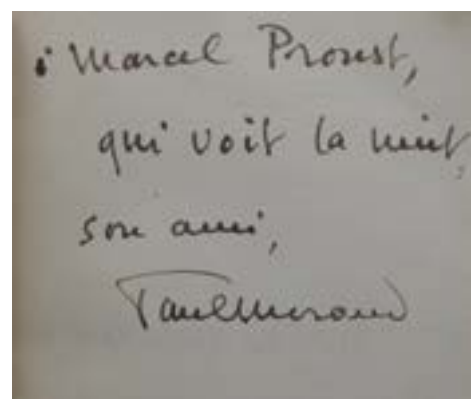


261

25 000 €



Paris. Editions de la N.R.F. 1922.  
194 pp. ch. Reliure demi-chagrin vert, plats de papier peigné. Dos à 5 nerfs, titre doré, initiales M. P. en queue. Couverture et dos de couleur crème imprimés en rouge et noir. Edition originale. Envoi autographe à Marcel Proust sur le premier feuillet blanc : « à Marcel Proust, qui voit la nuit, son ami. Paul Morand »



34 000 €

Le très bel envoi qui couvre toute la page de faux-titre est bien dans l'esprit de Morand. On y trouve un mélange de taquinerie affectueuse en référence aux manies de Proust : « *ce livre édité presque sous ses fenêtres, pendant son sommeil* », « *... que je vous souhaite cependant sans courants d'air et non dépourvues de café noir* » et de gravité : « *Je dis la planète intolérable avant qu'elle le soit tout à fait (et elle ne le sera pas tant qu'on vivra, Marcel, près de vous)* ».

Mais surtout, Morand y dévoile le ressort profond de sa poésie. Il commence par faire de l'ironie : « *Est-ce de la poésie, qu'on reconnaît, d'après H. Bidou, à ce qu'elle s'inspire de la nature, de l'eau-de-vie et de l'amour ?* », mais il revient plus sérieusement à l'esthétique du livre, rompant avec la tradition poétique : « *C'est, en tout cas, dans la crainte de ce qu'on nomme lyrisme que ceci fut écrit* ». Pour dévoiler le fondement de sa démarche : « *Je dis la planète intolérable avant qu'elle le soit tout à fait (par mesure préventive, pour apaiser les dieux.)* »

## 5. Paul Morand Ouvret la nuit

*Ouvret la nuit*, deuxième livre de Paul Morand, se compose de six nouvelles qui entraînent le lecteur dans le monde de la bohème cosmopolite en Espagne, Turquie, Hongrie, Italie. La nouveauté du style, qui introduisait le langage parlé, fera dire à Céline : « *Il ne faut pas oublier que Paul Morand est le premier de nos écrivains qui ait jazzé la langue française. [...] Je le reconnais pour mon maître.* »

Le magnifique envoi inscrit par Paul Morand constitue sans doute la définition la plus lapidaire du génie proustien. En quatre mots est évoqué le style de vie si particulier du romancier qui, dans ses dernières années, vivait presque exclusivement la nuit ; mais surtout cet envoi pointe la prodigieuse pénétration du regard proustien, qui tel un oiseau nocturne, perce la surface des choses et des êtres et atteint aux plus profondes vérités.

Extraordinaire envoi.

## 6. Jean Cocteau Carte blanche

*Carte blanche* réunit des articles parus dans *Paris-Midi* du 31 mars au 11 août 1919, dans lesquels Jean Cocteau se propose de combler un vide : « *Entre l'Académie et le Boulevard, le public ignore tout.* » Il y donne libre cours à sa verve critique en commentant les événements littéraires et artistiques de l'époque.

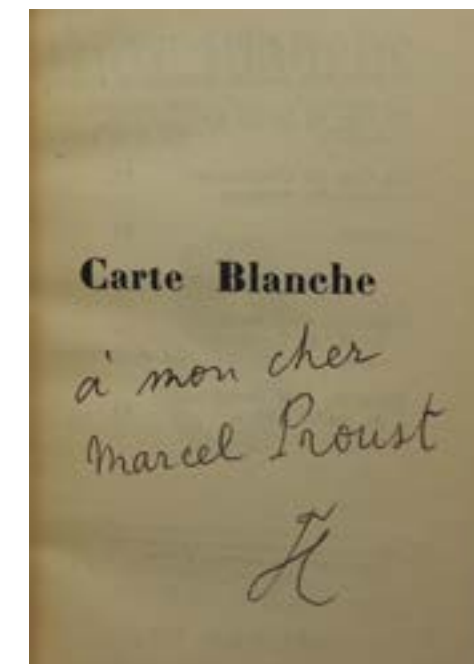
Proust le remerciera par une lettre dont on ne connaît que des fragments (16 ou 17 août) : « *Jamais vous n'avez eu autant de talent. Je souffre que mes yeux clos, mes mains nouées par la souffrance m'empêchent de vous l'écrire en détail.* » Jugement confirmé par une lettre de peu postérieure à Paul Morand : « *Je dois dire que les deux livres qu'il m'a envoyés hier me semblent charmants.* »

Marcel Proust et Jean Cocteau se sont rencontrés en 1910, probablement dans le salon de Madame Straus. Jean Cocteau avait alors publié deux recueils de poèmes, *La Lampe d'Aladin* (1909) et, au mois de mai de cette année, *Le Prince frivole*. Cette entrée en littérature fut fort remarquée et le jeune poète était en train de devenir la coqueluche des salons littéraires et mondains.

Proust avait lui-même vécu une vie d'intenses mondanités avant de se retrancher de la vie sociale pour s'engager dans l'écriture de la *Recherche*. Il ne manquera pas d'ailleurs de mettre en garde son cadet contre la dispersion et la frivolité qui pourraient le guetter.

On reconnaît certains des traits de Jean Cocteau dans le personnage d'Octave de la *Recherche* : « *Ce jeune homme fit représenter des petits sketches, dans des décors et avec des costumes de lui qui ont amené dans l'art contemporain une révolution au moins égale à celle accomplie par les Ballets russes* » ; mais qui aussi « *pouvait être très vaniteux, ce qui peut s'allier au génie* » et « *cherche à briller de la manière qu'il savait propre à éblouir dans le monde où il vivait* ».

Jean Cocteau compta parmi ceux qui reconnurent d'emblée le génie de Marcel Proust, s'attachant également à sa personne, de qui le rapprochait une sensibilité commune, comme le montre cet envoi si émouvant dans sa simplicité.



Paris. La sirène, Collection « Les Tracts », 1920.  
In-12 ; 117 pp. et 1 f. n. ch. Demi-chagrin vert, initiales "M.P." dorées en pied du dos, tête dorée, couverture et dos (R. Teulières). Dos passé, restauration au dos de la couverture. Edition originale. Un des 1945 ex. sur papier alfa bouffant d'Ecosse, après 5 ex. sur japon et 50 sur papier de Corée (ex. non numéroté monogrammé J C). Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre : « *à mon cher Marcel Proust. JC* ».

19 000 €







264



### 34 exemplaires reliés par Jean de Gonet

Les plats des reliures sont tantôt en médium verni satiné, tantôt en carton gris vert fortement laminé.

Les peaux utilisées sont de deux motifs imprimés sorte de faux tressé, aux couleurs variées. Chaque volume utilise deux couleurs de la même peau sur une bordure aux mors et sur le dos.

Dans la partie supérieure de chaque plat, cette bordure est interrompue par une pièce triangulaire à l'angle plus ou moins ouvert, sorte de coin du trop connu « demi A » qui n'aurait retrouvé ni son chemin ni sa forme isocèle.

Gardes de Nubuk et papier noir. Chemise-étui. Dos droit doublé de Nubuk.



265





266

### 1. Henri Béraud

#### Le Martyre de l'obèse. Roman.

Paris. Albin Michel Editeur. (1922).

246 pp. ch. Couverture et dos en bon état.

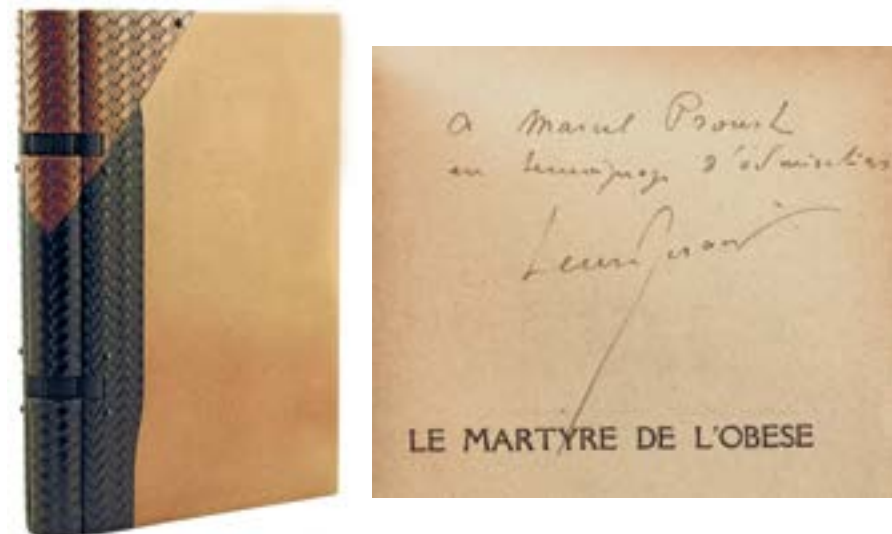
Édition originale.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, en témoignage d'admiration. Henri Béraud »

Belle réunion des deux prix Goncourt successifs.

12 000 €



### 2. René Boylesve

#### Le Bonheur à cinq sous.

Paris. Calmann-Lévy Editeur. 1917.

334 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « A Marcel Proust, son admirateur. René Boylesve »

8 000 €



### 3. Paul Brach

#### Gérard et son témoin.

Paris. Editions de la N.R.F. 1922.

222 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir. Edition originale.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc à l'encre noire et bleue :

« à Monsieur Marcel Proust, En vous remettant, cher Grand Ami, un des premiers exemplaires sortis de ce livre qui vous doit tout je n'accomplis qu'un faible geste. Puissiez-vous pourtant reconnaître dans cet hommage tous les sentiments de reconnaissance, d'affection et d'admiration dont je veux animer sa banale expression. Paul Brach »

8 000 €



### 4. Madame Alphonse Daudet

#### Journal de famille et de guerre.

Paris. Bibliothèque Charpentier. Eugène Fasquelle Editeur. 1920.

239 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de dédicace à l'encre violette :

« à Marcel Proust avec beaucoup d'ancienne affection et de sympathie littéraire. J. A. Daudet »

13 000 €



267





268

**5. Jacques-Emile Blanche**  
**Cahiers d'un artiste.**

Quatrième série. Paris. Novembre 1915 - Août 1916.  
Paris. Emile-Paul Frères Editeurs. 1917.  
380 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de titre :  
« à Marcel Proust, son ami J. E. Blanche. Noël 1917 »

12 000 €



**7. Léon Daudet**

**Sébastien Gouvès**, roman contemporain.  
Paris. Bibliothèque Charpentier. Eugène Fasquelle Editeur. 1899.  
388 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« à Marcel Proust, son ami. Léon Daudet »

14 000 €



**6. Léon Daudet**  
**Alphonse Daudet.**

Paris. Bibliothèque Charpentier. Eugène Fasquelle Editeur (11 rue de Grenelle). 1898.

302 pp. ch.  
Couverture jaunie et légèrement effrangée sur les bords, dos endommagé.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« à mon cher et tendre Marcel Proust. Son ami qui l'admire. Léon Daudet »

15 000 €



**8. Léon Daudet**

**Ceux qui montent** Roman contemporain.

Paris. Arthème Fayard Editeur. (1912).  
In-8. Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, son ami. Léon Daudet / 48 rue de Courcelles (faire suivre en cas de changement d'adresse) »

14 000 €



269



270

### 9. Léon Daudet

**Le Lit de Procuste**, roman contemporain.

Paris. Bibliothèque Charpentier. Eugène Fasquelle Editeur. 1912.

318 pp. ch. Couverture et dos jaunis et salis aux bords.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son ami. Léon Daudet »

14 000 €



### 10 Léon Daudet

**Devant la douleur**. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905.

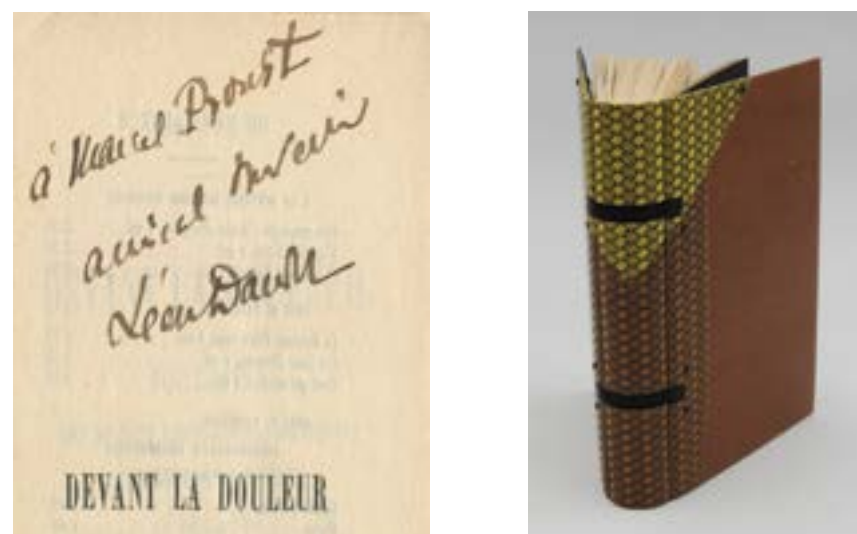
Paris. Nouvelle Librairie Nationale. 1915.

303 pp. ch.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, amical souvenir. Léon Daudet »

15 000 €



### 11. Léon Daudet

**Hors du joug allemand**.

Paris. Nouvelle Librairie Nationale. 1915.

321 pp. ch.

Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir. Le premier plat de couverture est taché.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son ami. Léon Daudet ».

14 000 €



### 12. Léon Daudet

**L'Hérédo**, Essai sur le drame intérieur.

Paris. Nouvelle Librairie Nationale ( 11 rue de Médicis). 1916.

320 pp. ch. Couverture en bon état et dos légèrement sali.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son ami. Léon Daudet. M. Proust 102 Boulevard Haussmann »

13 000 €



271





13 000 €

### 13. Léon Daudet

**La Vermine du monde.** Roman de l'espionnage allemand.

Paris. Arthème Fayard Editeur. 1916.

317 pp. ch. Couverture et dos ocre imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, affectueusement. Léon Daudet. 102 Boulevard Haussmann »



### 15. Léon Daudet

**L'amour est un songe,** roman.

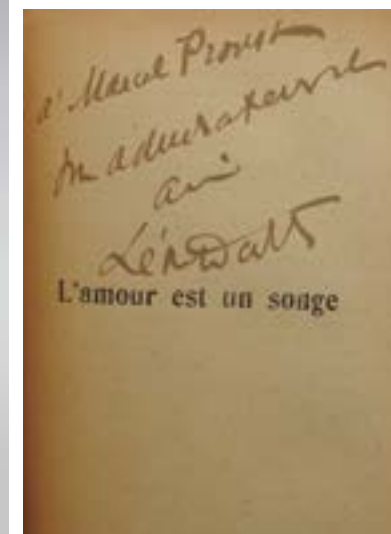
Paris. Ernest Flammarion Editeur. 1922.

278 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son admirateur et ami. Léon Daudet ».

13 000 €



272

13 000 €

### 14. Léon Daudet

**Le Poignard dans le dos.**

Notes sur l'affaire Malvy.

Paris. Nouvelle Librairie Nationale. 1918.

350 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son vieil ami. Léon Daudet »



273

### 16. Léon Daudet

**Le Stupide XIX<sup>e</sup> siècle.**

Seconde édition.

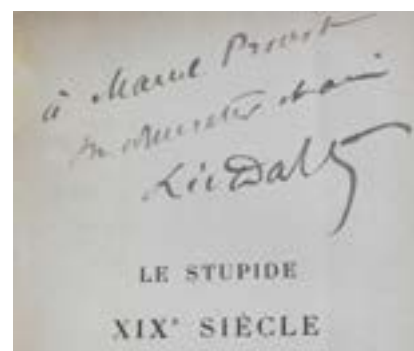
Paris. Nouvelle Librairie Nationale. 1922.

310 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust son admirateur et ami. Léon Daudet. 44 rue Hamelin »

17 000 €





274

**17. Lucien Daudet**  
**L'inconnue (L'Impératrice Eugénie).**

Avec un portrait en frontispice et un autographe. Nouvelle édition entièrement revue, agrémentée d'une préface, d'un épilogue et de nombreuses notes.

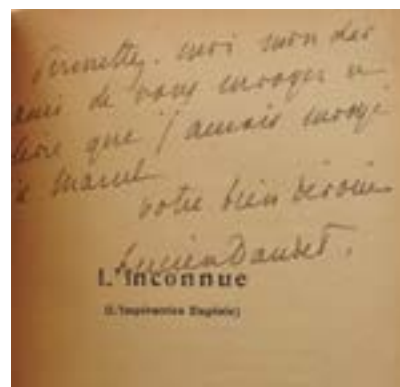
Paris. Ernest Flammarion Editeur. 1922.

284 pp. ch. Couverture et dos bleus imprimés en bleu foncé.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre, le destinataire n'est pas précisé (Robert Proust ?) :

« Permettez-moi mon cher ami de vous envoyer un livre que j'avais envoyé à Marcel. Votre bien dévoué Lucien Daudet »

10 000 €



**18. Jean Epstein**  
**La Poésie d'aujourd'hui. Un nouvel état d'intelligence.**

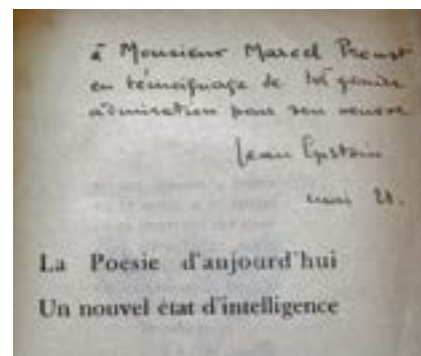
Lettre de Blaise Cendrars.

Paris. Edition de la Sirène. 1921.

215 pp. ch. Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Monsieur Marcel Proust, en témoignage de très grande admiration pour son œuvre. Jean Epstein. Mai 21 »

12 000 €



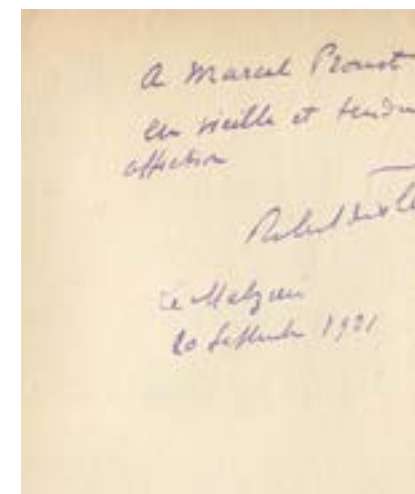
**19. Robert de Flers**  
**Discours de réception à l'Académie Française**

Paris. Librairie Académique Perrin et Cie. 1921.

55 pp. ch. Couverture et dos bleu clair imprimés en noir.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc à l'encre violette : « A Marcel Proust, en vieille et tendre affection; Roberts de Flers Le Malzieu, 20 septembre 1921 ».

12 000 €



**20. Gyp**  
**Miquette.**

Paris. Calmann-Lévy Editeurs. 1898.

261 pp. ch. Couverture bleu clair ; premier plat imprimé en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre à l'encre violette : « à monsieur Marcel Proust. Souvenir de Gyp ».

8 500 €



275



**21. Gyp**

**Napoléonette**, roman.

Vingt-quatrième édition.

Paris. Calmann-Lévy Editeurs. 1913.

410 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre à l'encre violette : « à Marcel Proust, Son vieil ami. Gyp. Janvier 1914 ».

8 500 €



**22. Francis Jammes**

**De l'âge divin à l'âge ingrat**, Mémoires.

Paris. Librairie Plon. 1921.

249 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust. F. Jammes »

15 000 €



**23. Charles Maurras**

**Le Chemin de paradis**. Contes philosophiques.

Lyon. H. Lardanchet Editeur. 1922.

206 pp. ch. Couverture et dos conservés. Edition originale.

« Exemplaire tiré pour Monsieur Charles Maurras ».

Envoi autographe : « A Marcel Proust, en souvenir des Plaisirs et des Jours de l'ingrate jeunesse, très cordialement. Charles Maurras ».

15 000 €



**24. Charles Maurras**

**Inscriptions** (Paris, Librairie de France, F. Sant'Andrea, L. Marcerou & Cie, 1922)

Edition originale sur papier d'édition.

Envoi autographe signé : « à Marcel Proust, très cordial souvenir, avec les excuses d'un long silence. Ch. M. ».

15 000 €





278

**25. Francis de Miomandre  
Le Pavillon du mandarin.**

Paris. Emile-Paul Frères Editeurs. 1921.  
271 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« à Marcel Proust le plus subtil "témoin" de notre époque, son admirateur constant. Francis de Miomandre »

10 000 €

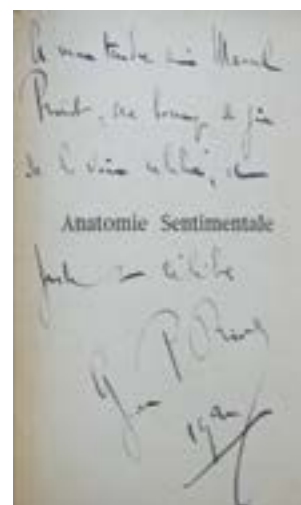


**26. Georges de Porto-Riche**

**Anatomie sentimentale**, Pages préférées. Deuxième édition.  
Paris. Librairie Paul Ollendorff. (1920).

452 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« A mon tendre ami Marcel Proust, avec beaucoup de joie de le voir célèbre et justement célèbre. Georges P. Riche 1920 ».

11 000 €



**27. Gabriel de la Rochefoucauld**

**Pages retrouvées.**  
Paris. Edition du Monde Illustré. 1918.  
215 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« A Marcel Proust, ce petit livre fait de disparates et dans lequel je lui demande de ne voir que la modestie de la préface. Gabriel de La Rochefoucauld ».

9 500 €



**28. Gabriel de la Rochefoucauld**

**Le Mari calomnié**  
Paris. Librairie Plon. 1920.  
291 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« A Marcel Proust, son ami admiratif. Gabriel de la Rochefoucauld ».

9 500 €



279





280

### 29. Jean Rostand

#### Pendant qu'on souffre encore

Paris. Bernard Grasset Editeur. 1920.

136 pp. ch. Couverture et dos bleus imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, en profonde admiration. Jean Rostand ».

12 000 €



### 30. André Salmon

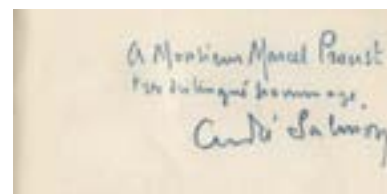
#### La Négresse du Sacré-Cœur.

Paris. Editions de la N.R.F. 1920.

237 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc au crayon de couleur bleu : « A Monsieur Marcel Proust, très distingué hommage. André Salmon ».

12 000 €



### 31. André Salmon

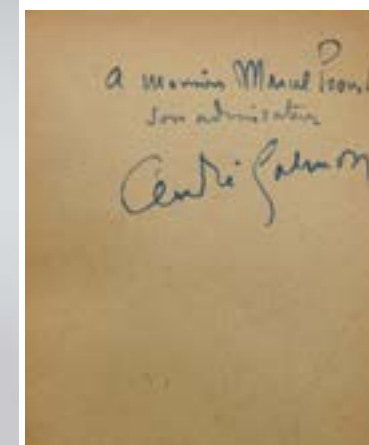
#### L'art vivant. Avec douze phototypies.

Paris. Les Editions G. Crès et Cie. 1920.

302 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc à l'encre bleue : « A monsieur Marcel Proust, son admirateur. André Salmon ».

12 000 €



### 32. Jean-Louis Vaudoyer

#### Les Permissions de Clément Bellin, roman.

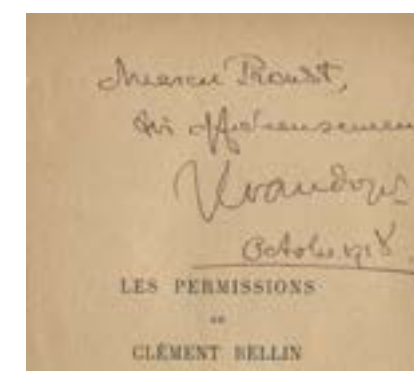
Paris. Calmann-Lévy Editeurs. 1918.

281 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimé en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« Marcel Proust, très affectueusement. J.-L. Vaudoyer. Octobre 1918 »

7 000 €



281

**33. Jean-Louis Vaudoier  
L'Album italien.**

Coll. « Les poètes français ». Paris. Librairie de France. 1922.  
40 pp. ch. Couverture ocre clair imprimée en vert.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, *petite promenade imaginaire dans un pays qu'il aime, hommage affectueusement dévoué. J.-L. Vaudoier. Mai 1922* ».

7 000 €

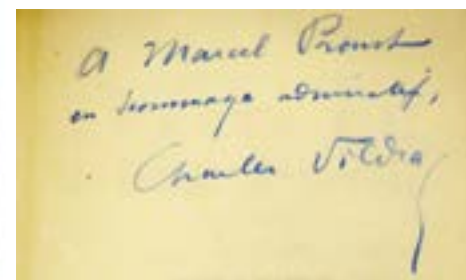


**34. Charles Vildrac  
Chants du désespéré (1914-1920).**

Paris. Editions de la N.R.F. 1920.  
78 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.  
Edition originale.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc au crayon de couleur bleu : « A Marcel Proust, en hommage admiratif. Charles Vildrac »

7 000 €





67 ouvrages acquis à l'état de préparation pour la reliure et donnés à relier par mes soins en demi-chagrin vert.



3 000 €

**1. Sibilla Aleramo**

**Le Passage suivi de Transfiguration.**

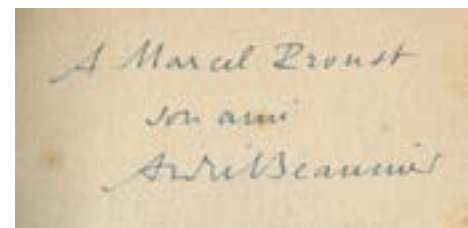
Traduit de l'italien par Pierre Paul Plan.

Paris. F. Rieder et Cie Editeurs. 1922.

195 pp. ch. Couverture et dos marron clair imprimés en rouge sombre.

Envoi autographe en italien à Proust sur le feuillet de faux-titre :

« *a Marcel Proust, omaggio di profonda ammirazione. Sibilla Alermo. Parigi, 22 ottobre 1922.* »



4 500 €

**2. André Beaunier**

**Visages d'hier et d'aujourd'hui.**

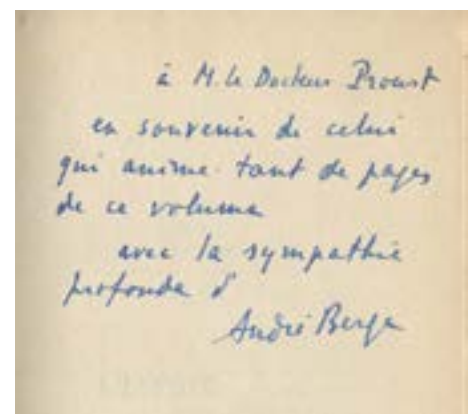
Paris. Librairie Plon. Plon-Nourrit et Cie. Imprimeurs-Editeurs. 1911.

288 pp. ch. Couverture et dos bleus imprimés en noir.

Edition originale.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« *A Marcel Proust, son ami. André Beaunier.* »



2 200 €

**3. André Berge**

**L'Esprit de la littérature moderne.**

Paris. Librairie Académique Perrin et Compagnie. 1930.

232 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en noir et vert.

Envoi autographe à Robert Proust sur le premier feuillet blanc, à

l'encre bleue : « *à M. le Docteur Proust, en souvenir de celui qui anime tant de pages de ce volume, avec la sympathie profonde d'André Berge.* »

**4. Jacques Boulenger**

**L'Histoire de Merlin l'Enchanteur, Les enfances de Lancelot.**

Préface de Joseph Bédier. Coll. « Les Romans de la Table Ronde ».

Paris. Librairie Plon. Plon-Nourrit et Cie. 1922.

255 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « *A Marcel Proust. Son ami Jacques Boulenger.* »



6 000 €

**5. Marcel Boulenger**

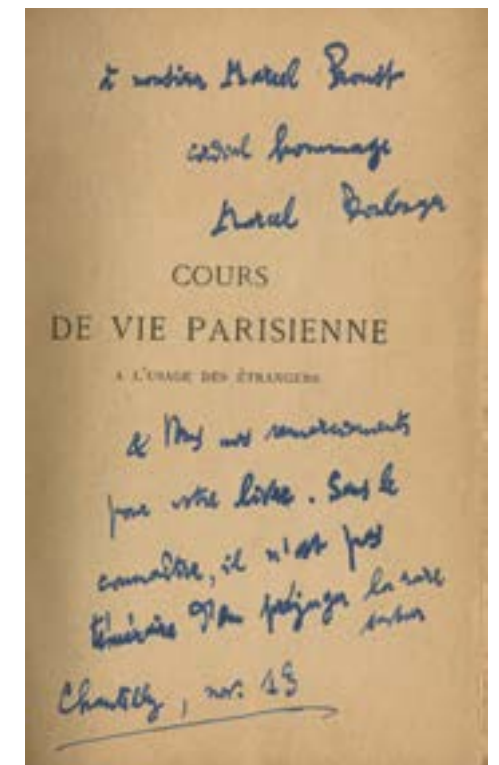
**Cours de vie parisienne à l'usage des étrangers.**

Paris. Librairie Ollendorff. (1913).

308 pp. ch. Couverture et dos bleus imprimés en bleu foncé. Le premier plat de couverture comporte au centre une reproduction de l'estampe de Maurice Taquoy (1912) éditée par Devambe à Paris.

Envoi autographe, à l'encre bleue, sur le feuillet de faux-titre :

« *à Monsieur Marcel Proust, cordial hommage. Marcel Boulenger. Et tous mes remerciements pour votre livre. Sans le connaître, il n'est pas téméraire d'en préjuger la rare saveur. Chantilly, Nov. 1913.* »



7 000 €

**6. Marcel Boulenger**

**Les Trois Grâces, suivies de Mensonge.**

Paris. Société Littéraire de France. 1919.

51 pp. ch.

Exemplaire n°64 sur vélin de Rives.

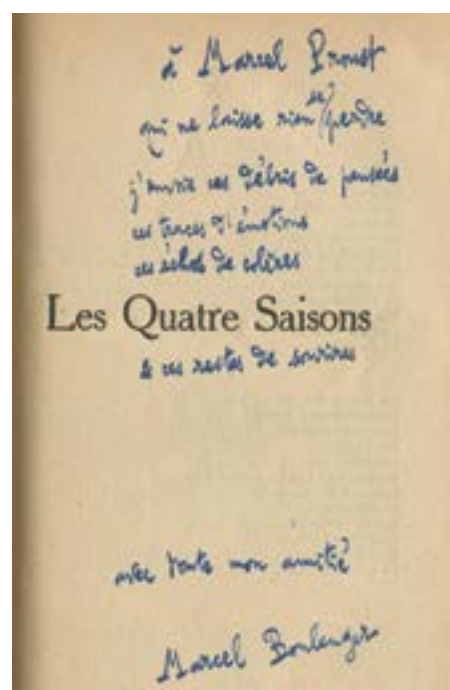
Envoi autographe à l'encre bleue sur le faux-titre :

« *à Marcel Proust, qui me dédaigne au point de ne même pas m'envoyer ses livres, sympathique hommage de Marcel Boulenger.* »



7 000 €





8 000 €

**7. Marcel Boulenger**  
**Les Quatre Saisons.**

Paris. La Renaissance du Livre. 1921.

254 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, qui ne laisse rien se perdre, j'envoie ces débris de pensée, ces traces d'émotions, ces échos de colères et ces restes de sourires. Avec toute mon amitié. Marcel Boulenger ».

**9. Martin Chauffier**

**Patrice ou l'indifférent.** Illustré d'un bois gravé par Gérard Cochet. Paris. Bernard Grasset Editeur. 1924.

346 pp. ch. Couverture et dos bleu clair, salis, imprimés en rouge sombre et noir. Bois gravé sur le premier plat de couverture. Etat médiocre.

Envoi autographe à Robert Proust sur le premier feuillet blanc :

« à Monsieur le Docteur Proust, en pensant à l'amitié de Marcel sans qui ce livre n'eût pas été écrit en témoignage d'un sentiment très particulier. Martin Chauffier »



4 000 €

**10. Gaston Chéreau**

**Valentine Pacquault,** roman. Tome Premier.

Paris. Librairie Plon. Plon-Nourrit et Cie. 1921.

252 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust de son admirateur. Gaston Chéreau »



5 000 €

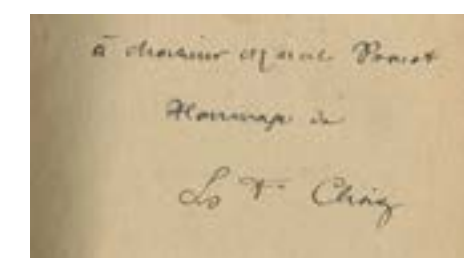
**11. Louis-Frédéric Choisy**

**Sainte-Beuve. L'homme et le poète.**

Paris. Librairie Plon. Plon-Nourrit et Cie. 1921.

298 pp. ch.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc : « à Monsieur Marcel Proust, hommage de Ls F Choisy ».



3 500 €

**12. Francis de Croisset**

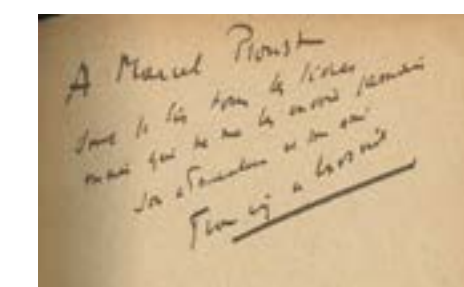
**Théâtre II.**

Le Bonheur Mesdames. Les Deux Courtisanes. Le cœur dispose. Paris. Ernest Flammarion Editeur. Sans date.

331 pp. ch. couverture et dos marron imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, dont je lis tous les livres mais qui ne me les envoie jamais, son admirateur et son ami. Francis de Croisset »



8 500 €



7 000 €

**8. Héli-Georges Cattai**

**La Promesse accomplie / France-Egypte-Judée. »**

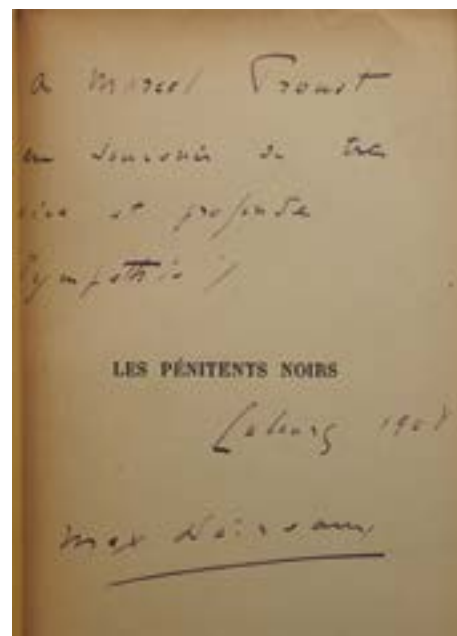
Paris. Camille Bloch. 1922.

104 pp. ch.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc :

« à Marcel Proust, à mon meilleur ami que je ne connais pas, en communion totale. Héli-Georges Cattai. Alexandrie Ras-el Tui. Août 1922. »





**13. Max Daireaux**

**Les Pénitents noirs.**

Paris. Bibliothèque Internationale d'Édition. E. Sansot et Cie Editeurs. 1906.

144 pp. ch. Couverture et dos ocre imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, en souvenir de très vive et profonde sympathie / Cabourg 1908. Max Daireaux »

4 500 €



**14. Max Daireaux**

**Timon et Zozo, roman.**

Paris. Calmann-Lévy Editeurs. 1911.

325 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust. Aimez-vous ce livre ? aimez en du moins cette dédicace, puisque, j'y mets toute mon affection. Max Daireaux »

5 000 €



**15. Henri Dalby**

**Poèmes de la vie mordue.** Ornés de gravures sur bois de Raymond Thiollière.

Paris. Images de Paris. 1922.

Exemplaire n° 75 sur vergé Franz Hals.

86 pp. ch. Couverture ocre clair imprimée en rouge et noir.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc : « à Marcel Proust, hommage respectueux. Henri Dalby ».

3 000 €

**16. Robert Dreyfus**

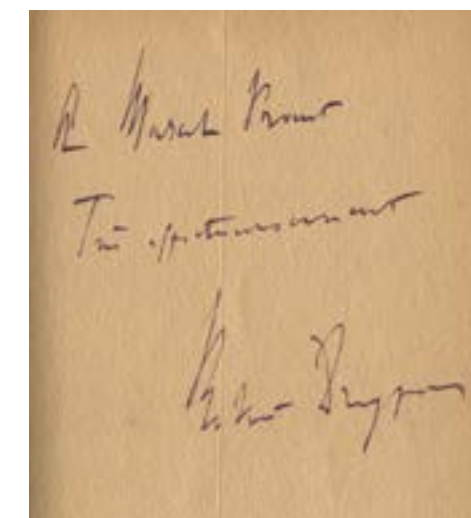
**Alexandre Weil, ou le prophète du faubourg Saint-Honoré 1811-1899.**

Vie des hommes obscurs.

Cahiers de la quinzaine. (1908).

84 pp. ch.

Envoi autographe sur le feuillet blanc : « A Marcel Proust, très affectueusement. Robert Dreyfus ».



5 000 €

**18. Georges Duhamel**

**Elégies.** Deuxième édition.

Paris. Mercure de France (26 rue de Condé). 1920.

104 pp. ch.

Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe :

« à Marcel Proust pour le remercier de son beau livre, hommage d'admiration. Duhamel. Janvier 1921 »



7 000 €

**17. Maurice Duplay**

**Leur bel amour.**

Paris. Arthème fayard et Cie, Editeurs. 1914.

255 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir. Le dos est usé.

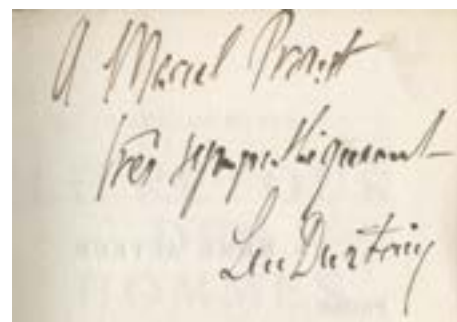
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A mon cher Marcel Proust, auteur d'un grand livre. Md. »



7 000 €





4 000 €

**18. Luc Durtain**

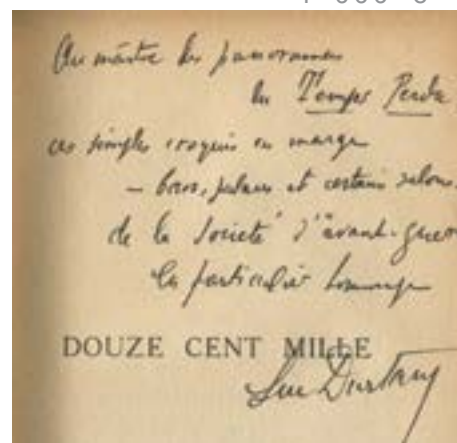
**Le Retour des hommes.**

Paris. Editions de la N.R.F., 1920.

161 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, très sympathiquement. Luc Durtain »



7 000 €

**19. Luc Durtain**

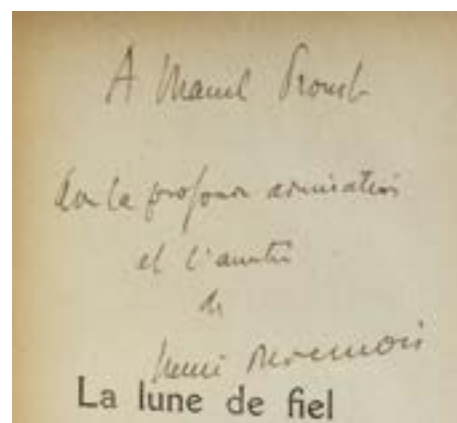
**Douze cent mille.**

Paris. Editions de la N.R.F., 1922.

270 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« Au maître des panoramas du Temps Perdu ces simples croquis en marge – bars, palais et certains salons de la société d'avant-guerre en particulier hommage. Luc Durtain. »



4 000 €

**20. Henri Duvernois**

**La Lune de fiel.**

Paris. Ernest Flammarion Editeur. 1922.

280 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust avec la profonde admiration et l'amitié de Henri Duvernois ».



2 500 €

**21. Jacques-Napoléon Faure-Biguet**

**La Fiancée morte,** roman.

Paris. Ernest Flammarion Editeur, 1922.

211 pp. ch. Couverture et dos ocre imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre, le papier s'est imprégné de l'encre : « A Monsieur Marcel Proust; Avec mon admiration la plus profonde. J.N. Faure-Biguet ».

**22. Lucie Felix-Faure**

**Newman. Sa vie et ses œuvres.**

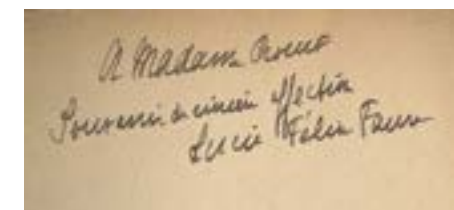
Paris. Librairie Académique Didier Perrin et Cie. 1901.

308 pp. ch. Couverture et dos bleu clair imprimés en noir.

En frontispice une reproduction d'un dessin représentant John Henry Newman.

Envoi autographe à Madame Adrien Proust sur le feuillet de faux-titre :

« A Madame Proust, Souvenir de sincère affection. Lucie Félix Faure ».



6 000 €

**23. Jacques Fierre**

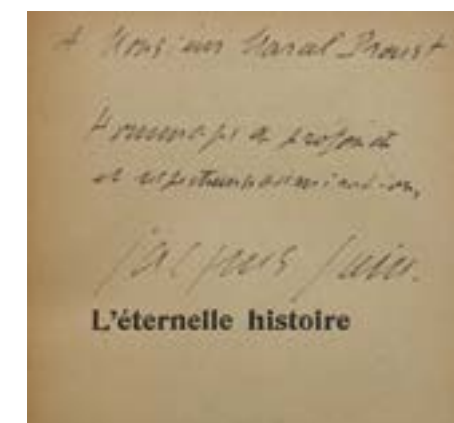
**L'Éternelle Histoire,** roman.

Paris. Ernest Flammarion Editeur. 1922.

247 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Monsieur Marcel Proust, hommage de profonde et respectueuse admiration. Jacques Fierre ».



3 000 €

**24. François Fosca**

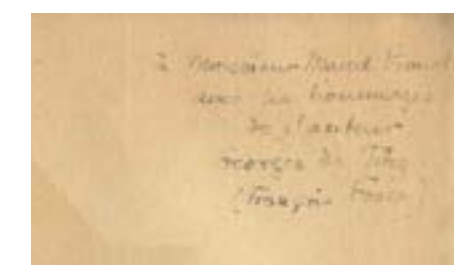
**Degas.**

Paris. Société des Trente. Albert Messein Editeur. 1921.

87 pp. ch. Couverture ocre imprimée en rouge.

Envoi autographe sur le feuillet de titre :

« à Monsieur Marcel Proust; avec les hommages de l'auteur. Georges de Traz (François Fosca) »



3 000 €

**25. François Fosca**

**A. Marquet.** Trente reproductions de peintures et dessins précédées d'une étude critique par François Fosca.

Paris. Coll. « Les peintres français nouveaux ». Editions de la N.R.F. 1922.

63 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe à Proust sur le feuillet de titre : « à Monsieur Marcel Proust de la part de Fr. Fosca »



3 500 €







3 000 €

**26. Christiane Fournier**

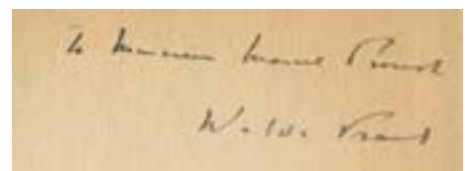
**Rolland**, roman.

Saint-Raphaël. Editions des Tablettes. 1922.

205 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de titre :

« A Monsieur Marcel Proust, ce premier essai, en témoignage de la grande admiration littéraire de Christiane Fournier. 4-XI-22. »



2 600 €

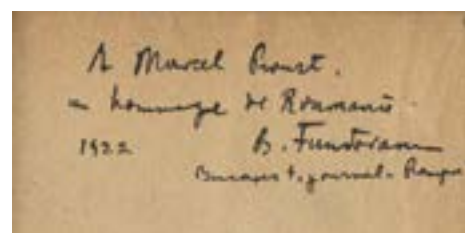
**27. Waldo Frank**

**Rahab**.

New York. Boni and Liveright Publishers. Non datée. (1922).

250 pp. ch.

Envoi autographe : « To monsieur Proust. Waldo Frank ».



2 600 €

**28. B. Fundoianu (Benjamin Fondane)**

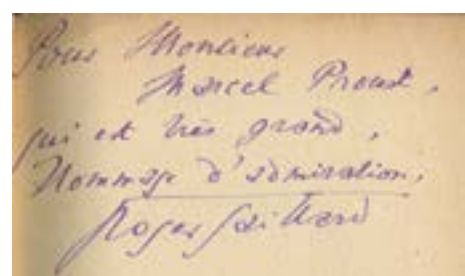
**Imagini si Carti din Franta. Masti de André Rouveyre.**

Bucarest. Edition Librairie Socec et Cie. 1922.

219 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, un hommage de Roumanie. B. Fundoianu. 1922. Bucarest. Journal « Rampa ».



2 600 €

**29. Roger Gaillard**

**Poèmes**.

Paris. G. Oudin Editeur (24 rue de Condé). Sans date.

126 pp. ch. Couverture et dos crème imprimés en rouge et noir pour le premier plat de couverture et uniquement en noir pour le dos et le second plat de couverture.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre, à l'encre violette : « Pour Monsieur Marcel Proust, qui est très grand, hommage d'admiration. Roger Gaillard ».



3 500 €

**30. Paul Gaultier**

**L'Idéal moderne**. La Question morale. La question sociale. La question religieuse.

Paris. Librairie Hachette et Cie. 1908.

358 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, très cordialement. P. Gaultier ».

**31. Paul Gaultier**

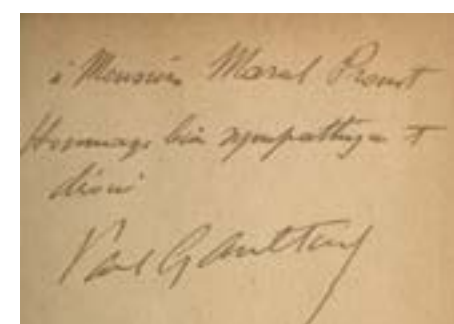
**Reflets d'histoire**. Art et Histoire. Le Louvre. Versailles. Le sentiment de la nature dans les beaux-arts. L'art de la mise en scène. L'orfèvrerie dans ses rapports avec la richesse.

Paris. Librairie Hachette et Cie. 1909.

288 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir. Deuxième plat de couverture endommagé.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Monsieur Marcel Proust, hommage bien sympathique et dévoué. Paul Gaultier »



4 000 €

**32. Henri Ghéon**

**L'Homme né de la guerre, Témoignage d'un converti**, (Isère-Artois 1915).

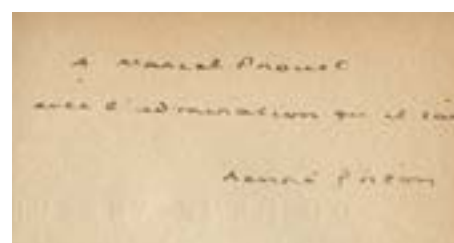
Paris. Editions de la N.R.F. 1919.

228 pp. ch.

Couverture et dos conservés. Dos un peu passé.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, avec l'admiration qu'il sait. Henri Ghéon ».



3 500 €

**33. Pernette Gille**

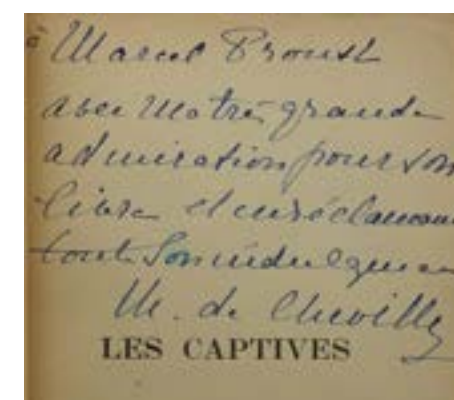
**Les Captives**, roman.

Préface de Gérard d'Houville.

Paris. Bernard Grasset Editeur. 1914.

302 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir. Bon état.

Envoi autographe signé de son nom véritable sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, avec ma très grande admiration pour son livre et en réclamant toute son indulgence. M. de Chevillez ».



3 000 €

**34. Georges Goyau**

**Autour du catholicisme social**, Troisième série.

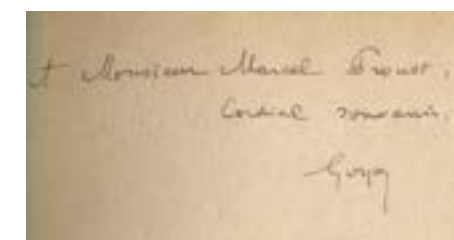
Paris. Librairie Académique. Perrin et Cie. 1907.

326 pp. ch.

Couverture et dos conservés. Le dos est sali.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« A Marcel Proust, cordial souvenir. Goyau »



5 000 €





5 000 €

### 35. Emile Henriot

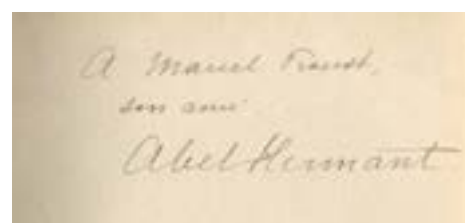
#### Les Temps innocents.

Paris. Emile-Paul Frère Editeurs. 1921.

314 pp. ch. Couverture et dos sur papier crème, imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Monsieur Marcel Proust, en témoignage d'une vive admiration, et très sympathique. Emile Henriot »



7 500 €

### 36. Abel Hermant

#### Coutras voyage.

Paris. Société des Editions Michaud. (1910).

316 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en bleu et jaune.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son ami. Abel Hermant »



7 500 €

### 23. Abel Hermant

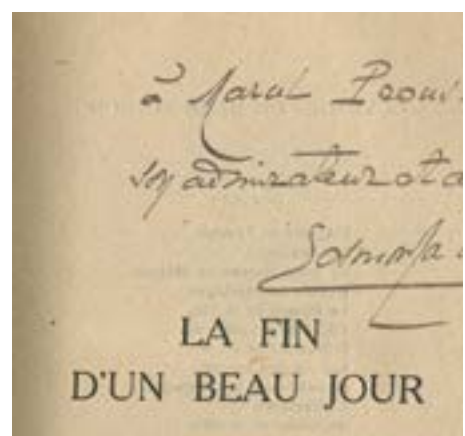
#### La Fameuse Comédienne.

Paris. Librairie Alphonse Lemerre, 1913.

298 pp. ch. Couverture et dos ocre imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son ami. Abel Hermant »



7 500 €

### 37. Edmond Jaloux

#### La fin d'un beau jour, roman.

Paris. La Renaissance du Livre. 1921.

272 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Marcel Proust, son admirateur et ami. Edmond Jaloux »

### 38. [Joseph Conrad]

#### En marge des marées.

Traduction de G. Jean-Aubry.

Paris. Editions de la N.R.F. 1921.

175 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe de G. Jean-Aubry à Proust sur le feuillet de faux-titre au crayon à papier et au crayon de couleur :

« A monsieur Marcel Proust, hommage du traducteur. G. Jean-Aubry ».



3 500 €

### 39. René Johannet

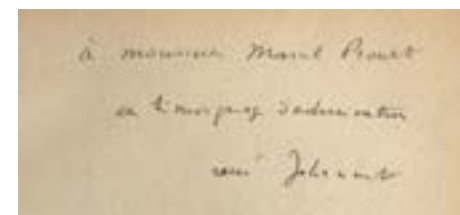
**Itinéraires d'intellectuels.** Le rêve et la vie de Charles Péguy. Péguy et les « Cahiers de la quinzaine ». Péguy écrivain et poète. Sa conversion et ses idées. Ses projets littéraires. L'évolution de Georges Sorel. Georges Sorel entre Maurras et Lénine.

Paris. Nouvelle Librairie Nationale. 1913 à 1920.

232 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Monsieur Marcel Proust, en hommage d'admiration. René Johannet ».



3 500 €

### 40. Carlos de Lazerme

**La Princesse Jolic ou Dans les jardins de Maeterlinck,** Un acte en prose, Dessins de Pierre Brune.

Paris. Bernard Grasset Editeur. 1920.

71 pp. ch. Dos et couverture jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

« à Monsieur Marcel Proust, hommage profondément admiratif. Carlos de Lazerme ».



2 600 €

### 41. Legrand-Chabrier.

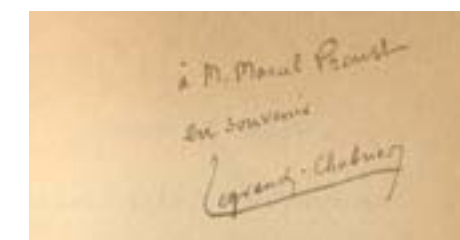
#### Liroquois, roman.

Paris. Bibliothèque Internationale d'Édition. E. Sansot et Cie, 1910.

304 pp. ch. Couverture et dos marron imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :

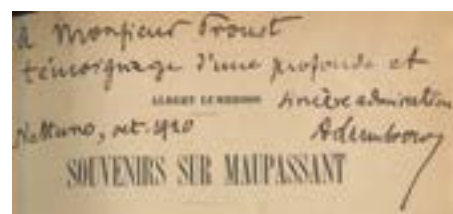
« à Marcel Proust, en souvenir. Legrand-Chabrier »



3 500 €







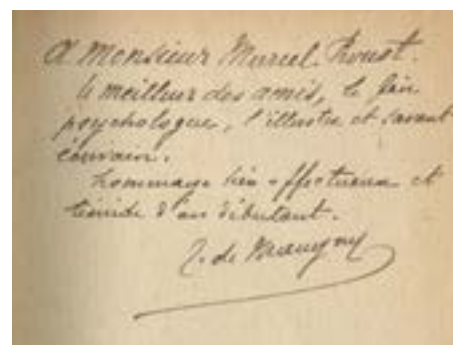
3 200 €

**42. Albert Lumbroso**  
**Souvenirs sur Maupassant. Sa dernière maladie. Sa mort.**  
Rome. Bocca Frères Editeurs. 1905.  
708 pp. ch. Couverture beige clair imprimée en rouge et noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de titre :  
« A Monsieur Proust, témoignage d'une profonde et sincère admiration.  
Albert Lumbroso. Nettuno, oct. 1920 »



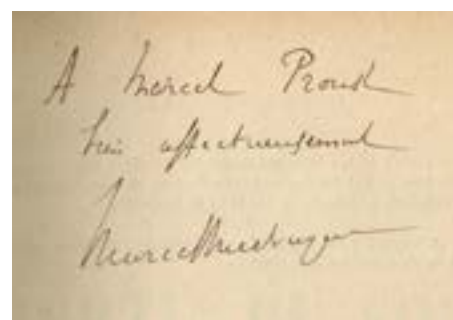
3 500 €

**43. Paul Mariéton**  
**La Terre provençale.**  
Paris. Alphonse Lemerre Editeur. (1890).  
366 pp. ch. Ouvrage incomplet.  
Second plat de couverture et dos jaunes imprimés en noir. Premier plat de couverture détaché.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« Au docteur Adrien Proust, hommage et souvenir de l'auteur. Paul Mariéton »



3 600 €

**44. Comte de Maugny**  
**Le Général Comte de Maugny.**  
Par son petit-fils le Comte de Maugny avec trois portraits hors-texte.  
Chambéry. Librairie Perrin, Dardel Successeur. 1921.  
286 pp. ch. Couverture et dos ocre imprimés en rouge et noir pour le premier plat de couverture et en noir pour le dos.  
Envoi autographe sur le premier feuillet blanc :  
« A Monsieur Marcel Proust, le meilleur des amis, le fin psychologue, l'illustre et savant écrivain. Hommage bien affectueux et timide d'un débutant. C. de Maugny »



2 600 €

**45. Marcel Mielvaque**  
**La Vertu du sol.**  
Paris. Librairie Plon. Sans date.  
310 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« A Marcel Proust, bien affectueusement. Marcel Mielvaque »

**46. Edgar Poe**  
**Poésies complètes.**  
Traduites par Gabriel Mourey. Précédées d'une lettre de John H. Ingram et suivies de « La Philosophie de la Composition » et de notes biographiques et bibliographiques. Portrait d'Edgar Poe d'après un daguerréotype de 1849 appartenant à M. J. Ingram.  
Paris. Mercure de France. 1910.  
306 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe du traducteur sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, souvenir amical de l'humble traducteur. Mourey »



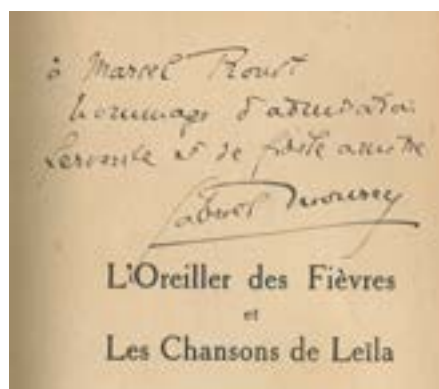
4 000 €

**47. Gabriel Mourey**  
**Le Village dans la pinède.**  
Paris. Mercure de France. 1911.  
199 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« à Marcel Proust, son admirateur, son ami, fidèlement. G. Mourey »



4 000 €

**48. Gabriel Mourey**  
**L'Oreiller des Fièvres et Les Chansons de Leïla, Poèmes.**  
Gravures sur bois d'Augustin Carrera.  
Paris. Librairie de France. F. Sant'Andrea, L. Marcerou et Cie, 1922.  
71 pp. ch. Couverture et dos marron clair imprimés en bleu.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« à Marcel Proust, hommage d'admiration fervente et de fidèle amitié. Gabriel Mourey »



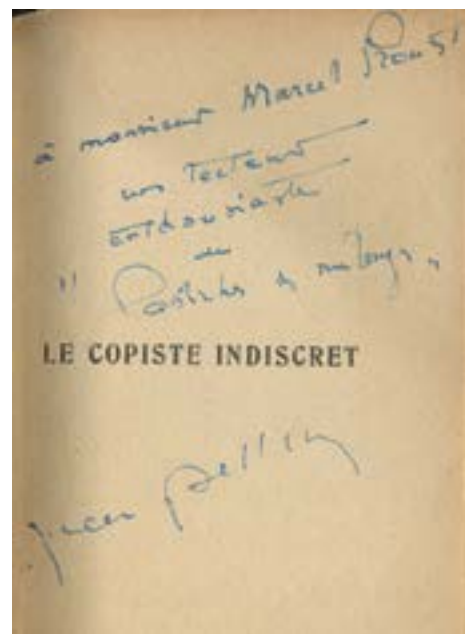
4 000 €

**49. Pol Neveux**  
**La Douce Enfance de Thierry Seneuse.**  
Paris. Arthème Fayard et Cie, Editeurs. (1913).  
319 pp. ch. Couverture et dos ocre clair imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre, à l'encre violette :  
« à Marcel Proust, cordial souvenir, Pol Neveux »



2 600 €





2 600 €

**50. Jean Pellerin**

**Le Copiste indiscret.**

Paris. Albin Michel Editeur. (1919).

254 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre, à l'encre bleue : « à monsieur Marcel Proust, un lecteur enthousiaste de "Pastiches et Mélanges". Jean Pellerin »

*Le Copiste indiscret* est lui aussi un recueil de pastiches.



2 600 €

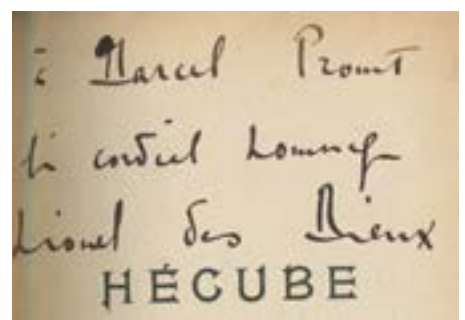
**51. Lionel des Rieux**

**La Belle Saison.**

Paris. Albert Fontemoing Editeur. 1906.

188 pp. ch. Couverture et dos bleu clair imprimés en bleu foncé. Le dos est sali.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre à l'encre violette : « à Marcel Proust, en vive sympathie. Lionel des Rieux »



2 600 €

**52. Lionel des Rieux**

**Hécube, tragédie en trois actes.**

Paris. Albert Fontemoing Editeur. 1906.

129 pp. ch. Couverture blanche imprimée en rouge et noir. Dos ocre imprimé en noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, en cordial hommage. Lionel des Rieux »

**53. Joseph Conrad**

**Une victoire.**

Traduit de l'anglais par Isabelle Rivière et Philippe Nell. Tome I.

Paris. Editions de la N.R.F. 1923.

210 pp. ch. Couverture et dos couleur crème imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe des traducteurs, le destinataire n'est pas indiqué, sur le premier feuillet blanc : « *Hommage des traducteurs. Ph. Nell. Is. Rivière* »



3 000 €

**54. Claude Roger-Marx**

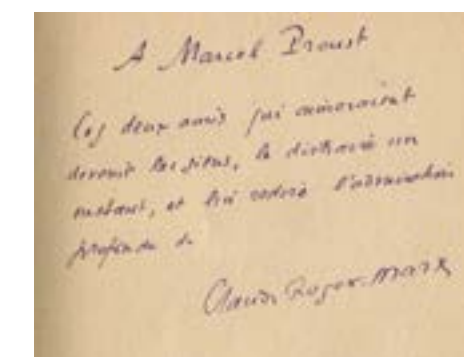
**Les Deux Amis, roman.**

Paris. Albin Michel Editeur. 1921.

155 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc :

« A Marcel Proust, ces deux amis qui aimeraient devenir les siens, le distraire un instant, et lui redire l'admiration profonde de Claude Roger-Marx ».



6 500 €

**55. Claude Roger-Marx**

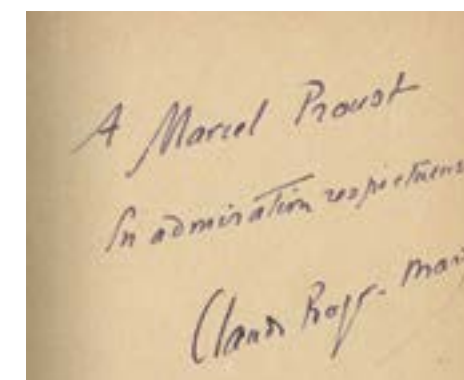
**La Tragédie légère.**

Paris. Albin Michel Editeur. 1922.

254 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.

Envoi autographe sur le premier feuillet blanc :

« A Marcel Proust en admiration respectueuse. Claude Roger-Marx ».



4 000 €

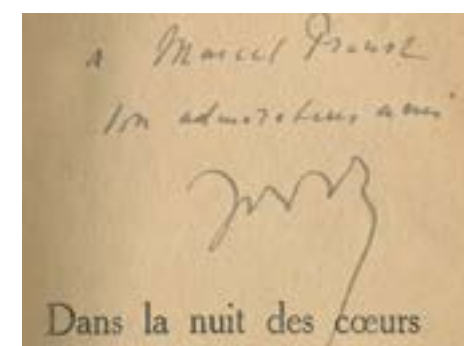
**56. J. -H. Rosny Aîné**

**Dans la nuit des cœurs, roman.**

Paris. Ernest Flammarion Editeur. 1922.

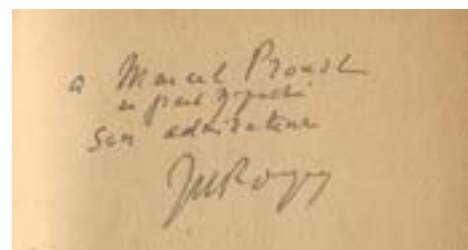
311 pp. ch. Couverture et dos ocre imprimés en rouge et noir.

Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, son admirateur ami. J.-H. Rosny ».



8 500 €





8 500 €

**57. J. -H. Rosny Aîné**  
**Le Félin géant.**  
Paris. Librairie Plon. 1920. Huitième édition.  
282 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le premier feuillet blanc :  
« à Marcel Proust, en grande sympathie, son admirateur »



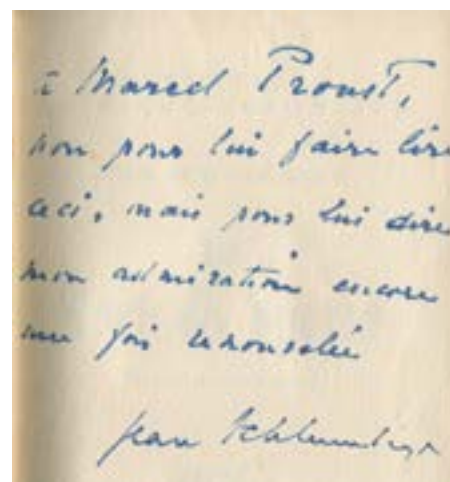
5 000 €

**58. Jean Rostand**  
**La Formation de l'être.**  
Histoire des idées sur la génération.  
Paris. Librairie Hachette. 1930.  
222 pp. ch. Couverture et dos orange imprimés en bleu.  
Envoi autographe à Robert Proust à l'encre bleue :  
« Pour le Professeur Robert Proust, en affectueuse admiration. Jean Rostand »



2 600 €

**59. Noël Ruet**  
**Le Rosaire d'Amour. Poèmes.**  
Liège. Printing G. Edition. (1920).  
54 pp. ch. Couverture bleu gris imprimée en jaune, avec un motif art déco.  
Envoi autographe sur le faux-titre :  
« Au Maître Marcel Proust, hommage d'admiration. N. Ruet. Le 29 janvier 1920. »



7 000 €

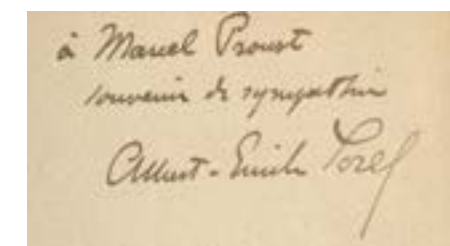
**60. Jean Schlumberger**  
**La Mort de Sparte,** Drame en trois actes.  
Répertoire du Vieux-Colombier.  
Paris. Editions de la N.R.F. (1921).  
94 pp. ch. Couverture et dos beiges imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le premier feuillet blanc à l'encre bleue : « à Marcel Proust, non pour lui faire lire ceci, mais pour lui dire mon admiration encore une fois renouvelée. Jean Schlumberger »

**61. Marcel Schwob**  
**Cœur double.**  
Paris. Paul Ollendorff Editeur. 1891.  
290 pp. ch. Couverture marron clair imprimée en noir.  
Envoi autographe à Anatole France sur le premier plat de couverture :  
« à monsieur Anatole France, hommage respectueux. Marcel Schwob ».



8 500 €

**62. Albert-Emile Sorel**  
**La Carrière amoureuse de M. Montsecret, roman.**  
Paris. Alphonse Lemerre Editeur. 1910.  
289 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « à Marcel Proust, souvenir de sympathie. Albert-Emile Sorel »



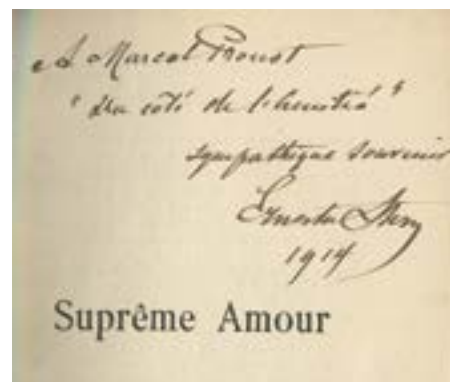
5 000 €

**63. Stehlmud**  
**Poèmes de l'eau.**  
1928.  
112 pp. ch. Couverture et dos marron clair. Le premier plat de couverture est imprimé en rouge et noir. Le dos est imprimé en noir.  
Envoi autographe signé Malendorf à Robert Proust sur le premier feuillet blanc : « à mon maître le Professeur Robert Proust, hommage respectueux, et qu'il y soit joint toute la reconnaissance qu'un esprit moderne doit à l'œuvre, au pur travail de laboratoire intellectuel qu'est l'œuvre de Marcel Proust. Malendorf »



5 000 €





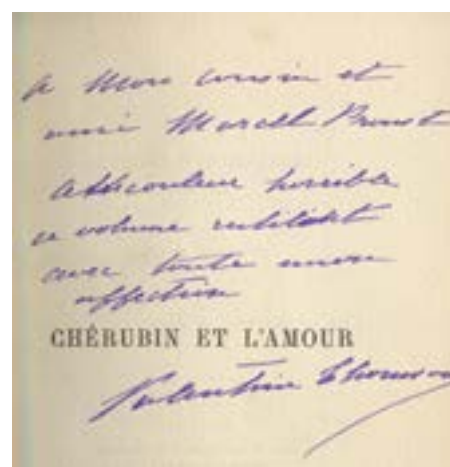
3 000 €

**64. Maria Stern (Ernesta Stern)**  
**Suprême Amour**, roman.  
Préface de Henri Lavedan de l'Académie Française.  
Paris. Librairie Alphonse Lemerre. 1914.  
253 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre : « A Marcel Proust, « du côté de l'amitié », sympathique souvenir. Ernesta Stern 1914 »



4 000 €

**65. Fortunat Strowski**  
**La Renaissance littéraire de la France contemporaine.**  
Paris. Librairie Plon. (1922).  
296 pp. ch. Couverture et dos beige clair imprimés en rouge et noir pour le premier plat de couverture et en noir pour le second plat de couverture et le dos.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre à l'encre violette :  
« à Monsieur Marcel Proust, j'écris sur cette première page le mot d'admiration, que les circonstances m'ont empêché jusqu'à présent d'écrire ce que je justifie dans le corps du livre mais ceci n'est qu'un premier volume et mon admiration n'est pas à la merci du temps et des circonstances surtout quand elle a été réfléchiée et analysée pendant des mois et des mois comme cela que j'éprouve pour Monsieur Marcel Proust. F. Strowski. »



4 000 €

**66. Valentine Thomson**  
**Chérubin et l'Amour.**  
Paris. Calmann-Lévy. 1911.  
236 pp. ch. Couverture et dos orange imprimés en noir.  
Exemplaire n° 26 sur papier de Hollande.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre, à l'encre violette : « A mon cousin et ami Marcel Proust, cette couleur horrible, ce volume rutilant. Avec toute mon Affection. Valentine Thomson »

**68. Jean-Louis Vaudoier**  
**La Maîtresse et l'amie**, roman.  
Paris. Calmann-Lévy Editeurs. 1912.  
377 pp. ch. Couverture et dos jaunes imprimés en noir.  
Envoi autographe sur le feuillet de faux-titre :  
« à Marcel Proust, hommage dévoué. J.-L. Vaudoier »



5 500 €



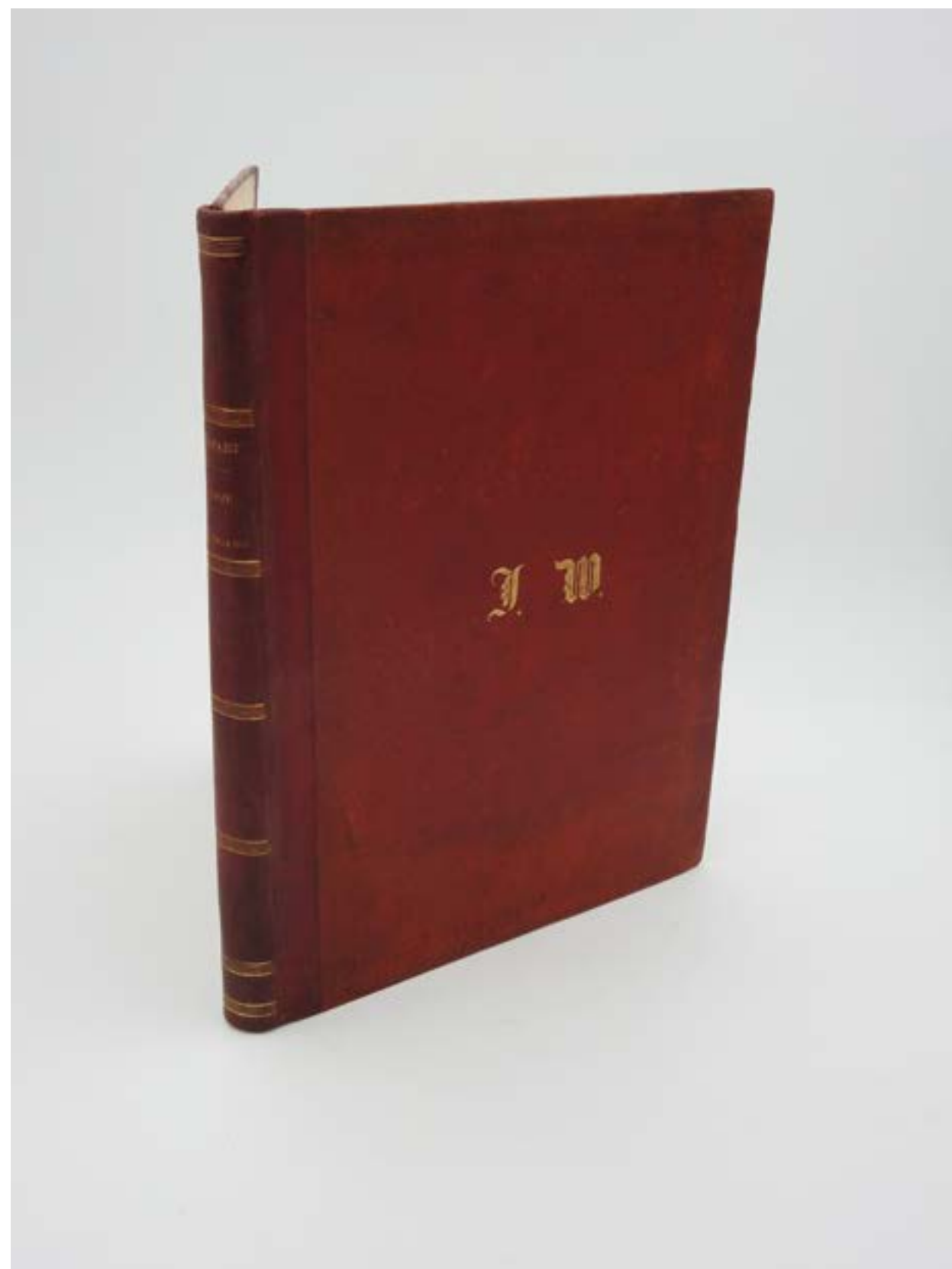
302

303





304



### Wolfgang Amadeus Mozart

**Le Nozze di Figaro.** Partition de la réduction pour piano.

Paris, Carli éditeur et marchand de musique, 1823.

In-folio (345 x 255 mm). 1 f. n. ch. (prospectus et catalogue) et 228 pp.  
Manque page de titre. Inscription de la main de Jacques Guérin à l'encre rouge sur le feuillet de garde : « *Partition de Jeanne Weil, mère de Marcel Proust, donnée par Madame Robert Proust. 1935* ».

Reliure postérieure. Demi-cuir de Russie, plats de toile chagrinée rouge. Monogramme « J.W. » [Jeanne Weil] frappé à l'or sur le plat supérieur, dos lisse orné de filets.

Edition ancienne de la réduction pour piano et chant.

### Exemplaire de la mère de Marcel Proust.

A Paris, l'opéra fut d'abord interprété dans diverses adaptations françaises à partir de 1793. La première interprétation fidèle, en langue italienne et respectant la partition, fut jouée, à l'Opéra comique, en décembre 1807.

La première édition française de la réduction pour piano et voix avait paru chez le même éditeur en 1808. Il s'agit ici d'une réimpression datant de 1823.

Comme sa propre mère, Jeanne Weil était une excellente pianiste, et son fils consacra précisément l'un de ses quatre « Portraits de musiciens » à Mozart.

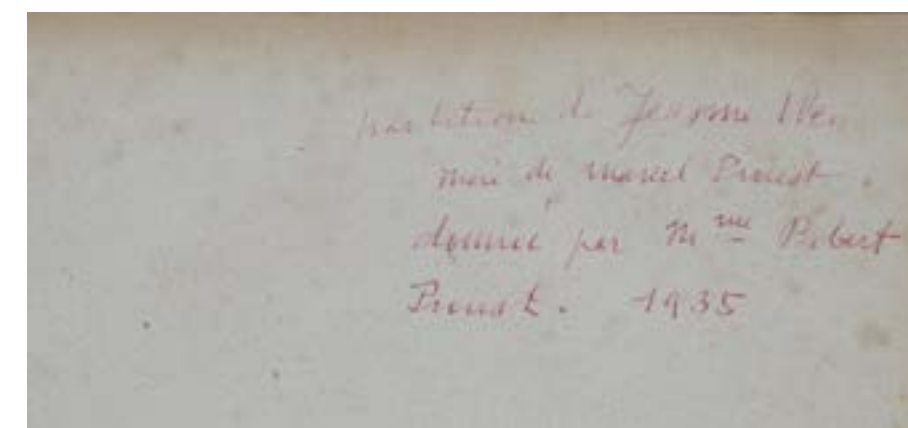
Ce bel exemplaire rappelle les années d'enfance de Marcel Proust, condisciple de Jacques Bizet fils du compositeur, sous la tutelle d'une mère cultivée et mélomane.

Provenance : Jacques Guérin.

4 500 €



305



# **Autour de Marcel Proust**

**Lettres  
adressées à Marcel Proust**

**Manuscrits  
en rapport avec Marcel Proust**

**Lettres d'amis  
de Marcel Proust**

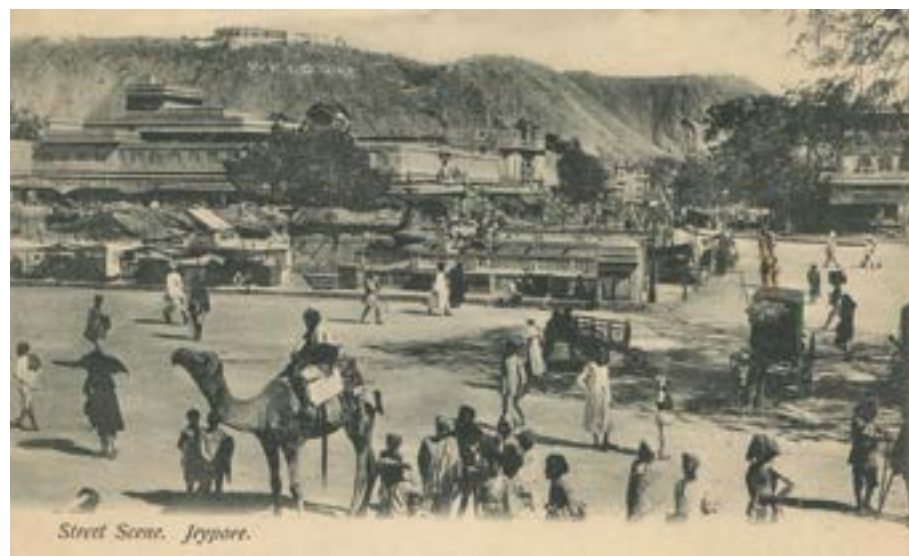


306



307



**Antoine Bibesco****Carte autographe signée à Marcel Proust**

[29 décembre 1906]

Le recto représente une vue de Jaipur, en Inde.

450 €

« Mille amitiés, Antoine Bibesco ».

Joli et étonnant document, associant de façon surprenante Marcel Proust et le Rajasthan.

**Binet-Valmer**

Lettre autographe signée à Marcel Proust.

S. d. 2 pp. in-12 sur un feuillet à en-tête de la Ligue des Chefs de sections &amp; des soldats combattants.

« Mon ami,  
 Je ne pouvais accepter pour moi, je ne puis refuser pour mes cent mille enfants, et je vous dis merci. Que ne pouvez-vous nous accompagner là-bas ! Notre secrétaire général, le capitaine Ternisien, va vous écrire un mot de ma part, et c'est à son nom que vous enverrez votre présent. Mais si j'osais je vous demanderai plus encore : ne voulez-vous pas joindre votre voix à la mienne ? Ne voulez-vous pas, grand écrivain que vous êtes, écrire pour mes petits ?  
 De cœur bien à vous.  
 Binet-Valmer  
 Il va de soi que selon votre désir votre nom ne sera pas publié mais il faut que Ternisien vous donne un reçu. »

La Ligue des chefs de sections était un mouvement français d'anciens combattants à tendance nationaliste, fondé en 1919 par l'homme de lettres franco-suisse, Binet-Valmer (1875-1940). Celui-ci a écrit plusieurs articles sur l'œuvre de Proust (« *toute la presse (sauf Binet-Valmer) m'a abandonné* » écrit Proust à Jacques Boulenger à propos de *Sodome et Gomorrhe*).

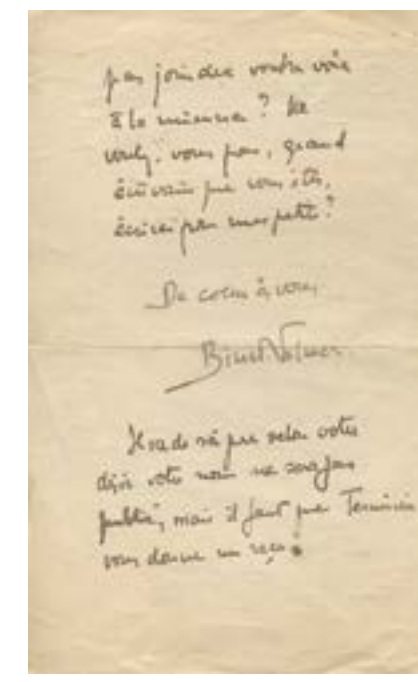
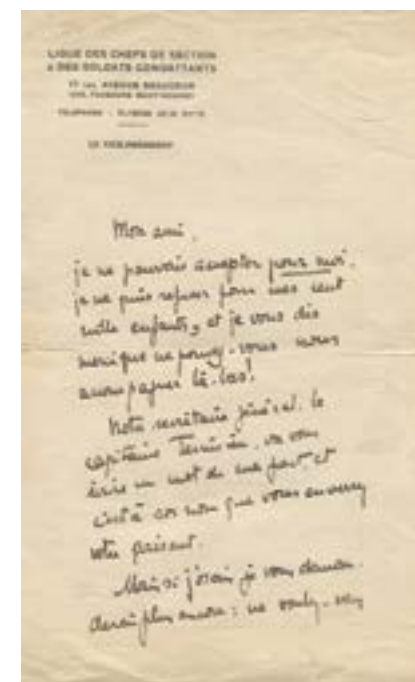
La lettre nous apprend que Proust fit un don à cette association, certainement pas en raison de ses opinions mais bien plutôt pour venir en aide aux anciens combattants. En revanche, le romancier n'a rien écrit pour les « *petits* » de Binet-Valmer.

D'ailleurs, les liens entre les deux hommes vont rapidement se distendre, les opinions de Binet-Valmer ne tardant pas à se faire jour dans un article où il écrivait que Marcel Proust se complaisait dans l'inversion sexuelle et qu'il n'était pas représentatif de « *l'âme française* ».

Proust fut d'autant plus affecté par cet « *article absolument faux* » qu'il pensait avoir reconnu un « *esprit ami* » en Binet-Valmer.

**Intéressante lettre éclairant en partie les opinions politiques de Marcel Proust.**

850 €





4 500 €

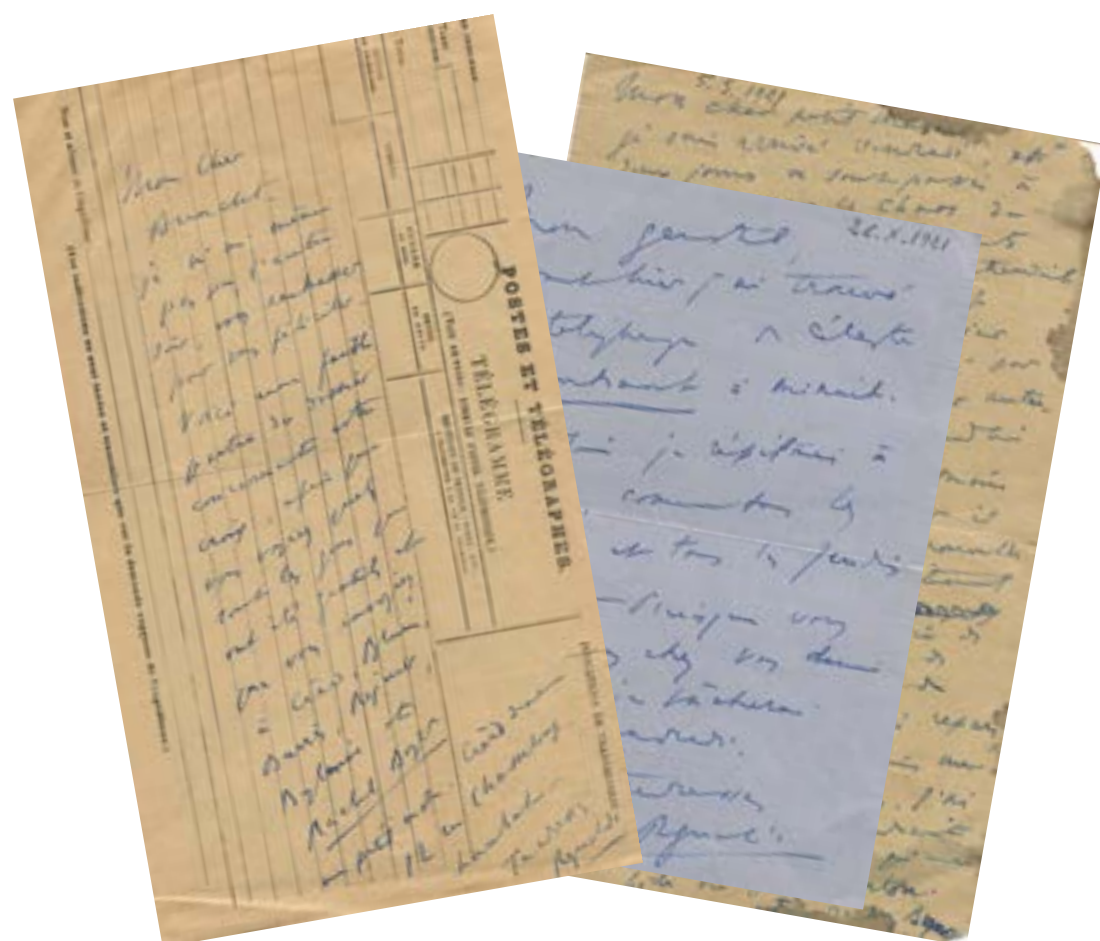
**Reynaldo Hahn.**

**3 lettres autographes signées à Marcel Proust**

3 pp. in-8 à l'encre bleue dont 2 lettres postales, chacune à l'adresse de Proust rue Hamelin avec timbres et cachets, et 1 p. sur un formulaire de télégramme des Postes et Télégraphes (vers mai 1920 ?)

A propos de la Légion d'Honneur demandée pour l'écrivain.

Marcel Proust fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 24 novembre 1920. C'est son frère Robert qui le reçut.



**Reynaldo Hahn**

**Carte autographe signée à Marcel Proust.**

S, d. [fin 1905]

1 p. in-16 sur une carte ornée d'une photographie de R. Hahn.  
Adresse : Marcel Proust / chez M. le docteur Sollier / 145, route de Versailles / Boulogne s/S. »



**Joli document.**

« Cher Marcel

J'ai téléphoné au bureau des R... Robert ne sera pas là demain. Il y sera jeudi et vendredi. J'irai donc le voir jeudi. A bientôt.

Reynaldo

J'écris ce soir même à votre frère pour Mme Durandel et je le verrai également jeudi pour les autres choses. »

Proust était alors soigné chez le docteur Paul Sollier à la suite de la grave dépression qui s'empara de lui après la mort de sa mère.

**Pauline d'Harcourt, comtesse d'Haussonville**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust**

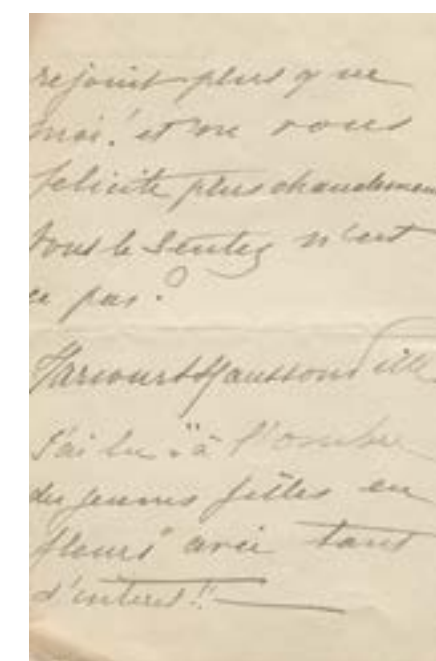
Datée du 27 septembre [1920]

2 pages in-12 à l'encre noire sur un papier à son adresse imprimée (taches et mouillures sur le second feuillet vierge, angles écornés).

Femme du monde, la comtesse d'Haussonville (1846-1922) reçut Proust dans son salon. Sous le pseudonyme, d'Horatio, il évoqua ce salon dans *Le Figaro* du 4 janvier 1904.

Elle le félicite ici pour sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, le jour même de cette obtention : « En arrivant à Paris je vois que la croix de la Légion d'honneur vient de vous être donnée – j'en suis très heureuse (...) J'ai lu "A l'ombre des jeunes filles en fleurs" avec tant d'intérêt ».

3 500 €



800 €





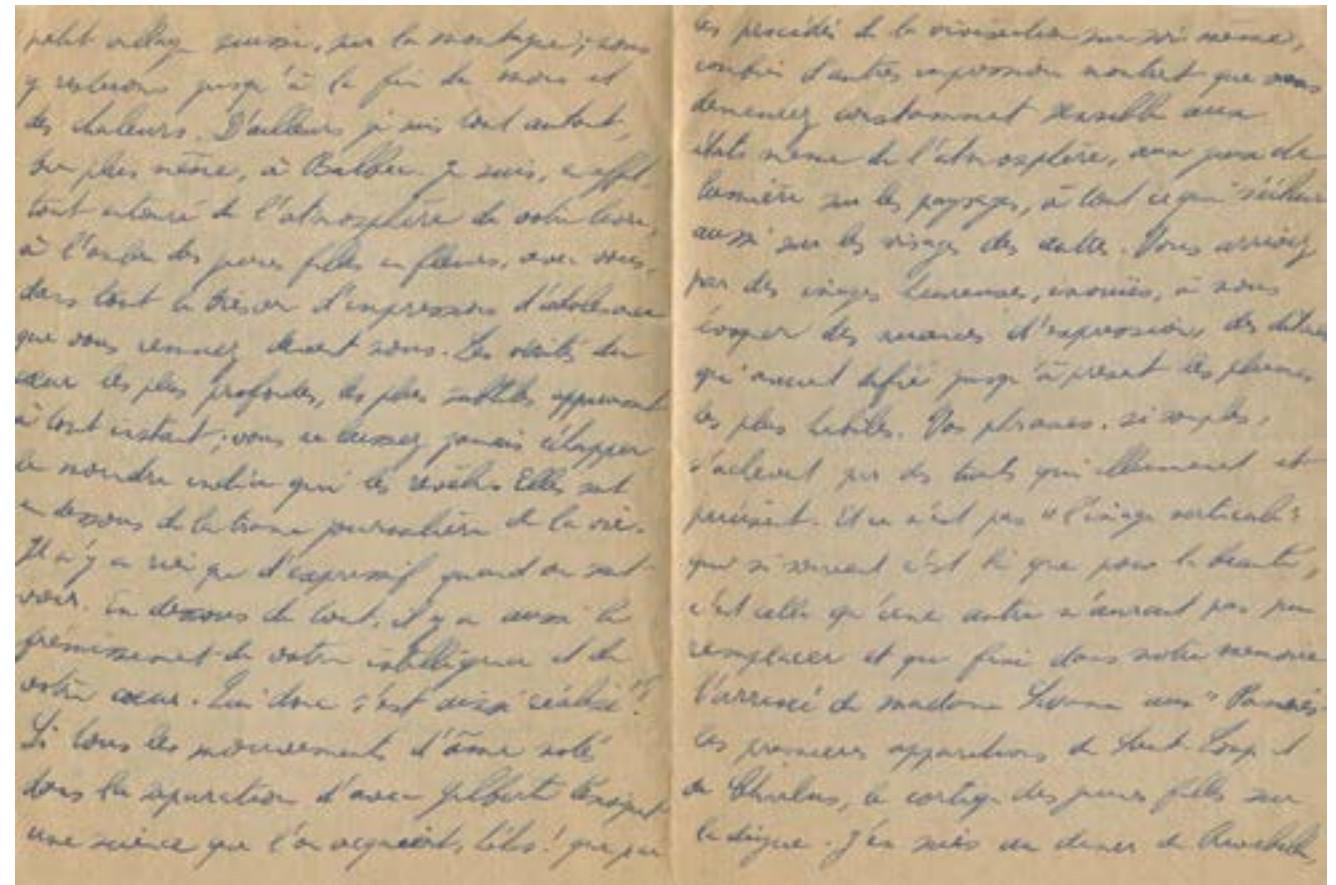
**Georges de Lauris à Marcel Proust**

Datée de l'Hôtel de la Dent du Midi, Champéry (Valais) ; 5 pp. in-8 à l'encre bleue.

**Longue et superbe lettre d'admiration.**

« (...) J'ai souvent rêvé d'une reprise d'intimité, d'intimité matérielle, je veux dire, car si je songe à la présence que vous n'avez jamais cessé d'avoir dans ma pensée, je peux dire que notre intimité n'a pas été interrompue. Nous sommes, en ce moment dans un petit village suisse, sur la montagne, nous y resterons jusqu'à la fin du mois et des chaleurs ? D'ailleurs je suis tout autant, bien plus même, à Balbec. Je suis, en effet, tout entouré de l'atmosphère de votre livre, A l'ombre des jeunes filles en fleurs, avec vous, dans tout le trésor d'impressions d'adolescence que vous remuez devant vous. Les vérités du cœur les plus profondes, les plus subtiles apparaissent à tout instant ; vous ne laissez jamais échapper le moindre indice qui les révèle. Elles sont en-dessous de la trame journalière de la vie. Il n'y a rien que d'expressif quand on sait voir. En-dessous de tout, il y a aussi le frémissement de votre intelligence et de votre cœur. Qui donc s'est ainsi réalisé ? Si tous les mouvements de l'âme notés dans la séparation d'avec Gilberte témoignent une science que l'on acquiert, hélas, que par les procédés de la vivisection sur soi-même, combien d'autres impressions montrent que vous demeurez constamment sensible aux états même de l'atmosphère, aux jeux de lumière sur les paysages, à tout ce qui s'éclaire aussi sur les visages des autres. Vous arrivez par des images heureuse, inouïes, à nous évoquer des nuances d'expression, des détails qui avaient défié jusqu'à présent les plumes les plus habiles. Vos phrases, si souples, s'achèvent par des traits qui illuminent et précisent. Et ce n'est pas "l'image verticale" qui si souvent n'est là que pour la beauté, c'est celle qu'une autre n'aurait pas pu remplacer et qui fixe dans notre mémoire l'arrivée de Madame Swann, les premières apparitions de Saint-Loup et de Charlus, le cortège des jeunes filles sur la digue. J'en suis au dîner de Rochebelle, "à l'abeille engourdie par la fumée du tabac..." Vous avez creusé les champs de l'observation sans nuire un instant à la vie mouvante de la surface. Aux joies des yeux et de l'esprit s'écrit le tourment du cœur car les vérités sont souvent cruelles. Où nous conduisez-vous ? Que sera le "Temps retrouvé" ? Je vous lis presque deux fois parce que constamment je veux partager mes impressions avec Madeleine. Elles éclatent en moi avec tant de force que je ne puis les garder. Mon petit Marcel, j'aime votre livre comme je vous aime, comme je vous ai aimé des notre première rencontre. Je me souviens de notre première rencontre un soir, chez les Weber. J'ai des souvenirs chers d'où se dégagent toujours en moi les rayons d'une tendre amitié. (...) »

6 000 €

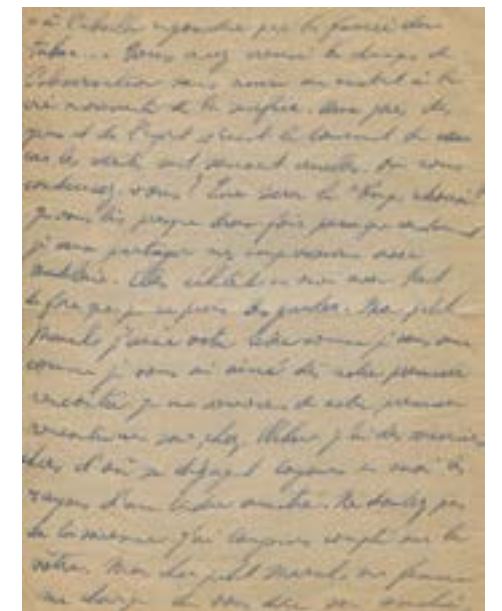


Georges de Lauris apparaît ici bouleversé, ébloui, frappé d'une admiration presque stupéfaite devant A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Il y a là comme un miracle. La chrysalide est devenue papillon : « Qui donc s'est ainsi réalisé ? », écrit-il. Lui qui connaissait Proust depuis des années, n'en revient pas, vérifiant ainsi la théorie proustienne de la différence entre le moi social et le moi créateur.

Lauris va ainsi d'extase en extase : les images, la souplesse de la phrase, la psychologie, la « vivisection » du cœur et la « vie mouvante de la surface ».

La fin est presque une déclaration d'amour : « Mon petit Marcel, j'aime votre livre comme je vous aime, comme je vous ai aimé des notre première rencontre. Je me souviens de notre première rencontre un soir, chez les Weber. J'ai des souvenirs chers d'où se dégagent toujours en moi les rayons d'une tendre amitié. »

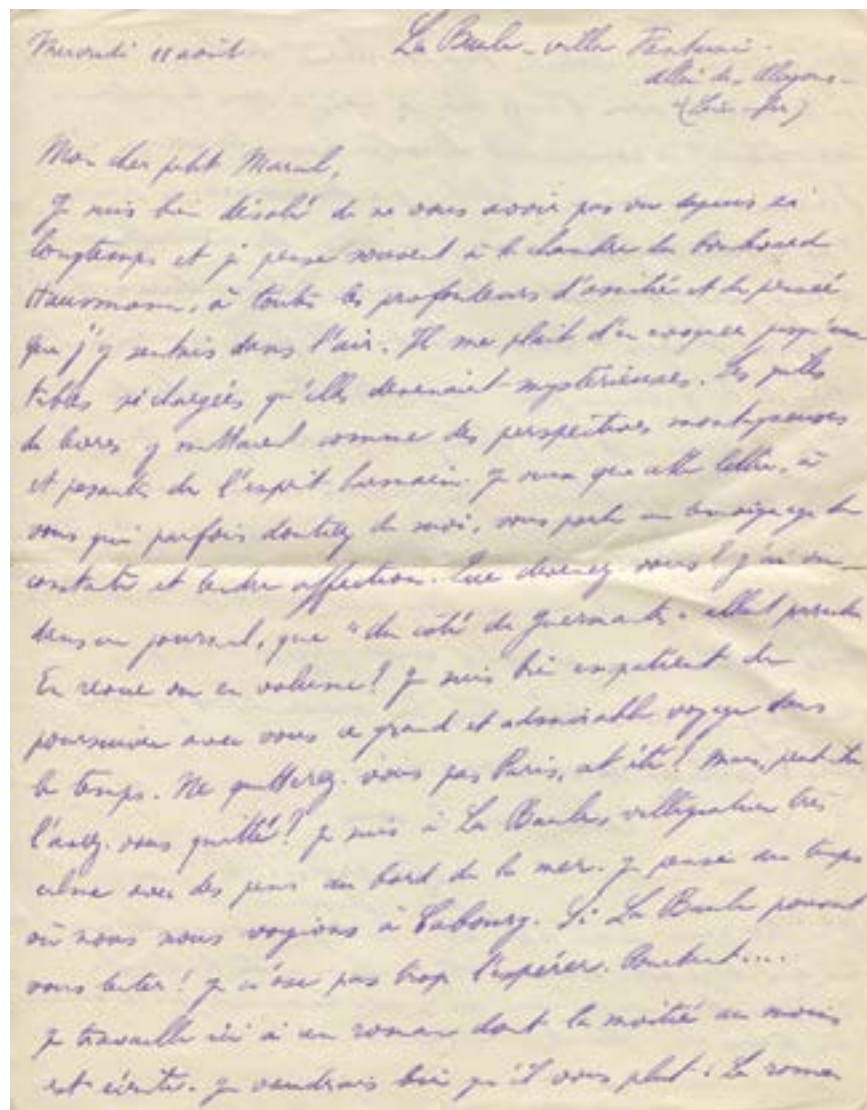
**Une lettre si sincère et élogieuse, comme tout écrivain aimerait en recevoir.**







314



**Georges de Lauris**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust.**  
 Datée La Baule, Mercredi 11 août [1920].  
 2 pp. in-folio à l'encre violette.

2 500 €

**Très belle lettre nostalgique de leur amitié.**

« Mon cher petit Marcel,  
 Je suis bien désolé de ne vous avoir pas vu depuis si longtemps et je pense souvent à la chambre du boulevard Haussmann, à toutes les profondeurs d'amitié et de pensée que j'y sentais dans l'air. Il me plaît d'en évoquer jusqu'aux tables si chargées qu'elles devenaient mystérieuses. Les piles de livres y mettaient comme des perspectives montagneuses et pesantes de l'esprit humain. Je veux que cette lettre, à vous qui parfois doutiez de moi, vous porte un témoignage de constante

et tendre affection. Que devenez-vous ? J'ai vu dans un journal, que "Du côté de Guermantes" allait paraître. En revue ou en volume ? Je suis bien impatient de poursuivre avec vous ce grand et admirable voyage dans le temps. (...) »

Cette lettre, qui nous livre une saisissante évocation de la chambre de Marcel Proust boulevard Haussmann, est aussi caractéristique du changement qui est intervenu dans les relations entre l'écrivain et ses amis, une fois que ceux-ci eurent vraiment pris la mesure de son génie.

Georges de Lauris, qui ne manquait pas de finesse, a conscience qu'il est un nain auprès de lui, et que si son nom n'est pas oublié, ce sera sans doute grâce à sa fréquentation de Proust.

**Madeleine Lemaire**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust.**  
 S. d. [entre août et octobre 1914?]  
 4 pp. in-16 à l'encre noire sur papier vergé bleu.

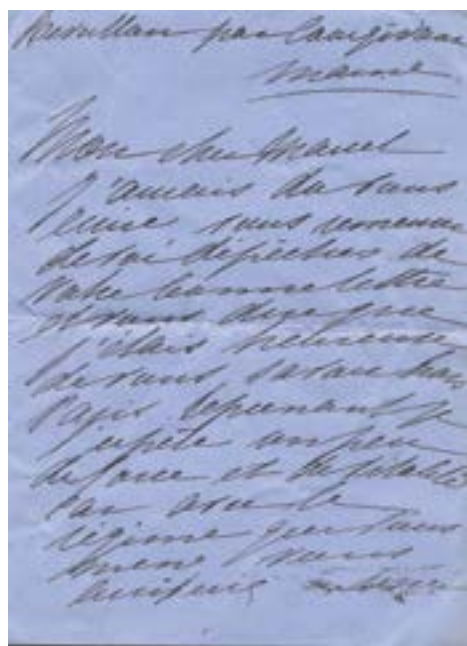
**Belle lettre pleine d'une tendresse directe et nostalgique.**

Cette lettre a vraisemblablement été écrite au début de la guerre, alors que Marcel Proust était au Grand Hôtel de Cabourg et s'appretait à regagner Paris.

C'est un beau témoignage de l'affection que l'artiste portait à Marcel Proust, qu'elle réprimande ici un peu comme un enfant à qui l'on ne peut faire entendre raison : « J'étais heureuse de vous savoir hors de Paris. Cependant j'espère un peu de force et de vitalité car avec le régime que vous menez, vous arriveriez à une faiblesse et à une anémie sérieuse. Mais il n'y a rien à vous dire à ce sujet. »

On peut imaginer en creux la lettre que lui a écrite Proust : « Vous auriez pu me parler davantage de votre santé au lieu de vous étendre autant sur le bruit que l'on fait dans les hôtels, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Il est rare de trouver un hôtel silencieux. »

Madeleine Lemaire connaît bien son Marcel, et de longue date : « J'ai si peu de confiance dans votre raison que j'ai peur d'apprendre votre retour à Paris ». Elle évoque pour finir le séjour qu'avait fait l'écrivain dans son château de Réveillon, dans la Marne, où il écrivit une partie des *Plaisirs et les jours* : « Je pense souvent au séjour que vous avez fait ici il y a des années. »



1 800 €



315





316

**Robert de Montesquiou**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust, datée de Charnizay, ce 18. [septembre 1903]**  
 4 pages à l'encre violette sur un double feuillet in-4 de papier vélin mauve.

« Cher Marcel,  
 Je m'habitue à vous retrouver fidèle et à reconnaître dans vos manifestations mûries les choses qui nous ont charmés dans leurs présences et leurs promesses.  
 Je partage votre impression, et celle de quelques sages, au sujet de la vanité de ces sortes de rencontres.  
 Seulement, quand on a dit cela, on s'aperçoit que c'est pour les autres ; et que, s'il est question de soi, on juge et agit autrement. "Frères, est-il besoin de vous en donner les raisons ?" dirait Baudelaire.  
 Vous les sentez bien, car elles sont affaire de sentiment surtout.  
 Néanmoins, vous avez raison, il est préférable, et désirable de ne pas briser trop tôt le calame pareil au jonc de l'écriture, en ceci, qu'il "fume encore".



J'ai cru reconnaître à certains indices : personnes nommées, préférences accusées et jusqu'à la délicatesse bien vôtre de faire paraître cela le jour d'une autre fête donnée en mon honneur, à Neuilly, ce 18, j'ai cru reconnaître, dis-je, de votre style, dans l'article de l'Horatio du Figaro. Me suis-je trompé ?

...  
 Et que dites-vous des brovistés que ces circonstances mortelles (car on oublie vite à quel point elles l'étaient !) ne réveillent pas ? Rien à en dire, n'est-ce pas sinon que ces occasions en montrant leurs âmes de glaire, prouvent qu'on les a traités comme ils le méritaient, en les traitant comme des œufs qui se cassent et se répandent.  
 Votre vieil ami : Robert de M. »

**Belle et affectueuse lettre de Robert de Montesquiou à Marcel Proust.**

Sous le pseudonyme shakespearien d'Horatio, Marcel Proust fit paraître dans le Figaro, trois articles, le 6 septembre 1903, le 4 janvier 1904 et le 18 janvier 1904. Il s'agissait de deux « salons », celui de la princesse de Polignac et celui la comtesse d'Haussonville et de la « Fête chez Montesquiou à Neuilly », pastiche de Saint-Simon.

Nous pensons que la présente lettre répond au premier de ces articles,

5 500 €

paru en septembre, car c'est en été que Robert de Montesquiou avait l'habitude de se rendre dans le château que possédait sa famille à Charnizay, en Indre-et-Loire.

Dans son article Proust citait en effet des familiers de Montesquiou : la comtesse Greffulhe, la comtesse de Noailles, la comtesse de Caraman-Chimay...

Le comte avait donc bien deviné, mais Marcel Proust lui affirma qu'il n'était pas Horatio.

Dans le style noble et précieux qui est le sien, c'est avec une réelle affection que Montesquiou s'adresse ici à son admirateur. L'on sent que leurs relations ont évolué et que l'aîné est en train de reconnaître les qualités de cœur et de style du futur auteur d'*A la recherche du temps perdu*.

Provenance : baronne de Rothschild.

**Robert de Montesquiou.**  
**Lettre autographe signée adressée à Marcel Proust, datée du 11 juillet 1921.**

3 pages à l'encre noire sur 3 feuillets de papier vélin.

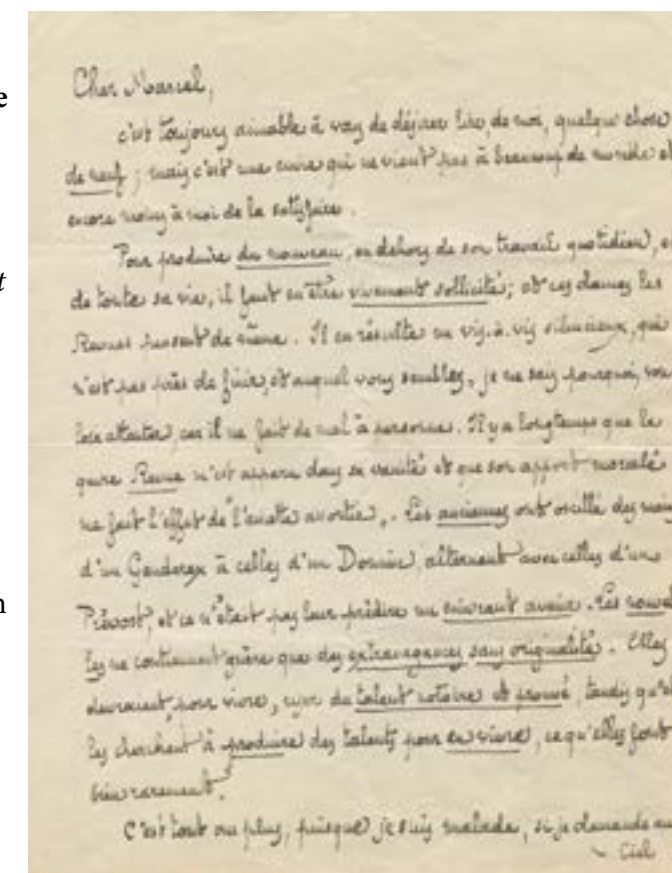
7 000 €

**Lettre magnifique et crépusculaire, qu'on dirait écrite par le baron de Charlus en personne.**

Cette lettre répond à une autre que Marcel Proust avait adressée au comte, dans laquelle il lui disait qu'il « avait plusieurs fois parlé à Jacques Boulenger de l'utilité pour nos contemporains d'articles de vous ».

A cette époque, les rôles se sont inversés entre Marcel Proust et Robert de Montesquiou. L'auteur de la Recherche, lauréat du prix Goncourt est en train d'être reconnu comme l'un des plus grands écrivains de son temps et sa gloire ne cesse de croître. Montesquiou, au contraire, sombre dans l'oubli, il semble appartenir à un temps révolu. Il est oublié et dédaigné : son avenir est derrière lui.

Proust était sensible à cet abandon et c'est pourquoi il insista auprès de Jacques Boulenger, qui dirigeait le journal *L'Opinion*, pour qu'il accueille la prose de Montesquiou dans ses colonnes. « On épaissit autour



317



318

de sa personne (démunie, de plus, d'argent, je crois), le plus injuste des silences, car c'est un critique d'art, un styliste merveilleux (...) ».

Avec sa délicatesse coutumière il ajoutait : « *Même si cela ne peut pas se réaliser pratiquement, je suis sûr que votre seule demande adoucirait sa vieillesse qui doit être bien dure.* »

Telles sont les circonstances qui permettent de mieux apprécier cette très belle lettre, absolument exemplaire du caractère de Robert de Montesquiou.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est un orgueilleux refus qu'oppose le comte à la suggestion de Marcel Proust : « *c'est toujours aimable à vous de désirer lire de moi, quelque chose de neuf; mais c'est une envie qui ne vient pas à beaucoup de monde et, encore moins à moi de la satisfaire.* »

Il y a dans cette simple phrase, toute la courtoisie et la morgue du grand seigneur, en même temps qu'une cruelle conscience de la situation véritable dans laquelle il se trouve.

Cette lettre tout à fait extraordinaire semble avoir été écrite par le baron de Charlus lui-même, tel qu'il apparaît, vieilli et amer, à la fin de la Recherche.

On y retrouve son incompréhension et son mépris pour la société présente : « *Les nouvelles [revues] ne contiennent guère que des extravagances sans originalité. Elles devraient pour vivre, user du talent notoire et prouvé, tandis qu'elles cherchent à produire des talents pour en vivre, ce qu'elles font bien rarement.* »

Il doit viser ici toutes les revues d'avant-garde, comme *Littérature* de Breton, Aragon et Soupault, qui essaïmaient à l'époque, ou d'autres « *jeunes coqs brutaux, infatués, qui se croient tout permis, avant d'avoir réalisé que peu de chose.* »

Mais Montesquiou est dans un autre monde, et a déjà un pied dans l'au-delà : « *C'est tout au plus, puisque je suis malade, si je demande au Ciel de terminer ce que j'ai commencé, pour le publier posthume ou de mon vivant.* »

Il est, comme il le dit lui-même, « *le lion devenu vieux* » qui ne réclame plus que le droit « *à quelques égards, quelques avances et même à quelques respects.* »

La dernière phrase est véritablement émouvante. Montesquiou est conscient d'être à un instant décisif de son existence : « *je vais partir pour une cure, d'où je rapporterai un retour à la vie, ou la certitude d'avoir accompli un période, duquel votre gentille amitié reste l'un des plus aimables souvenirs.* »

Il faut entendre « période », au masculin, dans son sens ancien de « moment de la vie ». Et, revenant aux jours fastueux, à l'époque où Marcel Proust n'avait pour lui que dévotion, il lui adresse cette pensée émue.

C'est l'une des toutes dernières lettres qu'il adressa à Marcel Proust : Robert de Montesquiou mourut six mois plus tard.

Extraordinaire lettre sortant du cœur.

Provenance : baronne de Rothschild.

**Robert de Montesquiou**  
**Carte autographe signée de son monogramme**

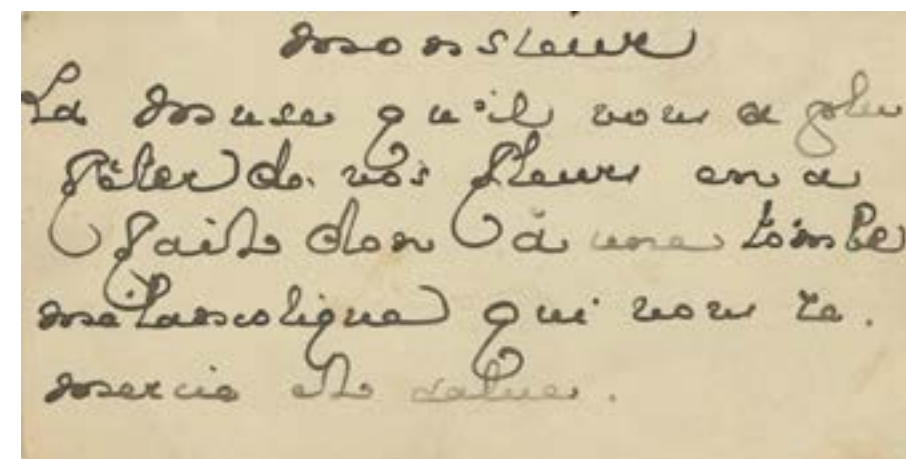
Non datée [fin avril 1893]. 2 pages in-16 (70 x 130 mm.), à l'encre noire sur carte de papier fort (légère salissure au verso).

Jolie carte de remerciement pour un bouquet de fleurs que Proust lui a envoyé après lui avoir été présenté : « *La muse qu'il vous a plu fêter de vos fleurs en a fait don à une tombe mélancolique qui vous remercie et salue. Quant au poète qui ne voudrait point se montrer inégal à votre amabilité peu commune, il vous envoie l'échange graphique de cette gerbe pensive.* »

Cet envoi « graphique » est sans doute un exemplaire de luxe des *Chauves-Souris*, que Proust venait de découvrir dans l'édition courante et dont il remercia Montesquiou le 29 avril 1893.

Provenance : baronne de Rothschild.

Kolb, I, p. 205.

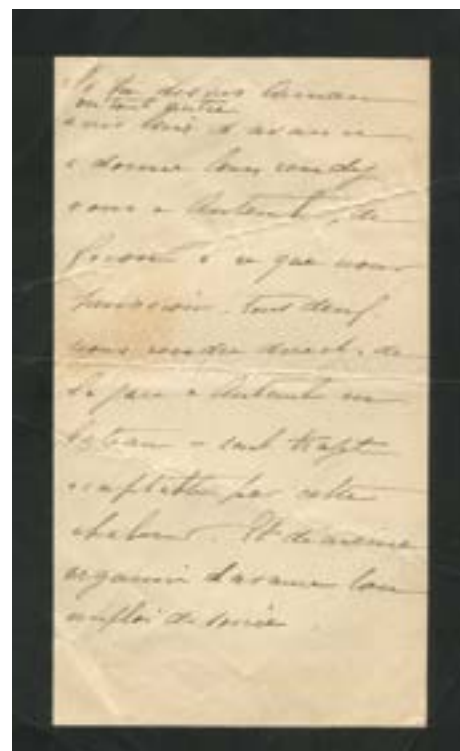


1 500 €



319





500 €

**Mme Adrien Proust**  
**Lettre autographe à son fils (fragment).**

Non datée [Auteuil fin juin 1890].  
1 p. in-12 à l'encre noire sur papier deuil.

Mme Proust demande à son fils de s'organiser pour sa prochaine permission : « Si tu désires Arman [de Caillavet], ou tout autre, écris-lui d'avance et donne leur rendez-vous à Auteuil, de façon à ce que nous puissions, tous deux, nous rendre direct de la gare à Auteuil en bateau – seul trajet acceptable par cette chaleur. Et de même organise d'avance leur emploi de soirée »...

Il s'agit de la fin d'une lettre qui a été publiée dans son intégralité (Kolb, I, pp. 142-143). Nous n'en avons ici que les dernières lignes.

**Mme Adrien Proust.**  
**Lettre autographe signée « J. P. », à son fils.**

Datée « Vendredi (le téléphone étant inabordable) » [23 octobre 1896]  
4 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier de deuil vergé.

Mme Proust envoie cent francs à son fils, installé à Fontainebleau, tout en jugeant la dépense de ce séjour élevée.

Il est question d'une visite possible de Robert de Flers et de l'expédition de livres : « Ainsi que je te l'ai télégraphié je ne fais rien pour de Flers pour vous laisser correspondre directement sans complication intermédiaire. Il m'avait dit vouloir venir du Samedi au Lundi (je lui avait dit que tu l'invitais mais chambre et hospitalité à lui offrir) [...] Je viens de t'expédier un colis postal contenant

Curé de Camp. / Chouans / Ménage garçon / Jules César / 1 vol. Wil. Meister. Prends bien garde de tout rapporter. Je t'embrasse mille fois avec toute la tendresse accumulée de la semaine »...

Marcel Proust séjourna du 19 au 26 octobre 1896 à Fontainebleau, installé à l'hôtel, pour travailler à son roman. Il y reçut notamment la visite de Léon Daudet.

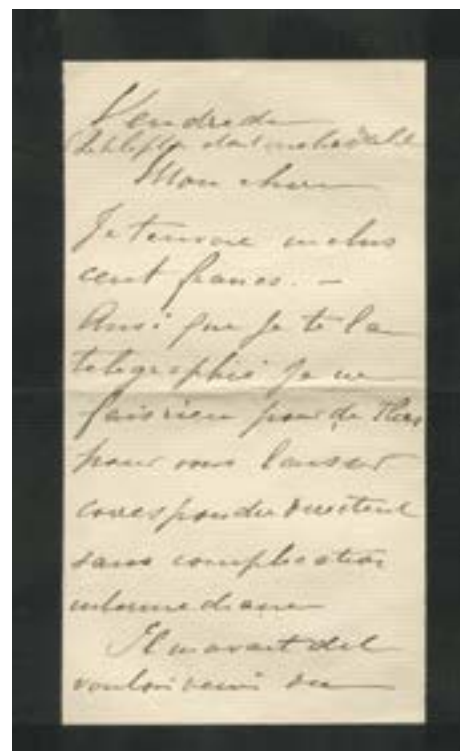
La lettre offre un intéressant aperçu des lectures de Marcel Proust, au premier rang desquelles figure Balzac.

La fin de la lettre est une belle déclaration d'amour d'une mère à son fils chéri.

Kolb, II, pp. 149-150.

Provenance : Collection Mante-Proust.

4 000 €



**Mme Adrien Proust.**  
**Lettre autographe signée à son fils.**

Datée « Vendredi soir 7 hs ». [23 octobre 1896]  
4 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier deuil vergé.

Mme Proust tente de rassurer son fils, installé à Fontainebleau, qui vient de lui écrire une lettre tourmentée.

« [...] J'éprouve le besoin de te récrire mon chéri après avoir lu cette lettre où tu as l'air si triste que j'eusse été bien nécessaire pour combattre notre timoserie. Aie donc mon chéri un tout petit d'ordre et évite-toi ces tourments que tu te créés. [...] Je comprends ce que tu me dis que tu veux t'être rendu certain de l'influence de ta villégiature avant d'y renoncer. Mais quant à conclure parce qu'elle ne t'aurait pas réussi à les abandonner toutes – c'est comme le renoncement aux femmes de Lelio dans Marivaux à cause de la trahison de la Marquise.

Mais de même qu'aux Français tout peut se voir parce que tout est joué, cette année aucune campagne n'est salubre ou agréable parce que la pluie les abîme toutes. [...] Si tu pouvais être là-bas florissant je trouverais les prix bien trop doux ! Mille tendres baisers cher petit ne sois plus timos et gouverne ta personne et ton estomac d'après les grands principes »...

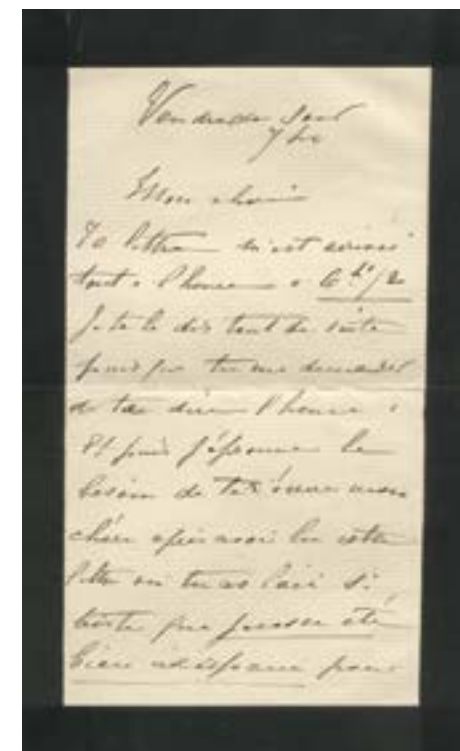
Marcel Proust avait écrit à sa mère le jeudi soir « dans une mélancolie bien grande », se reprochant la dépense occasionnée par ce séjour au cours duquel il voulait travailler à son roman, se plaignant de ses problèmes de santé et évoquant une visite de Lucien Daudet qui a « mal fini ». Il se décrivait « exténué par le remords, harcelé par le scrupule, écrasé par la mélancolie »...

Lui conseillant de se montrer plus ordonné et moins excessif dans son jugement, Mme Proust en appelle à la littérature pour tempérer les tourments de son fils, inventant le mot « timoserie », inspiré de l'adjectif latin « timos » qui signifie craintif, inquiet, et citant Marivaux et sa Surprise de l'Amour.

Très belle lettre montrant la grande culture de la mère de Proust, et surtout la façon dont elle savait apaiser, rassurer, tranquilliser son fils.

Magnifique document.

5 000 €



320

321

### Mme Adrien Proust à son fils

Non datée, Mercredi 2 h ½ [21 septembre 1904]

4 pages in-8 sur papier à en-tête Hôtel Métropole & des Bains. Dieppe.

Bon état de conservation (légères salissures ou solarisations). Lettre incomplète, la fin manque.



Mme Proust vient d'arriver à Dieppe et détaille à l'intention de Marcel, resté à Paris, les conditions de son logement et le climat dieppois. Le froid et la mauvaise chambre où elle a dormi l'empêchent sans doute de regretter l'absence de son fils qui est supposé la rejoindre. Mais l'état de santé de Proust le dissuadera de ce projet et Mme Proust rentrera à Paris le 2 octobre.

« Mon chéri,  
Je crois que j'ai bien fait pour moi de venir ici — mais jusqu'à présent — je suis bien aise de ne pas t'y avoir. Je suis gelée. Ce n'est pas ce vent de la mer vous obligeant à une résistance et des luttes grandioses d'où l'on sort ennobli. C'est un ciel clair, une apparence de temps superbe au travers duquel on sent un "homicide acier", un froid trompeur et pénétrant. Il faut dire que j'avais cette nuit une chambre glaciale. [...] j'ai réquisitionné 4 couvertures de supplément — et un édredon (qui devait être doublé intérieurement de quelque atlas de géographie pesant) qui était immuable. J'ai mis deux chemises de nuit et pour ne pas aller en chemise éteindre l'électricité qui était au bout de la pièce — selon le conseil de la femme de chambre j'ai laissé le bec brûler toute la nuit (c'est te dire que l'éclairage est compris). [...] Mais pour ces marches hygiéniques (car il est très heureux pour moi d'être forcée de marcher) Dieppe est exceptionnellement disposé. Le temps d'arpenter cette immense digue — de gagner la jetée — d'aller à la poste — aux journaux — tout est si loin l'un de l'autre que ma marche est faite [...] ».

Proust aurait dû rejoindre sa mère qui resta à Dieppe jusqu'au 2 octobre, mais son état de santé l'en dissuada.

Kolb, IV, pp. 277-278.

Provenance : collection Mme André Maurois

4 000 €

### Madame Adrien Proust.

Lettre autographe à son fils Marcel. [20 août 1907]

2 pp. sur un feuillet in-8 recto verso. Papier à lignes horizontales où se lit le filigrane « B ». Le début manque.

« [...] et pour les repas sinon ta vie ne te serait pas tenable ni supportable. Si la campagne ou la mer t'allaient mieux, je pourrais aller t'y rejoindre (Trouville, Cabourg, t'iraient-ils ?) Si je parle de Cabourg, c'est parce que tu t'y es trouvé bien jadis — mais cela ne veut rien dire). Ton père ne fera pas ici un traitement très long et je pourrai très bien te retrouver vers le 1<sup>er</sup> 7bre à la mer. Si tu venais de ces côtés il vaudrait mieux Thonon qui est plus calme ou Ouchy parce que l'hôtel parfois très plein et les bruits moins aigus par le genre de construction. Personnellement si tu crois que tu peux te plaire à la mer, moi j'irais très volontiers. Mille tendres baisers. TSVP.  
Si tu préfères Evian dis-le moi et je me mettrai aussitôt en quête de ton logement au dehors. Je ferai ce que tu aimeras le mieux.  
P.S. pratique : Ne puis-je donc pas encore savoir si toute ta garde-robe a été remise en état irréprochable ?  
Quant au champ de bataille — ce que j'y vois de plus beau c'est que tu aies évité à des gens de se battre. Je voudrais qu'on te rende "muet" que tu fusses par la générosité et charité moins entraîné et prodigue de toi-même de tes forces, de ta personne. Mais je suis contente que du moins tu en aies eu par récompense un bon résultat. »

Cette lettre, où se lit toute la sollicitude affectueuse de la mère de Proust dessine aussi la carte de sa géographie personnelle ; Trouville, Cabourg, Evian, Thonon. C'est finalement Evian que choisira Proust.

Le dernier paragraphe fait allusion à un duel que Proust parvint à éviter entre André Picard et le Bargy. L'écrivain avait été choisi (avec Henri de Régner) comme témoin par le jeune auteur dramatique André Picard (1874-1926). Les explications entre les témoins des deux parties rendirent inutile la rencontre.

Kolb, III, pp. 405-406 (reproduite intégralement).

3 000 €





**Anna de Noailles**

**Carte pneumatique autographe signée à Marcel Proust [18 mars 1907].**

1 p. in-16 à l'encre noire sur papier vélin bleu-vert.

« *Mon cher ami*

*Les deux livres de vers que je préfère sont Les Fleurs du mal et La Légende des siècles, mais aussi le livre des tragédies de Racine, et des Amours de Ronsard. Pardon de vous parler sans interruption, mais toute question que vous me faites m'est importante et précieuse.*

*R. M. »*

Ce pneumatique répond à une question que Marcel Proust avait posée à la comtesse de Noailles en vue de son article intitulé « Journées de lecture », qui paraîtra dans *Le Figaro* du 20 mars 1907, et dans lequel figure ce passage : « *Dans quelques semaines seulement on pourra lire le nouveau volume de vers de Mme de Noailles, Les Eblouissements (je ne sais si ce titre sera maintenu), encore supérieur à ces livres de génie : Le Cœur innombrable, et L'Ombre des jours, vraiment égal, il me semble, aux Feuilles d'automne ou aux Fleurs du mal.* »

La réponse d'Anna de Noailles arrivera trop tard et Marcel Proust lui écrivit le 20 mars, une fois l'article publié : « *Quelle tristesse ! Je n'avais pas encore reçu les nouvelles épreuves, de sorte que c'est inutilement que je vous ai fatiguée pendant deux jours à vous demander ce que vous préféreriez que je mette et que je n'ai pu ni ajouter les Amours de Ronsard, ni remplacer les Feuilles d'automne par la Légende. J'ai comme dans Baudelaire levé mes poings vers Dieu qui me prend en pitié.* »

Marcel Proust écrira le 15 juin 1907, toujours dans le *Figaro*, un long article tout entier consacré aux *Eblouissements*.

Il avait rencontré la comtesse de Noailles dans les dernières années

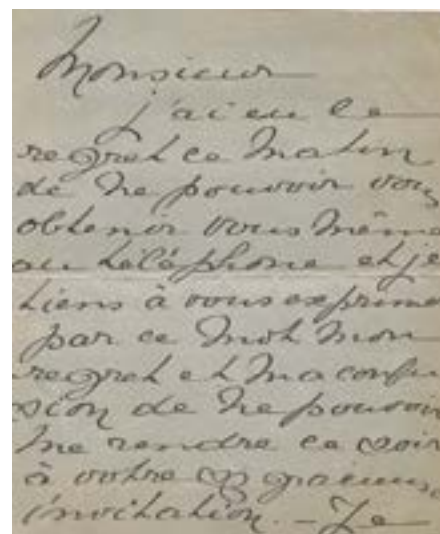


du XIX<sup>e</sup> siècle et il s'ensuivra une longue amitié, reposant sur une admiration sincère. En effet, si la comparaison avec Baudelaire ou Victor Hugo peut paraître exagérée, des lettres à d'autres correspondants et, surtout, un passage de *Jean Santeuil* (demeuré secret) attestent que ce jugement n'était pas pure flatterie. Dans *Le Côté de Guermantes*, on lit encore : « *C'est ainsi qu'un cousin de Saint-Loup avait épousé une jeune princesse d'Orient qui, disait-on, faisait des vers aussi beaux que ceux de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny.* »

Anna de Noailles, de son côté, manifestera dans son texte « Souvenir de Marcel Proust », une profonde compréhension du caractère de son ami : « *Marcel Proust n'interrogeait pas ; il ne s'instruisait pas au contact de ses amis. C'est à lui-même qu'il posait en silence de méditatives questions, auxquelles il répondait ensuite, dans sa conversation, dans ses actes, dans son œuvre, avec une inébranlable conviction qui communiquait à son visage onctueux de constant adolescent une sorte de dureté éphémère mais saisissante, et semblable à une inscription votive, gravée sur la pierre loyale.* »



2 000 €



1 400 €

**Anna de Noailles**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust.**

S. d. 3 pp. in-16,

« Monsieur,  
J'ai eu le regret ce matin de ne pouvoir vous obtenir vous-même au téléphone et je tiens à vous exprimer par ce mot mon regret et ma confusion de ne pouvoir me rendre ce soir à votre si gracieuse invitation. Je savais déjà hier, – obscurément, pendant que vous me persuadiez si aimablement, que cela me serait impossible mais j'étais si tentée de me tromper moi-même que je m'en suis accordé le plaisir. Nous vous remercions beaucoup d'avoir pensé à nous et je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de tous mes sentiments les plus distingués.  
Comtesse M. de Noailles »

Nous sommes ici au cœur du « monde ». Comment décliner une invitation avec plus de grâce et comment masquer plus élégamment une certaine forme d'hypocrisie (car on comprend que la comtesse savait déjà la veille, certes « obscurément », qu'elle ne pourrait pas venir : « Je savais déjà hier, obscurément, pendant que vous me persuadiez si aimablement, que cela me serait impossible mais j'étais si tentée de me tromper moi-même que je m'en suis accordé le plaisir. » Des mots qu'aurait pu employer Proust lui-même.

**Mathieu de Noailles**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust.**

Datée du 17 avril. 2 pp. in-16 à l'encre noire.

« Cher Monsieur,  
Voulez-vous venir demain à cinq heures, puisque vous vous refusez absolument à recevoir de nous une hospitalité plus substantielle. Vous pourrez ainsi vous entendre avec ma femme au sujet de votre gracieux projet dont nous sommes très reconnaissants.  
Croyez, cher Monsieur, à tous mes meilleurs sentiments.  
M. de Noailles »

Cette lettre offre un heureux pendant à la précédente. Cette fois c'est Proust qui est invité par le mari d'Anna de Noailles. On comprend que lui non plus n'était facile à faire venir : « Voulez-vous venir demain à cinq heures, puisque vous vous refusez absolument à recevoir de nous une hospitalité plus substantielle. » On ne sait quel était ce « projet » qu'avait Marcel Proust pour Anna de Noailles, mais nul doute qu'il n'ait été « gracieux ».

**Henri de Régnier**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust**

Datée Mardi 30 mai 1922. 1 p. in-12.

« Cher ami,  
Vous m'avez envoyé un exemplaire ne portant pas de numéro de tirage et je partagerai avec Gérard d'Houville qui me charge de vous remercier de votre aimable pensée. Vous avouerez-vous que cette histoire de duel m'était sortie de mémoire ? Si j'ai prononcé la phrase que vous me citez j'ai eu tort, mais tout cela est si lointain !! (...) »

Cette lettre répond à l'envoi d'un exemplaire de *Sodome et Gomorrhe II*, adressé à Henri de Régnier et son épouse Marie (« la reine des Canaques »), dont Gérard d'Houville était le nom de plume. Marcel Proust connaissait le couple depuis sa jeunesse et, comme on le voit, était resté en relations amicales avec les deux.

Dans la longue lettre qui accompagnait l'envoi de l'exemplaire, Proust rappelait à Henri de Régnier un épisode très ancien qui l'avait blessé et qu'il n'a pas oublié (nouvelle preuve de sa sensibilité autant que de sa mémoire). A l'époque, Proust avait tellement été choqué par un article sur lui dans *L'Echo de Paris*, qu'il voulut provoquer son auteur en duel. Il alla trouver José Maria de Heredia pour lui demander d'être son témoin.

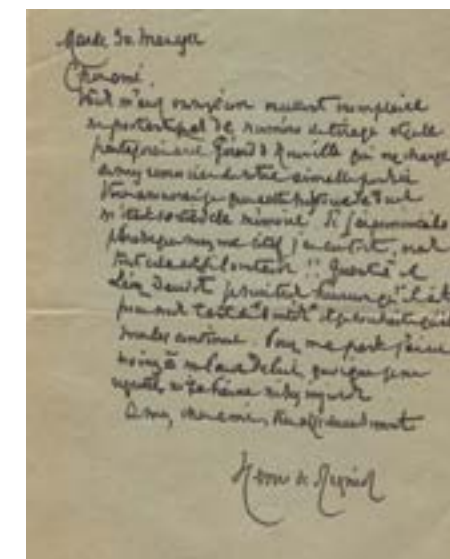
Henri de Régnier, qui était présent, prit au contraire la chose avec froideur, disant à Proust : « Hé bien Proust j'espère que vous avez été bien arrangé ce matin dans *L'Echo de Paris*. L'article est charmant et j'ai passé un bon quart d'heure. » Trente ans plus tard, il fait ici amende honorable.

**Louis de Robert**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust**

S. d. [1912] 2 pp. in-16 à l'encre violette.

« Cher ami,  
Nous nous comprenons très bien et je pense comme vous que Calmette doit ignorer ma démarche (sans que toutefois je recommande le silence à Fasquelle comme vous m'en dissuadez d'ailleurs, ce qui compliquerait inutilement les choses). Mais ne perdez pas de vue que l'influence de Calmette est bien plus puissante que la mienne et ne mettez pas, je vous prie, nos deux interventions au même niveau.

D'ailleurs je considère que c'est un honneur pour Fasquelle de vous



1 400 €



327



800 €



326



éditer et je suis persuadé qu'il le sentira. Il ne vous le montrera peut-être pas, parce qu'un éditeur prend généralement un ton réservé. Mais il subira le charme de votre art incomparable. Je n'en veux pas douter. Et je vous supplie de ne m'avoir aucune reconnaissance. Je voudrais même que nous ne parlions plus de cela. Tenez pour assuré que c'est une joie pour moi en toute occasion de pouvoir parler de vous et de faire partager à ceux qui ne vous connaissent pas ou qui vous connaissent superficiellement ma profonde admiration pour vous. Et n'accusez pas mon amitié d'être partielle, car mon amitié découle de mon admiration et s'est fortifiée de tout ce qu'une page de vous révèle de votre âme fière et charmante et si rare. Vous me ferez un grand plaisir quand vous me direz : "Je vais mieux ; je sors ; je vois, je reçois ceux qui me sont chers." (...)

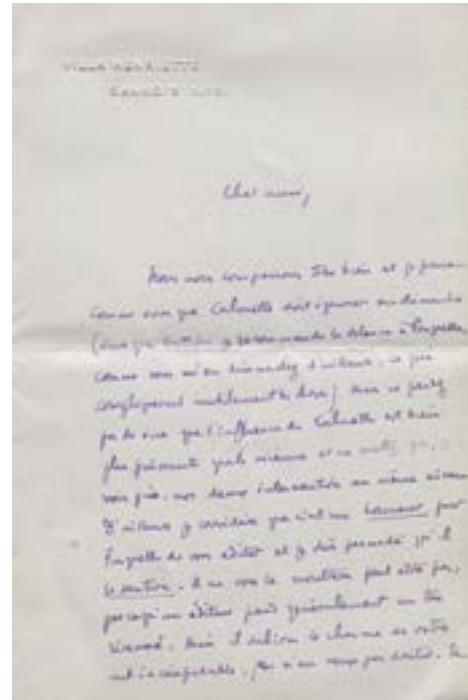
Non content de faire appel à Louis de Robert pour relire le texte de *Swann*, Marcel Proust eut recours à son entregent pour faire publier son ouvrage. Gaston Calmette, à qui le roman est dédié, s'était plus ou moins engagé auprès de Proust à ce que Fasquelle publie son livre. Mais le romancier a des doutes ; il craint un refus à cause de la longueur du livre ou des coupures. On comprend par la teneur de cette lettre que Proust a demandé à son ami de renforcer la démarche de Calmette auprès de Fasquelle par sa propre intervention, ce qu'il accepte.

Mais, au-delà des questions éditoriales de la publication de *Swann*, qui sont en elles-mêmes tout un roman, ce qui frappe dans cette lettre c'est, une fois de plus, la conscience qu'a Louis de Robert du génie de Marcel Proust.

Rappelons qu'à cette date il a déjà publié une dizaine d'ouvrages et qu'il vient de recevoir le prix Femina pour son *Roman d'un malade*. Or, loin de se poser en maître, c'est avec une humilité et une joie non feintes qu'il se met au service de Marcel Proust. C'est pour ainsi dire la postérité qui parle par sa voix : « je considère que c'est un honneur pour Fasquelle de vous éditer ». En revanche son propre enthousiasme le fait se montrer exagérément optimiste : « Il subira le charme de votre art incomparable. Je n'en veux pas douter. »

C'est vraiment pour l'œuvre de Proust que Louis de Robert agit, plus encore que par amitié pour lui. : « Je vous supplie de ne m'avoir aucune reconnaissance. (...) Tenez pour assuré que c'est une joie pour moi en toute occasion de pouvoir parler de vous et de faire partager à ceux qui ne vous connaissent pas ou qui vous connaissent superficiellement ma profonde admiration pour vous. Et n'accusez pas mon amitié d'être partielle, car mon amitié découle de mon admiration et s'est fortifiée de tout ce qu'une page de vous révèle de votre âme fière et charmante et si rare. »

Belle lettre dans laquelle Louis de Robert se met au service de *Swann*.



4 500 €



328

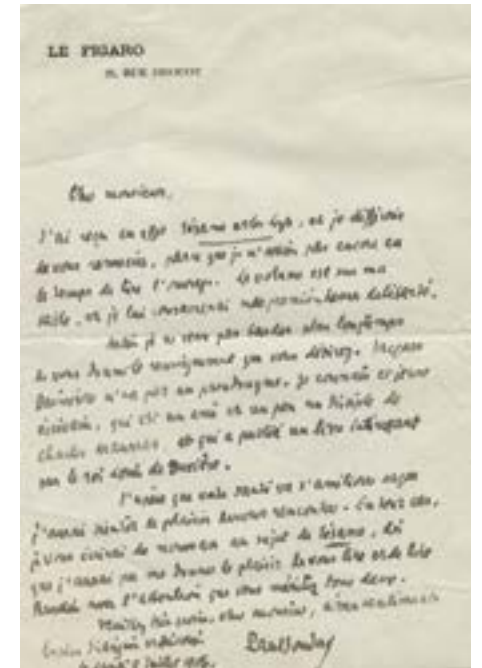
**Paul Souday**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust.**

S. d. [1906] 1 p. in-12 sur 1 f. à en-tête du *Figaro*.

« J'ai reçu en effet *Sésame et les lys*, et je différerais de vous remercier, parce que je n'avais pas encore eu le temps de lire l'ouvrage. Le volume est sur ma table, et je lui consacrerai mes premières heures de liberté. Mais je ne veux pas tarder plus longtemps à vous donner le renseignement que vous désirez. Jacques Bainville n'est pas un pseudonyme. Je connais ce jeune écrivain, qui est un ami et un peu un disciple de Charles Maurras, et qui a publié un livre intéressant sur le roi Louis de Bavière. (...) »

Le critique Paul Souday (1869-1929) fut l'un des premiers à reconnaître le génie de Marcel Proust. L'article qu'il consacra à *Swann* dans *Le Temps*, malgré d'importantes réserves, contribua beaucoup au lancement de l'ouvrage.

Il répond ici à une lettre de Proust dans laquelle celui-ci lui demandait : « savez-vous, ou peut-être vous savez qui signe Jacques Bainville à la Gazette de France. Il y a en effet paru sous cette signature une chronique sur ma traduction que je viens de faire de Ruskin [...] Cette chronique est assez peu aimable ».



600 €



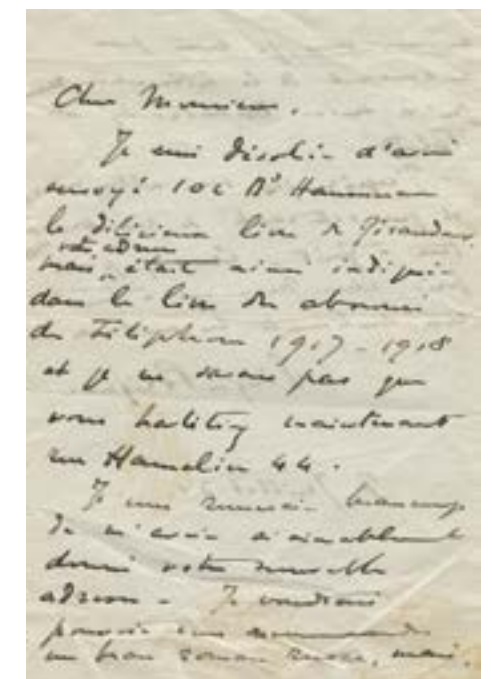
329

**Winaretta Singer, princesse de Polignac**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust.**

Datée du 7 juillet 1921. 2 pages in-8 à l'encre sur papier teinté (petites salissures en bas de page).

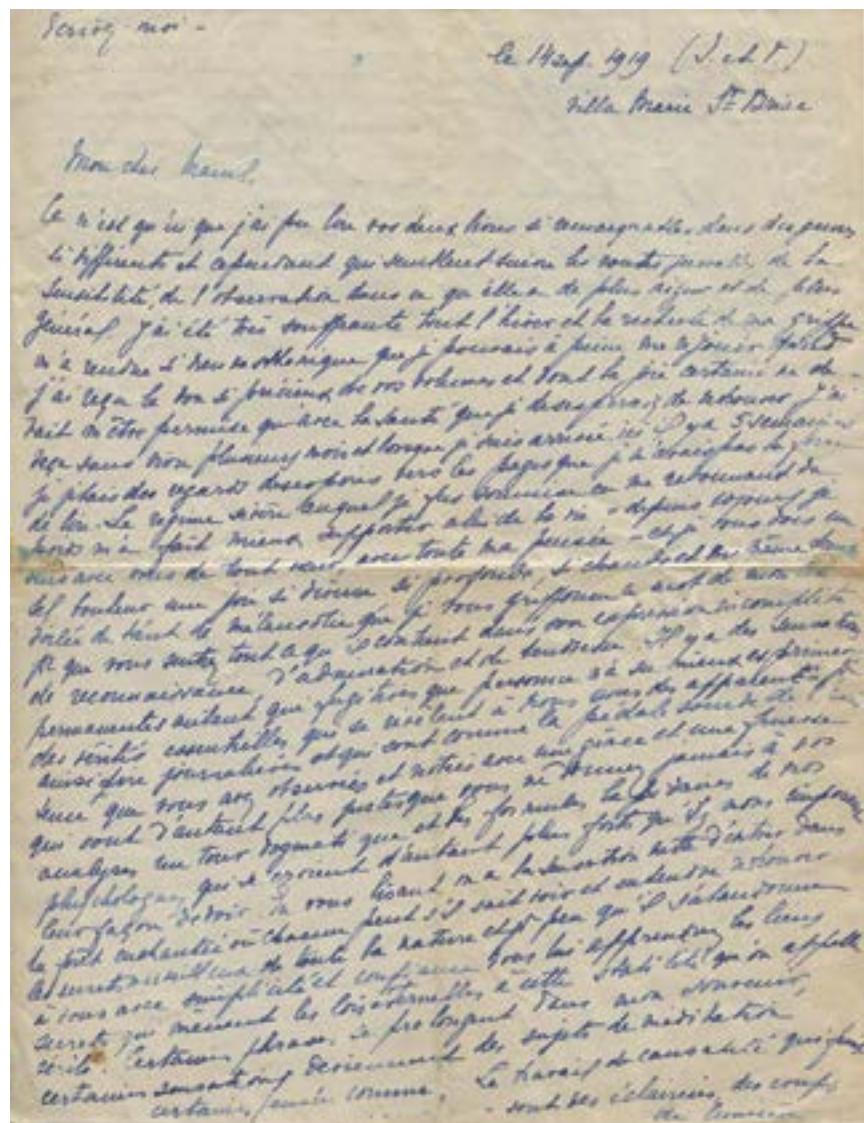
« (...) Je suis désolée d'avoir envoyé 102 bd Haussmann le délicieux livre de Giraudoux [*Suzanne et le Pacifique*] mais votre adresse était ainsi indiquée dans le livre des abonnés du téléphone 1917-1918 et je ne savais pas que vous habitiez maintenant rue Hamelin 44. (...) Je voudrais pouvoir vous recommander un beau roman russe, mais comme vous, je suis peu au courant de la littérature russe qui a suivi Dostoïevsky et Tolstoï. J'espère que vous allez mieux »... »

Proust n'avait pas attendu l'envoi de la princesse pour lire *Suzanne et le Pacifique*. Il écrivit à Jean Giraudoux une lettre où il lui disait : « vivant de mon admiration pour vous, je pourrais vous écrire tous les matins aussi bien qu'aujourd'hui ». Sa correspondante n'ignorait pas son immense et égale admiration pour les deux romanciers russes, qu'il plaçait même au-dessus de Balzac.



450 €





**Marie Scheikévitch**  
**Lettre autographe signée à Marcel Proust**  
 Datée de Saint-Briac, 14 septembre 1919  
 1 p. 1/3 in-4 à l'encre bleue.

**Très belle lettre d'admiration littéraire.**

En convalescence, Marie Scheikévitch, vient de lire *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et les *Pastiches et mélanges*, parus en même temps. Sa lettre est bien plus qu'une lettre de compliments ; elle manifeste une grande finesse critique en même temps qu'une émotion palpable : « Ce n'est qu'ici que j'ai pu lire vos deux livres si remarquables dans des genres si différents et cependant qui semblent suivre les routes jumelles de la sensibilité, de l'observation dans ce qu'elle a de plus aigu et de plus général. (...) depuis dix jours je suis avec vous de tout cœur, avec toute

ma pensée – et je vous dois un tel bonheur, une joie si diverse, si chaude et en même temps voilée de mélancolie que je vous griffonne ce mot de mon lit, pour que vous sentiez tout ce qu'il contient dans son expression incomplète, de reconnaissance, d'admiration et de tendresse. »

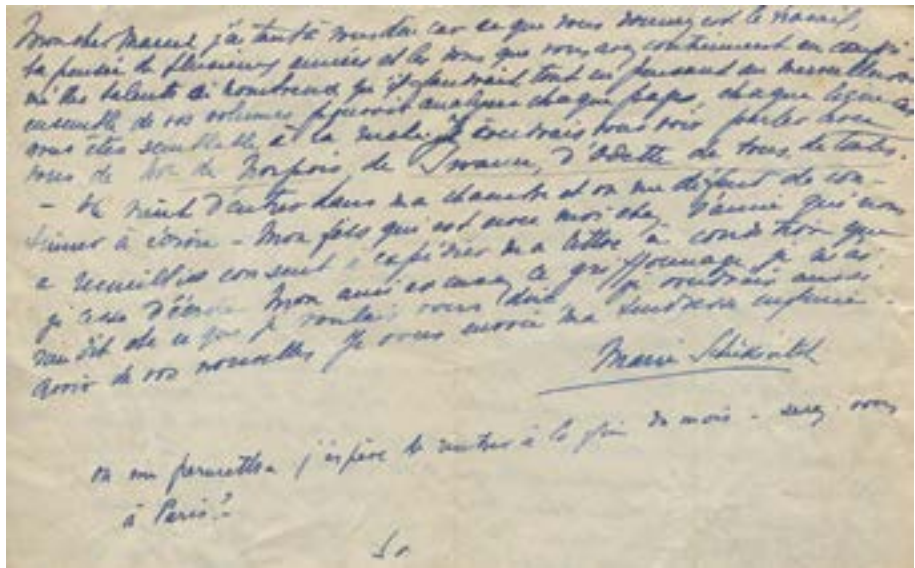
Son analyse de la « pédale sourde de l'existence », ces petits faits, sensations, attitudes est particulièrement perspicace : « Il y a des sensations permanentes autant que fugitives que personne n'a su mieux exprimer, des vérités essentielles qui se révèlent à nous sous des apparences pour ainsi dire journalières et qui sont comme la pédale sourde de l'existence que vous avez observées et notées avec une grâce et une finesse d'autant plus justes que vous ne donnez jamais à vos analyses un tour dogmatique et les formules lapidaires de nos psychologues qui se croient d'autant plus forts qu'ils nous imposent leur façon de voir. »

Elle a été d'emblée sensible à la dimension enchanteresse et à l'ampleur de l'ambition de la Recherche, dont deux volumes seulement ont paru : « En vous lisant on a la sensation nette d'entrer dans la forêt enchantée où chacun peut, s'il sait voir et entendre, retrouver les secrets merveilleux de toute la nature et, si peu qu'ils s'abandonnent à tous avec simplicité et confiance, vous lui apprendrez les liens secrets qui mènent les lois éternelles à cette stabilité qu'on appelle vérité. (...) »

Elle vit dans le monde Proust, elle est habitée de ses personnages : « Je voudrais vous voir, parler avec vous de Mr de Norpois, de Swann, d'Odette, de tous, de toutes... » Toute sa vie Marie Scheikévitch a décrypté, analysé et défendu l'œuvre de Proust, son Dieu.

Sans doute une des plus belles lettres de lectrices reçues par Proust.

4 500 €







332

**Jean Lorrain****Impromptu de Versailles, en l'honneur de la fête offerte par M. le comte Robert de Montesquiou dans un hôtel de Versailles à la presse et au tout Paris de première le jeudi 24 mai 1894.**

Manuscrit autographe. 2 pp. in-4 à l'encre noire sur un double feuillet de papier ligné.

Ce manuscrit reprenant le titre de l'œuvre de Molière, « rend compte » en vers de la « fête littéraire » donnée par Montesquiou dans son pavillon de Versailles. Prévue pour le 24 mai 1894, elle se tint finalement le 30 en raison du mauvais temps.

Sarah Bernhardt y lut des vers du maître de maison, Léon Delafosse y joua du Bach et du Chopin, les invités admirèrent le jardin et la serre japonaise.

Jean Lorrain met en scène Damon, Arsinoé, Elianthe, mais aussi Arthur Meyer, un chœur de reporters parisiens et le comte lui-même. C'est tout le monde proustien qui défile ici : « A Grefuhle, à Chimay son goût donne le là ».

Lorrain se moque gentiment de Montesquiou. Le chœur des journalistes : « Dans les proses du temps, ah, célébrons partout / Le talent du cher comte et son style et son goût ». Montesquiou lui-même s'exprime ainsi : « Helleu, La Gandara, Gallet jeune et Whisler / Ont fait de moi, Messieurs, un petit Riesener. »

Or Marcel Proust comptait au nombre des invités de cette fête et il publia même le lendemain un article dans *Le Gaulois*, signé « Tout-Paris ».

Il est intéressant de comparer à l'irrévérence de Jean Lorrain le compte rendu de Proust, qui dresse longuement la liste des invitées et décrit leurs toilettes. « L'on entend que ces mots : "Que c'est charmant... quelle jolie fête... Et quel beau temps !" Car le soleil s'est mis de la partie et il fait resplendir les fraîches toilettes, roses, mauves, lilas, violettes, douce caresse pour les yeux. »

Comme on sait, cette opposition tacite entre les deux écrivains culminera avec le duel qui les opposera en 1897. On peut d'ailleurs trouver en germe dans ce manuscrit les critiques que Lorrain adressera à Proust au sujet des *Plaisirs et les jours* dans l'article qui sera à l'origine du duel : « de suaves mélancolies, d'élégiaques veuleries, des petits riens d'élégance et de subtilité, des tendresses vaines, d'inanes flirts en style précieux et prétentieux ».

2 900 €

Impromptu de Versailles, en l'honneur de la fête offerte  
par M. le comte Robert de Montesquiou dans son hôtel de Versailles à la  
presse et au tout Paris de première le jeudi 24 Mai 1894

Damon, Arsinoé, Elianthe, un ami de la maison, M. Arthur  
Meyer, chœur de reporters parisiens

Arsinoé  
De ses bibelots d'art il s'est fait un mérite  
Et c'est à sa Psyché que chacun fait visite  
Damon  
Sa commode incrustée a des charmes secrets  
Arsinoé  
Et Gallet de Nanjy de ses tous les fils finis  
Il par la chee s'agneau dans l'ombre et le mystère  
Peint les petites ceillètes d'un parfait secrétaire  
Elianthe  
A Grefuhle, à Chimay son goût donne le là  
Damon  
Et Versailles par lui renait en fallbalas  
Elianthe  
Et lambrequins du temps et orerie éclatante  
Sont en ce qui se fait la plus Louis Seize tente  
Qu'on n'ait depuis cent ans admirée...  
Arsinoé

Un ami de la maison  
Bragonde et le beau onto et les Ris et l'Almon  
Chœur de reporters  
Dans des proses du temps, ah, célébrons partout  
Le talent du cher comte et son style et son goût.  
Un ami de la maison  
Trois Muses, trois beautés, littéraires, heraldiques,  
Étranges aye, sont là.



333

**Jean Cocteau**

**Fin du « postamble » de son ouvrage *Le Potomak*.**

Manuscrit autographe signé.

1 p. ½ in-4 oblong à l'encre violette.

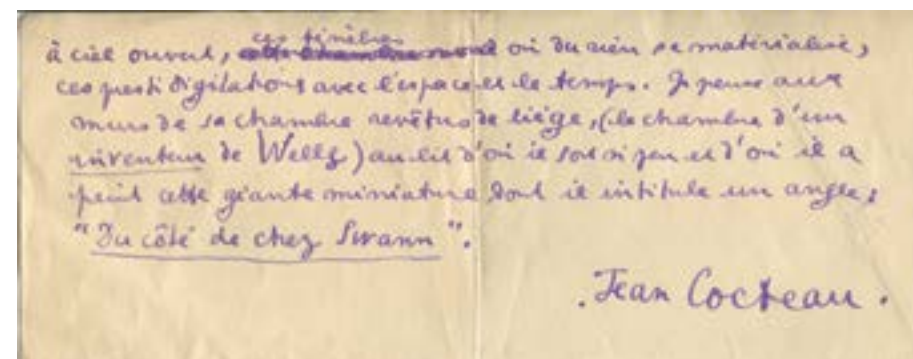
« Ici je pense à la conversation de Marcel Proust : ce labyrinthe à ciel ouvert, ces ténèbres ou du rien ne se matérialise, ces prestidigitations avec l'espace et le temps. Je pense aux murs de sa chambre revêtus de liège (la chambre d'un inventeur de Wells), au lit dont il sort si peu et d'où il a peint cette géante miniature, dont il intitule un angle *Du côté de chez Swann*. »

Une version primitive inédite, différente aussi bien de la version imprimée (1919-1924) que du manuscrit de 1913-1914, celui incomplet et non signé est conservé à la Bibliothèque royale de Belgique. Notre version est inédite. Elle comporte un magnifique éloge de Marcel Proust qui ne sera pas conservé.

Telles sont les lignes sur lesquelles aurait dû s'achever la postface écrite par Cocteau à son *Potomak*, publié en 1919 mais rédigé vers 1913-1914. L'écrivain supprima finalement toute référence à Proust. Est-ce parce qu'entre l'époque de la rédaction et celle de la publication du *Potomak* Proust était devenu célèbre et n'avait plus besoin de « publicité » ? Est-ce que Cocteau a voulu éviter l'accusation de faire étalage de son amitié avec Proust ?

Toujours est-il que ces lignes offrent un très bel exemple du sens de la formule que Jean Cocteau possédait au plus haut degré. La conversation de Proust pareille à un « labyrinthe à ciel ouvert » et la Recherche à une « géante miniature ». Proust reclus dans sa chambre se livrant des activités mystérieuses comme ces inventeurs que l'on trouve dans les romans d'H. G. Wells. Tout ceci est fortement imagé et puissamment évocateur.

Superbe hommage rendu à Marcel Proust, Cocteau ne triche pas, il avait sans conteste une véritable admiration pour Marcel Proust, sachant très bien sa place par rapport à lui.



à ciel ouvert, ces ténèbres ou du rien ne se matérialise, ces prestidigitations avec l'espace et le temps. Je pense aux murs de sa chambre revêtus de liège (la chambre d'un inventeur de Wells), au lit dont il sort si peu et d'où il a peint cette géante miniature, dont il intitule un angle, "Du côté de chez Swann".

Jean Cocteau.

**Jean de Pierrefeu**

**La Gloire de Marcel Proust**

Manuscrit autographe signé (1928). 7 pp. in-12 à l'encre bleue.

**Un beau texte sur la gloire de Proust, qui contribue lui-même à cette gloire.**

Jean de Pierrefeu (1881-1940) publia un article favorable à *Du côté de chez Swann* lors de sa sortie. Proust lui écrivit pour la première fois en 1920, l'invitant au Ritz et une intéressante correspondance s'ensuivit, parfois aigre-douce. Outre le présent texte on lui doit également un article intitulé « Quelques aspects de Proust », paru dans *Les Nouvelles littéraires* le 6 octobre 1928.

Léon Daudet lui a rendu hommage en écrivant après l'enterrement de Marcel Proust : « J'ai noté cependant un magnifique et juste article de M. de Pierrefeu dans les Débats. M. de Pierrefeu est un de nos très rares contemporains qui possèdent, avec le sens critique, la culture générale permettant de l'étayer. Il a bien vu l'importance exceptionnelle de l'œuvre de Proust, qui l'apparente à celle de Balzac, mais sous un plan différent et nouveau. »

« La Gloire de Marcel Proust » a paru dans *La Dépêche de Toulouse* le 17 août 1928 et ne semble pas avoir été repris par la suite. L'auteur y analyse le phénomène qui, quelques années seulement après sa mort, a fait de Marcel Proust une figure capitale des lettres : « De l'homme privé on a vu se dégager l'homme de génie que la postérité honore, en un temps si court que cette transmutation, d'ordinaire extrêmement lente, échelonnée sur un long espace de temps, s'est faite quasi sous nos yeux. »

Pierrefeu réitère les réserves qu'il avait émises dans ses articles du vivant de Proust : « La composition lâche de son œuvre, l'esprit confus, entortillé de son récit, le galimatias de certaines phrases prodigieusement longues et quasi invertébrées, tout cela est vrai et légitime les protestations de ceux qui opposent Proust aux modèles classiques, chefs-d'œuvre de clarté, d'élégantes proportions, de perfection mesurée, font constater tout ce qui lui fait défaut sous ce rapport. »

Mais il reconnaît qu'opposer Proust aux classiques n'a pas grand sens et qu'il est lui-même un nouveau point de départ dans l'histoire de la littérature et des idées : « On peut dire avec certitude que de Proust commence en littérature une ère nouvelle dont la richesse, il est permis de l'espérer, égalera celle de la période précédente. En deux mots, sa nouveauté provient de ceci : il a substitué dans la création littéraire la notion du temps à celle de l'espace qui a presque exclusivement régné jusqu'ici. En cela, d'ailleurs, il n'est que le tributaire du magicien qui a renouvelé le monde de sa baguette magique et dont on n'a pas réalisé encore dans sa vraie proportion le formidable bouleversement dont il est l'artisan, je veux dire M. Henri Bergson. »



3 400 €



334



335

7 500 €





**Anna de Noailles**  
**Un souvenir de Marcel Proust** [1931]  
 Épreuves corrigées.  
 6 pp. in-4. 77 corrections autographes à l'encre.

**Belle évocation de la figure de Proust.**

*Un souvenir de Marcel Proust*, dont nous avons ici les épreuves corrigées de la main de la comtesse de Noailles, a paru dans *La Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> mars 1931.

Contrairement à ce que le titre pourrait laisser supposer, il ne s'agit pas d'un souvenir ponctuel mais d'une évocation plus générale de Marcel Proust et des rapports qu'a eus Anna de Noailles avec lui.

Au physique, elle décrit « *son bel œil de rossignol du japon – œil tout en liqueur brune et dorée* ».

Au moral, elle laisse le portrait d'un Proust extrêmement sûr de lui sous sa délicatesse : « *Oui bien que son attitude et le son de sa voix eussent une douceur extrême, ses conversations abondaient en affirmations, et nul cœur ne fut moins hésitant que le sien, ne douta moins de sa vérité. Il imposait ce qu'il estimait, se riait à bon escient du goût d'autrui, jugeait comme on constate, fermement, bravement, sans s'inquiéter d'être jugé lui-même.* »

Elle nous livre également d'intéressants renseignements sur certaines de ses réticences en matière littéraire : « *Je me souviens qu'il opposa une indifférence presque discourtoise au récit que je lui fis plus tard, de telles pages de Schopenhauer, de tels poèmes de Rimbaud* ».

Parmi les corrections apportées de sa main sur ces épreuves, on peut noter entre autres le changement de « *à travers une souffrance sans plaintes* » en « *à travers mille souffrances sans plaintes profondes* ».



3 500 €



336

**Abel Hermant**  
**La Vie à Paris. La Plume, la faucille et le marteau**  
 Manuscrit autographe signé.  
 9 pp. in-4 à l'encre noire.

**Polémique post-mortem avec Marcel Proust.**

Ce texte est probablement celui d'une chronique donnée par Abel Hermant au *Figaro* et son contenu (il y est notamment question du péril révolutionnaire et de « *syndicat des intellectuels prolétaires* ») permet de le dater des alentours de 1935.

Il s'ouvre par une défense du cliché qui convoque l'œuvre et le souvenir de Marcel Proust : « *Au risque d'indisposer l'ombre amie mais terriblement ombrageuse de Marcel Proust, je confesse que je ne partage point du tout son sentiment sur les "clichés". Il en cite avec dérision quelques-uns dans le dernier fragment de son ouvrage posthume Le Temps retrouvé. Le chapitre est intitulé "Opinions et plaisirs de M. de Charlus". Opinions suspectes, plaisirs plus alarmants... Là n'est pas la question.*

*Avec un peu moins d'indignation romantique et moins d'h aspirées que Flaubert, Proust déclare ne pouvoir souffrir des expressions telles que "les chiens aboient, la caravane passe", "celui qui sème le vent récolte la tempête", "faites-moi de bonne politique, et je vous ferai de bonne finance", enfin ce mot fameux que je crois de M. Thiers : "Il ne faut rien prendre au tragique, il faut tout prendre au sérieux".* »

Hermant se réfère ici au deuxième chapitre du *Temps retrouvé*, dans lequel le baron de Charlus a une conversation avec le narrateur au cours de laquelle il se moquait de ces phrases toutes faites : « *Autrefois je me rappelle que vous vous amusiez à noter ces modes de langage qui apparaissaient, se maintenaient, puis disparaissaient : celui qui sème le vent récolte la tempête ; les chiens aboient, la caravane passe. (...)* ».

Abel Hermant, lui, en bon conservateur, se fait le défenseur de la sagesse des nations : « *J'en suis fâché pour les délicats : les chiens aboient, ce n'est pas ce qui empêche la caravane de passer* ».

On notera également l'allusion à la susceptibilité de Marcel Proust (« *l'ombre amie mais terriblement ombrageuse* »), d'autant qu'Hermant d'abord écrit « *pathologiquement* » ou lieu de « *terriblement* ».

Il poursuit sa chronique vagabonde en traitant de l'amitié, du désir de la mort d'autrui, cite Paul Valéry, Descartes, et conclut sur la situation présente, grosse de bouleversements à venir : « *Taine croyait (...) que toute révolution, fût-ce la plus idéaliste et la plus ingénue, n'est jamais, au bout du compte, qu'un transfert de la propriété. Celle qui se prépare sera cela aussi, bien entendu – mais en outre un transfert de l'intelligence. J'ai quelques doutes sur le succès de cette opération.* »



2 800 €



337



## Marie Scheikévitch Lorsque Marcel Proust m'écrivit...

12 000 €

Manuscrit autographe.  
14 pages in-4 à l'encre bleu nuit sur autant de feuillets de papier vélin.

**Formidable manuscrit consacré à Marcel Proust, sur son intimité et sur son travail, de toute première main, superbement rédigé.**

Née en Russie d'un riche avocat et collectionneur qui s'installa à Paris en 1896, Marie Scheikévitch (1882-1966) épousa le musicien Pierre Carolus-Durand, fils du peintre, qui lui ouvrit les portes du monde artistique de la capitale. Elle rencontra Marcel Proust en 1912 et noua avec lui une amitié solide. Lorsque parut *Du côté de chez Swann*, c'est elle qui intervint auprès de son ami Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, pour que soit publiée une longue interview de Marcel Proust.

Il s'ensuivit entre eux une riche correspondance, dans laquelle le romancier se livre à de très importants commentaires sur son œuvre. Également dessinatrice de talent, elle publia en 1935 un volume de souvenirs, *Souvenirs d'un temps disparu*, dans lequel elle laisse un portrait très approfondi de Marcel Proust et évoque ses amis Anatole France, Anna de Noailles, Gabriele d'Annunzio ou Jean Cocteau.

En 1938, elle donna une série de causeries radiophoniques sur Marcel Proust à Radio-Paris, dont le présent manuscrit constitue une partie.

Il est consacré à la fortune critique de l'œuvre de Proust, de l'interview accordée par l'écrivain au *Temps* en 1913, jusqu'aux plus récentes études et publications le concernant.

Marie Scheikévitch cite et commente ces textes à la lumière de sa connaissance intime du romancier.

Elle évoque les souvenirs de Robert Dreyfus, l'étude de Léon Pierre-Quint, la correspondance Proust-Louis de Robert, *Au bal avec Marcel Proust* de la princesse Bibesco, qui tous portent des éclairages intéressants sur l'homme et son œuvre.

Elle est plus réservée sur d'autres publications et montre ainsi une pénétration du caractère de son ami : « *Je ne crois pas me tromper en pensant que certaines correspondances comme celles adressées à R. de Montesquiou, ou à Walter Berry ne grandissent pas la mémoire de Proust. Avec une humilité souvent feinte il prodiguait à ses correspondants des compliments démesurément flatteurs et prenant plaisir à ce jeu il recréait leurs personnalités jusqu'à les rendre méconnaissables.* »

lorsque Marcel Proust m'écrivit en parlant de  
la mort d'Albertine : "Jamais elle n'avait été  
plus vivante," de même après sa propre mort il  
recevait d'une vie multipliée. Non seulement  
son œuvre prenait les essor montants mais en-  
core la vie qui pendant les dix dernières an-  
nées avait alimenté le monument qu'il lais-  
sait derrière lui en déroulait un des chapitres  
les plus passionnants. De toutes parts sur-  
passant des admirateurs et des élèves.  
C'est qu'il y avait une si forte personnalité  
enclose dans cet ensemble ainsi amalgamé  
que chacun se plaisait à y penser. Les  
éléments qui convenaient aux conceptions  
qu'à la fois marque les tendances littérai-  
res. En disant cela je me rappelle l'été où  
appris Louis le talent de l'écrivain dispa-  
ru ou lui attribuait d'être à l'opposé  
multitudinairement les deux plus opposés  
et certes il pouvait servir à tout et si-  
si les uns admiraient en lui le poète d'  
autres attribuaient à sa psychologie les  
raisons d'une réussite qui de passait  
les plus hautes prières.  
Peu à peu l'attention des plus dis-  
tincts fut forcée par l'insidieux  
intérêt qui marquait d'un trait profo-  
ndement humain les analyses les plus  
minutieuses. De même la création  
types d'êtres d'abord d'une main  
et puis complètes de  
des toujours plus  
les de leur





Les lettres à la Comtesse de Noailles parurent dans la correspondance générale de Marcel Proust présentées et commentées par la Comtesse de Noailles elle-même. Elles témoignent de l'admiration de Proust pour le poète et sont suivies d'un article que M. Proust fit paraître au Figaro au moment de la publication des "Évolutions". Précédemment les "Lettres à Robert de Montesquiou" avaient été le premier volume de cette correspondance générale.

De son côté, Julien Zaudet avait fait une étude pénétrante en reliant par des commentaires d'une sensibilité rare <sup>un volume</sup> autour de soixante lettres de Marcel Proust.

Comment énumérer toutes les publications qui ont suivies la mort de l'auteur "De la rôle de thy Swann." "Je ne crois pas me tromper en pensant que ~~la publication de~~ certaines lettres de Proust comme celles adressées à R. de Montesquiou, ou à Walter Berry <sup>grandissent</sup> la mémoire de Proust. Avec une humilité souvent feinte il prodiguait à ses correspondants des compliments de mesure et flattés et prenant plaisir à la fin il recréait leur personnalité plus qu'à les rendre méconnaissables. Cependant parmi les érudits et les lions je veux distinguer ceux des auteurs qui ont eu le bonheur de connaître Proust et aussi les travaux d'isoprets distingués qui se sont efforcés en analysant le monument qu'il a élevé de reconstruire Marcel Proust à l'aide d'informations et de documents recueillis aux bonnes sources.

Avec raison, elle privilégie les ouvrages qui analysent l'œuvre de Marcel Proust : « Proust aimait son œuvre plus que tout au monde et il a glissé de la vie à la mort, après s'être à un point incroyablement désintéressé de sa santé, pour poursuivre la correction des épreuves d'Albertine disparue. »

A travers ces pages écrites quinze ans après la mort du romancier, on sent passer constamment l'admiration et l'affection de Marie pour Marcel Proust.

Marie Scheikévitch.

Ensemble de textes autographes ou dactylographiés, évoquant la mémoire de Marcel Proust.

1. « Marcel Proust ». Texte autographe. 2 pp et demie, sur 3 ff. Papier bis, écriture au recto des feuillets, à l'encre noire. Non signé.

2 800 €

Marie Scheikévitch se remémore sa première rencontre avec Marcel Proust.

« C'est chez Madame Madeleine Lemaire en 1905 que je vis pour la première fois Marcel Proust à un de ses mardis où elle réunissait dans son atelier de la rue de Monceau le Paris mondain et artistique (...) Je remarquai un jour au fond de l'atelier dans un groupe un homme jeune très pâle, avec d'admirables yeux qui avait dans toute son attitude une lassitude gracieuse. (...) Il parlait avec volubilité. Son regard errait sans cesse sans avoir l'air de se fixer mais si pénétrant qu'il était évident qu'on se trouvait en face d'un observateur impitoyable. (...) La voix de Marcel avait plusieurs registres et de confidentielle elle devenait par moments éclatante pour revenir aussitôt au murmure. Il s'exprimait par allusions ; une grande politesse, un désir de se montrer affectueux émanait de chacun de ses propos. Ses auditeurs devenaient attentifs car continuellement il les récompensait par des saillies spirituelles qui fusaient au moment même ou Proust prenait un petit air modeste, détaché et semblait ne plus s'intéresser à ce qu'il disait. Cette coquetterie avait beaucoup de charme. Je remarquais aussi quel soin il avait de s'exprimer avec précision, revenant sur des détails, choisissant des comparaisons inattendues, citant des auteurs, intercalant çà et là une strophe de vers. Sa conversation était d'une richesse précieuse – sa





*culture vaste et originale – à chacune des personnes qu’il abordait il devait dire quelque chose de très particulier car l’intérêt qu’il éveillait était visible. (...) »*

On possède de nombreux souvenirs sur Marcel Proust dans l’intimité, avec sa famille ou ses amis, il est rare de le voir décrit en société bien que l’on ait souligné l’importance des mondanités dans sa vie et son œuvre. Marie Scheikévitch en fait un portrait excellent, montrant qu’il était à la fois le mondain parfait, et l’observateur aigu, présent et ailleurs. Elle note ses gestes, son comportement, donne une idée de ses traits d’esprit et du rayonnement de sa conversation.

## 2. « Journée de Marcel »

2 feuillets, écrits au recto. Notes manuscrites. A l’encre noire.

2 800 €

*« Il n’y avait pas d’heure pour appeler Céleste – quelquefois 10 hrs. Entre 11 et 7 hs. généralement 5 hrs. Toute la nourriture de la journée se composait d’un café au lait avec 2 croissants. Petits beurres et sablés – généralement il ne prenait que son café au lait. Il ne disait rien après avoir appelé. Céleste y allait avec un bougeoir allumé pour la fumigation. Il ne parlait que lorsqu’il voulait fumer et très peu. Quand il fumait il faisait sa fumigation il prenait son café et restait tranquille. Pour le café 3 coups quand il s’agissait de venir simplement 2 coups. Café bouillant frais filtre de terre essence de café qui tenait 3 tasses Corcelet 3 petits tasses. Une table à côté de lui une autre légère pour son plateau. Le soir lorsque Céleste allait se coucher elle lui laissait un plateau sur lequel il y avait une petite tasse une bouteille d’Evian, son sucrier sur la table de bambou derrière il y avait une bouillotte électrique autre bouteille d’Evian et une boîte de fleurs de tilleuls. Dans la bouilloire il y avait des prises de courant. Il fallait tout préparer. En chemise de nuit avec des matinées en dessus des Pyrénées beige clair - quand il sortait de son lit il fallait tout changer. Il faisait appeler le coiffeur dans son cabinet de toilette... Chaque fois qu’il faisait sa toilette il salissait 15 serviettes. Il fallait faire chauffer tout son linge au four. Un jour Céleste a été chercher des mouchoirs très frais au Bon Marché, mais Marcel les jugea trop gros. Céleste les blanchit plusieurs fois en pensant qu’ils étaient tout à fait souples mais en rentrant dans la chambre elle vit Marcel découpant les mouchoirs : “mais Céleste, c’est le seul moyen que vous ne me les redonniez pas; si je n’y fais pas attention mon nez y fait attention je ne les supporte pas, j’ai une muqueuse si sensible que cela me provoque des éternuements et avec mon asthme”... Le pot à lait était des Thermos bouillies et si on changeait quoi que ce soit il remarquait tout. Tout ce lait il ne fallait pas s’en resservir. 3 morceaux de sucre. En cas d’accident tout était prévu. Tout réchauffer*

*au bain Marie (une heure et demie pour faire ces 3 petits tasses). Après le café au lait il appelait Céleste (autrefois il prenait une sole frite, un gâteau au chocolat, mais après il ne prenait plus rien). S’il sortait il prenait un petit poulet de grain ou bien il faisait apporter de chez Larue une sole ou une salade russe. Il prenait quelquefois une glace à la framboise. Le sens de sa vie – il prenait son tilleul la nuit. »*

Plus de dix ans après la mort de Marcel Proust, et dans la perspective de relater ses souvenirs sur l’écrivain, Marie Scheikévitch raconte qu’elle s’en fut interroger Céleste Albaret et son mari qui tenaient alors un hôtel près de la place Saint-Sulpice.

Au cours de cette rencontre, Marie Scheikévitch prit deux séries de notes: les premières pour consigner les souvenirs de Céleste sur l’emploi du temps habituel de Marcel Proust. Ces notes ont pour titre « Journée de Marcel ».

Cette journée est naturellement perçue du point de vue de la personne chargée des tâches ménagères : il est surtout question des horaires et des habitudes de l’écrivain en ce qui concerne sa toilette, son alimentation, ses manies et les immenses précautions qu’imposait sa maladie. Céleste Albaret laisse entendre qu’être au service de Marcel Proust n’était pas de tout repos.

## 3. Deuxième série de notes prises par Marie Scheikévitch lors de sa rencontre avec Céleste Albaret, quelques années après la mort de Marcel Proust.

7 pp. sur 2ff. in-4 et un feuillet in-8. 6 pp. écrites au crayon, 1/2p. à l’encre.

La plupart du temps les paroles de Céleste sont notées à la première personne, tantôt Mme Scheikévitch résume le contenu des propos de la fidèle servante de Proust.

Céleste y relate comment elle entra au service de Marcel Proust et comment elle se trouva impliquée peu à peu dans son travail d’écrivain durant la guerre.

*« (...) Il avait fait couper sa barbe de l’avant-veille. Il y avait trois mois que j’étais à Paris. J’étais très intimidée. Je n’ai vu que ses grands yeux et son sourire.*

*(...) Un jour il m’a dit de lui apporter son croissant. Sa chambre était de liège brut. Son lit au fond avec un paravent chinois derrière et alors il avait une table avec une pile de livres et une petite lampe allumée pour voir ses manuscrits et pour travailler à côté de la table, une autre pour déposer ce qu’il demandait qu’on lui apporte, au fond il y avait un*

11 000 €



342



343



piano. Je vois cet homme accoudé qui me souriait. Il voyait beaucoup de monde, le duc de Guiche, M. Walter Berry, Mme Fitz-James, Bibesco, Mme de Noailles, la duchesse de Rohan. (...) Il aimait beaucoup J. Rivière et M. Tronche ; il les trouvait sincères. Il admirait Gide pour certaines choses pas pour d'autres. Il aimait les Caves du Vatican. Il se méfiait beaucoup de Blanche.

(...) Pour son asthme il allait mieux quand je suis rentrée chez lui. Depuis qu'il s'était séquestré, il produisait un travail formidable. Il me faisait coller des pages. Il s'est terriblement fatigué à travailler. Il se refusait de sortir. Le plus grand de ses plaisirs était de travailler. "Oh que je suis content de ce que j'ai fait ce soir". Il me donnait son impression. Parfois il disait en rentrant "dire que j'ai perdu ma soirée à sortir quand je suis si content d'avoir bien travaillé".

Il était hanté par l'idée qu'il allait mourir avant d'avoir terminé son cycle. Le jour où il mit "fin" à son ouvrage il était bien content.

"Ah j'ai mis « fin », mais j'ai encore tant tant à mettre pourvu que j'aie le temps". (...) Il écrivait toujours dans des cahiers puis ajoutait des papiers blancs unis, les mêmes qu'il employait pour allumer la poudre Legras. Les cahiers devenaient de plus en plus gros. J'étais là pendant la construction de son œuvre, il faisait sortir son livre de tous ces cahiers. J'étais au courant. "Aujourd'hui j'ai travaillé sur Albertine, il est très possible que j'organise mon affaire par exemple... J'ai fait là une chose extraordinaire." Peu à peu j'étais forcée d'être au courant. Il ne vivait que par son œuvre.

Il retournait et reprenait souvent des photographies de personnes qui lui servaient de modèles pour ses personnages. Le modèle était toujours éloigné. (...) Il parlait souvent de sa mère et de son grand père Weil. Tante (Léonie), toujours malade. (...) 3 croissants par jour. 1 litre de lait bouillant. 2 tasses d'extrait, 2 tasses d'extrait de l'essence de café. Il faisait monter 3 ou 4 litres de lait pour en faire 1 ou 3/4. Pendant la guerre il prenait des sablés Maris c'est ce qu'on trouvait, les biscuits Lu. Les poires Bourdaloue, une sole frite, rarement du poulet rôti. En 19 il a quitté le boulevard Haussmann, cela l'a déraciné. Rue Laurent-Pichat. Il écrivait beaucoup la nuit.

note V  
 Marceline et Blanche. Vous n'êtes pas en copie de l'œuvre  
 et l'étude de son œuvre n'est pas la même chose et ça le sait pas  
 souvent que j'ai écrit en plusieurs fois et que en plusieurs  
 fois dans l'œuvre. Je ne suis pas sûr de la vérité que  
 les ouvrages de Gide sont que j'ai écrit - Je suis le grand  
 homme qui est et qui fait, comme tout son œuvre de  
 Marceline comme un détail de l'œuvre -  
 J'ai écrit tout cela en un seul et même moment  
 et j'ai écrit l'œuvre de Proust. C'est à la fois  
 de lui et de moi et de la fois et de la fois.  
 Céleste marie le 13 au mois de Mars.

*Marie Cheikheritch*

LA CRÉATEUR DE MARCEL PROUST

Depuis une quinzaine d'années, l'œuvre proustienne a non seulement inspiré une multitude d'ouvrages, mais ~~est~~ elle sert continuellement de thème à des thèses d'universités dans le monde entier, et particulièrement en Amérique.

J'avais eu ~~la lecture de Sodome et Gomorrah~~ <sup>comme tous ceux de M.P.</sup> que le personnage d'Albertine composé <sup>de</sup> devait beaucoup à la présence de Céleste. Je pourrais souligner <sup>de</sup> maints traits d'Albertine empruntés à ~~Céleste~~ <sup>elle</sup>. Le Docteur Proust auquel j'avais parlé de mon impression première <sup>la</sup> partageait ~~la même opinion~~ <sup>la même</sup> de l'étude qu'on va lire <sup>je crois</sup> dans l'explication d'un personnage qu'on a trop souvent analysé <sup>à tort</sup> ~~à tort~~. Prenant dernièrement connaissance de la thèse de Mme Millicent Van Ripen (Denver, Colorado) j'ai relevé dans son travail <sup>une</sup> ~~une~~ erreur fondamentale, erreur qui m'était déjà apparue dans <sup>plusieurs</sup> autres essais. Mme Millicent Van Ripen identifie à tort le personnage si caractéristique de la vieille servante Française de "La Recherche du Temps Perdu" avec Céleste Albaret, l'admirable gouvernante et secrétaire <sup>de M.P.</sup> à ses heures dont le dévouement et la présence <sup>ont</sup> ~~ont~~ assisté le grand écrivain jusqu'à son lit de mort. <sup>J'espère</sup> Je ~~souhaite~~ démontrer que non seulement ~~elles~~ <sup>elles</sup> n'ont aucun rapport, mais que Céleste Albaret, personnalité très curieuse a été pour son maître ~~autant~~ <sup>autant</sup> qu'une servante dévouée, un ~~modèle~~ <sup>modèle</sup> vivant, et notamment pour ~~habiller~~ <sup>habiller</sup> le personnage d'Albertine. En effet par l'analyse des textes

*Ceci est comme un chapeau  
 de l'article*







346

### Louis de Robert

#### Ni avec toi ni sans toi

Manuscrit autographe complet.

1 page de titre autographe et 134 pages petit in-4 à l'encre violette sur autant de feuillets de papier vélin. Couverture cartonnée avec pièce de titre autographe. Reliure signé de René Aussourd. Demi-maroquin à coins bleu canard à la Bradel.

#### Manuscrit autographe complet d'un beau roman autobiographique de Louis de Robert, grand ami de Marcel Proust.

Louis de Robert (1871-1937), s'était lié d'amitié avec Marcel Proust au temps de l'affaire Dreyfus. En sa compagnie, il se rendait chaque jour assister aux audiences du procès. Les deux hommes se rapprochèrent plus intimement lorsque Louis de Robert fit paraître en 1911 son *Roman d'un malade* (qui obtiendra le prix Fémina), livre dans lequel il décrivait sa condition, très proche de celle de Proust lui-même.

Fort introduit dans les milieux littéraires, il se démena pour trouver un éditeur à *Du côté de chez Swann*.

Il avait gagné la confiance de Proust au point que celui-ci le choisit pour être le premier lecteur de son œuvre. Il lui écrit en juin 1913, lui envoyant les épreuves complètes : « *Vous êtes la seule personne qui aurez la communication intégrale de mon livre bien avant sa publication.* »

Depuis son premier roman, *Un tendre*, qui transposait son amour déçu pour Yvette Guibert, les œuvres de Louis de Robert possèdent une forte teinte d'autobiographie.

Il en va de même pour *Ni avec toi, ni sans toi*, dont le titre primitif, corrigé sur la couverture et la page de titre, était *La Rose et le cyprès*.

Malade, Louis de Robert avait quitté Paris pour aller vivre dans le Val d'Oise, en compagnie de sa mère et d'une cousine à la retraite. Alors qu'il avait passé la cinquantaine, il fit la connaissance d'une jeune fille, de trente ans plus jeune que lui, avec qui il eut une idylle, vivement combattue par les deux femmes qui l'entouraient.

Malgré leur opposition il épousa la jeune femme et connut avec elle une période de bonheur inespérée, qui lui rendit l'inspiration.

C'est cette aventure que raconte *Ni avec toi, ni sans toi*, publié en 1927 aux éditions Flammarion. Le livre est dédié « à Georges de Porto-Riche, au grand artiste solitaire, au noble ami », et porte en exergue une citation de Paul Valéry : « *Je crois qu'on ne s'accorde que par méprise et que toute harmonie des humains est le fruit heureux d'une erreur* ».

9 000 €

Avec une grande finesse psychologique, Louis de Robert décrit le progressif retour à la vie d'un homme qui vivait jusque-là uniquement avec les livres, sans plus rien attendre de l'existence.

Il analyse les doutes que font naître en lui la différence d'âge avec sa bien-aimée, de même que ceux qui s'insinuent en elle face à sa culture.

Les portraits de la mère et de la cousine, dont les manigances font parfois songer à celles des personnages balzaciens, ne sont pas pour autant peints tout en noir. Louis de Robert fait la part de l'égoïsme et de l'amour maternel dans l'attachement étouffant qu'elles lui portent.

Le roman ne s'achève pas sur le mariage, comme dans la vie réelle, mais sur la promesse arrachée par le héros à sa mère qu'elle adoptera sa fiancée s'il vient à mourir.

Ecrite d'une petite et élégante écriture à l'encre violette, ce manuscrit comporte de nombreuses corrections autographes.

Il provient de la bibliothèque du docteur Lucien-Graux (1878-1944), l'un des plus grands bibliophiles du XX<sup>e</sup> siècle.

### André Maurois

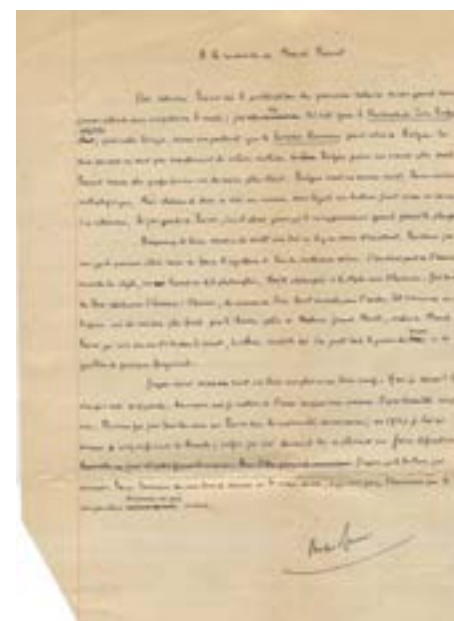
#### Préface à A la recherche de Marcel Proust.

Manuscrit autographe signé. 1 p. in-4.

Note liminaire d'*A la recherche de Marcel Proust*. Manuscrit autographe signé de ses initiales. 1 p. in-4.

Publié pour la première fois en 1949 et toujours réédité, *A la recherche de Marcel Proust*, offre toutes les qualités de clarté et d'analyse que l'on retrouve dans les biographies écrites par André Maurois.

En profonde sympathie avec son sujet, il n'en évite pas pour autant les aspects les plus sombres



347

1 500 €





1 300 €

**Jacques-Emile Blanche**

**Lettre autographe signée à un ami.**

Datée du 8 décembre 1904. 2 pp. ½ in-12.

« Mon cher ami,

Merci de votre bel envoi. Je suis très fier et très touché de lire le sonnet que vous a inspiré le Verre de Venise. Si vous me le permettez je vous proposerai de substituer un autre mot à sculpté (pour candélabres) car le verre ne peut être sculpté et n'évoque pas l'idée de sculpture. Coulés ? Pétris ? Non, mais plutôt cette image-là.

Le mot or, aussi, est peut-être trop chaud et riche pour l'harmonie glacée que vous voulez évoquer. Coupes pourrait être remplacées par "aux fleurs" (du candélabre).

Que diriez-vous de "effets de ces reflets" au lieu de couleurs, si l'allitération ou plutôt l'assonance ne vous effrayait pas ?

Et "en souplesse" au lieu de "souplement". A tout hazard !... je n'ai jamais fait un vers et je n'y entends pas grand-chose !

Et verreries au lieu de "bibelots de Venise" ? (...) »

Il est possible que cette lettre soit adressée au pianiste espagnol Ricardo Vines (1875-1943), qui écrivait également des vers. Blanche peint son portrait en 1904. L'artiste a certainement été « très fier et très touché » du sonnet. Il n'empêche que, bien qu'il n'ait « jamais fait un vers », il ne va pas se priver de faire la leçon à son correspondant, critiquant un à un les termes qu'il a choisis.

**Jacques-Emile Blanche**

**Lettre autographe signée à un ami.**

Datée du 4 février 1913. 3 pp. in-16.

**Intéressante lettre picturale.**

« Mon cher ami,

Mangi va ouvrir une exposition de ce fameux art décoratif dont tous ont la bouche pleine. Il m'a demandé d'y prendre part et il a été entendu que j'y aurais une salle ; nous y installerons avec l'architecte Süe, en véritable association, un ensemble décoratif auquel j'attache une importance toute spéciale. Je fais placer une partie de ma frise de 32 mètres qui entourait ma salle à Venise. J'ajoute des panneaux assez

grands et une série d'études ou de tableaux de fleurs, quelques autres toiles, qui sont destinées à proposer l'exemple d'une combinaison de la Décoration proprement dite et de la peinture à l'huile. (...) »

On retrouve dans cette lettre ce qui fait la spécificité de Jacques-Emile Blanche. Un côté un peu « ronchon » (« ce fameux art décoratif dont tous ont la bouche pleine »), mais aussi – et surtout – sa créativité entre modernité et classicisme. Il avait exposé l'année précédente à la Biennale de Venise une très grande fresque qui se trouve aujourd'hui au musée des Beaux-Arts de Rouen. Il s'associe ici avec l'architecte Louis Süe (1875-1968), grande figure de l'art-déco, mais ne renonce pas pour autant à la tradition et tente une synthèse des deux : « l'exemple d'une combinaison de la Décoration proprement dite et de la peinture à l'huile ».

**Jacques-Emile Blanche**

**Lettre autographe signée à Gaston Calmette**

Datée du 29 août 1919

2 pp. in-4 à l'encre noire sur un f. à en-tête Offranville / Seine inférieure.

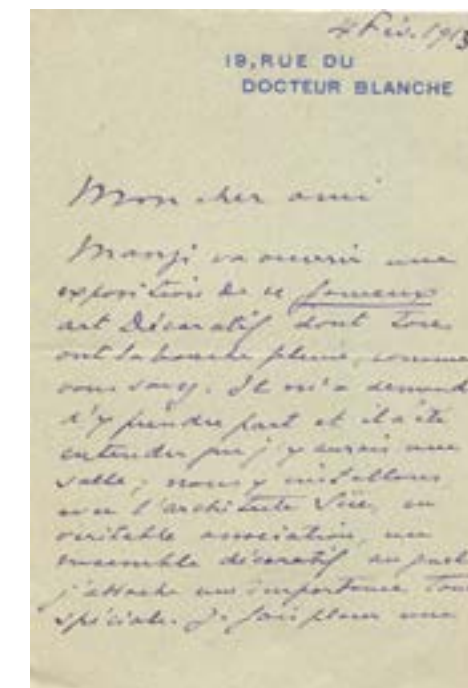
**Jacques-Emile Blanche annonce à Gaston Calmette son intention de défendre Proust dans Le Figaro.**

Cette lettre adressée au directeur du Figaro répond à une demande de lui adresser régulièrement des articles sur des sujets « actuels ». Il songe à la tuberculose dans la jeunesse française.

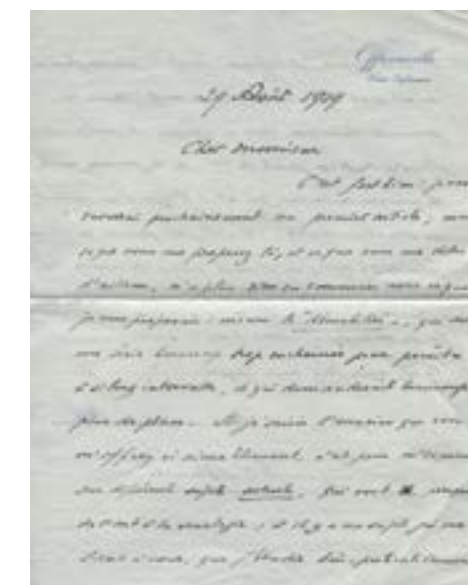
« Mais, écrit-il, la première chronique sera – à propos de notre ami Proust – les deux points de vue de la jeunesse artiste, nouveau criterium, qui est : l'âge d'un auteur, sa situation sociale et "de fortune" ! Il n'est plus permis ni d'avoir plus de 25 ans ; ni d'avoir connu du monde "La vie privée d'un auteur appartient au public au même titre que ses ouvrages" assure-t-on. Enfin, vous lirez mon "papier" ».

Le texte, intitulé « Critique sociale » sera publié en première page du journal le 22 septembre 1919. Blanche y développera les thèmes qu'il annonce ici et prendra la défense de Proust, contre qui André Billy avait écrit un article malveillant où il disait : « Il ne s'entoure que d'amis choisis...diverses personnes ayant quelque bien au soleil du seizième arrondissement. »

Blanche balaye ces perfidies et défend vigoureusement l'œuvre de Proust. Celui-ci le « remerciera » à sa façon par une lettre elle-même un peu perfide. Tout en insistant à plusieurs reprises sur l'« honneur », le « plaisir » que lui a causés l'article, qui le « venge », il insiste autant – sinon plus – sur le style calamiteux de Blanche : « Je vous dirais que certes des lapsus grammaticaux n'ont jamais terni un beau style, mais



1 600 €



2 000 €



que tout de même il vaut mieux les éviter. Or je trouve que vous négligez un peu trop cela quand vous écrivez. »

Pas un mot sur le contenu de l'article. Dans sa réponse à Proust, Jacques-Emile Blanche lui écrira : « Quant à la syntaxe et à l'obscurité de certaines phrases, je vous supplie, cher Marcel de me les signaler toutes. » Mais il ajoute lui aussi un post-scriptum perfide : « Cher ami, si vous avez relu l'édition de la N.R.F., avez-vous remarqué les centaines de fautes qui y restent et par lesquelles les typos ont substitué leur orthographe et leur grammaire aux vôtres ? (...) Il y a tout de même un certain nombre de phrases ou d'expressions que nous vous soumettrons quand nous nous rencontrerons. »

### Rachel de Brancovan

#### Lettre autographes signée.

Datée de Paris, 19 octobre 1912.

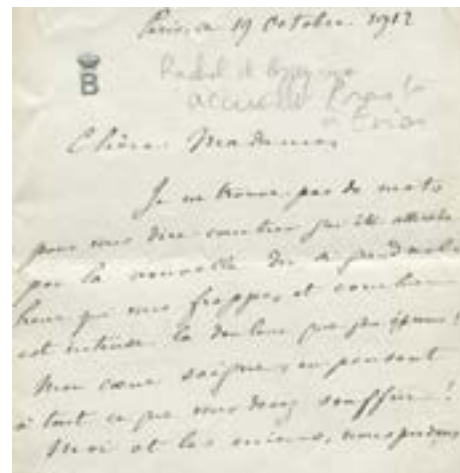
2 pp. ½ in-16 sur un bifeuillet à son chiffre couronné argenté.

« Chère Madame,

(...) Mon cœur saigne en pensant à tout ce que vous devez souffrir ! Moi et les miens nous perdons un ami dont nous apprécions, depuis tant d'années, le précieux dévouement et les si rares qualités. La disparition de celui que vous pleurez, de celui que nous pleurons, laissera dans notre vie un vide dont nous sentirons toujours la profonde tristesse ; et son souvenir demeurera à jamais gravé dans nos cœurs affligés. (...) »

La princesse de Brancovan, fille du Pacha Constantine, mère d'Anna de Noailles et de Constantin de Brancovan, possédait près d'Evian la villa Bassaraba, où elle accueillit Marcel Proust. Elle est une des inspirations de Madame de Cambremer dans la Recherche.

On notera dans cette lettre de condoléances une chaleur et une affectivité (« mon cœur saigne ») qui va au-delà de la simple convention.



600 €

### Gaston Calmette

#### Lettre autographe signée à un collaborateur du Figaro.

Sans date. [Vers 1900] 1 p. in-12.

Cette lettre ne nous offre pas seulement un spécimen de l'écriture du directeur du Figaro qui accueillit Proust dans ses colonnes, mais elle est à sa façon un précipité des usages de la presse et des mœurs du temps.

S'adressant au critique d'art du journal, il lui « recommande » les peintres Eugène Dauphin et William Turner Dannat. On imagine que cette recommandation vaut ordre dans parler. Ceci est d'autant plus nécessaire que Dannat a peint la Belle Otéro, qui est pour lui « une ancienne amie, très amie... !! », bref, son ancienne maîtresse.

Et il insiste sur sa recommandation car il craint que le critique, à cause de « quelques petites paroles » que Dannat a eu avec lui, ne parle pas du peintre : « Comme il a fait ce tableau sur ma demande, autrefois, je serais navré que vous le passiez sous silence. » Il souligne le mot personnellement à la fin de sa lettre, comme une promesse de gratifications futures.

En quelques lignes, on voit ici s'agiter tout un monde, et bien au-delà des petites combines du microcosme des journalistes pour pisser de la copie sur leurs copines ou copains bien souvent au détriment des vrais artistes qui n'ont pas la chance de posséder des relations.

### Elisabeth de Gramont

#### Carte autographe signée à Jean Laurence

Datée du 12 novembre 1943

« Monsieur, je vous remercie de votre aimable lettre. J'ai été absente de Paris. Tél moi un matin Aut. 29-96 et nous prendrons un rendez-vous. Croyez à mon meilleur souvenir en Marcel Proust. Gramont Clermont-Tonnerre »

Descendante d'Henri IV, Elisabeth de Gramont (1875-1954) épousa le duc de Clermont-Tonnerre, Femme très libre, elle entretint durant son mariage une longue liaison homosexuelle avec Natalie Clifford-Barney. On la surnommait « la duchesse rouge » pour ses opinions avancées. Elle était liée d'amitié avec Marcel Proust depuis 1903 et a laissé d'intéressants mémoires dans lesquels on retrouve la plupart des personnages qui ont inspiré le romancier. Une très proche du grand Marcel.



800 €



351

450 €



## Constantin de Brancovan

### Deux lettres autographes signées à Marcel Mielvaque

Datées de Bucarest, 6 et 8 février 1906.

16 pp. & 23 pp. in-8 à l'encre noire.



Ancien précepteur de Constantin de Brancovan au début des années 1890, Marcel Mielvaque noua avec lui des liens étroits d'amitié et collabora à sa revue *La Renaissance latine*. Il publia personnellement plusieurs romans dont, en 1904, *La Vertu du sol*, qu'il adressa à Proust, lequel l'en remercia par lettre en louant chez lui plus le penseur que l'écrivain.

Brancovan vient de quitter Paris pour Bucarest, la ville dont est originaire sa famille et où il finira d'ailleurs ses jours en 1967, presque centenaire. On retrouve dans cette lettre sa sensibilité un peu mélancolique, sa gravité. Il s'y montre bien plus littéraire qu'homme du monde.

La première lettre est presque entièrement consacrée aux « affaires » qu'il a réglées ou va devoir régler dans la capitale, où sa famille possédait le Palais de Mogoșoaia, mais livre toutefois un aperçu de son état d'esprit : « (...) Tu me manques infiniment, et il n'est pas rare que la solitude dans laquelle je vis me pèse. Je suis si différent de mes braves compatriotes. Jamais l'entente n'est complète avec eux, et je perçois toujours, même avec ceux dont l'esprit est le plus ouvert, que nous avons une manière de sentir, de comprendre les choses qui est totalement différente. J'ai une impression d'isolement moral qui ne laisse pas que d'être parfois pénible. Il m'arrive aussi souvent de passer des soirées entièrement seul. Ce soir je viens de dîner en tête-à-tête avec moi-même. cette existence à l'écart ne me déplaît pas trop. Quand je viens ici (...) ce n'est pas pour m'y distraire, et je préfère encore mon isolement en compagnie de mes pensées et de mes livres à l'insignifiant bavardage des salons roumains (...) »

La seconde lettre, plus longue, plus introspective, est comme un journal que Brancovan envoie à son ami, dans lequel abondent les réflexions de nature philosophique.

Il parle de l'existence qu'il mène à Bucarest : « Ce n'est pas que ce pays me déplaît. Je m'y organise somme toute une vie dont j'arrive à me satisfaire. Elle est loin d'être complète, sans doute. Les plaisirs artistiques, les agréments de la conversation, les joies qui s'offrent à nous à chaque pas dans les grands centres de civilisation comme Paris ou Londres font complètement défaut. Les êtres que l'on rencontre, même les plus intelligents, n'ont jamais aimé les idées avec passion et désintéressement ; leur conversation lasse vite ; (...) Les heures de solitude sont somme toute les meilleures (...), les plus douces que je vis ici. »

Ce prince n'est nullement frivole et n'aspire qu'au recueillement : « *Du silence, de la tranquillité, beaucoup de temps devant soi, personne qui vienne vous déranger ! J'éprouve une certaine volupté à me plonger dans cet isolement, à me murer dans cette prison volontaire qui contraste si fort avec l'agitation de Paris (...).* »

Il doit lutter contre la tentation du pessimisme : « *Quand on y réfléchit bien, mon cher Marcel, la vie ne peut pas ne pas nous apparaître comme la pire des duperies. Tu sais si je suis peu disposé au pessimisme, et pourtant il est des heures, il est des moments, des périodes dans la vie, lorsque l'on rentre en soi-même, lorsque l'on se recueille, lorsque l'on fait le bilan du passé ! et que l'on regarde vers l'avenir, où le sentiment de l'inutilité de tant d'efforts s'impose, dominateur, en nous. – Ce sont là des dispositions d'esprit qu'il faut changer, contre lesquelles il faut lutter jusqu'à ce qu'on en triomphe. C'est ce j'ai toujours fait, c'est ce que je ferai toujours.* »

Il revient sur son parcours intellectuel et dresse en même temps le portrait d'une génération : « *Néanmoins, plus on vit, plus on accumule d'expérience, plus on constate combien grande est la distance qui sépare la réalité des rêves que l'on s'était forgés. Quelque effort que nous fassions pour écarter de notre vie la médiocrité qui nous entoure, quelque désir que nous ayons de défendre à tout prix contre toute attaque l'idéal pour lequel nous vivons et ces dispositions profondes qui sont les sources même de notre existence, il est des heures de découragement et d'abandon où le pouvoir de transformer et d'embellir décroît, où la puissance d'espérer s'affaiblit, et où il semble que plus jamais nous ne pourrions nous passionner pour ces jeunes illusions qui font la beauté de la vie de l'homme, que plus jamais nous ne pourrions étendre un voile (...) sur les platitudes et les tristesses qui nous entourent. Nous avons aspiré à tout connaître, nous avons travaillé avec flamme et avec ardeur, nous avons lutté contre les doutes qui nous assaillaient, nous avons vaincu les plus douloureux découragements, nous avons voulu nous distinguer, mon cher, au-dessus du niveau moyen de l'humanité. Nous avons voulu nous assigner une mission plus haute que celle qui eût consisté à satisfaire simplement notre orgueil, nous avons été jusqu'à vouloir offrir aux hommes notre énergie et notre amour, et puis nous sommes rejetés sur nous-mêmes, impuissants, énervés, et lassés. – Ce qu'il y avait de chimérique dans nos espoirs se dessille subitement à nos yeux. (...)* »

Constantin de Brancovan traite ensuite longuement de la situation politique en Roumanie et du rôle qu'il compte pouvoir y jouer personnellement : « *Je crois que le plus grand service que l'on pourrait actuellement, rendre à ce pays serait de travailler à faire naître cette opinion publique, de travailler au développement d'une conscience nationale, de lutter pour délivrer le peuple roumain de la tyrannie des deux partis politiques que le roi lui impose et que l'on respecte, je ne sais pas pourquoi, comme des fétiches (...)* »





**Léontine Arman de Caillavet**

**Lettres à Anatole France (1888-1891).**

56 lettres ou cartes autographes représentant un total de 178 pp. in-8 ou in-12 à l'encre noire. 5 télégrammes, 2 enveloppes.

**Extraordinaire ensemble de lettres d'amour exaltées à Anatole France.**

Léontine Lippmann, née en 1844, épousa Albert Arman de Caillavet en 1868. On sait qu'elle tenait l'un des plus importants salons de la capitale et qu'elle prêta certains de ses traits à Madame Verdurin dans la *Recherche du temps perdu*.

Elle rencontra Anatole France dans le monde en 1883, mais c'est en 1888 seulement que commença leur liaison passionnée qui, après bien des orages, ne s'acheva qu'à sa mort, en 1910.

Ces lettres extraordinaires corrigent radicalement l'image de mondaine qu'on pourrait trop rapidement lui accoler.

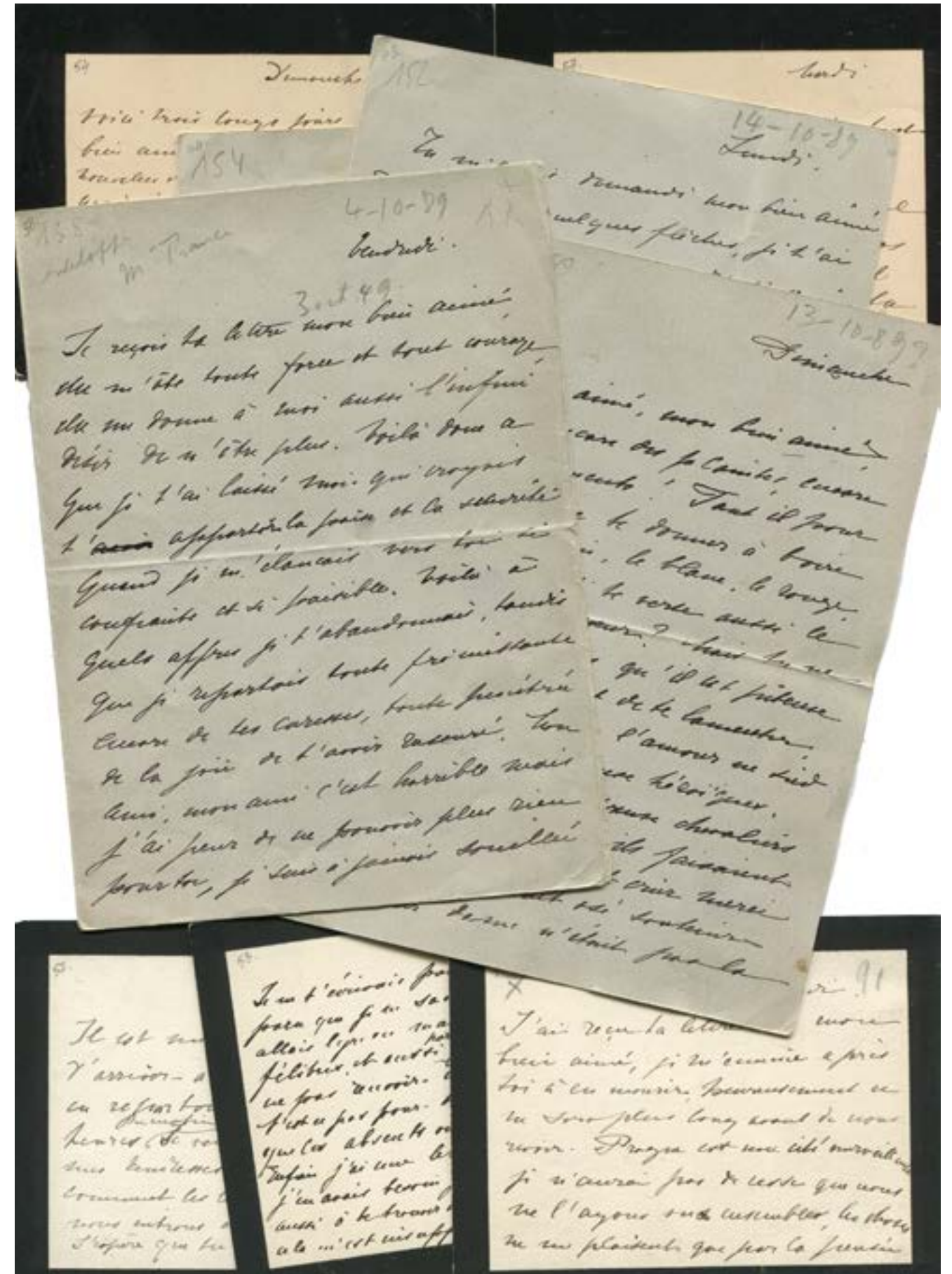
Léontine apparaît comme une grande amoureuse, dont la passion est d'une intensité peu commune. Exaltée, jalouse, passant en quelques jours du bonheur le plus radieux au désespoir le plus absolu, prompte aux reproches comme au repentir, elle est transportée par cet amour qu'elle semble se plaisir à perpétuellement mettre en danger.

Un florilège de cette correspondance où se déploie toute la gamme des sentiments amoureux permettra de se faire une idée de la force de cette passion :

Exaltation : « *Mon chéri, mon bien-aimé, je t'aime. Je voudrais prendre les dieux marins et me prosterner et t'adorer. Je suis comme ces dévots que l'on voit abîmés dans les cours d'église, et dont toute l'âme s'envole et s'éclaire dans une extase vers Dieu. (...) Tes lettres me remplissent d'un trouble délicieux, d'une langueur divine.* »

Jalousie, orgueil et sensualité : « *Je n'ai plus de force ni de courage, je t'écris pour te dire que je vis encore, mais si tu savais de quelle vie ! Chaque fois que j'y pense, et j'y pense sans cesse, je frémis comme sous un fer rouge. Mon Dieu, mon Dieu, j'avais mis tant de bonheur en toi, et voilà tout gâté. Dire que toi que je mettais si haut, tu aurais fait cette chose. Si tu savais à quel point il m'était déjà cruel de me dire que ta chair s'était réjouie de sa chair, et que tu avais pressé ce néant sur ton cœur, mais croire que maintenant, alors que je voudrais te nourrir d'ambrosie, croire que tu goûtes de ce brouet-là, non vois-tu je ne peux pas, je ne peux pas. Ah pourquoi m'as-tu aimée ? Et cependant je ne regrette pas, tu m'as donné des joies que je n'avais jamais connues, et maintenant je peux bien mourir.* »

45 000 €







356

Repentir : « J'avais comme la rage de nous torturer tous deux. Pourras-tu me pardonner ? (...) j'ai peur de t'avoir trop lassé, trop exagéré. Enfin quoi que tu fasses toujours je t'aimerai. »

Intensité du bonheur : « Je n'ose y penser, vois-tu, à ce bonheur-là, je me sens brisée rien qu'en l'imaginant, je suis sûre que je mourrai au contact de tes baisers. Mon chéri, c'est de la folie de s'exalter ainsi dans l'absence. »

Regrets et dépression : « Il me semble qu'autrefois notre amour était un grand et beau jardin où l'on pouvait errer à l'infini, aujourd'hui il ne m'apparaît plus que comme une cahute ouverte à tous les vents, et d'où l'on entend hurler les bêtes. »

Adoration : « Va, j'aime mieux ta colère que ton oubli, insulte-moi, maudis-moi mais parle-moi. Tout ce qui s'échappe de toi est divin (...) J'éprouve en t'écoutant un frémissement d'amour et de terreur, pour moi tu es mystérieux comme la beauté, comme la poésie, ta grâce me surprend comme un miracle »

Souffrance : « C'est si cruel de souffrir et de faire souffrir. Après cela est-on jamais heureux ? Peut-être que non (...) peut-être la jeunesse, l'insouciance et les rêves sont-ils le meilleur de la vie. Mais non, non la vie c'est souffrir d'un amour infini, c'est d'être torturée et de bénir sa souffrance. »

Rage et tourments : « Moi aussi, si je le voulais je pourrais fouiller dans ton passé, crois-tu que je l'aime ce passé et que j'y puisse songer sans rage. Crois-tu que les pages que tu m'as écrites et que j'ai jetées au feu ne sont pas écrites dans ma mémoire en traits qui me brûlent. »

Répit : « Je ne m'engage pas pour l'avenir, mais pour l'heure je t'adore. Rien que de penser à toi m'emplit d'une langueur mortelle. Ah oui, je t'aime, va. Te rappelles-tu de toutes ? Le lit était bien grand, mais comme notre amour le remplissait, on eût dit qu'il remplissait le monde, il volait jusqu'aux étoiles. »

Adieu : « Adieu, je ne t'en veux plus. Je suis sûre que tu as beaucoup souffert pour m'avoir mise à une pareille torture. »

Apaisement : « Oui, aimons-nous doucement mon ami, mais profondément, mais infiniment, mais éperdument. Elle m'a donné le frisson comme à toi cette grande aile glacée qui nous a frôlés. »

Par ailleurs, les lettres s'apaisent quelquefois et offrent des descriptions de lieux, des comptes rendus de conversations et de rencontres. On retiendra en particulier de précieuses indications données sur son fils Gaston de Caillavet, le grand ami de Marcel Proust.

Lorsqu'elle ne s'abandonne pas aux sentiments extrêmes, Léontine sait faire preuve d'une ironie mordante, dont fait les frais la statue du grand écrivain : « D'autre part à quoi sert la sagesse ? Toi le sceptique, toi le curieux qui a décomposé tous les secrets de la vie tu restes anéanti

devant un accident comme une fillette dont la poupée serait tombée dans le bassin. Mais mon ami, on la repêchera ta poupée, on te la rendra avec ses beaux petits atours, le malheur serait si tu venais à ne plus l'aimer. Tout le reste n'est rien. »

La correspondance entre Anatole France et Mme Arman de Caillavet a été partiellement publiée par Jacques Suffel en 1984.

Cet ensemble, qui provient de la collection de Daniel Sickles, est sans doute le plus important en mains privées.

**Boni de Castellane**

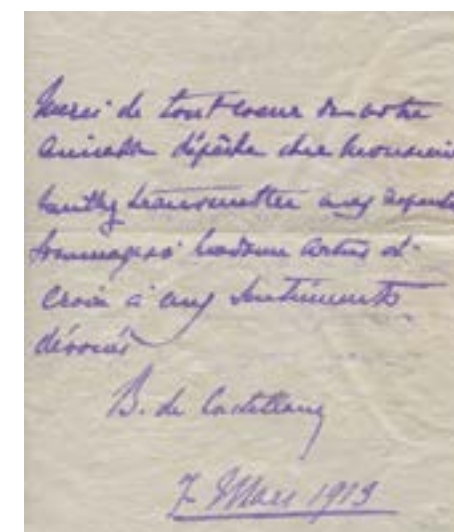
**Lettre autographe signée à Monsieur Artus**

Datée du 7 mars 1913. 1 p. in-16. Enveloppe jointe.

« Merci de tout cœur de votre aimable dépêche cher Monsieur. Veuillez transmettre mes respectueux hommages à madame Artus et croire à me sentiments dévoués.

B. de Castellane. »

Boni de Castellane (1867-1932) fut un des plus célèbres dandy, esthète et mondain de son temps. Proust entretenait avec lui des relations amicales et s'en inspira pour créer le personnage de Saint-Loup.



250 €



357



358

### Robert Dreyfus

#### 2 lettres autographes signées à Louis de Robert

10 septembre 1926 (8 pp. in-8) et 12 septembre 1926 (4 pp. in-8).

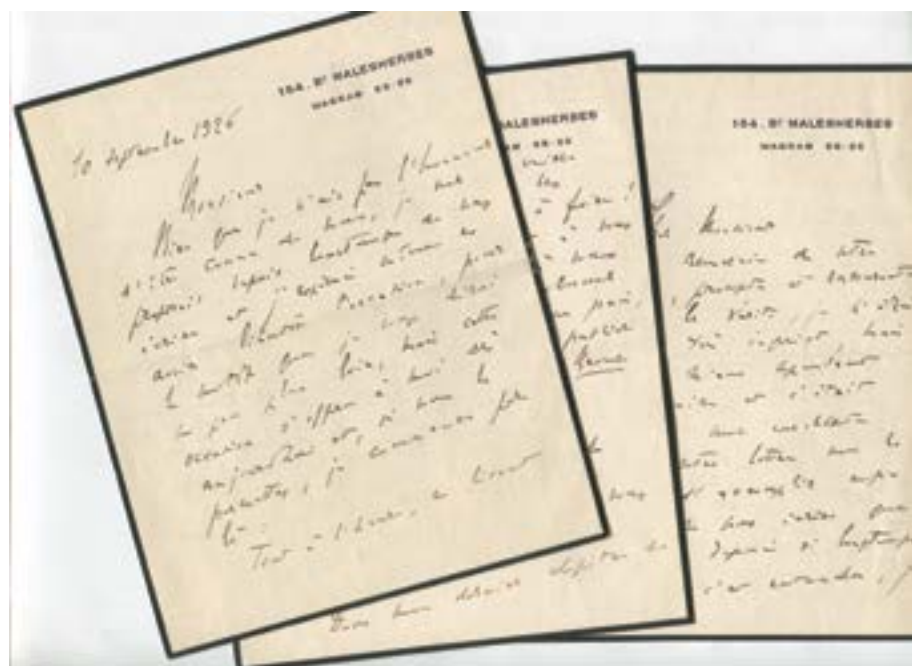
Ami d'enfance de Marcel Proust, Robert Dreyfus publia en 1926 un volume de *Souvenirs sur Marcel Proust*, accompagné de lettres inédites.

Ces deux lettres à Louis de Robert ont trait à cette publication. Dans un article récemment paru, « Réflexions sur Marcel Proust », Louis de Robert comparait l'œuvre de Proust à une immense lettre écrite à la postérité. Or Robert Dreyfus, dans un article sur le point de paraître dans la *Revue de France*, use de la même comparaison.

Par ailleurs, Robert Dreyfus prépare également un livre de souvenirs, dans lequel il cite un autre ouvrage de Louis de Robert, *Comment débuta Marcel Proust*, et souhaite obtenir quelques précisions.

Dans la lettre qui suit, il remercie Louis de Robert de son amabilité, évoque sa plaquette *Marcel Proust à 17 ans* et envisage déjà la publication de la correspondance de Proust : « Je crois comme vous qu'un jour va venir, assez prochain maintenant peut-être, où il faudra grouper les lettres de Proust. Mon rêve serait – je l'ai souvent dit à Robert Proust – qu'on arrivât à publier non pas sans doute une "Correspondance générale", qui serait impossible, mais un, deux ou trois volumes de correspondance très variée, de manière à donner un aspect presque complet de Marcel Proust épistolier. Mais mon sentiment est qu'il faut attendre encore quelque temps pour cela, parce que je suis convaincu que la publication de mes lettres en fera rapidement "sortir" beaucoup d'autres. »

Comme on sait, il reviendra à Philip Kolb d'accomplir cette « tâche impossible ».



3 500 €

### Robert Dreyfus

#### Lettre autographe signée à un correspondant non identifié.

Datée du 16 mars 1938. 2 pp. in-4 à l'encre noire.

#### Très intéressante analyse du sentiment religieux chez Marcel Proust.

Cette lettre est probablement adressée elle aussi à Louis de Robert. La lettre de Léon Pierre-Quint à laquelle il fait allusion est sans doute celle que celui-ci adressa à Henri Massis après la parution de son *Drame de Marcel Proust* (1937), et que l'on trouvera retranscrite plus bas dans ce catalogue.

« (...) merci d'avoir recopié pour moi la lettre de Pierre-Quint. Son tableau de l'entrevue Gide-Proust me semble d'une vérité aussi comique qu'évidente. Mais je ne crois pas aussi absolument que lui à "l'indifférence" de Proust, en matière religieuse. Certainement, elle venait chez lui au premier plan. Mais il y avait aussi en lui des élans de sympathie envers les croyants, dont l'analyse serait du reste certainement compliquée, parce que je crois qu'il faudrait y voir une part de "religiosité" poétique et un peu factice, le respect de toute conviction profonde chez autrui, enfin une sorte de complaisance mondaine pour les sentiments en faveur chez les personnes "bien pensantes". C'était très curieux, presque insaisissable à l'œil nu. Quant à "l'irréalité de la vie", à la "réalité suprasensible de l'art", mon interprétation est la même que la vôtre. Mais comme cette lettre de 1908, alors si significative pour moi, annonçait manifestement son dessein de relier cette "réalité" et cette "irréalité" à l'étude du péché qui le hantait entre tous, je m'étais demandé si elle ne pourrait pas se relier aussi à votre interprétation de l'œuvre d'art considérée comme "rédemption" (...) ».

Cet échange entre deux « proustiens » donne l'occasion à Robert Dreyfus de développer une fine analyse de la religiosité de Marcel Proust, fondée à la fois sur l'analyse de son œuvre et ses souvenirs personnels. Une fois de plus, rien n'est vraiment aussi simple qu'il n'y paraît.



4 000 €



359





450 €

**Robert de Flers**  
**Carte pneumatique à Pierre Wolff**

« Mon cher Pierre  
J'ai tout simplement gardé Leurs Filles pour la semaine prochaine où j'aurai plus de place. Ce matin je n'aurais pu leur consacrer que quelques lignes – et cela c'était déjà fait. J'avais voulu vous écrire dès hier pour vous en avertir, mais je suis dans un tel abrutissement de rhume et de grippe que je l'ai oublié.  
Bien affectueusement à vous,  
Robert de Flers »

Dramaturge et librettiste prolifique, Pierre Wolff (1865-1944) est notamment l'auteur de *Leurs Filles* (1891), dont Robert de Flers va rendre compte.



450 €

**Robert de Flers**  
**Lettre autographe signée à un critique**  
[27 octobre 1923]  
1 p. in-8.

« Mon cher André  
Croisset et moi nous avons été très vivement touchés de ton article et t'en remercions de tout cœur.  
Robert de Flers. »

L'article en question était peut-être consacré à *Ciboulette*, une opérette créée en 1923, co-écrite avec Francis de Croisset et mise en musique par Reynaldo Hahn.



400 €

**Robert de Flers**  
**Carte de visite autographe signée**

« Mon cher Directeur,  
Il serait très agréable à Madame de Flers d'assister jeudi à la représentation du Roi Arthus. Puis-je vous demander sans trop d'indiscrétion deux places ? Croyez, je vous prie, mon cher Directeur, à mes bien dévoués sentiments.  
Robert de Flers »

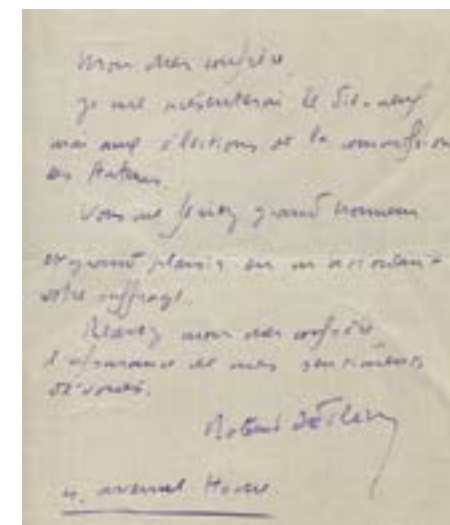
La première représentation française de l'opéra d'Ernest Chausson, *Le Roi Arthus*, eut lieu en 1916.

**Robert de Flers**  
**Carte pneumatique autographe signée à Monsieur Vattier**

[16 mai 1908]

« Mon cher confrère  
Je me présenterai le 19 mai aux élections de la commission des Auteurs. Vous me feriez grand honneur et grand plaisir en m'accordant votre suffrage.  
Recevez, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments dévoués.  
Robert de Flers »

La Commission des Auteurs et Compositeurs dramatiques, fondée en 1879, était une section de la Société du même nom. Robert de Flers fut président de la SACD à deux reprises : en 1913-1914 et 1920-1923.



500 €

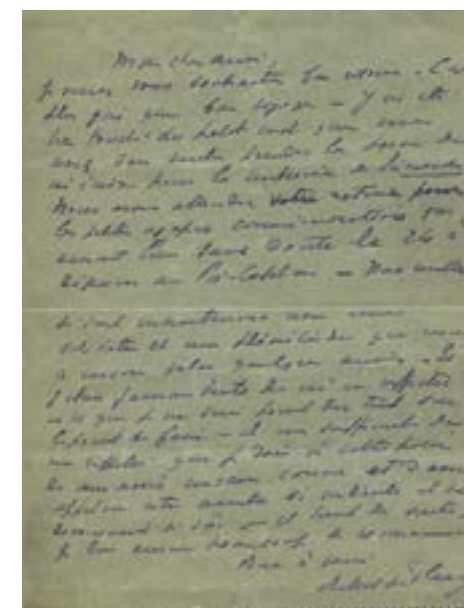
**Robert de Flers**  
**2 cartes pneumatiques à Maurice de Féraudy**

« Mon cher ami,  
Je viens vous souhaiter bon retour. C'est plus gai que bon voyage. J'ai été très touché du petit mot que vous avez bien voulu prendre la peine de m'écrire pour la centième de .. ; Nous avons attendu votre retour pour les petites agapes commémoratives qui auront lieu sans doute le 24 à déjeuner au Pré-Catelan. Nos recettes se sont maintenues avec une solidité et une plénitude qui nous a encore valu quelques amis. Si j'étais jamais tenté de m'en affecter – ce que je ne suis point du tout sur le point de faire – il me suffirait de me rappeler que je dois à cette pièce de vous avoir connu et d'avoir apprécié votre amitié si cordiale et votre dévouement si sûr. Et tout de suite je lui aurais beaucoup de reconnaissance.  
Bien à vous. Robert de Flers »

« Mon cher ami  
je viens vous faire part du plaisir que m'a fait Calmette en me priant de faire un "instantané" sur Maurice de Féraudy. Voilà, c'est fait.  
Cordialement, Robert de Flers »

Maurice de Féraudy (1859-1932) était un acteur de la Comédie française, également dramaturge et réalisateur.

La première de ces cartes évoque de façon très plaisante les coulisses du monde théâtral : agapes, recettes, rivalités...



1 200 €



360

361



**Reynaldo Hahn**  
**Carte pneumatique autographe signée à Jules Boucheret**

[27 avril 1932] 1 p. in-16.

« *Cher Monsieur,*  
*Je suis profondément touché de ce que vous m'écrivez. Votre sensibilité et votre goût musical inaltéré par le souci de la mode donnent pour moi un très grand prix à vos éloges. Et je suis heureux que vous aimiez cette sonate qui n'est qu'une improvisation mais où revivent certains moments qui ont beaucoup compté dans ma vie. (...)* »

Jules Boucheret était un critique musical. Non seulement Reynaldo Hahn fait ici de lui un bel éloge, mais il évoque une de ses œuvres, qui fait revivre, comme la *Recherche* pour Proust, « *certaines moments qui ont beaucoup compté dans ma vie* ».

800 €

**Reynaldo Hahn**  
**Lettre autographe signée [à Jeanne Lebaudy?]**

Sans date [après 1933] 7 pp. in-12.

**Précieuse lettre évoquant le refus par Fasquelle de *Du côté de chez Swann*.**

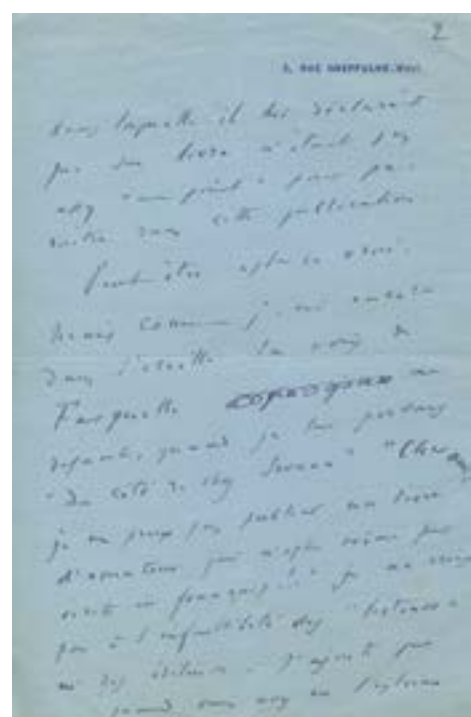
Cette lettre est probablement adressée à Jeanne Lebaudy, épouse du comte Edmond de Fels, mentionné dans la lettre.

Reynaldo Hahn y recommande un roman de Jean de Lassus Saint-Geniès, « *petit-fils de Gounod* », qui a été refusé par la *Revue de France* « *en termes fort peu courtois* ». Selon l'éditeur, l'œuvre n'était pas assez « *au point* ».

Ce qui nous vaut ce souvenir particulièrement précieux pour les proustiens : « *Peut-être est-ce vrai. Mais comme j'ai encore dans l'oreille la voix de Fasquelle me disant, quand je lui portais "Du côté de chez Swann" "Cher ami, je ne peux pas publier un livre d'amateur qui n'est même pas écrit en français!", je ne crois pas à l'infailibilité des "lecteurs" ni des éditeurs.* »

Il ne semble pas que le roman de Lassus ait été finalement publié.

3 000 €



**Reynaldo Hahn.**

**20 lettres autographes signées à Mme Anatole Catusse**

Datées et non datées, 1898-1929.

45 pages de formats in-8 à in-16, à l'encre noire ou bleue, dont 1 double feuillet à en-tête de l'hôtel Bayerischer Hof à Munich, 2 cartes postales illustrées (vues du Hameau de la Reine à Versailles et de la plage de Deauville) et 3 pneumatiques sur papier ocre, bleu ou vert, 6 adresses.

**Belle correspondance amicale et musicale à celle qui fut une grande amie de la famille Proust, et à son fils Charles.**

Il répond avec une amitié reconnaissante aux invitations de Mme Catusse, tout en déclinant l'une d'entre elles qui l'obligerait à jouer devant une dame qu'il n'estime pas. Il lui recommande un ami, lui adresse ses condoléances après la mort de son mari, Anatole Catusse, en septembre 1900, lui conseille d'aller écouter les *Maîtres Chanteurs*, « *quoique ce soit un conseil bien délicat à donner, car en matière de musique et de musique de Wagner, les avis sont bien différents* »...

- [1898]. « *Madame Proust me dit que vous voudriez être fixée sur notre projet de dîner [...] Aller dîner avec vous et faire de la musique POUR VOUS, seule ou pour quelques-uns de vos amis de NOTRE BORD intellectuel, tant que vous voudrez AVEC JOIE [...] mais prendre jour exprès pour rencontrer la dame en question et travailler de mon métier pour la dame en question, voilà qui, je vous le confesse, me sourit moins [...] tout ce que je sais de ses goûts et de ses préoccupations, me fait penser qu'il vaud mieux épargner pour une autre occasion la petite somme de vie ardente que je donne toujours quand je fais de mon mieux au piano. [...] je serai ravi si vous consentiez encore à me témoigner de cette manière votre sympathie mais expressément pour Mme G., non... [...]* »

Il l'invite en compagnie de son fils à la première audition de ses chœurs d'*Esther* par les élèves de Mme Duglé.

- « *[...] je suis toujours à l'affût de chanteuses ; malheureusement on n'en cultive plus ; la graine dégénère de plus en plus !* »...

Il se montre parfois lyrique : « *J'ai admiré ces beaux sonnets, qui ont la force et l'émotion de profonds soupirs échappés d'un cœur ferme et peu faiseur d'embarras, comme ces fleurs robustes qui éclosent dans mon pays, tous les deux ou trois ans, sur le tronc rugueux d'un arbre sobre et fécond* ».

9 500 €



362

363



Reynaldo Hahn (né au Venezuela en 1875 et décédé en 1935) était entré au Conservatoire de Paris en octobre 1885. Compositeur précoce et familier de la famille Daudet, il chante et joue au piano ses mélodies dans les salons parisiens huppés, comme ceux de la princesse Mathilde, de Madeleine Lemaire où il fit la connaissance de Marcel Proust en 1894, ou de Mme Catusse, épouse d'un conseiller d'État. Marie-Marguerite Catusse avait fait la connaissance de Proust et de sa famille lors d'une villégiature d'été à Salies de Béarn. Le jeune Marcel était tombé sous le charme de cette jeune trentenaire dont il avait vanté la beauté et l'intelligence à sa grand-mère. Fréquentant régulièrement Mme Proust, Mme Catusse devint une conseillère et une amie fidèle pour l'écrivain à qui elle avait fait découvrir les mélodies de Massenet ou de Gounod. Son fils Charles fut également un correspondant régulier de Proust.



**Reynaldo Hahn.**  
**19 lettres ou billets autographes signés, plus une lettre dactylographiée signée, à Charles Catusse.**

Datées et non datées, 1898-1929.

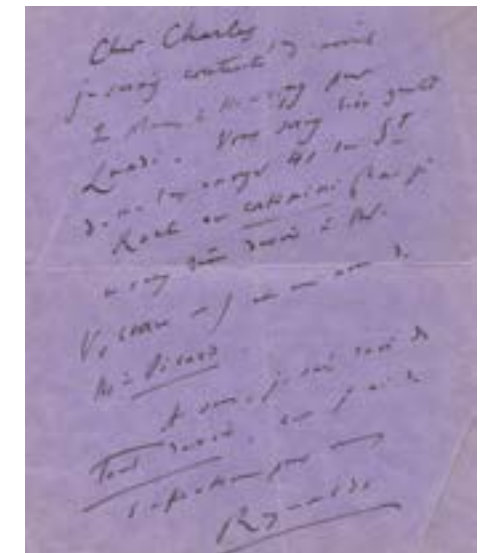
17 pages in-8 ou in-12, à l'encre bleue, noire ou à la mine de plomb, dont 5 cartes postales illustrées (vues de Toulon, Nice, Deauville, Hambourg, Mantes) et 5 pneumatiques avec adresses. 3 papiers à en-tête, rue Greffulhe, rue Saint-Roch et Casino Municipal de Cannes.

Charles, le fils de Madame Catusse, né en 1881, était aussi un ami de Marcel Proust. Il fut journaliste à *L'Intransigeant*, à *L'Œuvre* et à *La Presse*.

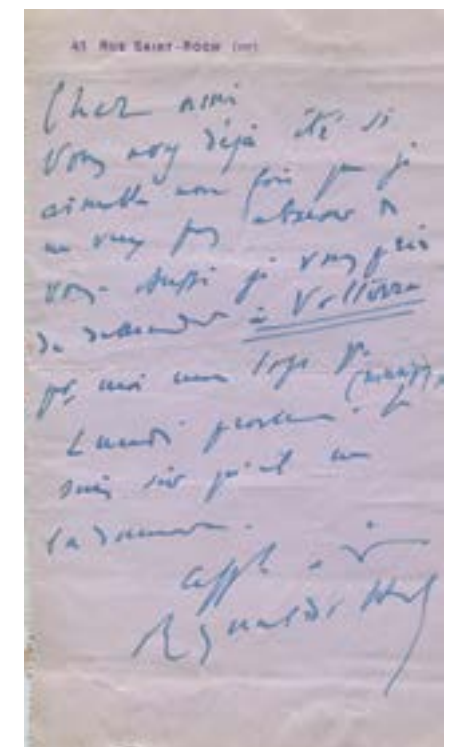
Reynaldo Hahn demande des places de spectacles, son ami étant en relation avec Léon Volterra le directeur du théâtre Marigny.

Les relations entre Reynaldo Hahn et ce dernier paraissent d'ailleurs tendues. Ainsi, il spécifie dans une des lettres : « vous seriez bien gentil de me les envoyer en catimini (car je ne veux rien devoir à M. Volterra) ».

Il lui fait suivre une lettre d'une jeune chanteuse qui a sollicité une recommandation : « cette petite femme est jolie et TRÈS DOUÉE pour tout : chant, DANSE, et texte. [...] tâchez de la faire agréer par le peu voltairien Volterra »...



4 500 €





**Reynaldo Hahn.**  
**Carte autographe signée à Madame Dauphin**

[28 avril 1938]

La carte consiste en une partition autographe de quatre notes et d'un point d'orgue, accompagnée de la mention « *c'est entendu !* »

Joli document.

**Reynaldo Hahn.**  
**Carte autographe signée à Madame Dauphin**

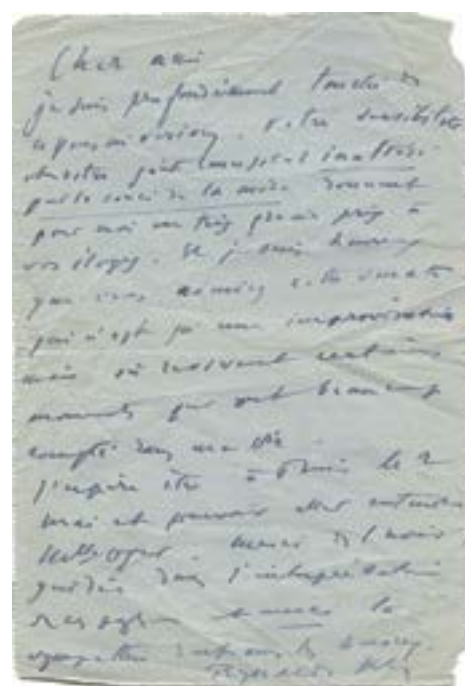
[28 avril 1938]

« *Cher Monsieur et ami,*  
*(...) Je pourrais passer à la Renaissance de l'art, si vous y venez régulièrement. Votre dévoué*  
*Reynaldo Hahn* »

600 €

Cette carte est peut-être adressée à Henry Lapauze (1867-1925), critique d'art et conservateur du Palais des Beaux-arts de Paris. Il avait fondé en 1918 la revue La Renaissance de l'art français et des industries de luxe.

300 €



**Reynaldo Hahn**  
**Lettre autographe signée à Mme Cahun (en anglais)**

Sans date [1932]  
2 pp. in-12 sur un feuillet du Shepherd's Hotel (Le Caire)

Traduction :

« *Chère Madame Cahun*  
*J'ai eu votre lettre au Caire, où je suis encore. J'étais incapable de quitter les pyramides et de m'arracher à l'impression fascinante de ce site merveilleux.*

*Merci pour votre aimable offre de m'aider à bouger. Elle est arrivée top tard. (...) Quelques amis dévoués ont pris toute l'affaire en charge. Je compte revenir au mois d'avril et serai très heureux de vous voir aussitôt que possible (...)*

*Reynaldo Hahn*

800 €

*Notre ami Edgar Wallace est mort juste à temps. Il était en train de devenir un très mauvais romancier ».*

Reynaldo Hahn fit en 1932 une tournée de récitals-conférences en Egypte, au cours de laquelle, rapporte-t-il dans son journal, on lui posait beaucoup plus de questions sur Marcel Proust que sur les compositeurs dont il avait interprété les œuvres.

Outre l'évocation de la fascination qu'exercent sur lui les pyramides, la lettre vaut par son cynique post-scriptum. Reynaldo Hahn était un grand lecteur des romans policiers d'Edgar Wallace (1875-1932), romancier anglais qui termina sa carrière comme scénariste à Hollywood.

**Reynaldo Hahn**  
**Lettre autographe signée.**

Sans date. 2 pp. petit in-4.

« *Certes, je suis instinctif mais mon "instinct" me porte infailliblement à l'opposé des déclamateurs, des faux-idéalistes, des égoïstes, des plats ambitieux – et il comporte, mon "instinct", un point faible où il faut porter remède, à la petite éclaircie de raison, à la solution humaine et pitoyable. Et c'est principalement parce que je suis pitoyable que je vois ceux qui n'ont pitié que de leurs pauvres angoisses de vanité.*  
*Oui, fils de Voltaire en bien des choses : vous dites, chère Madame, qu'il n'avait pas de sensibilité... Et Calas ? Et le chevalier de la Barre ? Il a tout risqué pour eux, par haine du dogmatisme, de la junte des phraseurs pompeux et (...) contre l'innocence et la faiblesse.*  
*Mon "ironie" ne va qu'à ceux-là et aux prétentieux, et aux faux grands hommes, et à la fausse noblesse, et au faux patriotisme. Je n'ai jamais rebuté un cœur sincère – et les humbles le savent bien ! – mais à bas l'ignorance, à bas les bornés, les badernes et les menteurs. (...)*  
*Reynaldo Hahn* »

**Superbe lettre pleine d'empportement.**

Cette lettre est d'un ton et d'un contenu assez inhabituels dans la correspondance de Reynaldo Hahn, d'ordinaire parfait homme du monde. On ne sait ce qui a provoqué cet accès de colère, ce désir d'épanchement personnel, cette volonté de crier « *à bas l'ignorance, à bas les bornés, les badernes et les menteurs* », de dénoncer les « *déclamateurs, faux-idéalistes, égoïstes, plats ambitieux* », de s'en prendre « *aux prétentieux, et aux faux grands hommes, et à la fausse noblesse, et au faux patriotisme* ».

On retient surtout sa revendication de se situer au côté des « *pitoyables* » et des « *humbles* ».

2 000 €







Carte pneumatique datée  
8 h. [18 novembre 1922].  
1 p. in-16.

15 000 €



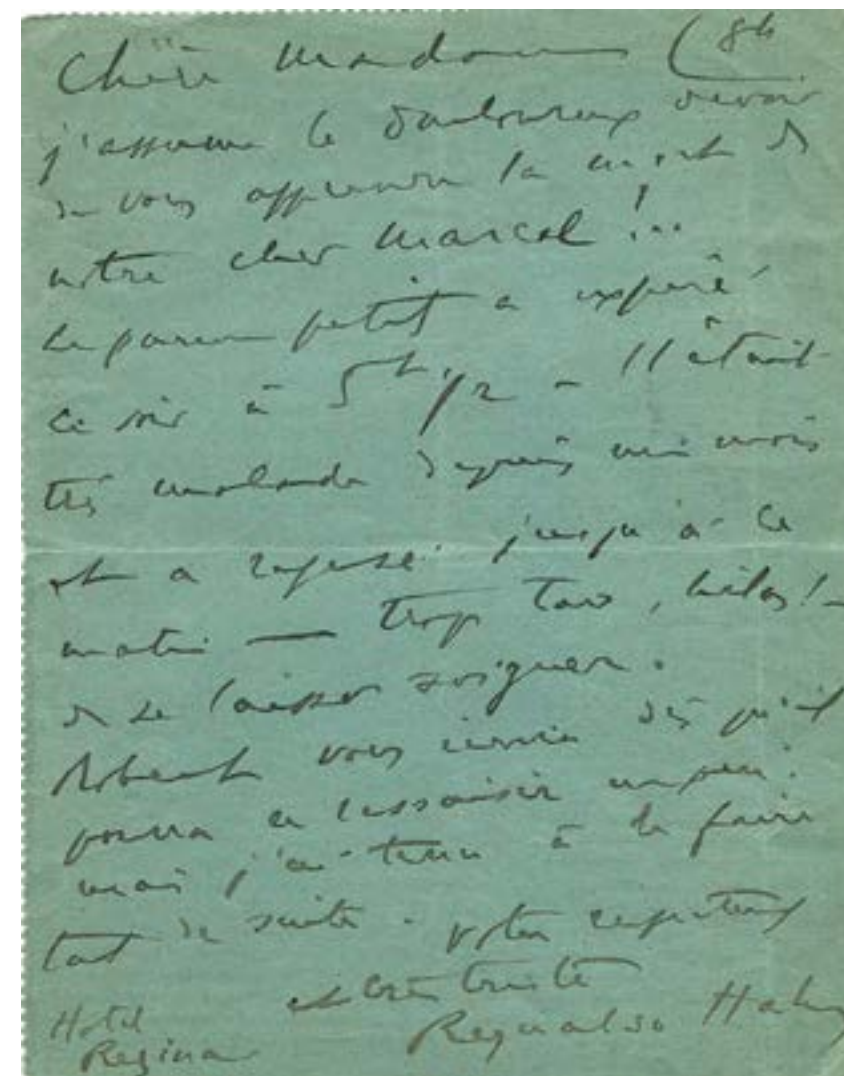
### Lettre de Reynaldo Hahn à Mme Catusse annonçant la mort de Marcel Proust

« Chère Madame, j'assume le douloureux devoir de vous apprendre la mort de notre cher Marcel !.. Le pauvre petit a expiré ce soir à 5 h. 1/2. Il était très malade depuis un mois et a refusé jusqu'à ce matin – trop tard, hélas ! – de se laisser soigner. Robert vous écrira dès qu'il pourra se ressaisir un peu, mais j'ai tenu à le faire tout de suite.

Votre respectueux et très triste  
Reynaldo Hahn  
Hôtel Regina »

Marie-Marguerite Bertin (1858-1928), épouse d'Anatole Catusse, qui fut préfet des Alpes-Maritimes, fut la plus chère amie de la mère de Marcel Proust et joua un rôle très important dans la vie de l'écrivain, demeurant pour lui jusqu'à la fin une de ses confidentes les plus intimes, recourant à ses conseils pour un achat ou pour tout autre décision à prendre dans la vie pratique. À l'âge de quinze ans, accompagnant sa mère en cure à Salies-de-Béarn, Proust composa l'un de ses tout premiers portraits littéraires sur Madame Catusse, dont le séduisait « *la voix délicieusement pure et merveilleusement dramatique* ». On a pu parler à son sujet de mère de substitution pour l'écrivain.

Trois personnes étaient présentes à la mort de Marcel Proust : Céleste, son frère Robert, qui lui ferma les yeux et Reynaldo Hahn, qui passa



la nuit à le veiller. C'est lui qui se chargea d'annoncer la nouvelle de la mort de son ami.

Cette lettre nous apprend l'heure exacte de la mort de l'écrivain :

5 heures et demie. Mais elle est riche d'autres informations. D'abord cette expression « le pauvre petit » qui le ramène à sa condition d'enfant fragile.

Ensuite la dévastation qui envahit son frère : « Robert vous écrira dès qu'il pourra se ressaisir un peu ». Enfin ce refus de se soigner jusqu'à la dernière extrémité.

Bouleversant document



369



1 000 €

**Robert de Montesquiou  
Lettre autographe signée à une dame**

Datée 12 juin 1908.  
2 pp. in-4 oblong à l'encre noire sur un feuillet de papier vélin orné de chauves-souris.

Beau billet, typique du comte, rédigé de sa large écriture chantournée sur son papier orné de chauves-souris.

A son image (et à celle du baron de Charlus), il est à la fois d'une politesse exquise et impérieux : « *Mais je ne vous laisse que le choix, car je veux vous voir, et je vous crie, comme Barbe-bleue : "Descendez... ou je monte !..."* »

**Robert de Montesquiou  
Lettre autographe signée à Arsène Alexandre**

Daté du 16 janvier 1905.  
4 pp. in-12 à l'encre noire sur papier de deuil à en-tête « Artagnan / Vic en Bigorre (Hautes Pyrénées) ». Enveloppe jointe.

**Montesquiou reçoit des étrennes.**

« *Cher Monsieur et ami,  
Merci de m'avoir envoyé pour mes étrennes ce beau livre d'images, orné de son commentaire ingénieux et instructif.  
On n'a jamais passé l'âge de recevoir des étrennes ; ni qu'elles soient de beaux livres d'images. Dans l'enfance, cela vieillissait ; plus tard, ça rajeunit ! Et le temps est toujours opportun de repasser sur un souvenir, ou d'aborder une connaissance tardive.  
J'espère vous revoir ce printemps, et vous faire admirer votre beau dessin, avec pour pendant une autre barbe, celle-là de Burnes Jones.  
N'est-ce pas curieux, ces deux maîtres que la vie avait fait concitoyens et qui reviennent fraterniser dans le Pavillon des Muses.  
A bientôt donc, j'espère, cher Monsieur et ami, et bien sincèrement à vous.  
Cte Robert de M. »*

Peut-être le présent offert par Arsène Alexandre est-il son ouvrage sur Donatello, paru l'année précédente. Il donne en tout cas l'occasion à Montesquiou d'énoncer cette réflexion : « *On n'a jamais passé l'âge de recevoir des étrennes ; ni qu'elles soient de beaux livres d'images. Dans l'enfance, cela vieillissait ; plus tard, ça rajeunit ! Et le temps est toujours opportun de repasser sur un souvenir, ou d'aborder une connaissance tardive.* »

1 000 €

La lettre reflète également son goût pour les arts et la décoration de son « Pavillon des Muses » à Neuilly. Montesquiou avait d'ailleurs publié une étude sur le peintre Burnes Jones dans *La Revue illustrée* en 1894.

**Robert de Montesquiou  
Lettre autographe signée à Arsène Alexandre**

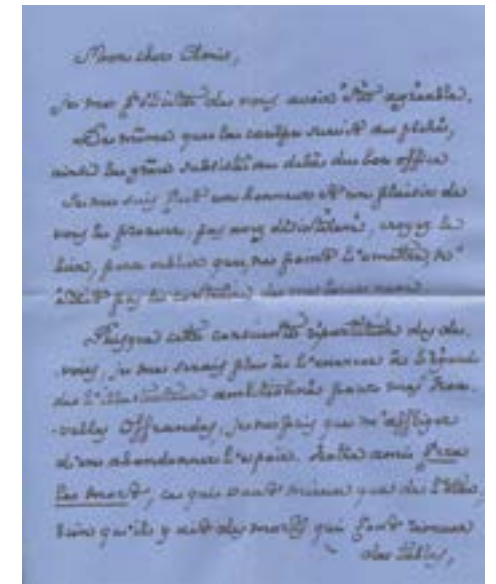
[28 novembre 1915]  
2 pp, in-4 à l'encre noire sur 2 ff. de papier vélin bleu. Enveloppe.

**La quintessence de Montesquiou épistolier.**

« *Mon cher ami,  
Je me félicite de vous avoir été agréable.  
De même que la coupure survit au péché, ainsi la grâce subsiste au-delà du bon office.  
Je me suis fait un honneur et un plaisir de vous le prouver, pas assez désintéressé, croyez-le bien, pour oublier que, ne point l'omettre, n'était pas le contraire de me louer aussi.  
Puisque cette consciencieuse répartition des devoirs, je me suis plu à l'exercer à l'égard de l'illustrateur ambitionné pour mes "Nouvelles Offrandes", je ne puis que m'affliger d'en abandonner l'espoir. Notre ami fera le mort, ce qui vaut mieux que de l'être ; bien qu'il y ait des morts qui font remuer des tables, plus que, je le crains, ce bon vivant n'agitiera son crayon dans le sens désiré.  
"Prenez comme j'ai pris..." écrivait Madame Desbordes-Valmore, à un ami pour lequel elle avait sollicité une faveur non obtenue.  
Un silence vaut-il mieux qu'un refus ? Peut-être. Il laisse descendre l'espérance dans sa vague, comme une cargaison au fond de la mer.  
Salve !  
Robert de Montesquiou ».*

Cette lettre est adressée au collectionneur, critique d'art et inspecteur général des musées Arsène Alexandre (1859-1937). Elle a trait à l'illustration de son volume de vers, *Nouvelles Offrandes blessées*, paru en 1915, et qui fait suite à ses *Offrandes blessées : élégies guerrières*, publiées la même année.

L'illustrateur prévu se dérobe et c'est finalement Gervex qui en exécutera le frontispice. C'est ce qu'explique Montesquiou à sa façon bien personnelle : « *je ne puis que m'affliger d'en abandonner l'espoir. Notre ami fera le mort, ce qui vaut mieux que de l'être ; bien qu'il y ait des morts qui font remuer des tables, plus que, je le crains, ce bon vivant n'agitiera son crayon dans le sens désiré.* »



1 600 €



370

371





Mais c'est dans le début de la lettre que le comte se surpasse : « De même que la culpé survit au péché, ainsi la grâce subsiste au-delà du bon office. Je me suis fait un honneur et un plaisir de vous le prouver, pas assez désintéressé, croyez-le bien, pour oublier que, ne point l'omettre, n'était pas le contraire de me louer aussi ».

Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour comprendre ce qu'il veut dire (à savoir qu'il brille lui aussi par le service qu'il a rendu) – et encore n'est-on pas sûr de démêler toutes les subtilités de sa pensée.

Comme à son habitude, Montesquiou introduit une citation d'un de ses auteurs fétiches et termine par une image saisissante : « Il laisse descendre l'espérance dans sa vague, comme une cargaison au fond de la mer. »

**Robert de Montesquiou**  
**Lettre autographe signée à un confrère**

Datée 3 juin 3 pp. in-4 oblong sur 3 ff. de papier vergé bleu.

**Extraordinaire autoportrait-charge.**

« Cher confrère et ami,  
Votre lettre me paraît un peu froide, peut-être même un peu froissée. Il ne faut pas. Alors je vous envoie bien vite les raisons qui ont dicté la mienne. A vous de les confondre ou vous y associer. Je souscrirai.  
Mais .

Un gros (devenu gros) homme violent, coléreux par indignation, grossier quelquefois, non tout de même sans délicatesse, verbeux, bruyant et sans plus rien de ce qui fait pardonner tout ça, la jeunesse.

Enfin... in manus tuas commendo... [je me remets entre tes mains]  
Robert de M.

P. S. Le plus aimable, de moi, c'est ma maison et mon jardin, avec, parmi le triangle de rosiers d'une miniature persane, un jet d'eau qui parle du ciel.

Cela, il faudra venir le voir, même si nous décidons que je ne dois pas vous en faire les honneurs, par excès d'hospitalité. »

On ne sait malheureusement pas à qui s'adresse cette lettre, dictée par quelque différent littéraire. Mais elle est l'occasion d'un extraordinaire autoportrait dans lequel Robert de Montesquiou se charge à outrance.

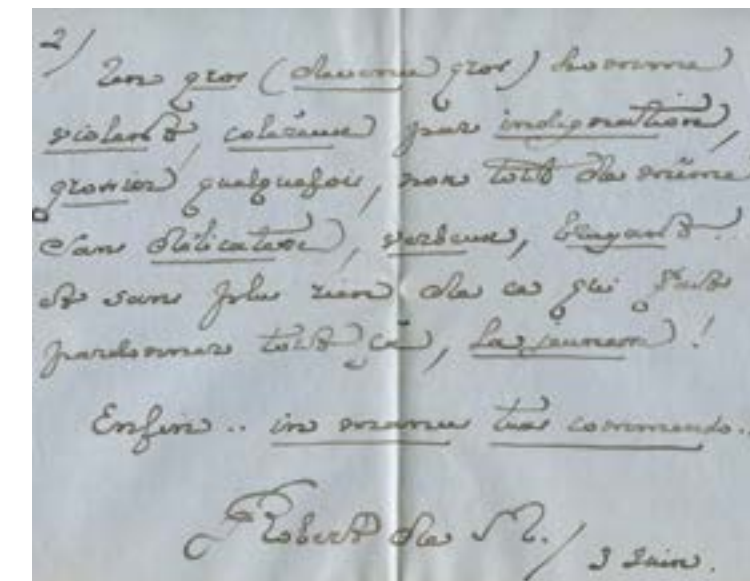
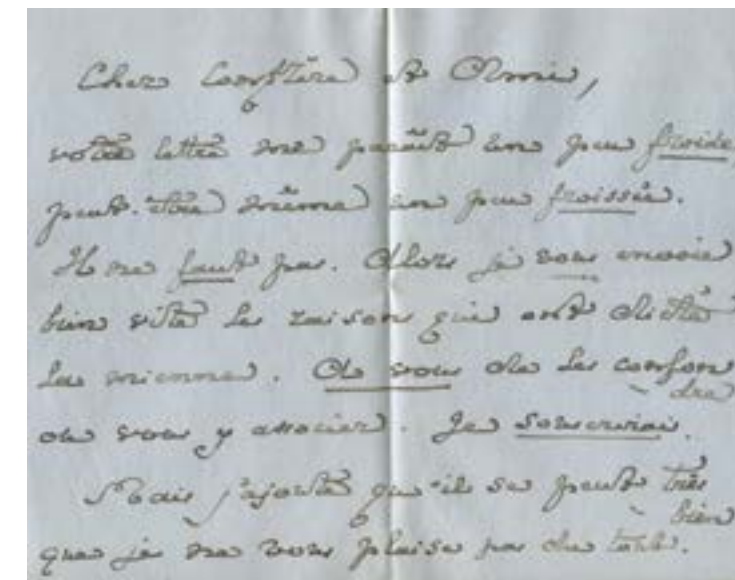
« J'ajoute qu'il se peut très bien que je ne vous plaise pas du tout », commence le comte. Suivent six lignes où il dresse de lui, non sans quelque complaisance, une image cruelle : « Un gros (devenu gros)

homme violent, coléreux par indignation, grossier quelquefois, non tout de même sans délicatesse, verbeux, bruyant et sans plus rien de ce qui fait pardonner tout ça, la jeunesse. »

Terriblement lucide, il se décrit ainsi tel qu'il pense qu'il apparaît aux yeux des autres. C'est le portrait du baron de Charlus à la fin de sa vie, peint par Montesquiou lui-même.

La fin de la lettre vient corriger ce portrait et rappeler qu'à côté de cette violence, le comte est aussi un être de délicatesse : « Le plus aimable, de moi, c'est ma maison et mon jardin, avec, parmi le triangle de rosiers d'une miniature persane, un jet d'eau qui parle du ciel. »

Que Robert de Montesquiou ait pu faire preuve d'autant d'ironie sur lui-même jette un éclairage tout à fait inattendu sur son caractère. Il n'était à l'évidence pas le snob précieux à quoi l'on ramène trop facilement son personnage.



2 500 €

**Robert de Montesquiou**  
**Lettre autographe signée à Léon Daudet**

Datée Artagnan, 29 mars [après 1905]  
3 pp. in-4 à l'encre noire sur 2 ff. de papier vélin fin.

**Riche lettre littéraire.**

« Cher Monsieur,  
L'article me paraît bien. L'illustration m'a fait regretter d'avoir oublié Germinie. Quant à regretter de vous avoir été agréable, cela n'est pas possible ; nous sommes amis, désormais. Cela dit, je vous avoue que je n'aime pas beaucoup faire l'éloge des personnes qui ne paraissent pas le désirer tout d'abord. On a l'air d'offrir de ses fleurs à des personnes qui ne s'en soucient guère et cela met dans une posture un peu fâcheuse, si ce n'est inférieure ; surtout quand on est comme moi avare de compliments, et qu'on se souvient d'un précieux remerciement, formulé en ces termes : "Les fleurs que vous offrez auront de longs parfums". Je ne doute pas que la dame n'ait eu connaissance de l'article. Et pourtant, elle ne m'en écrit rien... Faut-il l'en blâmer ou l'en plaindre... Vous ne me paraissez pas féru de votre nouveau fils, du moins adoptif. Que vous en dirai-je ? Le trust Laffitte, s'adressant aux familles, avait dû négliger cet enfant court vêtu. Vous l'avez recueilli. Ses papiers sont insuffisants, c'est ce que je lui reprocherai surtout. J'entends au simple point de vue typographique. On requiert de vous quelque chose de plus précis. Pourquoi ne pas le donner. Ceci baguenaude en attendant. Dayot triomphe avec son art et vieux et nouveau. Mais ce n'est qu'une Gazette rajeunie. Ephrussi est mort ; pourquoi le ressusciter ? Brunetière et Gonderex sont des Pré-Madame-Adamites ! Mourey, seul, a essayé, et presque réalisé la revue à faire. Format moyen, typographie décorative, et de la combativité polie ; tout est là. Ça amuserait. On est las de l'encens. Je lui avais donné mon Sargent. L'avez-vous lu ? C'était amusant et ne touchez pas à la Joconde ! J'aimerais en faire, pas trop souvent ; mais quelquefois. Ajoutez quelques jolis hors-texte sur beau papier, ce serait joli. Connaissez-vous Mourey ? Pourquoi ne pas parler de la chose avec lui ? Il feint d'expirer ; mais il ressuscitera ! Je ne vais plus tarder à rentrer et serait heureux de vous revoir.  
R. Montesquiou.  
(Voulez-vous, en attendant, me faire adresser ici, trois ou quatre numéros de mon article que j'ai vainement demandés à M. Fayard ? A l'encre rouge en surcharge : « Erratum arrivent à l'instant ».

Un poème du recueil *Les Paons* permet d'identifier le destinataire de cette lettre. Il s'agit de Léon Daudet, qui avait remercié Montesquiou

en ces termes : « *Les fleurs que vous offrez auront de longs parfums* », phrase que cite le comte dans son poème.

« *Nous sommes amis, désormais* », écrit Montesquiou. Ils ne le resteront pas éternellement et Léon Daudet écrira plus tard un texte drôle et cruel sur Montesquiou, dans lequel il moque ses manies.

On comprend que Léon Daudet a sollicité de lui un article, qu'il est réticent à livrer : « *Cela dit, je vous avoue que je n'aime pas beaucoup faire l'éloge des personnes qui ne paraissent pas le désirer tout d'abord. On a l'air d'offrir de ses fleurs à des personnes qui ne s'en soucient guère et cela met dans une posture un peu fâcheuse, si ce n'est inférieure ; surtout quand on est comme moi avare de compliments* ». On retrouve dans ces lignes toute la hauteur un peu orgueilleuse du comte.

La suite a peut-être trait au dernier roman de Daudet, *Le Partage de l'enfant*. Montesquiou est mitigé : « *Vous ne me paraissez pas féru de votre nouveau fils, du moins adoptif. Que vous en dirai-je ? Le trust Laffitte, s'adressant aux familles, avait dû négliger cet enfant court vêtu. Vous l'avez recueilli. Ses papiers sont insuffisants, c'est ce que je lui reprocherai surtout.* »

Le comte bavarde ensuite avec son correspondant, évoquant pêle-mêle différentes figures du monde des lettres et faisant au passage l'éloge de l'éphémère revue de Gabriel Mourey, *Les Arts de la vie*, dans laquelle il publia une étude sur le peintre américain John Singer Sargent : « *Mourey, seul, a essayé, et presque réalisé la revue à faire. Format moyen, typographie décorative, et de la combativité polie ; tout est là.* »

Il lance ci et là quelques piques : « *Brunetière et Gonderex sont des Pré-Madame-Adamites !* », évoque son propre essai sur Léonard de Vinci (*Ne touchez pas à la Joconde !*), le tout avec un allant qui donne une idée de sa conversation.

**Robert de Montesquiou**  
**Post-scriptum autographe**

2 pp. in-16 au crayon sur papier rose.

« P. S. Mais quelle chose bizarre que les poèmes (?) qui précèdent votre article ! Serait-ce donc, par hasard, cela qu'il faut faire ? Il ne me semble pas... J'entends dire, depuis longtemps que politique et poésie font mauvais ménage : une raison de plus de n'en pas douter. »

Accompagnant peut-être la lettre à Léon Daudet ci-dessus, ce post-scriptum tout à fait dans le ton du comte résume bien son esthétique de l'art pour l'art.



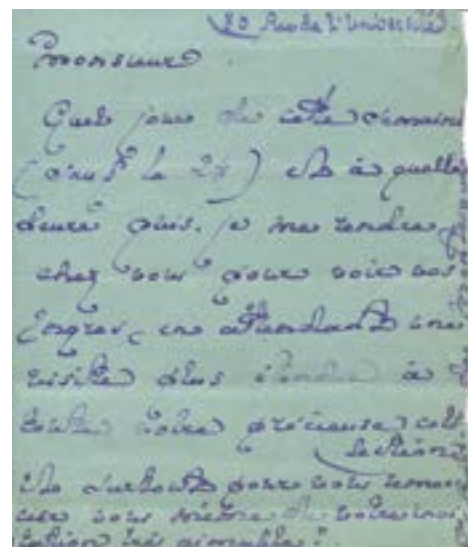
3 400 €



600 €







**Robert de Montesquiou**  
**Carte pneumatique autographe signée à Paul-Arthur Chéramy.**

[décembre 1898] 1 p. in-16.

Joint : **Billet au même.**

Sans date. 1 p. ½ in-12 sur un feuillet à l'en-tête de P. A. Chéramy.

Ces mots sont adressés à l'avocat et surtout grand collectionneur Paul-Arthur Chéramy (1840-1912). En 1906, *L'Echo de Paris* rendit compte d'une fête donnée par le comte : « Sur un long divan Empire, M. Chéramy discute avec Mme Gabriele d'Annunzio des mérites de la robe rose au taffetas changeant ; la princesse Alexandre de Chimay et le comte Matthieu de Noailles, très rapprochés du cadre, admirent les cassures de l'étoffe, ses lumières, ses demi-teintes dorées... »

1 000 €

« Monsieur,  
Quel jour de cette semaine (sauf le 24) et à quelle heure puis-je me rendre chez vous pour voir vos Ingres en attendant une visite plus étendue à toute votre précieuse collection.  
Et surtout pour vous remercier vous-même de votre invitation très aimable ?  
Cte Robert de Montesquiou ».

Montesquiou avait une prédilection particulière pour Ingres, dont il plaça une œuvre en frontispice de ses *Offrandes blessées* (1915).

**Robert de Montesquiou**  
**Lettre autographe signée à François Nys**

Datée Mercredi [1899]

3 pp. in-12 au crayon. Mention « Important et urgent ».

« Monsieur,  
Je suis venu moi-même pour vous apporter les précieuses planches de M. Besnard – et parler avec vous de leur tirage définitif.  
Votre absence me contraint à les remporter. Veuillez donc bien venir les prendre chez moi 14 avenue Bosquet le plus tôt possible. Vous me trouverez le matin vers 10 h ½ et l'après-midi entre 3 et 4.  
A bientôt donc j'espère et mes meilleurs compliments.  
Comte Robert de Montesquiou »

500 €

Ce mot a été laissé à François Nys, imprimeur qui tirait notamment les planches de Félicien Rops. Il est relatif à son volume de sonnets *Les Perles rouges*, publié chez Fasquelle en 1899 et illustré de quatre

planches d'Albert Besnard (1849-1934), dont un portrait de l'auteur. Montesquiou les qualifie de « précieuses » et ne compte pas les laisser en l'absence de l'imprimeur.

Montesquiou vouait une grande admiration au graveur, dont il écrivit dans « Le Broyeur de fleurs » : « Celui de nos peintres en lequel je retrouve, magistralement amplifiées, quelques touches de Monticelli, c'est Albert Besnard, bien notamment en son beau portrait de Réjane. »

D'où ce ton où perce un certain courroux derrière la politesse : « Votre absence me contraint à les remporter. Veuillez donc bien venir les prendre chez moi 14 avenue Bosquet le plus tôt possible. »

**Robert de Montesquiou**  
**Lettre autographe signée à un ami**

Datée 1915

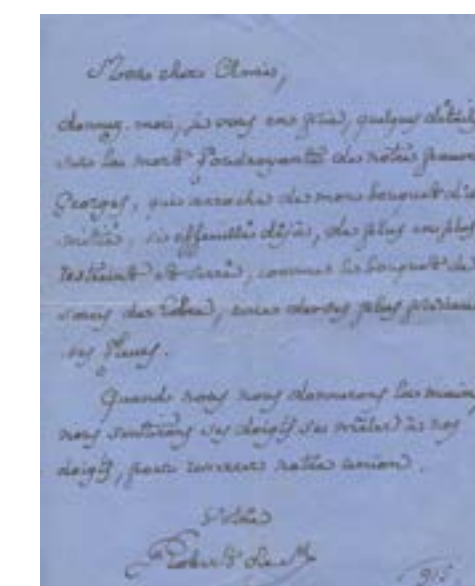
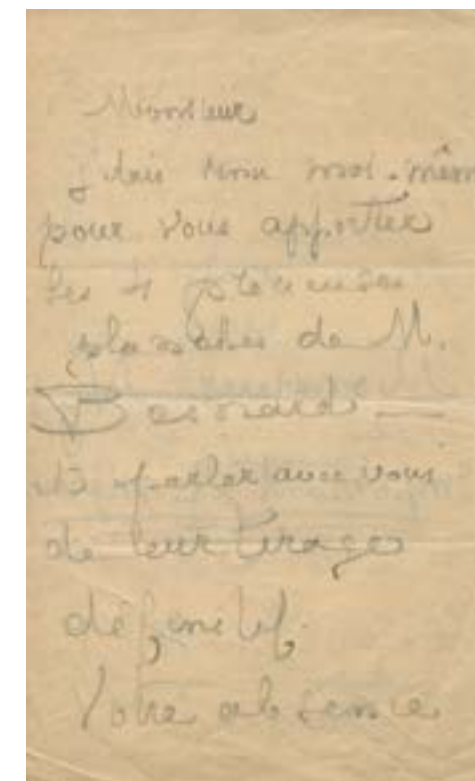
1 p. in-4 à l'encre noire sur papier vélin bleu.

**Belle lettre sur la mort de Georges Hoentschel.**

« Cher ami,  
Donnez-moi, je vous en prie, quelques détails sur la mort foudroyante de notre pauvre Georges, qui arrache de mon bouquet d'amitiés, si effeuillé déjà, de plus en plus restreint et serré, comme le bouquet de soucis de Lobre, une de ses plus précieuses fleurs.  
Quand nous nous donnerons la main, nous sentirons ses doigts se mêler à nos doigts, pour resserrer notre union.  
Votre Robert de M. »

Cette lettre a probablement trait à la mort de Georges Hoentschel (1855-1915), architecte et céramiste qui décora la demeure de Montesquiou ou celle du duc de Gramont. C'était également un ami de Marcel Proust.

On retrouve ici le style inimitable du comte, qui pare un sentiment sincère d'images recherchées : « la mort foudroyante de notre pauvre Georges, qui arrache de mon bouquet d'amitiés, si effeuillé déjà, de plus en plus restreint et serré, comme le bouquet de soucis de Lobre, une de ses plus précieuses fleurs. »



800 €



**Robert de Montesquiou**  
**Lettre autographe signée à M. Pichart du Page**

Datée 25 octobre 1921  
1 p. in-4 à l'encre bleue. Petites déchirures. Enveloppe jointe.

« Cher Monsieur,  
J'ai interrogé mon notaire, comme je vous l'avais annoncé. Cet homme prudent, sage et lucide, m'a répondu (je m'en doutais) que nous n'avions rien fait encore ; donc, ces jours derniers, il m'a mené\*, de nouveau, dans Versailles, et m'a fait signer l'acte définitif qui, cette fois, m'engage, sans repentir possible, au sujet de la promesse que j'ai faite au sujet de votre bibliothèque.

Les hommes ne vont pas toujours jusqu'au bout de leur volonté, et leurs dons mêmes s'en ressentent. Me voici désormais à l'abri de ce reproche. Dites à votre ami et chef, Monsieur Kirschauër, et recevez vous-même, mon remerciement pour votre participation obligeante au pieux dessein, qui assure à l'ami dévoué de mon œuvre, lequel chérissait votre ville, l'honneur d'y survivre en effigie, et dans l'atmosphère même du tombeau qui s'honore de l'abriter.

Comte Robert de Montesquiou

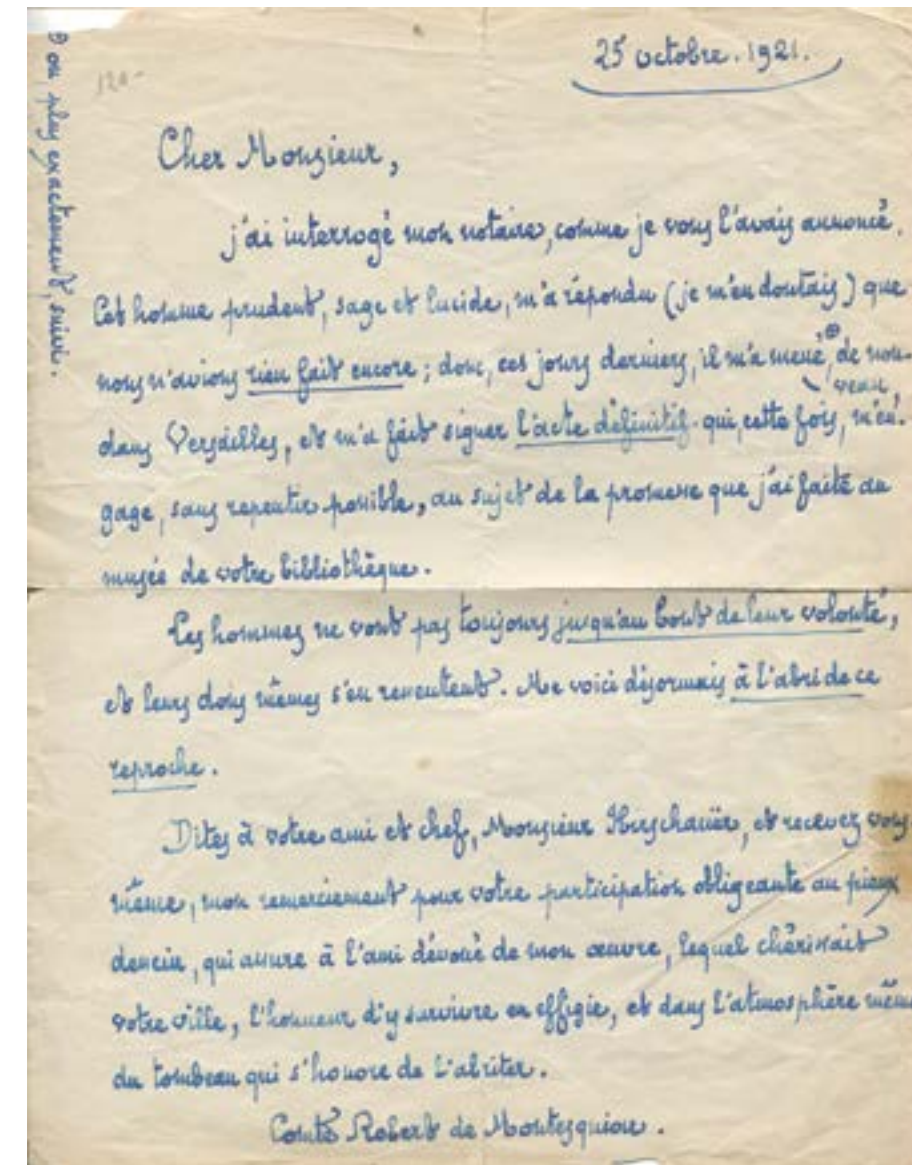
\*ou, plus exactement, suivi ».

**Belle lettre testamentaire.**

Cette lettre, écrite moins de deux mois avant la mort du comte, est adressée à René Pichart du Page, conservateur de la bibliothèque de Versailles. Elle a des allures nettement testamentaires et a trait à la statue intitulée « L'ange du silence », qui provenait de son château de Vitry-sur-Seine, et dont il fit don à la ville pour qu'elle surmonte la tombe de son compagnon Gabriel Yturri dans le cimetière des Gonards. Montesquiou sera enterré à ses côtés.

Jusqu'au bout, le comte aura dans sa correspondance usé de ce ton d'extrême politesse aux formules légèrement alambiquées, parsemées d'aphorismes (« Les hommes ne vont pas toujours jusqu'au bout de leur volonté ») et non dénué d'humour : « ces jours derniers, il m'a mené (ou plus exactement suivi), de nouveau, dans Versailles... »

Montesquiou avait rencontré, « Le Chancelier de fleurs », Gabriel de Yturri (1860-1905) en 1885 Celui-ci devint son secrétaire et compagnon. Sa mort prématurée laissa le comte inconsolable et l'on voit ici qu'à l'approche de la mort, il prend toutes les dispositions pour reposer auprès de lui dans un tombeau orné d'une œuvre d'art. Esthète jusqu'à la fin.



2 500 €



**Anna de Noailles**

**Lettre autographe signée, à son mari Matthieu de Noailles**

Datée en tête « 30 décembre 1901 » et en fin « 31 décembre 1902 »  
3 pp. in-fol. (360 x 231 mm.), à l'encre noire, sur un double feuillet de papier  
vergé « Fortin & Cie ».  
Petites taches d'encre. Plis fendus restaurés.

### Etonnante et sublime déclaration d'amour conjugal.

La jeune comtesse de Noailles, mariée depuis 4 ans, se livre ici à une véritable « confession » amoureuse et passionnée, avouant certaines faiblesses nerveuses qui ont pu mettre, sinon en péril du moins en déséquilibre, leur couple, et désireuse de se livrer toute entière à son époux. Le surnom qu'elle lui donne ici, l'évocation émue de leur mariage comme de sa grossesse, ses aveux de souffrance, tout concourt à faire de cette lettre un témoignage particulièrement émouvant du lien qui unissait la poétesse à Mathieu de Noailles dans les premières années d'un mariage qui ne fut pas de convenance.

« Confession de la Poupée à son cher Mahi.

*Mon cher Mahi, je pense à vous de toute mon âme et de toute ma personne très petite mais bien forte de tendresse pour vous. Mon chéri je n'ai pas toujours été bonne pour vous. J'ai quelquefois été mauvaise, bien mauvaise, et pourtant je vous ai toujours adoré, mais j'ai été malade, profondément, malade de l'esprit du tempérament, de la conscience, du cœur. – J'ai souffert avec mes nerfs et ma vie des choses que vous ne pouvez pas imaginer et qui étaient suffisantes pour faire mourir ou rendre folle, de pauvres choses nerveuses qui vous ont un peu irritées et qui étaient pour moi si inexprimablement atroces. – Je sortais de là avec des amertumes, des rancunes obscures, des défenses secrètes, vous, mon amour, vous étiez un peu sévère quoique divinement bon, et vous êtes moins à se plaindre que moi de ce passé car vous avez toujours accompli vis-à-vis de moi le plus infini devoir, et je ne l'ai pas fait pour vous. – Mais il y a des instants où je vous aime tant, avec un tel don de la pensée de l'être, du passé, de l'avenir éternel de toute la sensibilité humaine, que cela rachète un peu, je le sens.*

*Mon amour, soyons heureux, je le veux de toute mon âme que je vous demande sans restriction en grande liberté de vouloir et d'amour.*

*Mon amour je n'ai rien oublié des plus chères petites choses d'autrefois, depuis les petites roses pompoms prises à ma robe jusqu'aux gants du mariage pieusement gardés, jusqu'aux chères plaisanteries des petits pieds de Jospaquet qui jouaient en moi. –*

*Mon amour chéri soyons bien l'un à l'autre, profondément et clairement, comme quand je voulais samedi voir que vous regardiez*

*dans mes yeux. –*

*Mon amour je ne penserai plus aux phobies, je ne m'occuperais pas plus de ma peau stupide, je ne penserai qu'à vous mon amour et à mon cher Toto en vous. –*

*J'aurai beaucoup d'autres petits moineaux tout p'tits tout p'tits qui vous aimeront plus qu'ils ne m'aimeront parce qu'ils sont des méchants.*

*Mais moi je suis*

*Votre*

*Poupée*

*31 Déc. 1902 »*

Il faut bien sûr remarquer ici l'étrange discordance dans les dates indiquées par la jeune femme, comme si plus une année entière s'était écoulée entre le début et la fin de cette missive. Il est probable qu'il s'agit d'une lettre écrite le 30 décembre 1901, peut-être dans la nuit, ce qui expliquerait que son auteur l'achève le lendemain, et c'est bien l'expression d'un amour passionné et l'émotion d'une telle « confession » qui expliquent ce décalage.

Le fils d'Anna et Mathieu de Noailles, Anne Jules, était né le 18 septembre 1900. À la date de cette lettre, l'enfant est encore un nourrisson, et sa mère rêve déjà à d'autres « *petits moineaux* » qui viendraient les combler d'amour. Mais le couple n'eut pas d'autres enfants, et l'on sait que la belle Anna de Noailles connut plus tard d'autres amours, notamment avec Maurice Barrès ou Edmond Rostand.

Cette lettre constitue un véritable poème en prose où se lisent la sensibilité extrême et la sensualité de l'auteur des *Eblouissements*.

J'aurai beaucoup d'autres  
petits moineaux tout p'tits  
tout p'tits qui vous  
aimeront plus qu'ils ne  
m'aimeront parce qu'ils  
sont des méchants. –  
Mais moi je suis



380



381

10 000 €

**Jeanne Proust**  
**Trois lettres autographes signées à Madame Catusse.**  
 Datées lundi 8 novembre, jeudi midi et 21 avril (1897).  
 En tout 9 pp. in-12.

Marcel Proust est encore lycéen lorsque sa mère envoya ces lettres à son amie. Elle est fière d'annoncer les résultats de son fils et ses brillantes aptitudes : «*Marcel 2<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> en version latine & grecque est bien aise que je vous le glisse finement.* »

Elle confie aussi à Mme Catusse : «*je souhaiterais que Marcel sacrifiât un jour à l'autel de la magistrature qui lui semble actuellement être servi par de faux dieux* ». Dans cette même lettre elle ajoute «*qu'aujourd'hui dans un concert (festival Hahn) à la Bodinière, des vers de lui seront dits par Mlle Moreno.* » Il s'agit de poésies que Marcel avait composées pour des plaquettes de peintres, avec musique de Reynaldo Hahn, reprises sous le titre «*Portraits de peintres* » dans *Les Plaisirs et les jours*.

Dans une autre lettre, elle s'écrit : «*Je viens de voir le dessin, Marcel aussi. Nous en sommes encore émus !* »

7 000 €



**Jeanne Proust**  
**Lettre autographe à Madame Catusse.**  
 Datée Mercredi soir 4 (septembre 1899), 8 h.  
 4 pp. in-12.

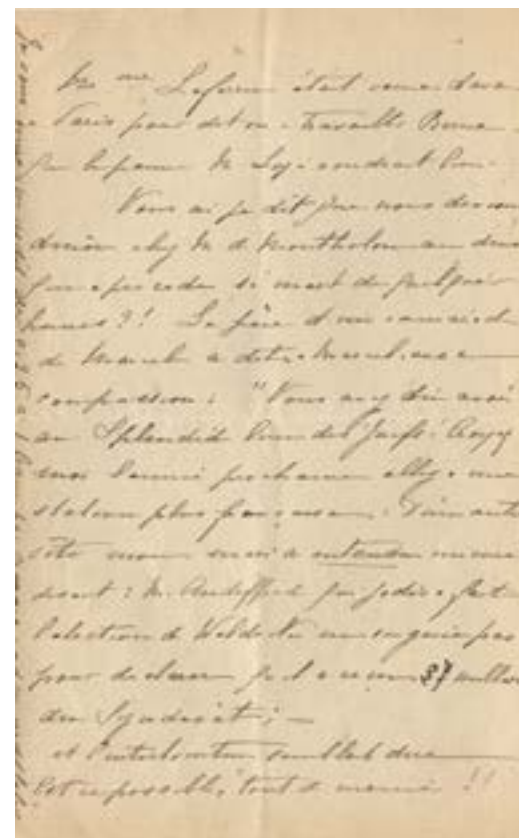
**Intéressante lettre sur l'antisémitisme ambiant.**

«*Vous ai-je dit que nous devons dîner chez M. de Montholon au dîner qui a précédé sa mort de quelques heures ? ! Le frère d'un camarade de Marcel a dit à Marcel avec compassion : "Vous avez dû avoir au Splendid bien des Juifs ! Croyez-moi l'année prochaine allez à une station plus française. D'un autre côté mon mari a entendu un curé disant : M. Andiffeld qui jadis a fait l'élection de Weldecten ne se gêne pas pour déclarer qu'il a reçu 7 millions du Syndicat ; et l'interlocuteur semblait dire Est-possible, tout de même !!*

*Mon mari a ri sans dissimuler et le curé lui a lancé un regard – à le reconnaître au prochain bûcher. M. Landau – pour lequel je nourris une secrète passion a envoyé sa photographie à un ami avec ces mots au bas : 75 ans – plus 3 mois – plus l'affaire Dreyfus.* »

La lettre éclaire les sentiments dreyfusards de toute la famille Proust, et sa résistance aux préjugés antisémites de l'époque.

6 000 €





**Jeanne Proust**  
**Correspondance avec Madame Catusse (1897-1903)**

18 lettres autographes (dont 2 incomplètes). En tout 72 pp. in-12.

9 000 €

Belle correspondance à celle qui fut sa plus proche amie. Nouvelles, déménagement, lectures, deuils, évocations de son mari Adrien et de son fils Robert. Une femme de tête, de cœur, et une grande lettrée.

On y trouve un aperçu de sa culture « Je laisse les sœurs Brontë de Mary Darmesteter, qui écrit toujours avec grâce et charme (...) ».

Et aussi des références plus ou moins voilées à l'affaire Dreyfus: « Il y a eu dernièrement dans Le Temps un curieux récit de l'arrestation de Pichegru qui prouve que les canailles fleurissaient aussi bien au commencement de ce siècle qu'à sa fin. »

Le déménagement du boulevard Maiesherbes pour le 45, rue de Courcelles y est également évoqué, et l'on apprend que la famille a failli s'installer au 127 du boulevard Haussmann, à deux pas du domicile qu'élira Proust après la mort de sa mère.



**Jeanne Proust**  
**2 lettres autographes signées à Louis d'Albufera**

1. Datée du 21 mars 1905; 1 p. in-12 sur papier de deuil.
2. Datée 45, rue de Courcelles, samedi matin [1er ou 2 juillet 1905] 1 p. in-12 oblong sur papier de deuil.

**Madame Proust sert de secrétaire à son fils.**

« Cher Monsieur,  
Je vois que les malentendus se perpétuent. Pouvez-vous venir maintenant prendre vous-même votre réponse que je vous compléterai d'après les instructions de Marcel.  
Bien des pardons et souvenirs.  
J. Proust »

« Cher Monsieur,  
Marcel vous prie de considérer comme non avenu ce qu'il vous a demandé au sujet des nouvelles de M. Fleury.  
Recevez, cher Monsieur mille sympathiques souvenirs.  
J. Proust »

Les deux lettres évoquent chacune son fils.

**Dr Adrien Proust.**  
**Billet autographe signé, adressé à un ami**

Daté 45 rue de Courcelles 10 août.  
1 p. obl. in-8

À propos de ses villégiatures d'été.



**Robert Proust**  
**Lettre autographe signée, à une dame.**

3 pp. in-8 à l'encre violette sur papier deuil à son en-tête.  
Après la mort de son frère Marcel.



2 200 €

400 €



1 200 €





**Madame Emile Straus**

**4 lettres autographes signées à Jean Bourdeau** (dont une incomplète)

Datée Mercredi. 4 pp. in-16 à l'encre violette.

Datée Lundi [1890]. 4 pp. in-16 à l'encre violette.

Sans date. 4 pp. in-16 à l'encre violette.

Sans date. 4 pp. in-16 à l'encre violette.

**Belles lettres, principalement relatives à l'affaire Dreyfus.**

Geneviève Straus (1849-1926) fut l'épouse de Georges Bizet et la mère de Jacques, auquel Marcel Proust fut très lié dans son adolescence. Elle épousa ensuite l'avocat Emile Straus. Femme d'esprit, elle tenait un salon que fréquenta Proust, qui avait pour elle la plus grande affection. Elle est un des modèles du personnage de la duchesse de Guermantes.

Le destinataire de ces quatre lettres, Jean Bourdeau (1848-1928), germaniste, philosophe, essayiste et feuilletoniste pour le *Journal des débats*, traduisit Schopenhauer et Heine. L'un des textes de ses *Maîtres de la pensée contemporaine* (1913) est consacré à Ruskin.

L'une de ces lettres donne une bonne idée de l'humour de Mme Straus : « *Je me suis aperçue ce matin que je prenais plaisir à la lecture du Journal des débats. Un peu inquiète de ce phénomène j'ai regardé la signature de l'article si joli qui me sortait de ma torpeur et me forçait ainsi à rentrer dans la vie. J'ai vu votre nom et dans un élan d'enthousiasme je me suis élancée à mon bureau.* »

Mais on perçoit aussi l'intellectuelle derrière le ton léger qu'elle adopte : « *Vous dites de bien jolies choses sur le pessimisme trivial qui n'est qu'une déception d'optimiste. Mais je n'ose pas vous humilier en vous envoyant mes compliments d'idiote qui prend des douches au pied d'une montagne et qui ne devrait pas avoir la prétention de vous apprécier.* »

Les autres lettres sont d'une tonalité différente. Nous sommes en effet en pleine affaire Dreyfus. Geneviève Straus, née Halévy, était de confession juive. Elle tente de ne pas tomber dans quelque excès que ce soit : « *L'hiver ne s'annonce pas calme car l'enquête sera longue. On parle de deux mois... donc vous voyez ce que ça représente encore d'injures à recevoir de part et d'autre ! Quant à moi, je ne me sens pas du tout excitée et je n'éprouve pas le besoin de traiter de "vendus" les gens qui ne sont pas de mon avis.* »

Elle ressent profondément et personnellement le traumatisme que l'Affaire a causé à la société : « *J'ai la tête cassée et le cœur découragé.* »

6 500 €

*Dieu sait que je ne suis pas une personne à convictions violentes, mais je ne peux pas voir ce que je vois et ne pas sentir ce que je sens... et ne pas savoir ce que je sais. Tout cela est lamentable pour notre pauvre pays. Cela ne peut que finir mal d'une façon ou d'une autre ! Je le crois du moins et j'en souffre (...) Cette histoire a cela de terrible que, si elle ne sépare pas complètement les cœurs, elle sépare souvent les intelligences et rend les conversations impossibles. »*

Et cela est d'autant plus pénible que Jean Bourdeau, bien que de sensibilité de gauche, comptait, lui, parmi les anti-dreyfusards : « *Il faut m'habituer à l'idée de vous savoir dans le grand camp des bourgeois passionnés ! Il m'aurait certes été très agréable de vous attirer dans le sein de ma minorité maltraitée, mais... le mal est sans remède, comme on dit dans le sonnet d'Arvers, et j'ai remarqué que dans cette affaire les Juliettes elles-mêmes n'arrivent pas à détacher les Roméos de leur bord. (...) On peut changer d'avis sur tous les sujets, excepté sur celui-là. On a ça "dans le sang"... même quand ce sang n'est pas juif... (...) Je dois dire que vous êtes à peu près le seul qui m'inspiriez un regret dans le camp ennemi.* »

Ici la femme du monde s'efface devant la femme juive qui se sent agressée, rejetée, condamnée par l'antisémitisme et Madame Straus affirme et revendique avec courage son appartenance à la « *minorité maltraitée* ».

Ces lettres rédigées en pleine affaire Dreyfus, même si elles semblent « *diplomatiques* », reflètent le clivage profond qui a marqué toutes les couches de la société, y compris les « *intellectuels* ».





Réjane

Lettre autographe signée à un ami

Datée du 6 août 1901. 6 pp. in-16.



Belle lettre grave.

La comédienne présente ses condoléances à ses amis : « *J'ai appris hier seulement que le malheur qui venait de frapper chez vous s'était encore trompé de porte, j'apprends aussi quelle tendre affection vous unissait à ce cher disparu et mon cœur pourtant si près des vôtres, mes chers et bons amis, ne trouve rien à vous dire, tant il est secoué, bouleversé, de tout ce qui vous frappe douloureusement.* »

Ces pensées douloureuses l'entraînent à songer à sa propre mère, alors qu'elle s'apprête à partir en tournée : « *Je voudrais avant de partir pour ces lointains et toujours inquiétants voyages vous prier d'appuyer une demande que je voudrais faire pour obtenir un terrain (grand si possible) au cimetière de Passy. Ma maman a 74 ans ; s'il lui arrivait jamais malheur à une époque où mes mains pieuses ne seraient pas là pour lui fermer les yeux, je ne voudrais pas doubler ma douleur d'une inquiétude qui deviendrait un remords, si une chose pouvait nous consoler de la disparition des êtres chéris, c'est la conviction que jamais ils n'ont souffert par nous, cette certitude, je crois que les mères seules pouvaient l'avoir ; mais les enfants, si bons si tendres qu'ils soient, pourraient-ils descendre tout au fond de leur conscience ; ils y trouveraient l'assurance du devoir tendrement rempli ! (...)* »

La mère de Réjane (la comédienne avait perdu son père toute jeune), avait été caissière au théâtre de l'Ambigu.

1 400 €

## Lettres adressées à Henri Massis à propos de son ouvrage *Le Drame de Marcel Proust*

Henri Massis (1886-1970), critique proche de l'Action française, publia en 1937 une étude intitulée *Le Drame de Marcel Proust*, dans laquelle le romancier est vu comme un malade qui vit dans la honte de ses goûts sexuels.

Il résume lui-même l'essentiel de sa thèse, dans des lignes qui donnent également le ton de l'ouvrage : « *Ce n'est pas par un coup d'audace, comme on le dit trop souvent, mais par un coup de désespoir que Proust s'est établi dans ces régions sans rivages, hors de la vie morale ; c'est pour se distraire de son propre remords dans la vue de l'universelle dépravation, où se tisse comme une immense, irréversible complicité, qu'il explorera sans relâche les ténébreux méandres de la solitude charnelle. Mais il ne pourra séjourner jusqu'au bout dans ce climat irrespirable, où la réalité se décompose et n'exhale que sa corruption. Suffoqué par ce que ses épuisantes investigations ont tiré de ce fond putride, poussé par le besoin de sublimer ses effroyables découvertes, il fuira, une fois encore, hors du présent, vers le mirages de son enfance, vers ce qui aurait pu être et n'a pas été. La privation de la pureté, tout autant que l'appel de ses sombres désirs, sont à l'origine de sa désastreuse enquête.* »

Dans son ouvrage *De l'homme à Dieu* (1959) y reviendra sur les reproches qui lui ont été adressés, et dont on trouvera un exemple plus bas, dans la lettre que lui écrivit Léon Pierre-Quint : « *Certains devaient pourtant me reprocher d'avoir détourné au profit de l'idée morale l'œuvre la plus étrangère à toute préoccupation morale : J'avais, disaient-ils, pascalisé Proust !* »



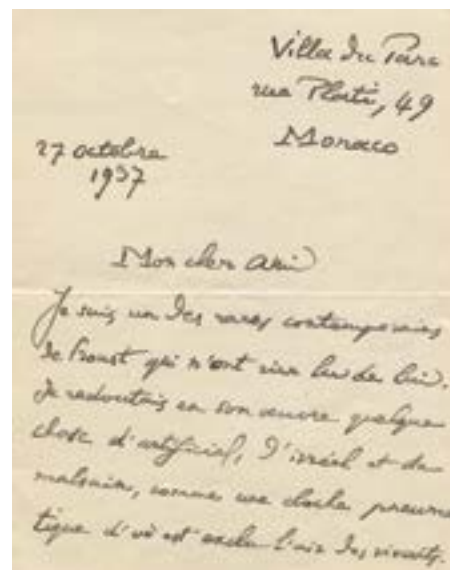
388

389

**Emile Baumann**

**Lettre autographe signée à Henri Massis**

Datée de Monaco, 27 octobre 1937. 4 pp. in-16.



800 €

« **Je suis un des rares contemporains de Proust qui n'ont rien lu de lui.** »

« Mon cher ami,

*Je suis un des rares contemporains de Proust qui n'ont rien lu de lui. Je redoutais en son œuvre quelque chose d'artificiel, d'irréel et de malsain, comme une cloche pneumatique d'où est exclu l'air des vivants. Un écrivain qui ne met jamais à la ligne me semblait forcément un esprit faux.*

*Votre livre m'a imposé de le connaître, et je ne regrette plus le contact. D'abord c'est une œuvre d'une psychologie serrée dont la vigueur ne se dément pas un instant, vous pénétrez jusqu'aux profondeurs de l'âme, et vous marchez dans ce labyrinthe avec une lampe qui, sans prétendre éclairer toutes les parties obscures, met en relief les sinuosités.*

*Mais surtout votre critique est hautement humaine et chrétienne. Vous n'avez rien fait d'aussi pathétique. Vous vous penchez sur ce cœur perdu, vous cherchez par quelles fibres secrètes il pourrait encore tenir à Dieu. Cette anxiété devant le salut ou la damnation d'un sadducéen qui ne voulait pas croire à l'immortalité et ne pouvait, malgré lui, penser à autre chose, est extraordinairement poignante. Elle me préoccupe à tel point que j'ai commencé un roman rempli de ce problème unique.*

*Je vous remercie, mon cher ami, de l'émotion vraiment sacrée que je dois à votre admirable étude, et je vous redis mes sentiments affectueux.*

Emile Baumann

*Avez-vous eu connaissance de l'article où j'ai commenté dans Courier royal l'Honneur de servir ? »*

Ecrivain catholique et nationaliste, Emile Baumann (1868-1941) avait été proche de Léon Bloy, dont il épousa la filleule. Ses idées étaient donc proches de celles de Massis, mais, contrairement à ce dernier, il ne fit pas l'effort de tenter de comprendre Marcel Proust : « *Je suis un des rares contemporains de Proust qui n'ont rien lu de lui* », affirme-t-il crânement en préambule.

Il explique ainsi sa réticence, qui n'est pas propre qu'à lui : « *Je redoutais en son œuvre quelque chose d'artificiel, d'irréel et de malsain, comme une cloche pneumatique d'où est exclu l'air des vivants. Un écrivain qui ne met jamais à la ligne me semblait forcément un esprit faux.* »

Sans avoir lu Proust, il abonde donc dans le sens de l'analyse de Massis : « *Vous vous penchez sur ce cœur perdu, vous cherchez par quelles fibres secrètes il pourrait encore tenir à Dieu. Cette anxiété devant le salut ou la damnation d'un sadducéen qui ne voulait pas croire à l'immortalité et ne pouvait, malgré lui, penser à autre chose, est extraordinairement poignante.* »

Cet intérêt pour le « drame » de Proust, tel que le décrit Henri Massis l'aura-t-il converti à son œuvre ?

**René Benjamin**

**Lettre autographe signée à Henri Massis**

Datée de Paris, 11 novembre 1937

1 p. in à l'encre noire sur 1 f. de papier vélin bleu.

« **Troublant et trouble Marcel Proust !** »

« Cher Massis,

*Il n'y a pas d'être plus éloigné de vous que ce troublant et trouble Marcel Proust ! C'est bien pourquoi vous ne l'avez pas manqué, en le peignant. Nos contraires nous attirent. Ce qui est beau, c'est de lui avoir donné de la sympathie, presque de la tendresse.*

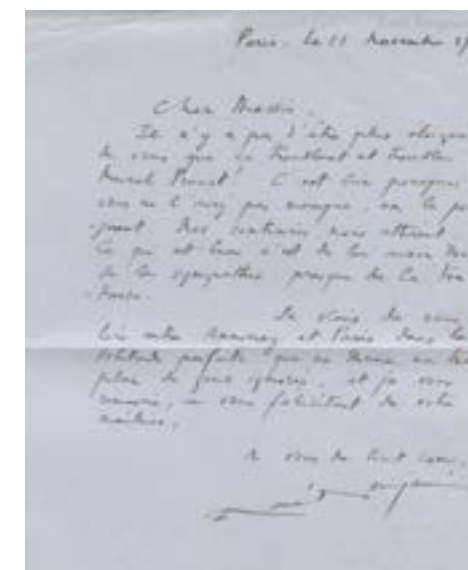
*Je viens de vous lire entre Annonay et Paris, dans la solitude parfaite que me donne un train plein de gens ignorés, en vous félicitant de votre maîtrise.*

*A vous de tout cœur.*

René Benjamin »

Le critique René Benjamin (1885-1948) est l'auteur d'une œuvre prolixo où l'on trouve des essais aussi bien sur Balzac que sur Mussolini. Il était, comme Massis, partisan de l'Action française.

La présente lettre cerne bien le paradoxe de l'ouvrage d'Henri Massis, dont les idées sont aux antipodes de Proust : « *Il n'y a pas d'être plus éloigné de vous que ce troublant et trouble Marcel Proust ! C'est bien pourquoi vous ne l'avez pas manqué, en le peignant. Nos contraires nous attirent.* »



450 €





**André Billy**

**Lettre autographe signée à Henri Massis**

Datée 5 novembre 1937.

1 p 1/4 in-8 à l'encre violette sur papier de deuil.

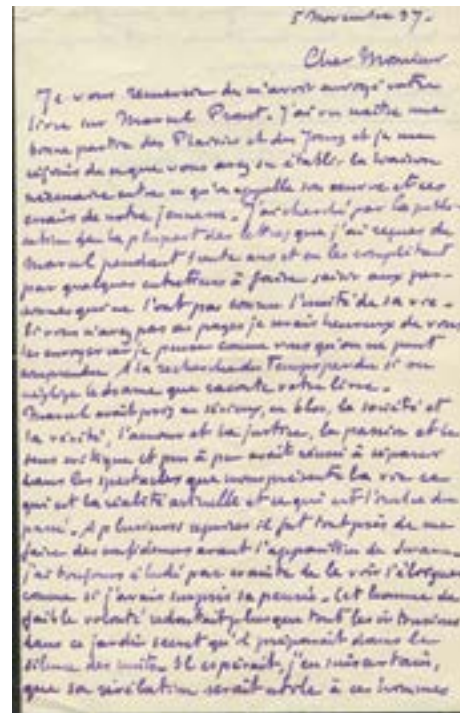
« (...) J'ai vu naître une bonne partie des Plaisirs et les jours et je me réjouis de ce que vous avez su établir la liaison nécessaire entre ce qu'on appelle son œuvre et ces essais de notre jeunesse. (...) Je pense comme vous qu'on ne peut comprendre A la recherche du temps perdu si on néglige le drame que raconte votre livre. Marcel avait pris au sérieux, en bloc, la société et la vérité, l'amour et la justice, la passion et le sens critique et peu à peu avait réussi à séparer dans les spectacles que nous présente la vie ce qui est la réalité actuelle et ce qui est l'ombre du passé. A plusieurs reprises il fut tout près de me faire des confidences avant l'apparition de Swann. J'ai toujours éludé par crainte de le voir s'éloigner comme si j'avais surpris sa pensée. Cet homme de faible volonté redoutait plus que tout les intrusions dans ce jardin secret qu'il préparait dans le silence des nuits. Il espérait, j'en suis certain, que sa révélation serait utile à ces hommes qu'il aurait voulu meilleurs une fois affranchis de tout ce qui dans leur être n'était plus qu'une ombre exsangue du passé (...) »

Dans son essai, Henri Massis avait réévalué *Les Plaisirs et les jours*, y décelant certains prémices de l'œuvre future. « Marcel avait pris au sérieux, en bloc, la société et la vérité, l'amour et la justice, la passion et le sens critique et peu à peu avait réussi à séparer dans les spectacles que nous présente la vie ce qui est la réalité actuelle et ce qui est l'ombre du passé », écrit André Billy.

Mais la lettre vaut aussi par les confidences sur leurs rapports et la sensible question de l'homosexualité : « A plusieurs reprises il fut tout près de me faire des confidences avant l'apparition de Swann. J'ai toujours éludé par crainte de le voir s'éloigner comme si j'avais surpris sa pensée. Cet homme de faible volonté redoutait plus que tout les intrusions dans ce jardin secret ».

Très bel hommage à Marcel Proust et à l'œuvre de sa vie. En quelques mots André Billy analyse si bien la *Recherche du temps perdu*, réhabilitant au passage même *Les Plaisirs et les jours*. Il nous décrit aussi la façon dont Proust était près de lui, parle indirectement de son homosexualité et de la manière qu'il avait d'éluder cette question, que Billy aborde pourtant dans cette lettre avec une délicate intelligence. Le seul point discuté est sa remarque sur la « faible volonté » de Marcel Proust, que dément la manière forcenée qu'a eue le romancier d'achever son œuvre.

Très belle lettre sur Proust.



2 000 €



392

**Saint-Georges de Bouhélier**

**Lettre autographe signée à Henri Massis**

Datée de Nice, 10 novembre 1937. 1 p. in-4 à l'encre noire.

« Mon cher Massis,  
Je comprends que vous ait tenté le drame de cet extraordinaire solitaire, dont l'œuvre est née dans la maladie et dans les tourments du mal. Votre analyse de ce prince des nuits a quelque chose de profondément émouvant. Il ne me semble pas que vous ayez jamais rien écrit de si accentué et, par moments, de si tragiquement douloureux, de si incisif. J'ai eu plaisir à lire ce très beau livre de l'un des esprits que j'aime le plus, de l'un des écrivains qui donnent à notre corporation corrompue le plus de gloire véritable.  
Bien à vous, mon cher Massis  
Saint-Georges de Bouhélier ».

Saint-Georges de Bouhélier (1876-1947), poète, dramaturge et romancier « naturiste », fut un proche d'Emile Zola. C'était le fils du grand ami de Paul Verlaine, Edmond Le Pelletier.

« *Extraordinaire solitaire* », « *prince des nuits* », mais aussi « *tourments du mal* » : la personnalité de Proust a fasciné Saint-Georges de Bouhélier. En félicitant Henri Massis, c'est aussi à Marcel Proust qu'il rend hommage pour avoir donné « à notre corporation corrompue le plus de gloire véritable ».

**Julien Cain**

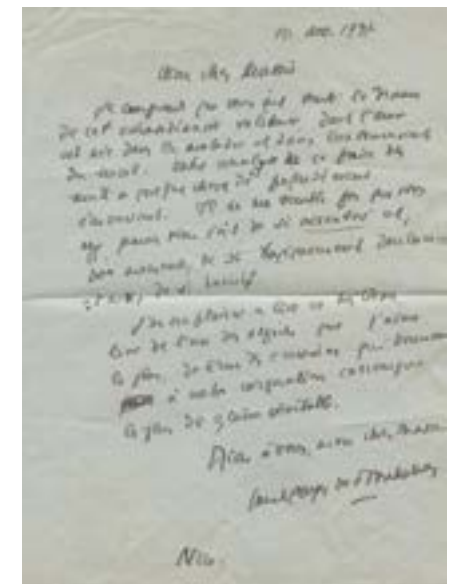
**Lettre autographe signée à Henri Massis**

Datée Paris, 1er novembre 1937.

1 p. 1/2 in-12 sur un feuillet a en-tête de la Bibliothèque nationale.

Julien Cain (1887-1974) fut administrateur général de la Bibliothèque nationale de 1930 à 1940. Sous le Front populaire, il mena une ambitieuse politique de réorganisation de l'institution. Entré dans la Résistance il fut démis de ses fonctions, arrêté et déporté à Buchenwald. Il échappa de peu à la mort et reprit ses fonctions à la Libération jusqu'en 1964.

La présente lettre adressée à Henri Massis après la parution de son *Drame de Marcel Proust* est intéressante à plusieurs titres. Elle fait entendre une voix légèrement discordante au milieu de celle des



400 €



393



1 200 €



“proustiens”. Julien Cain ne croit pas à la « secrète architecture » de la Recherche, mais n’y voit qu’un « un amas de décombres – souvent sublimes ».

Elle nous renseigne également sur un certain affaiblissement de la faveur de Proust (« la mode paraît s’en détourner »). En 1937 effectivement, les œuvres de Sartre ou celles des surréalistes vont dans des voies différentes.

Enfin, il souscrit à la thèse développée par Massis dans son ouvrage, à savoir que Proust, rongé par la culpabilité de son homosexualité et en l’absence de Dieu, cherche et trouve son salut dans la création artistique.

### Henry Charpentier

#### Lettre autographe signée à Henri Massis

Datée du 27 octobre 1937. 4 pp. in-8 à l’encre violette.

### Longue et riche lettre contenant un curieux passage sur les pratiques sexuelles de Marcel Proust.

Médecin, poète et critique, Henry Charpentier (1889-1952) commença sa carrière poétique par un *Tombeau de Stéphane Mallarmé*, publié en 1910.

Dans cette longue et riche lettre, il approuve et prolonge avec finesse les thèses de Massis : « Aussi bien, ce qui m’a le plus frappé dans votre perspicace analyse, est ce renoncement, que vous avez montré de Proust, après sa lutte déchirante contre le vice, son renoncement au présent, où sa faiblesse faisait de lui un continuel vaincu. Il a fermé les yeux, s’est résigné aux exigences humiliantes de la bête... et demandé au passé l’oubli – cet oubli de lui-même qu’implorait de l’Ange le Manfred de Byron.

Oui, sa “recherche du temps perdu” est une fuite, une fuite dans le labyrinthe – le royaume des morts.

Il se donne l’illusion de vivre en les ressuscitant, une vie exempte d’imperfections ; une vie, surtout, où sa volonté prend une part active, cesse d’être esclave pour devenir en quelque sorte démiurgique. Mais seule est en jeu sa “mémoire” – c’est d’un grand pathétique. »

L’idée d’un renoncement volontaire de Proust à la vie, si elle est sans doute réductrice, n’en contient pas moins une grande part de vérité.

L’autre passage frappant de la lettre est celui évoquant la sexualité de Proust : « La perte de sa mère fut un coup terrible pour Proust. Un coup

*fatal. J’ai appris sur la misère de sa vie sexuelle, un détail qui en est la preuve, et justifierait, hélas ! – ce que Freud appelle, comme vous savez, le “complexe d’Œdipe”. Le malheureux avait besoin de manier, comme des cartes, (un tarot...) une suite de portraits, quand il était en proie au démon de la luxure ; et celui-ci ne le contentait, enfin, qu’au moment où il avait sous les yeux l’image de sa mère... Il mêlait cette figure chérie à cent autres qui lui étaient indifférentes ou qu’il haïssait comme il dissimulait la vérité de sa vie, sous le “vaste alibi” de son œuvre – sa “rédemption”. »*

On ne sait d’où Henry Charpentier tient cette anecdote, mais elle vient ajouter une pierre énigmatique au sujet si mystérieux de la sexualité de Marcel Proust et rejoint d’autres témoignages allant dans le même sens.

### Paul Claudel

#### Lettre autographe signée à Henri Massis.

Datée le 9 novembre 1937.. 2 pp. in-8 à l’encre noire.

### « Ce pauvre homme qui ne manquait pas de talent... »

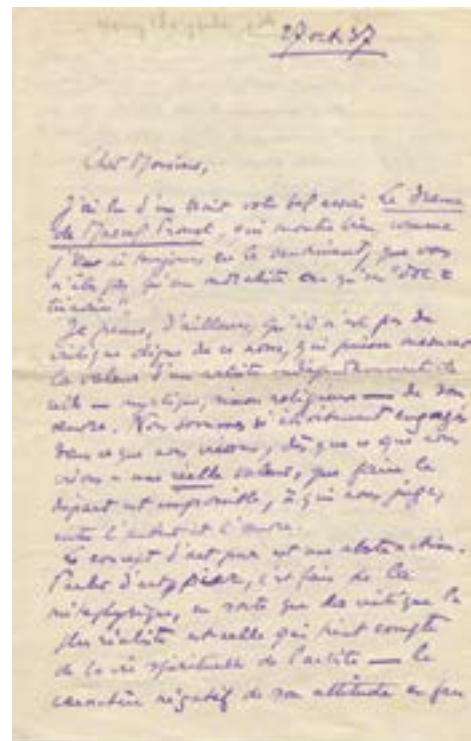
« Mon cher Massis,  
J’ai lu votre livre sur Proust avec un grand intérêt et votre jugement de la fin est peut-être la meilleure forme de critique littéraire : une série d’observations disjointes que c’est l’affaire des lecteurs de réunir. Vous inspirez de la pitié pour ce pauvre homme qui ne manquait pas de talent. Il y a des très belles pages dans le Côté de chez Swann, dans Pastiches et mélanges et dans la Préface de la Bible d’Amiens, bien supérieure à cette Ruskinerie. Mais peu à peu, l’atmosphère devient irrespirable, suffocante. Vous-même le reconnaissez qui avez eu le courage de mener à bout une exploration que je n’ai pas moi-même pu poursuivre. Comme le diable est ennuyeux ! Le triste Gide en sait quelque chose ! (...) »

La présente lettre de Paul Claudel est forte intéressante en ce qu’elle le montre bien plus proustien qu’on n’aurait pu s’y attendre. Certes à sa façon inimitable et non dénuée d’humour, Claudel qualifie Proust de « pauvre homme qui ne manquait pas de talent ». Et, sans surprise, on apprend qu’il n’est pas allé au bout de la Recherche, dont l’atmosphère devient pour lui « irrespirable, suffocante ».

Mais la lettre révèle aussi une grande familiarité avec l’œuvre et un jugement positif sur elle : « Il y a des très belles pages dans le Côté de chez Swann, dans Pastiches et mélanges et dans la Préface de la Bible d’Amiens, bien supérieure à cette Ruskinerie. »



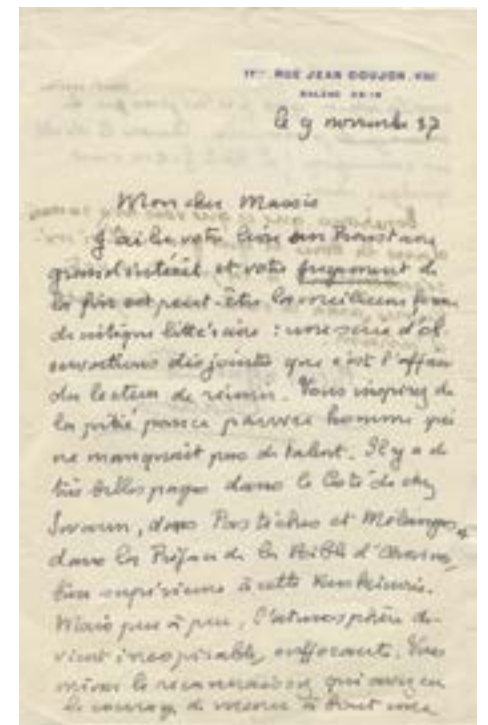
394



1 800 €



395



1 200 €



**Robert de Traz**

**Lettre autographe signée à Henri Massis**

Datée du 18 mars 1938.. 1 p. ½ in-8.

**Intéressante lettre sur la religiosité de Proust.**

« (...) j'attache moins d'importance que vous à la velléité qu'a eu celui-ci de parler de l'Evangile avec Gide. J'entends moins d'importance significative. Si, à la fin de sa vie, Proust a eu cette curiosité (ce ne pouvait être que cela) ou même un désir sincère, est-ce la preuve que, durant le reste de son existence, il a éprouvé des remords, condamné son péché, souffert de l'absence de Dieu ? Etait-il préoccupé de l'Evangile ou préoccupé de Gide ? Si un homme inquiet soudain et malheureux, veut s'instruire de l'Evangile, c'est-à-dire de Dieu, ne fait-il pas venir un prêtre plutôt qu'un homme de lettres.

Tout est possible évidemment et il serait horrible de tourner en dérision ce qui a été peut-être une velléité sincère. Mais justement, la préemption n'est-elle pas ici si faible qu'on ne peut guère en tenir compte ?

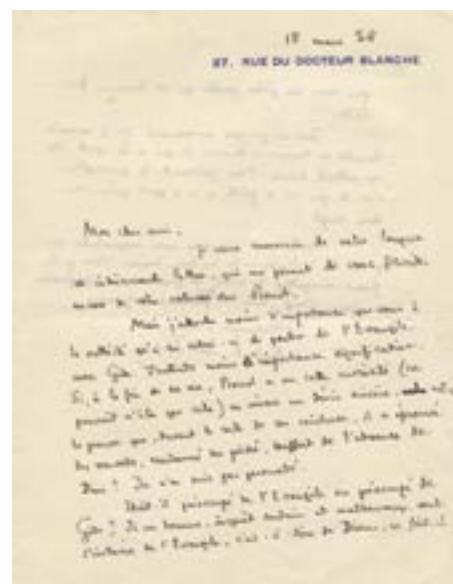
Comme vous j'imagine avec inquiétude ce qu'eut été le dialogue de ces deux hommes. Non qu'ils fussent incapables de sentir la grandeur, la signification de Jésus-Christ, mais ils les eussent déformées. (...) »

Romancier et essayiste suisse, Robert de Traz (1884-1951) est entre autres l'auteur d'une étude sur l'inconscient chez Marcel Proust parue dans la NRF en 1923.

Dans son ouvrage, Henri Massis rapportait que Marcel Proust, à la fin de sa vie, avait demandé à Gide de venir lui parler de l'Evangile. Il en tirait parti pour soutenir sa thèse de « l'inquiétude » religieuse qu'il prêtait à Marcel Proust.

Robert de Traz n'est pas convaincu : « Si, à la fin de sa vie, Proust a eu cette curiosité (ce ne pouvait être que cela) ou même un désir sincère, est-ce la preuve que, durant le reste de son existence, il a éprouvé des remords, condamné son péché, souffert de l'absence de Dieu ? Etait-il préoccupé de l'Evangile ou préoccupé de Gide ? »

Ce dialogue contradictoire entre deux proustiens est un signe supplémentaire de la richesse de l'œuvre.



1 400 €

**Fernand Gregh**

**Carte autographe signée à Henri Massis**

[1937]. 2 pp. in-16 à l'encre noire.

« (...) j'ai beaucoup connu, vous le savez sans doute, cet extraordinaire Marcel, chez qui le génie voisinait avec le snobisme, et la simulation avec la puérilité. Tout cela faisait un mélange indéfinissable où l'analyse perd ses droits. (...) »

Très intéressant jugement post-mortem de l'un des plus anciens amis de Proust, son condisciple au lycée Condorcet. Fernand Gregh ne manie pas l'encensoir mais restitue la complexité déroutante de la figure de Proust.

**Stephen Hudson**

**Lettre signée à Henri Massis (en anglais)**

Datée du 1<sup>er</sup> novembre 1937.. 1 p. in-12 sur papier à en-tête à son adresse londonienne.

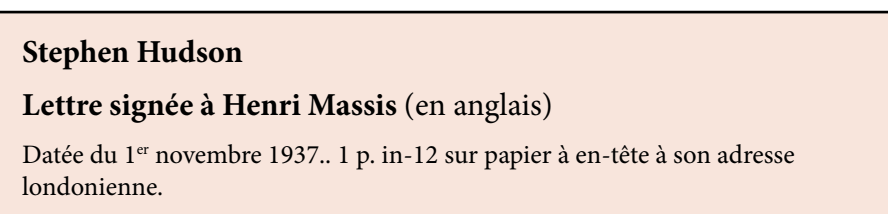
Stephen Hudson (1868-1944) n'est autre que le pseudonyme de Sydney Schiff, l'ami de Marcel Proust. C'est sous ce nom qu'il traduit en anglais *Le Temps retrouvé*.

Il n'a pas eu encore le temps d'achever *Le Drame de Marcel Proust* car « c'est un livre qui doit être lu gravement et attentivement, ce qui demande du temps. »

« J'ai lu beaucoup, peut-être la plupart des livres publiés sur Proust mais c'est le premier à ma connaissance qui soit écrit d'un point de vue purement spirituel. En tant que tel, il se serait déjà recommandé à mon attention particulière mais votre nom lui donne une signification spéciale que les soixante-dix pages que j'ai lues n'ont fait qu'approfondir. (...) »



600 €



800 €



397

**Léon Pierre-Quint**

**Lettre dactylographiée à Henri Massis**

Datée du 6 mars 1938. 1 p. in-4 sur papier de deuil.

**Riche et précieuse lettre apportant une critique de fond au livre d'Henri Massis sur la question épineuse de la religion.**

Editeur, critique, Léon Pierre-Quint (1895-1958) occupe une place importante dans la vie littéraire française de l'entre-deux-guerres. Il est entre autres l'auteur de *Marcel Proust, sa vie, son œuvre* (1925) et *Marcel Proust, suivi de Le Comique et le Mystère chez Proust* (1927). Autant dire que Proust, ça le connaissait.

Contrairement à la plupart des personnes qui ont écrit à Henri Massis au sujet de son ouvrage, *Le Drame de Marcel Proust*, Léon Pierre-Quint ne partageait pas ses vues sur la prétendue inquiétude religieuse qui aurait tarauté Marcel Proust.

A l'appui de sa thèse, Massis citait une note d'André Gide : « *Citer la lettre de Proust où celui-ci, dans les derniers temps de sa vie, me demande de venir lui parler de l'Évangile.* »

Léon Pierre-Quint lui porte ici la contradiction, tournant en dérision cet épisode : « *Je connaissais l'existence de la lettre dont vous parlez. Elle est fort curieuse en effet, mais plus curieuse encore par ce qui a suivi ! Gide, plein de son sujet, et fort heureux de pouvoir en parler à Proust se rendit chez lui avec le plus vif empressement : il commence par interroger Gide sur les personnes qui étaient présentes à l'entretien, la couleur de leurs yeux, leur parenté avec d'autres amis, etc. Ce n'est qu'après plusieurs heures de "conversation mondaine" qu'il se rappelle soudain l'objet de la visite de Gide. Mais il est alors si tard qu'il faut remettre à une autre fois l'explication de l'Évangile ! (...) L'histoire devient dès lors caractéristique précisément de l'"indifférence" de Proust, selon le mot de Gide dans les Feuillettes de son Journal.* »

Plus profondément, il ajoute, résumant sa critique du livre de Massis dont il ne nie pas l'intérêt :

« *Cette "indifférence" proustienne, vous ne la trouverez jamais en défaut. Et c'est pourquoi j'ai été si intéressé par votre livre. De l'œuvre de Proust, vous êtes parvenu à tirer tout ce qu'il y a d'inquiétude, en attachant sans doute à celle-ci, selon moi, je crois vous l'avoir dit, trop d'importance.* »

Dans *De l'homme à Dieu* (1959), Henri Massis cite longuement cette lettre et, pour défendre son point de vue, reproduit un extrait du journal de Gide rapportant cette visite. Mais la lecture de cet extrait n'est guère convaincante pour aller dans le sens de Massis. Elle confirme plutôt l'indifférence de Proust en la matière, qui fut résolument athée, ce qui ne l'empêchait pas d'affirmer de manière discrète sa judéité.

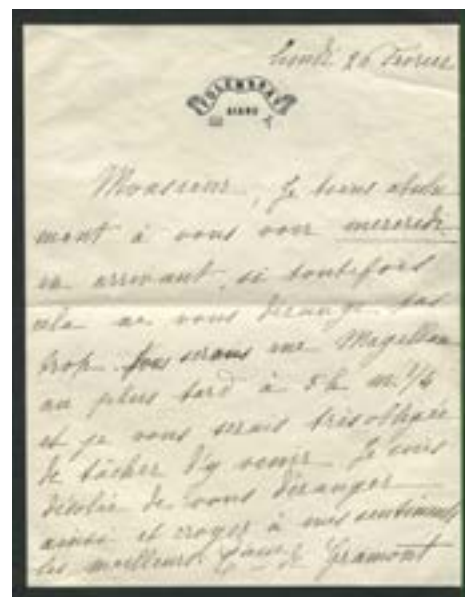


1 800 €

# Correspondances et documents divers







1 200 €

### Correspondance de Léon Belugou

9 lettres de lui à divers correspondants et environ 30 lettres ou cartes, avec quelques enveloppes, à lui adressées par le prince et la princesse Radziwill, la comtesse de Gramont, la comtesse Greffulhe, etc.

Ami intime des familles Radziwill et Gramont il fut sollicité par celles-ci pour être leur intermédiaire et résoudre la crise due à l'abandon du foyer conjugal par Loche Radziwill. Il tenta patiemment de réconcilier les époux, et partant, leurs familles. Comme on peut le constater par ce dossier et ces correspondances, Bélugou ne marchandait pas son entremise et déploya une énergie considérable dans cette entreprise, qui se solda par un échec et finalement le divorce.

**Dossier de 8 documents signés par le duc de Guiches (lettres autographes ou dactylographiées, carte postale).**



400

### Correspondance adressée à Paul Brach (1929-1936)

Environ 50 documents, principalement des lettres autographes signées (5 cartes de visite signées, 6 lettres signées).

Paul Brach se lia avec Marcel Proust à la fin de la vie de celui-ci et fréquenta avec lui certains lieux interlopes.

Après la mort de l'écrivain, il fonda en 1929 la Société des Amis de Marcel Proust.

Ces lettres sont soit des demandes d'adhésion à la Société, soit des réponses à des invitations pour les déjeuners qu'elle organisait.

On retrouve beaucoup des noms de ceux qui furent proches de Proust et que l'on a rencontrés tout au long de ce catalogue : Robert Proust, Daniel Halévy, Marie Scheikévitch, Jacques Boulenger, Jacques Truelle, Reynaldo Hahn, Lucien Daudet, Gaston Gallimard, Paul Morand, Jean Paulhan, etc.



2 000 €

### Correspondance adressée à André Maurois ou son épouse Simone

**Alain**  
**Lettre autographe signée à André Maurois**  
Datée du 9 mai 1949.  
1 p. in-12.

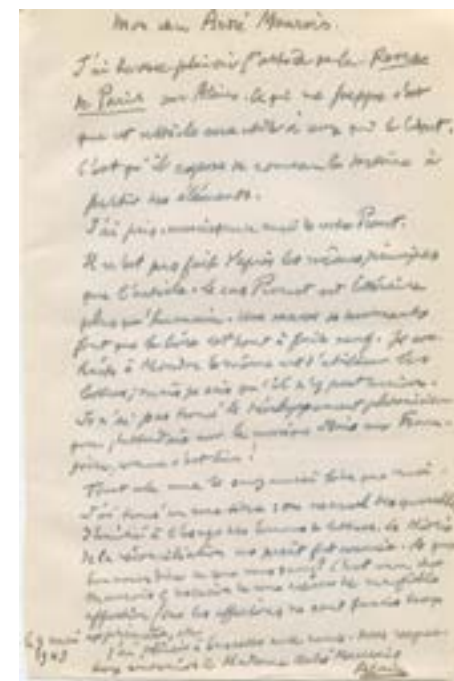
Le philosophe répond à l'envoi de l'ouvrage d'André Maurois, *A la recherche de Marcel Proust*, publié en 1949.

« Je n'ai pas trouvé le développement platonicien que j'attendais sur la musique, mais sur Françoise, comme c'est bien ! » Il ajoute : « J'ai trouvé un sous-titre : ou Manuel des querelles d'amitié à l'usage des hommes de lettres. La théorie de la réconciliation me paraît fort avancée. »

**Eugène Fasquelle**  
**Deux lettres à André Maurois**, la première du 13 janvier 1950 (dactylographiée), la seconde du 22 janvier 1950 (autographe).  
3 pp. in-4 en tout.

La première lettre mérite d'être longuement citée car elle revient en détail sur la réception par Fasquelle du manuscrit de *Swann* en 1912 : « Un jour, je reçois un petit mot de Cambo dans lequel Edmond Rostand m'annonce la visite prochaine d'un jeune auteur, Marcel Proust, et me demandant de lui faire mon meilleur accueil, il m'écrit qu'il a lu des fragments de son œuvre et qu'il y aurait peut-être intérêt pour moi à examiner le manuscrit que ce débutant doit apporter. (...) Le soir même je pris connaissance du précieux envoi (environ 1200 à 1500 pages) d'une écriture tourmentée et assez peu lisible. Néanmoins je fus très vite intéressé par cet ouvrage, mais en même temps effrayé par ce monstre au point de vue de ma librairie (d'une étendue très supérieure aux éditions de cette époque, où le volume normal était de 350 pages). J'ai alors proposé à Marcel Proust d'élaguer tout ce qui pourrait lui paraître susceptible d'être supprimé, puis de publier d'abord un premier volume de 4 à 500 pages : ce qui constituait à mon sens un gros effort de ma part. D'autre part, il ne pouvait être question de compte d'auteur, formule que j'ai toujours refusé d'adopter. »

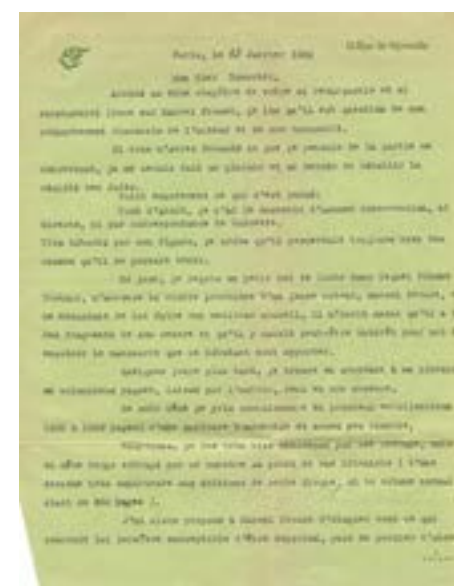
Ce qu'on peut appeler le « loupé » du siècle.



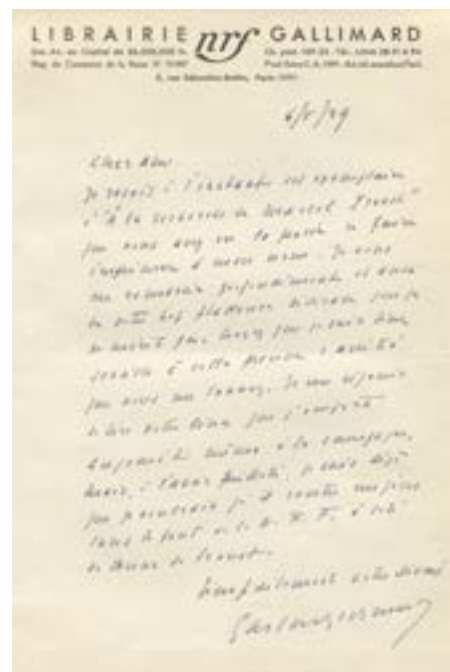
1 500 €



401



1 500 €



**Gaston Gallimard**  
**Lettre autographe signée à André Maurois**  
 Datée du 6 mai 1949.  
 1 p. in-12.

Le livre d'André Maurois *A la recherche de Marcel Proust* fut publié aux éditions Hachette. Comme il « récupéra » l'œuvre de Marcel Proust, Gaston Gallimard voudrait faire de même avec le livre de Maurois : « à l'avoir feuilleté, je sais déjà que je voudrais qu'il rentre un jour dans le fond de la NRF à côté des œuvres de Proust ».

**Paul Géraudy**  
**Lettre autographe signée à André Maurois**  
 Non datée. 3 pp. in-12.

Intéressante lettre du poète de *Toi et moi*, en ce qu'elle exprime franchement une opinion un peu dissonante sur l'œuvre de Proust : « *Quelque chose en moi résiste à Proust, non certes pas que je lui marchandé mon admiration, qui est sans mesure, mais (et je m'aperçois qu'on peut admirer complètement et ne pas aimer tout à fait) mon amour. (...) Le malaise me gêne. Et l'inverti me gêne. (...) J'exige des œuvres suprêmes quelque chose de populaire (...) comme les symphonies de Beethoven.* »

**Jacques Guérin**  
**Lettre autographe signée à André Maurois**  
 Datée du 26 avril 1948  
 2 pp. in-8.

On sait que le parfumeur-bibliophile Jacques Guérin fut l'un des plus grands collectionneurs de Marcel Proust, ayant même acquis son lit ou son manteau auprès de ses descendants. La présente lettre de cet homosexuel avoué est intéressante pour tout ce qu'elle suggère sans le dire ouvertement : « *les quelques lettres que je possède ont trait à un côté trop particulier de la vie de Proust pour pouvoir offrir un réel intérêt littéraire et de plus, vous comprendrez certainement mon désir de leur conserver leur caractère secret* ».

**Daniel Halévy**  
**Lettre autographe signée à André Maurois**  
 Datée du 20 mai 1949  
 2 pp. in-12.

Après avoir salué le livre d'André Maurois « *qui, dès le contact m'évoque tant de choses* », le condisciple de Marcel Proust au lycée Condorcet revient sur une bataille d'enchères qu'il l'a opposé à Simone André Maurois pour un autographe de Prévost-Paradol.

**Esty Nahmias**  
**Marcel Proust. In memoriam.**  
**Poème autographe signé adressé à André Maurois.**  
 1 p. in-8 à l'encre violette.

Esty Nahmias était l'une des deux sœurs d'Albert Nahmias. Marcel Proust la rencontra à Cabourg en 1908, et elle servit à la création du personnage d'Albertine, comme elle le dit ici : « *Dans ce livre je fus le gentil personnage / De ... je serai muette, imitant les auteurs.* » Elle évoque les soirées au Grand Hôtel avec Reynaldo Hahn et Yvonne Berthier et ressuscite joliment son ami disparu : « *Ses yeux noirs, sa main blanche et sa face de mime / Pâle dans le collier de barbe à son menton. / Assyrien ? Persan ? Oriental chassé / D'un conte Mardrus ?* »

**Wladimir d'Ormesson**  
**Lettre autographe à André Maurois**  
 Datée de Rome, 4 mai 1949. 2 pp. in-8.

Intéressante lettre du diplomate académicien (1888-1973) qui dévoile l'origine possible du prénom choisi par Proust pour la fille de Swann et Odette : « *Mon gendre a une sœur, devenue la marquise Serlupi, qui s'appelle : Gilberte. Le jour de sa naissance, Bertrand de Fénelon dit à Proust : ma sœur vient d'avoir une fille. On l'appelle Gilberte. - Ah ! dit Proust, Gilberte... voilà exactement le nom qu'il me fallait !* »

On y trouvera également cette précieuse notation car la lettre à laquelle il fait allusion n'est connue que fragmentairement : « *Les Millès-Zaloury ont d'ailleurs un certain nombre de lettres de Proust à Bertrand de Fénelon et il y a là-dedans des merveilles. Notamment à propos des fiançailles d'Armand de Guiche avec Elaine Greffulhe... C'est un chef-d'œuvre de comique !* »

350 €

350 €

450 €

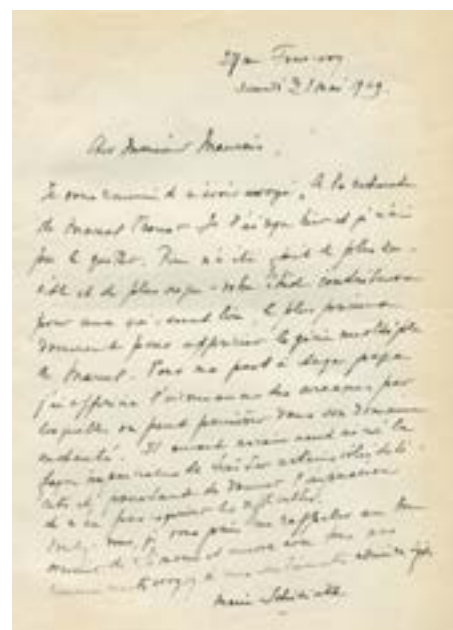




250 €

**Marie Scheikévitch**  
**Lettre autographe signée à André Maurois**  
Datée du 21 mai 1949. 1 p. in12.

L'amie de Marcel Proust l'associe posthument dans son éloge du livre d'André Maurois : « *Il aurait certainement aimé la façon impartiale de traiter certains côtés délicats et pourtant de donner l'impression de n'en pas esquiver les difficultés.* »



450 €

### Autres lettres adressées à André ou Simone Maurois

**P. L. Larcher**  
3 lettres autographes signées à Simone Maurois et une à André Maurois (10 pp. in-12 en tout).

P. L. Larcher était le secrétaire général de la Société des Amis de Combray, auteur d'un essai intitulé *Le Parfum de Combray*. Dans l'une de ces lettres il raconte comment il est parvenu à sauver « *le pré Catelan en protégeant ses aubépines et en arrêtant le bras déjà levé du bûcheron pour le compte du propriétaire marchand de bois.* »

**Deux lettres autographes signées de Robert d'Harcourt à André Maurois** (29 avril et 19 juin 1949, 3 pp. in 12 obl.).  
Jolies lettres de l'académicien (1881-1865), qui connut Proust et évoque ici sa « *gentillesse, son absurdité continue et délicate dans le maniement de la vie quotidienne.* »

280 €

**Une carte postale et une note bio-bibliographique de Jacques Suffel** sur Yvonne et Gineste Albaret et autres par Jacques Suffel (1903-1992), auteur d'ouvrages sur Anatole France.

120 €



**Une lettre du critique dramatique et académicien Jean-Jacques Gautier** (1908-1986).

100 €

**Un mot de la comtesse Greffulhe** sur deux cartes de visite.

120 €

**Une carte de Mme Gérard Mante** (Suzy Mante-Proust, fille du frère de Marcel, Robert).

150 €

**Une carte d'Edouard Herriot.**

80 €

**Une lettre dactylographiée de Roland Saulcier** de la librairie Gallimard (2 mai 1949, 1 p. in-4) donnant à André Maurois des renseignements bibliographiques, dont le signalement d'une « *étude dont l'intérêt est capitalissime (...)* c'est "*Genèse de Swann*" par Robert Vigneron », qui « *donne la clef du personnage d'Albertine et, sur la généalogie du Manuscrit de A la recherche du temps perdu, dépasse Feuillerat.* »

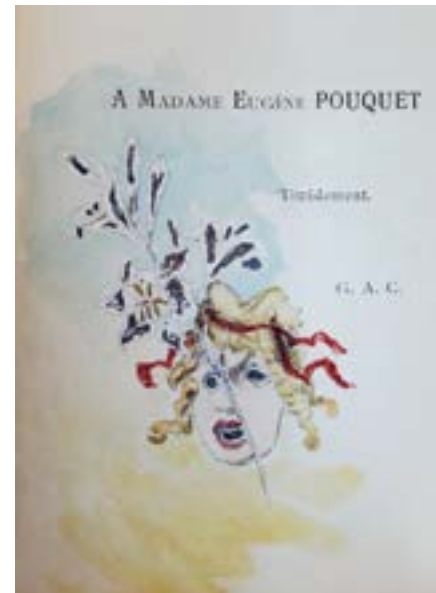
150 €

**Une lettre dactylographiée du Consul de France à Milan** (21 mai 1949, 2 pp. in-12)

100 €

**Gaston Arman de Caillavet**  
**Colombine. Bluette en un acte et en vers.**  
*Paris, Marpon & Flammarion, s.d. [1890].*  
In-8, broché, non rogné.  
Edition originale. Exemplaire unique, portant la mention imprimée « *Exemplaire de Colombine* », enrichi dans le texte de 7 dessins originaux à l'aquarelle.





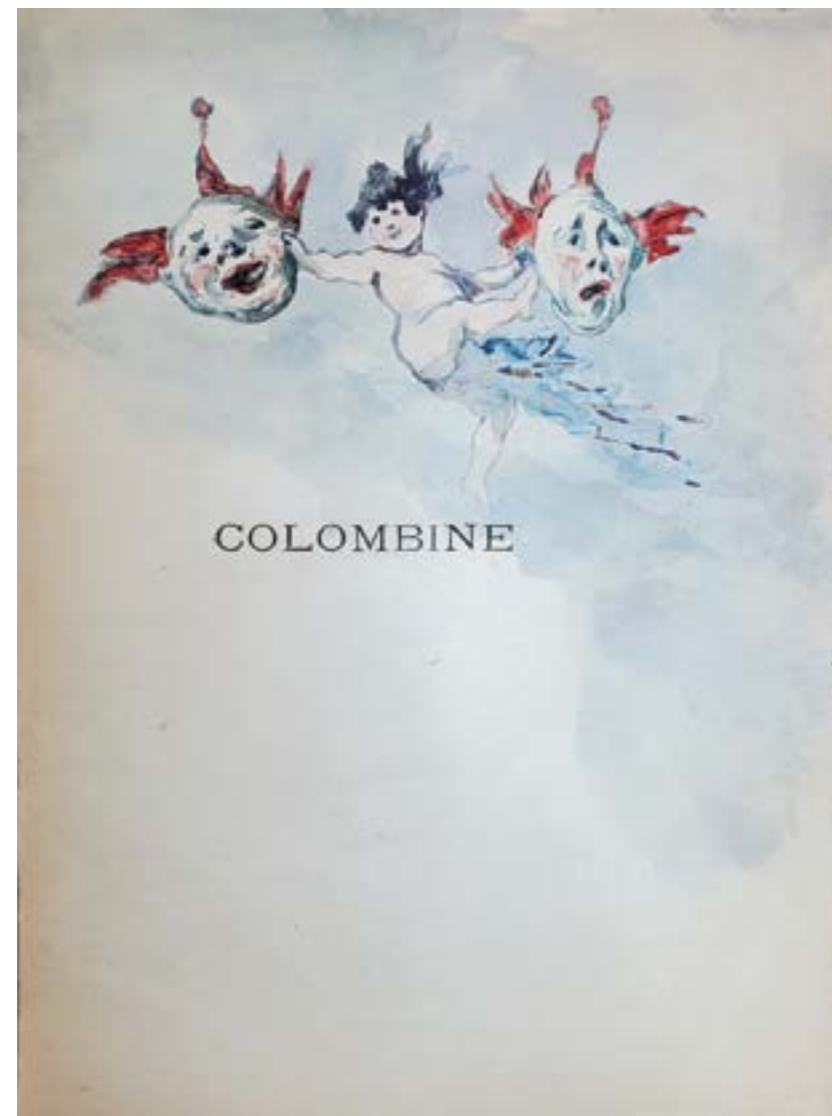
2 800 €

### Exemplaire unique de Jeanne Pouquet enrichi de dessins originaux.

*Colombine* est la première œuvre publiée par Gaston Arman de Caillavet, qui n'avait alors que 21 ans. Elle fut représentée le 17 mai 1890. Il s'agit d'une mise au goût du jour du thème éternel, traité avec beaucoup d'humour et de dérision, dans laquelle Colombine éconduit Pierrot pour épouser Léandre, député d'opposition.

Arman de Caillavet avait proposé à Marcel Proust de tenir le rôle de Pierrot, mais, pris par son service militaire, celui-ci, n'ayant pu assister à toutes les répétitions, occupa finalement l'emploi de souffleur.

Ce précieux exemplaire unique est donc celui de Jeanne Pouquet, interprète du rôle féminin principal, que Gaston allait épouser trois ans plus tard et à qui est dédié « *timidement* » l'ouvrage. Il est orné de beaux dessins à l'aquarelle dans lesquels on peut reconnaître le style de Madeleine Lemaire. On y voit des fleurs, des masques de théâtre, des diabolins, des angelots; Polichinelle, Pierrot.



### Maréchal Foch

**Lettre autographe signée à Walter Berry, 13 octobre 1921.**

1 p. in-8 à l'encre noire sur 1 f. de papier à son en-tête.

« *Cher Monsieur,*

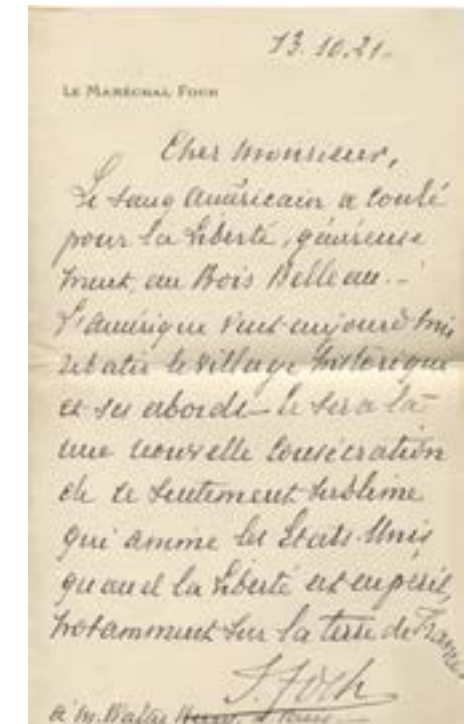
*Le sang américain a coulé pour la Liberté, généreusement, au Bois Belleau. L'Amérique veut aujourd'hui rebâtir le village historique et ses abords. Ce sera là une nouvelle consécration de ce sentiment sublime qui anime les États-Unis quand la Liberté est en péril, notamment sur la Terre de France.*

*F. Foch »*

La bataille à laquelle le maréchal fait référence se déroula du 1<sup>er</sup> au 26 juin dans le bois situé au sud-ouest de Belleau (Aisne), à proximité de la Marne. Les Marines américains, dont c'était le premier engagement, sous le commandement du général John Pershing y livrèrent un combat acharné et finalement victorieux. Mais ils perdirent là plus de 1 800 hommes, ce qui fait de ce combat le plus meurtrier de la guerre pour les Américains.

En souvenir de cet héroïsme, le gouvernement américain participa après-guerre à la reconstruction du village. Cette lettre du maréchal Foch à Walter Berry, qui fut certainement pour beaucoup dans cette décision, vient rappeler le soutien constant qu'au nom de son pays, il apporta à la France.

On joint une autre lettre autographe signée du maréchal Foch, (7 février 1922, 1 p. in-12), probablement adressée aussi à Walter Berry, l'invitant à dîner.



1 200 €



406



407



# Le trio amoureux Louisa de Mornand, Louis d'Albufera et Bertrand de Fénelon

Louisa de Mornand  
Lettres à Louis d'Albufera (1900-1909)

105 lettres autographes signées pour un total de 324 pp. in-16, in-12, in-8 et in-4.

Joint, 62 télégrammes à Louis d'Albufera, la quasi-totalité de Louisa de Mornand (un de Robert Gangnat), et une vingtaine de pièces manuscrites. Parmi celles-ci, 2 de Joseph Montaud, frère de Louisa, relatives à l'aide qu'il reçut de Louis d'Albufera, et 11 de Rose Montaud, la mère de Louisa, documentant notamment la rupture avec Louis d'Albufera de l'été 1905.

Louisa de Mornand (1884-1963) fit la connaissance de Louis d'Albufera (1877-1953) en 1900. Sa particule était purement factice (elle s'appelait Louise Montaud), tandis que le marquis, puis duc d'Albufera descendait du maréchal Suchet, fait duc par Napoléon. Femme libre, elle vivait alors avec un Américain, qui repartit bientôt dans son pays avec le fils qu'il venait d'avoir d'elle. Lui occupait une place en vue dans les plus hauts cercles de la société parisienne.

Marcel Proust, qui les rencontra en 1902, fut un ami très proche des deux. Une relation « triangulaire » s'instaura même entre eux : « Je compris que votre bonheur était le sien / Et j'ai fait consister le mien

à voir le vôtre », écrivit-il à Louis d'Albufera. L'écrivain poussa le jeu assez loin allant jusqu'à écrire à Louisa ces vers : « A qui ne peut avoir Louisa de Mornand / Il ne peut plus rester que le péché d'Onan. »

Les commentateurs de Proust ont interprété ces déclarations ambiguës (« j'aimerais mieux mourir que de lever les yeux sur la femme adoré d'un ami » lui écrit-il), comme un désir plus ou moins conscient de susciter la jalousie chez l'amant, afin de le rendre lui-même amoureux de lui. En effet, pour Proust l'amour naît de la jalousie et non l'inverse. Après la mort de Proust, Louisa laissa entendre qu'elle et lui auraient eu une relation charnelle, ce que rien ne vient étayer.

Le couple allait directement inspirer Marcel Proust pour décrire les amours de Saint-Loup et Rachel dans la *Recherche du temps perdu*. C'est ce qui donne à ces lettres un intérêt si particulier. On y voit dans la réalité les modèles des héros proustiens et bien des passages de cette correspondance (soupçons réciproques de part et d'autre, ruptures, réconciliations) jusque dans les plus petits détails (Louisa donne rendez-vous à Louis dans un salon particulier) trouvent leur écho dans le roman. Marcel Proust y est d'ailleurs évoqué à plusieurs reprises.

Le monde de Marcel Proust

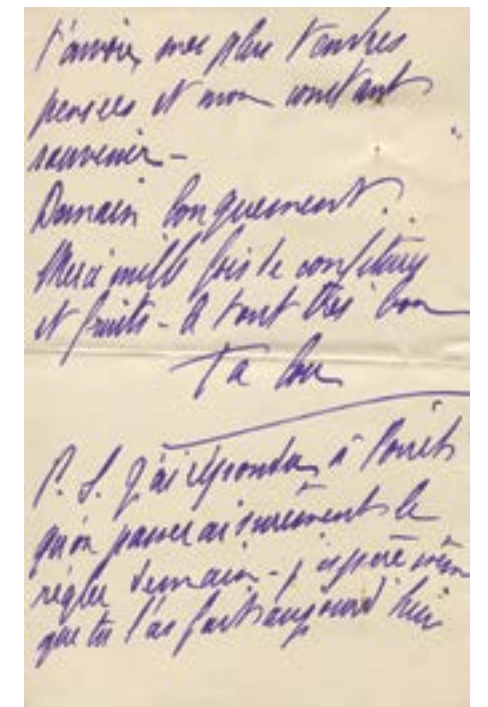
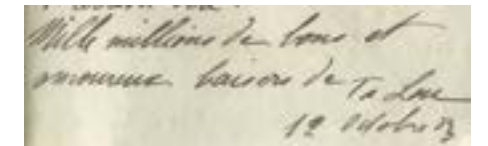
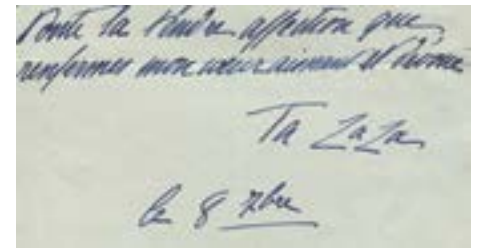
Le premier charme de ces lettres est d'évoquer, dans ses aspects extérieurs, le monde décrit par Marcel Proust : Louisa se promène à cheval au Bois, Louis « automobilise », Louisa se fournit chez Poiret, porte « un canotier bleu à voile blanc », passe les vacances à Trouville où elle croise le « marquis et la marquise de Verdun, vicomte de Banville, de Clinchamp, etc ». Elle sort se promener en victoria, etc.

Elle fait allusion au mariage de Robert d'Humières, autre grand ami de Marcel Proust, mariage qui « ne manquera pas d'étonner les méchantes langues qui l'accusaient de pédé... ».

Quant au futur époux de la belle-sœur de Louis, « il a la réputation d'un joli garçon, il la mérite peu, et c'est le vrai type du rasta italien ».

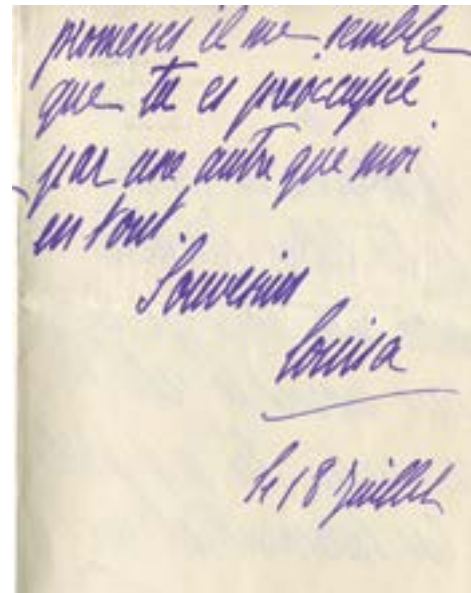
On se donne « rendez-vous pour déjeuner en salon particulier au Café de la Paix », ce même café où l'on voit souvent Saint-Loup dans la *Recherche*.

Il n'est pas jusqu'aux penchants saphiques des héroïnes proustiennes dont on ne trouve ici un écho : « Si je t'ai déplu en embrassant cette sale femme, je reconnais que j'ai eu tort, en te promettant de ne plus recommencer. Je l'ai fait sans goût, mais dans un moment d'excitation, dont je me repends moi-même. »



30 000 €





Une liaison orageuse, mais forte et passionnée.

A l'instar de celle de Saint-Loup et Rachel la liaison de Louisa et Louis est faite de hauts et de bas, de ruptures et de réconciliations, de déclarations d'amour passionnées et de reproches.

La première lettre de cette correspondance date de 1900 et le thème de la clandestinité y est déjà présent, comme il le sera tout du long (Louis d'Albufera habita chez ses parents jusqu'à son mariage) : « Hâte-toi de trouver un endroit où nous puissions nous aimer vraiment ».

En effet, le romantisme et les réalités les plus matérielles (Louisa est entretenue par son amant) alternent sans cesse. On lit ainsi dans la même lettre : « Je t'aime tendrement et sans cesse ta pensée me poursuit » et : « Le comptoir d'escompte devait me donner mon argent samedi dernier, tu avais déjà remis à mardi et aujourd'hui mardi je n'ai toujours rien ».

De nombreuses autres déclarations passionnées se retrouvent tout du long : « Tu ne peux croire comme je t'attends avec amour, reviens vite, voilà déjà 6 jours que tu es absent, je ne peux plus attendre, je t'aime avec toute la force d'un petit cœur bien tendre, et, mon gros Louis, tu es plus que tout pour moi, tout ton être et ta personne chérie me tient d'une passion et d'une tendresse folle. Crois moi ; aime-moi bien et reviens vite. Mille millions de bons et amoureux baisers de ta Lou. »

Mais un peu plus tard le ton change et la rupture est proche : « Louis, les choses en sont en un tel point que je me vois obligé[e] sérieusement de ne pas te cacher que je ne peux plus vivre ainsi. Ton affreux caractère m'est devenu odieux, ta manière d'être avec moi est insensée tellement elle est désagréable et maladroite. Enfin, une dernière fois, prouve-moi que tu veux changer et me reprendre. Viens de suite au Français, ton billet sera au contrôle à ton nom. Sinon, je reprends ma liberté : si tu ne viens pas, cela voudra dire que tu en as également assez. »

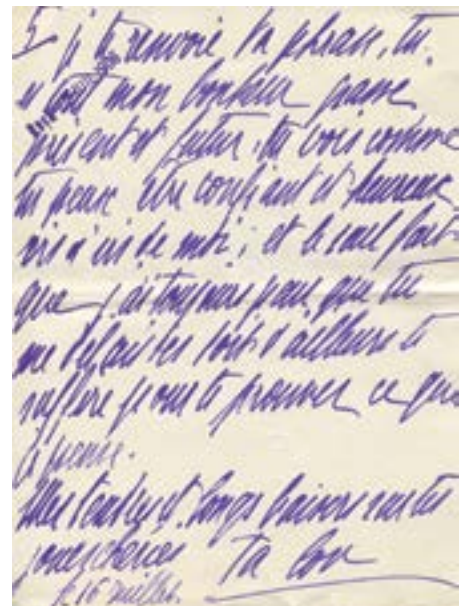
Mais les choses reprennent bien vite : « Je pense à toi, mon Lou chéri, plus encore que tu ne crois, je vis à tes côtés toute la journée et ma pensée cherche toujours à t'associer à ce que tu fais à l'heure présente. Je t'aime si fort et si bien !... Zaza...»

Les soupçons sont partagés : « Depuis quelque temps tu ne cesses d'être soupçonneux, et de dire que je ne t'aime plus (...) tu comprends facilement qu'au bout de trois ans que nous vivons ensemble cela me peine beaucoup de te voir me faire des scènes sans raison », écrit Louisa.

Ailleurs, de façon plus mystérieuse : « Je ne suis pas allée au patinage mais sois bien tranquille sur ce que j'y ferai. »

« Mais ne crains rien, si tu m'as écrit des paroles menaçantes qui m'ont fait pleurer, je te les pardonne et ne me vengerai pas », écrit-elle ailleurs.

Cette alternance du chaud et du froid n'est pas mieux illustrée que



dans la terrible crise de juillet 1905. Louis a retardé le plus possible d'annoncer à Louisa qu'il va avoir un enfant avec son épouse. Il se rend en Normandie où elle passe des vacances pour lui faire son aveu mais ne peut s'y résoudre. Finalement il le fera par écrit, grâce à un mot rédigé pour lui par Marcel Proust !

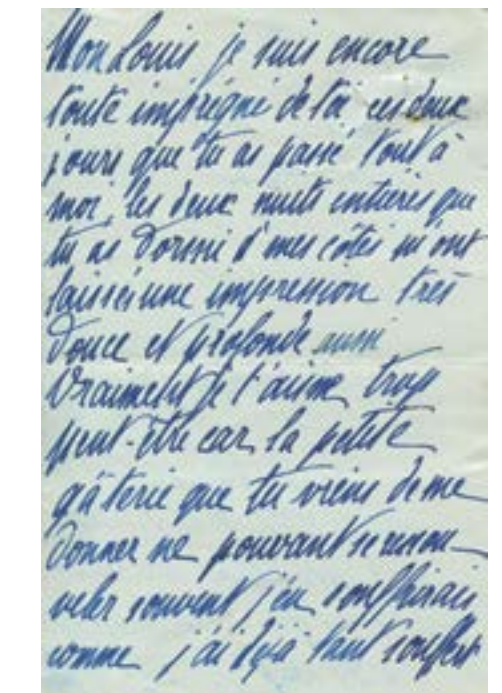
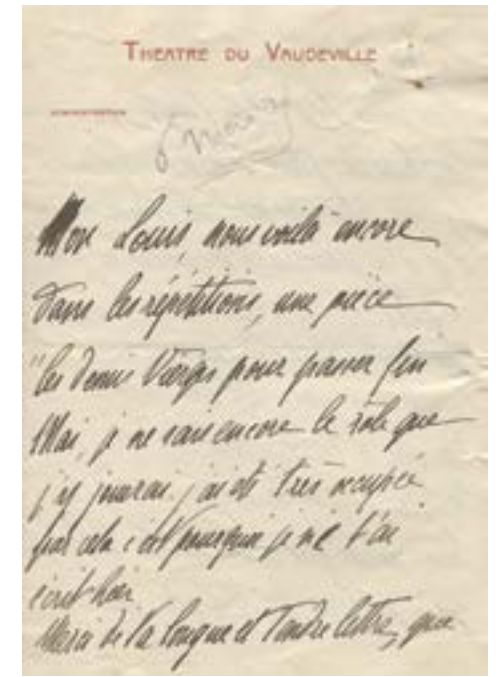
La réaction de Louisa est terrible et sa lettre mérite d'être citée longuement : « L'horrible état dans lequel se trouve tout mon être, Louis, est impossible à décrire. À mesure que je lisais tes lignes qui condamnaient ma vie et que tout d'un coup j'ai appris, j'ai éclaté en sanglots. Un coup de poignard dans le cœur ne m'aura pas fait plus de mal. Mon Louis, je ne te pardonne pas de m'avoir caché si longtemps ce fait et écoute bien ceci. Mon amour en est mort subitement de ton manque de franchise pour une chose aussi grave pour moi et du fait lui-même, parce que quoique tu me promettes d'attachements et de tendresse, tout se portera là où ton sang parlera, c'est humain, c'est juste, c'est ce qui doit être. Ainsi, Louis, je viens te dire ces mots inspirés par une grande douleur mais justifiés par ce petit être qui ne t'a pas demandé à vivre que tu dois taire... Moi, j'ai passé à côté du bonheur. »

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette relation asymétrique, c'est que la jeune femme est incapable de rompre. Aussi écrit-elle en post-scriptum de cette même lettre : « La nécessité brutale m'oblige de te causer matériellement après cette conversation mais je me trouve tout à fait dans une situation désagréable pécuniairement dis-moi ce que je dois faire là comme dans toute ma vie passée je t'obéirai quand il s'agira de choses sérieuses. »

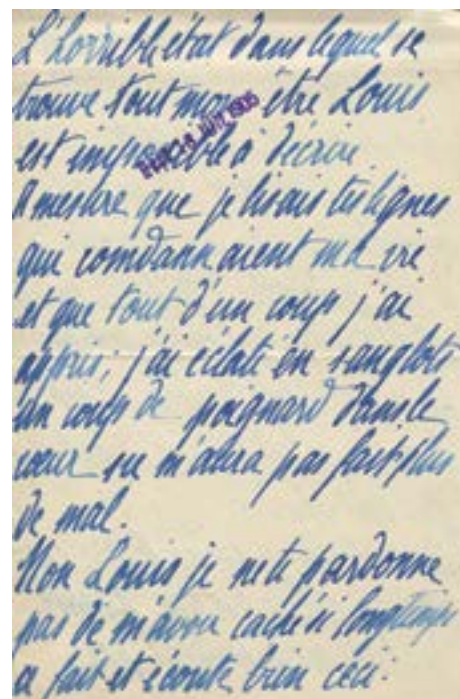
(Dans une autre lettre on peut lire : « Au revoir, mon âme contre toi, ma peau contre la tienne, je t'embrasse passionnément. Ta Zaza. P. S. : Si tu peux envoie vite le chèque. »)

Les deux amants se revoient quelques jours plus tard. Louisa est décidée à rompre mais : « Pas plus tôt devant toi, en face de tes chers yeux qui m'ont donné des heures si tendres qu'autrefois, de tes chers yeux que j'ai toujours regardés et que j'ai consultés dans ma vie, j'ai bien vite senti que je ne pouvais lutter et que je devais toujours rester près de toi, près de ta tendresse. »

Il est toujours difficile de démêler la part d'intérêt qui motive cette attitude, mais il est certain que Louisa de Mornand a été follement amoureuse de Louis d'Albufera, l'homme de sa vie sans doute. Toujours est-il que Louis d'Albufera continuera d'aider Louisa jusqu'en 1909 au moins, alors que depuis 1906 celle-ci est devenue la maîtresse de Robert Gangnat, représentant de la société des auteurs dramatiques. Elle l'avoue d'ailleurs à Louis dans une crise de colère provoquée par l'impuissance de ce dernier à lui procurer des mentions dans les journaux alors qu'elle vient de jouer dans une pièce : « J'aurai du mal à te citer les journaux qui ont parlé de moi, il n'y en a pas. Et vraiment ne trouves-tu pas cela honteux et sans dignité de la part d'un







L'horrible état dans lequel se  
trouve tout mon être Louis  
est impossible à décrire  
à mesure que je lisais tes lettres  
qui comptaient avec ma vie  
et que tout d'un coup j'ai  
appris, j'ai crié en sanglot  
un coup de poignard dans le  
cœur - ou m'aurait pas fait plus  
de mal.  
Mon Louis je ne te pardonne  
pas de m'avoir caché si longtemps  
ce fait et écoute bien ceci.

homme de laisser une femme, “sa maîtresse”, hélas, au niveau de toutes les demoiselles de théâtre sans se donner la peine (et il n’aurait pas même à se donner de peine p[ou]r cela) de la faire distinguer de toutes par des notes dans les journaux qui me feraient le plus grand bien. »

Toujours est-il que les dernières lettres ont souvent une tonalité mélancolique : « La solitude et moi ça ne va pas ensemble », écrit-elle en 1909. Ou : « Tu sais que tu es toute ma vie – passée et présente – et si je ne dis pas à venir, c’est uniquement pour ne pas t’obliger à me consacrer le tien. »

#### Evocations de Marcel Proust

Marcel Proust et Louisa de Mornand ont échangé une importante correspondance. Les lettres que Proust lui adressa, tristes ou joyeuses, toujours très belles ont été publiées en 1928 dans *Lettres et Vers à Mesdames Laure Hayman et Louisa de Mornand*. « Vous êtes une personne plus merveilleuse encore qu’on ne croit », peut-on entre autres y lire.

Le nom de Proust revient à plusieurs reprises dans les lettres que Louisa de Mornand adresse à son amant. On ne s’étonnera pas de le voir apparaître en éternel oiseau de nuit : « Marcel a fait téléphoner hier soir à ton nom de le trouver à minuit. J’ai répondu que tu étais à la campagne... »

Dans une autre lettre, c’est à ses relations mondaines qu’elle veut faire appel : « Je travaille beaucoup, car Mme Favart m’a parlé, quand je serais avancée, de demander une audition chez Antoine, peux-tu écrire à Marcel qu’il vienne un de ces jours me voir, je voudrais lui demander si il a des accointances de ce côté-là. Je serais si contente d’y entrer... »

A propos d’un voyage à Evreux de Louis d’Albufera que Proust devait accompagner (il manquera son train) : « Est-ce que Marcel est parti avec toi finalement ? Je n’ai pas de ses nouvelles. Je lui a cependant écrit hier... »

On l’imagine cloué au lit, reclus : « Je suis toujours sans nouvelles de Marcel. Je vais lui écrire. » Mais quelques jours plus tard : « J’ai vu Marcel hier, il a été souffrant mais va mieux. »

Celui-ci est l’un de ses confidents privilégiés : « J’ai écrit à Marcel il y a trois ou quatre jours. Te l’a-t-il dit ? Ma lettre n’était pas longue ni très agréable à lire ; j’avais, à l’heure où je lui ai écrit, une crise de mélancolie très grande. » Cette mélancolie a été provoquée par la naissance imminente du fils de Louis d’Albufera, et il y a là quelque ironie lorsque l’on sait que c’est le romancier qui – indirectement – lui annoncé cette naissance.

Il en est encore fait mention lorsque Marcel Proust perdit sa mère : « Je n’ai pas encore écrit à Marcel, uniquement par discrétion, j’ai craint que cela ne fût un peu tôt. Je compte donc le faire aujourd’hui ou

demain certainement ». Celui-ci en fut touché et lui répondit : « votre mot exquis m’a profondément ému et je vous en resterai éternellement reconnaissant ».

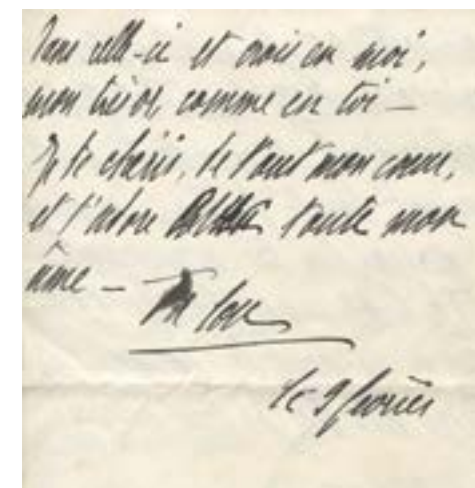
On sait que Marcel Proust aimait à offrir des cadeaux à ses amis, notamment à l’occasion des étrennes. Il en est ici deux fois questions, en 1907 et en 1909. C’est d’abord une « cantine » (Proust lui enverra 250 francs en remboursement de son achat) : « Occupe-toi pour le cadeau de Marcel pour moi autant que possible très vite. Maintenant, quant à ton cadeau, “la cantine”, le prix est très bien et je te prie de commander de suite et de me donner la réponse à ce sujet très tôt, car il faut absolument que j’écrive à Marcel tout de suite et que je lui dise que c’est décidé... »

En 1909 c’est d’une paire de bergères dont il s’agit. Ici les choses se compliquent et prennent un caractère assez proustien : « Pour le cadeau de Marcel, voici : j’ai reçu une lettre de La Gandara l’antiquaire, qui me dit m’avoir trouvé deux très jolies bergères anciennes, G[angnat] les a vues, il paraît qu’elles sont très bien et pas cher du tout et que toutes deux, une fois retapées et regarnies, elles reviendraient à 5 ou 600 frs. Je voudrais donc bien que Marcel me fit ce cadeau-là, mais comment ferions n[ou]s pour la facture, il me semble que la chose suivante serait ce qu’il y a de mieux. C’est que Marcel écrive à La Gandara..., qu’il lui dise qu’il m’a entendu parler de ces bergères qui me font envie, et comme il veut me faire un cadeau pour le jour de l’an, qu’il désire me faire celui-là, et que La Gandara n’a donc qu’à lui envoyer la facture chez lui. Je vais prévenir de cela La Gandara immédiatement et toi tu vas t’arranger p[ou]r dire tout ça à Marcel... »

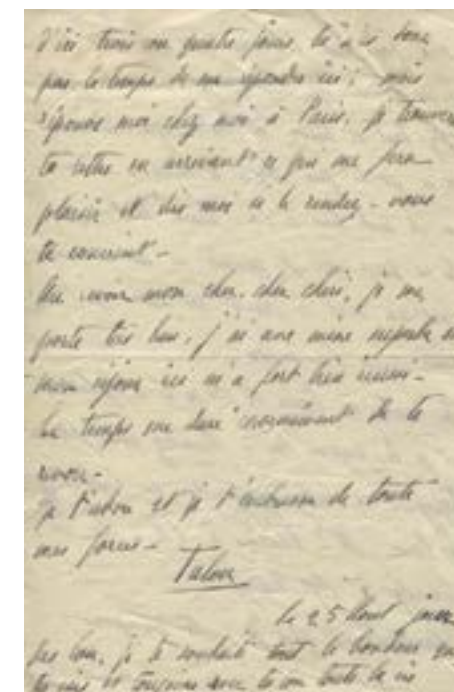
D’autant qu’il ne faut pas que le lien soit fait entre Albufera et Louisa aux yeux du monde, d’où cette seconde lettre quelques jours plus tard : « Mon Lou très très chéri... je te remercie de ce que tu as fait pour La Gandara, mais il faut prendre les deux bergères en question, car G[angnat] qui les a vues, dit qu’elles sont intéressantes. Je compte sur toi pour les faire acheter de la part de Marcel, mais ne dis pas ton nom à La Gandara, car il connaît beaucoup beaucoup de monde, et ça pourrait te créer des difficultés chez toi. »

Ces lettres qui courent sur sept années reconstituent l’histoire tourmentée d’un amour qui inspira Marcel Proust, en même temps qu’elles décrivent le fonctionnement d’une certaine société de l’époque.

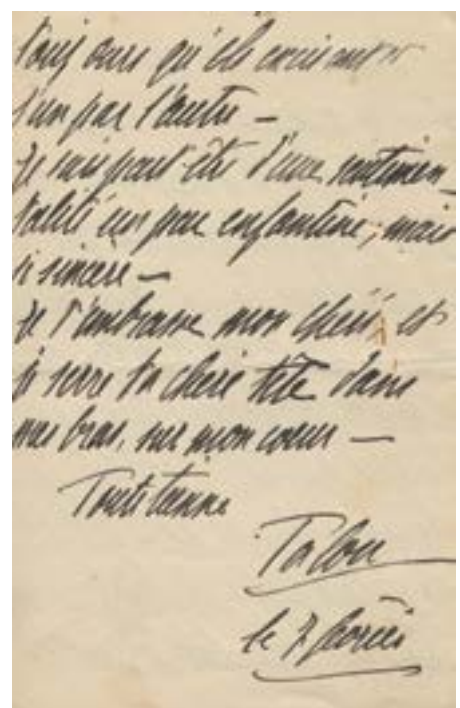
Une correspondance des plus proustiennes qui soient, un véritable régal de l’esprit.



Mon chéri, si tu es en ville,  
mon bien, comme en toi -  
Je te chéris, te l'ai dit mon amour,  
et l'air de l'air, l'air de mon  
âme - M. Proust  
le 25 février



L'air de ton cœur, je n'ai pas  
pu le temps de me répondre ici, j'ai  
éprouvé mon chéri, mon amour, j'ai  
te l'ai dit en arrivant et j'ai pu me  
plaisir et dire mon air à l'endroit, nous  
te connaissons -  
Mon amour mon chéri, mon chéri, j'ai  
pu te le dire, j'ai une amie, j'ai  
mon amour, j'ai fait bien mieux -  
Le temps me sera consacré de te  
mon -  
Je t'embrasse et j'ai l'air de te  
mon amour - Talon  
le 25 février  
Mon amour, j'ai l'air de te l'embrasser, j'ai  
te l'ai dit, j'ai l'air de te l'embrasser, j'ai



Tout va bien, j'ai écrit à  
mon père l'autre -  
Je n'ai pu être l'un de ces  
telle un peu enfantine, mais  
si sincère -  
Je t'embrasse mon chéri, et  
je t'embrasse ta chère tête dans  
mes bras, sur mon cœur -  
Talon  
le 25 février



**Louis d'Albufera**  
**Lettres à ou en rapport avec Louisa de Mornand**

3 lettres autographes signée à Louisa de Mornand  
 - 10 février 1907 (4 pp. in-12)  
 Datée 11 août (1 p. ¼ in-4)  
 Sans date (2 pp. in-16), non signée.

2 lettres autographes signées à Jeanne Montaud, sœur de Louisa  
 12 février 1901 (24 pp. in-12)  
 6 novembre 1901 (8 pp. in-12)

2 lettres autographes signées à une « chère Madame » (mère de Louisa ?)  
 14 janvier 1904 (2 pp. in-12).  
 Sans date (4 pp. in-12).

1 menu daté du 17 septembre 1902 annoté au dos par Louis d'Albufera

**Extraordinaire ensemble révélateur de leur passion orageuse.**

Les trois lettres de Louis à Louisa apportent un éclairage inédit sur leur relation. Elles montrent qu'après leur rupture en 1905, non seulement ils ont continué à correspondre, mais que la tendresse a perduré et, que à la veille de partir au front, c'est à Louisa qu'il pense.

La première lettre est de 1907. Louis semble réaliser qu'il a fait une énorme erreur en quittant Louisa : « On a beau savoir les choses rien ne vous remonte le cœur comme lorsqu'on vous les redit et c'est une immense consolation pour moi, au milieu de la vie manquée que j'ai de sentir que nous marchons la main dans la main et que tu as reconnu enfin que le seul but de ma pauvre existence c'était toi ! »

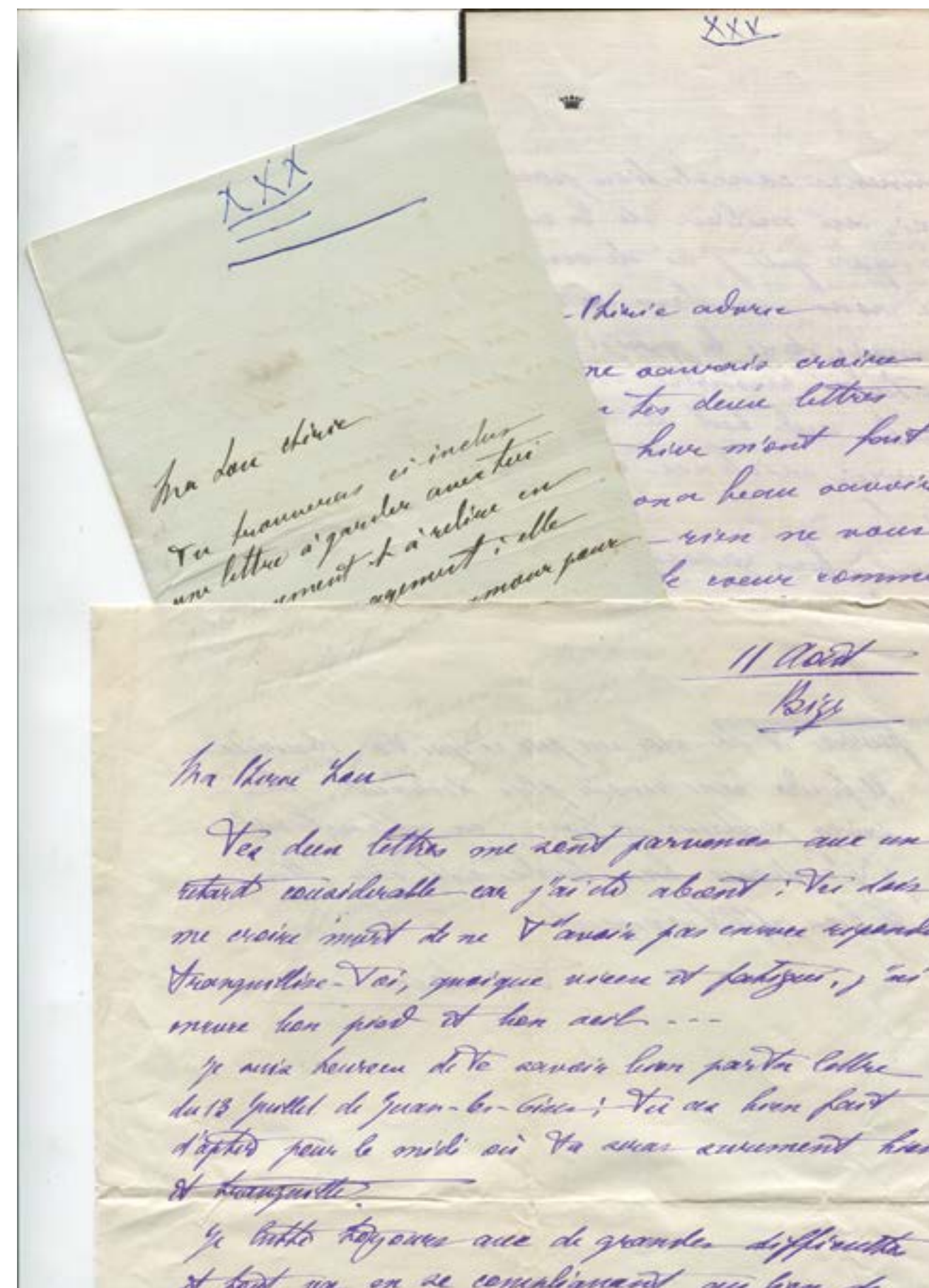
Il termine en disant : « Je te serre de toutes mes forces sur mon cœur qui est tout à toi. »

La seconde est vraisemblablement écrite à la veille de partir pour le front en 1914 (Albufera sera le chauffeur du général Joffre). Face à une mort possible, c'est à assurer l'avenir de Louisa qu'il songe : « Demain je t'envoierai le papier promis où je m'engage à la rente de 25 000 frs. Si je devais mourir le cas est prévu sur une feuille de papier timbré dans mes affaires entre les mains de M. Plique (...) par mon contrat de mariage. J'ai droit de laisser la pension de mes parents 35 000 frs à qui je voudrais : par ce mot c'est à toi que je la laisse. Ma mort n'est pas à prévoir mais il faut y penser »

La dernière, datée 11 août, semble écrite après la guerre. Louis est usé, désabusé, et c'est encore vers Louisa qu'il se tourne pour confier ses sombres pensées : « Ma vie s'écoule, peu agréable, mais combien elle passe vite et combien le passage sur cette terre est éphémère ! Je suis désabusé et assez vieilli et n'aime plus guère que mon cher passé et le travail... »



4 500 €







Les deux lettres à Jeanne Montaud, la sœur de Louisa, sont d'une tonalité et d'une époque tout autres. C'est le début de la passion, avec ses orages à répétition. La première lettre, qui compte pas moins de 24 pages est une extraordinaire confession et déclaration d'amour par personne interposée, un roman en soi. Louisa se partage alors entre un riche américain, John Howard Johnston, dont elle a eu un enfant, et Louis. D'où des tensions perpétuelles : « Elle n'a rien voulu manger mais elle a demandé une bouteille de whisky et un grand verre, croyant à une plaisanterie je n'ai rien dit elle en a bu successivement la moitié de la bouteille sans que je puisse l'en empêcher (...) dans la voiture elle a commencé une crise de nerfs épouvantable qui a duré jusqu'au rond-point des Champs-Élysées, enfin nous sommes arrivés rue de la Trémoille ; elle n'avait plus sa connaissance ».

Au cours d'une autre crise, elle réclame son enfant et Louis décide d'aller trouver Johnston : « j'ai conçu ce projet inouï, monstrueux, fantastique, de faire moi-même cette commission (...) de désavouer mon honneur, ma dignité, de tout fouler aux pieds pour la femme que j'aimais, de tout faire pour elle sachant que j'en serais maudit si elle le savait ; il m'était égal de me sacrifier mais je voulais son bonheur ».

On pourrait croire que les choses en seraient restées là. Pas du tout. En novembre, Louis écrit de nouveau à Jeanne : « Vous savez que lorsque M. Johnston a d'une façon dégoûtante plaqué Louisa et qu'elle m'a demandé de la reprendre, je l'ai fait immédiatement. » Le couple habite ensemble. Mais alors que Louis doit rejoindre son régiment à 2 heures du matin, Louisa, avec qui il soupait, refuse de partir : « Je lui ai dit de choisir entre moi et le plaisir de rester, sur quoi elle a répondu : "c'est entendu, je reste" ». Louis la fait filer et apprend qu'« elle sortie à 4 h du matin de chez Maxim's, ayant une tenue des plus mauvaises ». Elle se rend ensuite place Blanche avec des amis de rencontre et « elle est rentrée à 6 heures du matin et elle a amené chez nous toute la bande. (...) Vous ne pouvez pas croire dans quel état je suis ; je pleure comme une brute depuis deux jours et deux nuits et je vous donne ma parole que si je n'avais pas si peur de Dieu, je me serais tué vingt fois ; je ne dis pas cela pour vous épater, ni pour que vous le disiez à Louisa, puisque tout est fini, mais encore une fois je vous donne ma parole que c'est vrai – et je ne suis pas encore sûr de ne pas le faire ».

Comme on s'en doute, rien n'est fini mais la lettre projette un éclairage nouveau sur la personnalité de Louis, qui n'est pas le riche protecteur d'une femme entretenue, mais un amoureux transi et bafoué.

Les deux dernières lettres semblent être adressées à la mère de Louisa, Rose Marie Joséphine Cottier (1854-1909). Il en ressort que celle-ci n'avait pas un comportement particulièrement tendre vis-à-vis de sa fille : « Laissez-moi vous dire qu'à mon sens votre voyage n'est peut-être

pas si pressé que cela ; vous aimez beaucoup les voyages, beaucoup. Et à votre place je préférerais rester un peu avec ceux de mes enfants qui me témoignent et m'ont toujours témoigné de l'affection, surtout quand ils sont tristes. »

L'autre lettre porte cette mention : « prière instante de détruire cette lettre après l'avoir lue ». La mère de Louisa a engagé un collier de sa fille et Louis lui a prêté de l'argent pour le récupérer. La lettre est écrite semble-t-il après la séparation : « Je vous remercie d'avance de retrouver Lou ; vous pouvez lui dire combien je l'aime toujours... et que tout ce qui la touche m'est précieux au-dessus de tout. »

Enfin l'annotation portée au dos du menu (par ailleurs fort gastronomique) est particulièrement parlante : « Dîner fait avec L. le 17 sept. 1902. Scène épouv. Commerce à Louisa d'un Mr qui lui fait de l'œil, etc. »

**Louisa de Mornand  
Lettres autographes signées (sauf une) à Louis d'Albufera**

19 lettres de décembre 1900 à août 1906. En tout 97 pp. In8, in-12 ou in-16. 1 enveloppe.

**Superbe correspondance amoureuse couvrant six années et documentant les hauts et les bas de leur passion.**

Ces lettres couvrent l'essentiel de la relation amoureuse de Louisa de Mornand et Louis d'Albufera, depuis les tout débuts en décembre 1900, jusqu'en 1906, après le mariage d'Albufera avec Anna Massena en octobre 1904 et la naissance de son fils en 1905, événement censé avoir mis fin à la liaison (on verra qu'il n'en fut rien).

La première lettre est une confirmation de rendez-vous dans une garçonnière. « Sois bien sûr de mon amour rien que pour toi », écrit Louisa, précision importante puisqu'elle alors deux liaisons parallèles, avec John Howard Johnston et Bertrand de Fénelon.

Lequel est évoqué dans la lettre suivante : « Je viens de lire la lettre de ce pauvre Bertrand. Il me fait vraiment de la peine mais je ne l'aurais pas cru d'un aussi bon cœur, enfin j'espère que le temps va lui faire passer de chagrin pas gai. »

Ce qui entraîne des situations vaudevillesques. Elle se rend au théâtre avec Bertrand et y invite également Louis : « viens aux fauteuils d'orchestre au 4<sup>e</sup> rang car moi je serai au 3<sup>e</sup> et il vaut mieux que tu sois derrière, il te remarquera moins et vas-y avant moi pour qu'il ne te voie pas entrer ».







Dès janvier 1901, des craintes se font jour, qui ne feront que poursuivre Louisa : « Ce que je veux de toi c'est que tu ne viennes pas me dire un jour que tu as assez de moi, oh! Que j'ai bien peur qu'il arrive et Dieu que je serai malheureuse mais il vaut mieux ne pas y penser. » Le post-scriptum vient introduire un quatrième larron dans l'histoire : « Qu'il ne soit plus question de Monsieur de la Boetie entre nous car tout est fini avec lui. »

Albufera pouvait se poser des questions. « Je sens que tu doutes de mon amour et de ma fidélité », lui écrit-elle dans la lettre suivante. Elle y évoque l'une de leurs innombrables séparations suivies de

retrouvailles : « je t'aime malgré tout ce que tu m'as fait souffrir pendant la fin de janvier jusqu'au 8 février. Quand j'étais loin je ne pouvais comprendre que je pourrais te revoir après tout cela car j'ai toujours cru, mon Louis, que tu avais agi pour te débarrasser de moi ».

Durant les périodes d'accalmie, les lettres sont d'une fraîcheur touchante : « Comment vas ton petit nez ? (...) Je t'adore mamour chéri et voudrais tant te voir heureux par moi, maintenant que nous nous entendons bien ».

Mais bien vite les tensions reprennent : « Je sais que ma lettre va te mécontenter, tu vas dire que je ne suis jamais contente, comme tu le dis toujours, si cela est ne reviens plus et je déciderai ce que j'ai à faire. J'attends ta réponse. »

La lettre du 8 juillet 1904 est symptomatique. Au début, tout semble aller pour le mieux : « pour le cadeau que tu es si gentil de me faire, la chaîne et la montre ne me tentent pas beaucoup, je t'assure que je préfère de beaucoup une jolie petite chose pour mon salon, soit bureau et console ou tableau ou un objet d'art quelconque mais un peu volumineux, enfin quelque chose qui soit joli ». Mais le mariage de Louis approche : « Maintenant mon Louis, (ah ! Mon Dieu pourquoi dis-je encore mon Louis) pour ce qui est de venir à Vichy c'est la chose la plus maladroite que tu pourrais faire ; car cela se saurait, comme tout se sait toujours, cela te causera des ennuis pour ton mariage, ce qui est ta vie et ton bonheur futur ».

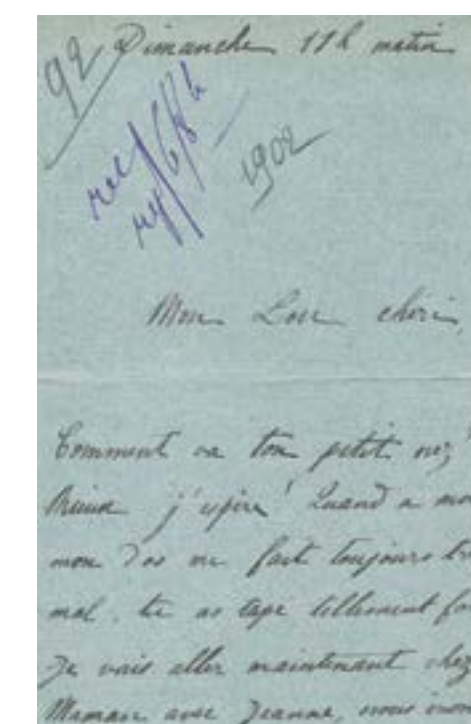
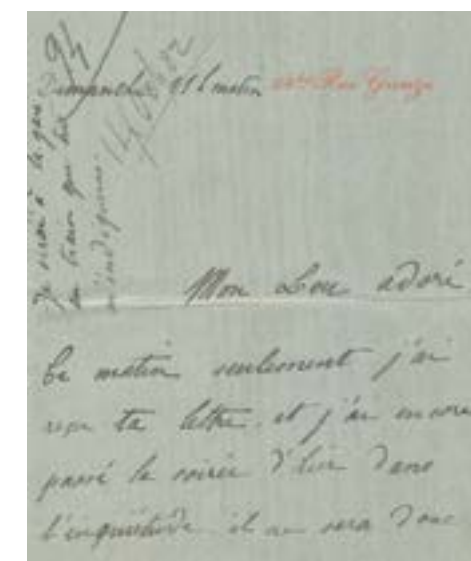
On comprend par une lettre suivante que Louis est quand même venue la rejoindre : « Je crois hélas que quand je ne suis pas prêt de toi elle t'absorbe tout entier car l'autre jour quand nous étions ensemble je te sentais encore un peu à moi », écrit-elle le 23 juillet.

Louis va partir en voyage de noces en Allemagne (où il est déjà allé avec Louisa) et avec une petite dose de perversité, celle-ci lui écrit : « je suis contente que ce soit l'Allemagne (...) car en lui faisant un peu la cour, forcément tu ne la lui fera pas sans penser que les endroits que vous fréquentez tous deux et la langue que vous entendez causer autour de vous quand vous flirtez, tout cela nous l'avons vécu ensemble tous deux. »

Les lettres suivantes sont aimantes et douloureuses : « Comme le jour est long à venir quand on pleure ! Du temps où nous dormions enlacés, nous trouvions qu'il venait trop tôt, pas ? Mais mon corps n'a plus le tien près de lui et l'attente de le ravoit me paraît infinie ! »

Ou : « Je te redis, Louis que je t'aime plus que tout au monde et n'aimerai jamais aussi fort après toi, tu as eu toute ma plus grande jeunesse et je me suis attachée à toi pour jamais, veuille donc ne pas détruire le reste d'illusions de ce pauvre petit cœur. »

La lettre expédiée le 12 décembre 1904 est en fait une sorte de journal récapitulatif de leur histoire adressé à Louis, tenu à partir 24 septembre et qui se termine sur ces mots : « Je t'attends en tremblant c'est à devenir





folle de toutes les idées qui me passent dans le cerveau en t'attendant. »

La dernière lettre de cet ensemble est datée du 25 août 1906, et la passion ne faiblit pas : « *Mon trésor, mon chéri, mon unique et grand amour de ma vie, comme je suis à toi !* »

### Ensemble autour de Bertrand de Fénelon, Louis d'Albufera et Louisa de Mornand

Louisa de Mornand

1 lettre autographe signée à Bertrand de Fénelon

30 décembre 1900. 4 pp. in-16.

1 lettre (minute) autographe signée à John Howard Johnston

31 décembre 1900. 6 pp. in-4

1 lettre autographe (minute) à un docteur. 6 février 1900. (2 pp.1/2 in-12).

Bertrand de Fénelon

3 lettres autographes à Louis d'Albufera

Datée du 14 décembre 1900. 8 pp. in-16 (la fin manque)

Sans date. 4 pp. in-16 (le début manque)

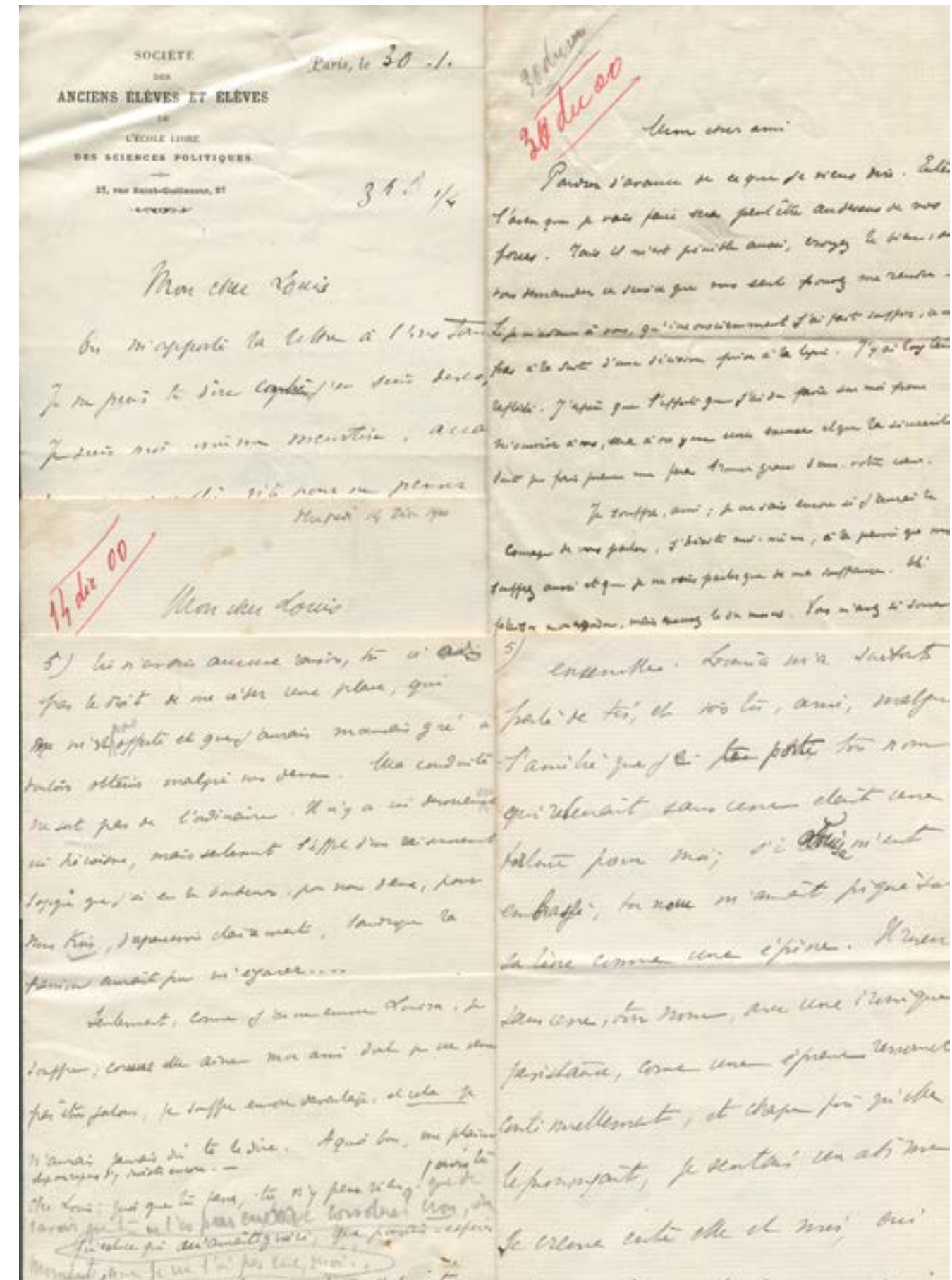
Datée du 30 janvier 1901. 4 pp. in-8 (la fin manque)

### Inextricable trio amoureux.

Les amours de Louis et Louisa sont éclairés ici sous un nouvel angle, celui du troisième membre du trio, Bertrand de Fénelon (sans oublier le quatrième : l'amant américain père du fils de Louisa).

Résumons brièvement la situation : Bertrand de Fénelon et Louis d'Albufera sont les plus grands amis. Louisa de Mornand, avant de tomber amoureuse de Louis, était la maîtresse de Bertrand de Fénelon. Celui-ci l'adore, mais se sacrifie (il n'a d'ailleurs pas le choix) pour le bonheur de Louis et Louisa. Mais dès les premiers temps les rapports entre Louis et Louisa sont perpétuellement conflictuels. Tantôt c'est Louis qui met Louisa au désespoir, et tantôt c'est le contraire. Tous trois s'aiment et se font souffrir volontairement ou involontairement. Toutes ces lettres respirent le drame et la passion.

La première lettre de Bertrand à Louis accuse le coup fatal : « (...) Elle m'a avoué qu'elle t'aimait et que, depuis qu'elle te connaissait, je lui étais devenu indifférent, si tant est qu'auparavant je pouvais être pour elle de quelque intérêt. (...) Louisa m'a surtout parlé de toi, et voilà, ami, malgré l'amitié que je te porte, ton nom qui revenait sans cesse était une torture pour moi ; si Louisa m'eut embrassé, ton nom m'aurait piqué sur la lèvre comme une épine ; Il revenait sans cesse, ton nom, avec une ironique persistance, comme une épreuve renouvelée, continuellement, et chaque fois qu'elle le prononçait, je sentais un abîme





se creuser entre elle et moi, oui un abîme douloureux qui m'épouvantait et dont je m'empressais de rire pour ne pas partir comme un fou me cogner la tête contre les murs. »

Peu de temps après, Louis semble avoir déjà commencé à faire souffrir Louisa et Fénelon, avec une noblesse d'âme certaine, Fénelon intervient : « (...) Seulement, comme j'aime encore Louisa, je souffre ; comme elle aime mon ami dont je ne peux pas être jaloux, je souffre encore davantage, et cela je n'aurais jamais dû te le dire. A quoi bon me plaindre, et je me repens d'y insister encore. (...) Elle t'aime, tu n'as pas le droit de la rendre malheureuse, c'est assez que je souffre, sans qu'elle souffre aussi. Je t'aime trop pour ne pas désirer qu'elle soit heureuse et je l'aime trop pour ne pas vouloir que tu le sois aussi par elle. »

La troisième lettre est écrite alors que Louis et Louisa se sont une nouvelle fois séparés. Fénelon « l'a mauvaise » de s'être retiré pour arriver à ce résultat : « Si je me suis retiré, c'est que vous vous aimiez, et tu te dois à elle comme elle se doit à toi, comme vous deux vous devez mutuellement par votre bonheur commun à rendre mon sacrifice moins amer par le succès qu'il aura obtenu. »

Mais les choses sont encore plus compliquées puisque, parallèlement, Louisa écrit à Bertrand pour se plaindre de Louis, avec une inconsciente cruauté : « Entendre l'aveu que je vais faire sera peut-être au-dessus de vos forces. (...) Voyez-vous : je suis folle. Du jour où j'ai connu L., je l'ai aimé inconsciemment d'abord, d'un amour instinctif et doux, qui a bientôt grandi et s'est maintenant développé à un tel point qu'il m'étouffe au cœur, à la gorge, aux tempes... Je ne pense qu'à Louis, je l'aime... Il m'aime aussi, j'en suis sûre (...) Pourquoi alors exaspère-t-il mon désir par une attente indéfiniment prolongée. »

Et, avec un certain culot, elle demande à son ancien amant d'intervenir auprès du nouveau : « L'amitié que Louis vous porte est peut-être l'obstacle qui l'arrête, le lien qui le retient en arrière ; et vous seul pouvez le briser. (...) Je vais jusqu'à vous prier d'intervenir en ma faveur auprès de votre ami ; c'est bien le plus monstrueux abus que je pourrais faire de votre amitié ».

La lettre suivante, comme l'explique une note de la main de Louis d'Albuféra, est la minute d'une lettre adressée à John Howard Johnston, avec qui elle a eu un enfant, et que Bertrand de Fénelon voulait faire écrire à Louisa après leur rupture.

On comprend que dans le souci d'assurer la sécurité matérielle de Louisa, il lui dicte une lettre d'adieu où, entre chaque ligne on peut lire la demande d'être au contraire reprise par lui.

La lettre commence par des excuses : « Je vous ai parlé brutalement, je me suis laissé emporter par la parole, je n'ai pas mesuré mes mots et mes mots ont été plus loin que mes sentiments. Mes termes étaient si exagérés que vous n'auriez jamais dû les prendre au pied de la lettre. »

Elle revient avec tact sur ce qui a causé leur rupture : « Tout ce que fait un amoureux, tout ce que devait faire un père, vous l'avez fait. Je n'ai rien à vous reprocher, et c'est peut-être votre affection si parfaite, si impeccable qui a pu m'aigrir un jour (je ne suis qu'une femme, facilement énervée) par la conscience de tout ce que je vous devais et du peu que je pouvais vous rendre par l'impossibilité où je me débattais de vous aimer autant que je l'eusse voulu. »

Le passage le plus sensible concerne son enfant : « Vous avez compris que vous ne pourriez rester indifférent à l'être auquel vous avez donné la vie (...). » Elle poursuit sur un ton pathétique (Bertrand lui fait un peu forcer la note) : « mais demain ! Demain, sans plainte, rompant désormais avec le passé, faudra-t-il que je m'en aille, avec cet enfant, vivant souvenir de vous. Comment l'élèverais-je ? Quelle éducation puis-je lui donner. Je ne saurai m'en séparer et il n'aura que sa pauvre mère pour exemple. Dieu seul sait sur quel triste modèle il lèvera les yeux, quand je serai seule, sans ressources, sans conseiller, abandonnée à moi-même. »

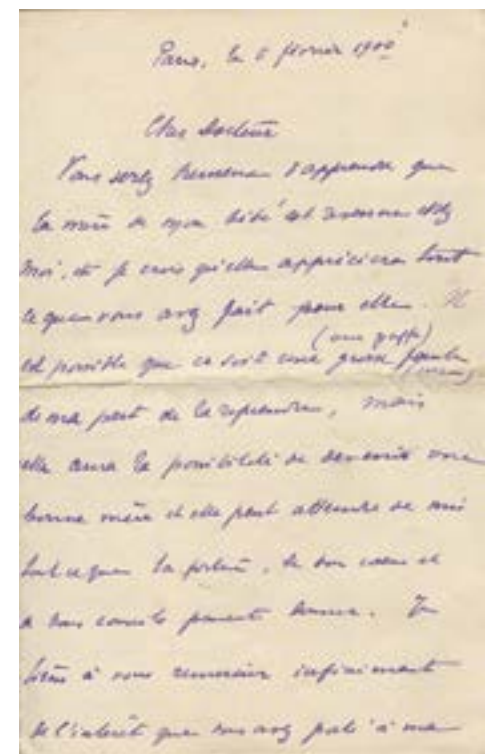
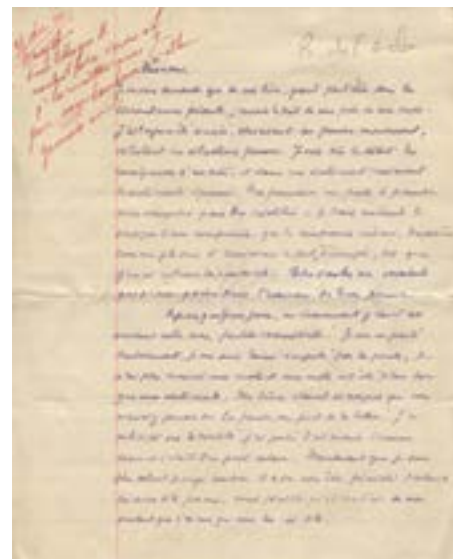
La fin est au diapason : « Sans vous accuser, sans vous adresser de reproches amers, c'est néanmoins à vous que je devrai la misérable existence que je vais traîner. Vous pourrez oublier peut-être, mais je suis obligée de me souvenir car il me restera un témoignage vivant, une preuve toujours présente devant les yeux, cet enfant de vous, que j'aime et que vous avez aimé. (...) »

Rassurons le lecteur : Louisa échappera à ce sort funeste car c'est Johnston qui gardera l'enfant et repartira avec lui en Amérique. (La lettre n'a d'ailleurs pas été envoyée.)

Pour compliquer encore les choses, on trouve enfin dans cet ensemble une minute de lettre de la main de Louisa de Mornand adressée à un docteur. Elle (ou peut-être encore Fénelon) l'a rédigée pour le compte de Johnston. « Vous serez heureux d'apprendre que la mère de mon bébé est revenue chez moi (...) Il est possible que ce soir une grosse faute de ma part de la reprendre, mais elle aura la possibilité de devenir une bonne mère et elle peut attendre de moi tout ce que la fortune, le bon cœur et de bons conseils peuvent donner. Je tiens à vous remercier infiniment de l'intérêt que vous avez porté à ma petite fille, que je considère plutôt comme une fille indocile que comme ma maîtresse, je pourrais bien un jour l'épouser. J'espère avoir bien fait de la reprendre. Un seul fait reste à vérifier, c'est sa grossesse. Je ne pourrais évidemment accepter l'enfant comme étant de moi. Ce serait un vrai malheur s'il en était ainsi ». Il y est plus loin question d'une bague que lui a offerte d'Albuféra et qu'elle lui rend « de son propre gré ». Elle (ou il) termine en annonçant qu'ils quittent Paris pour un long voyage.

Rien ne se passera comme annoncé ici. Il n'y aura pas de voyage, Johnston gardera l'enfant et Louisa retournera avec Louis d'Albuféra.

Ces va-et-vient, ces imbroglios forment un véritable roman tragico-comique digne des complications proustiennes.





**Bertrand de Fénelon**  
**Ensemble de poèmes et de lettres adressés à Louisa de Mornand.**

Documents très révélateurs de la sensibilité de Bertrand de Fénelon, en liaison avec Louisa de Mornand et Louis d'Albufera, triangle éminemment proustien.

Les poèmes et lettres ici rassemblés offrent de précieux documents inédits à propos de la liaison entre Bertrand de Fénelon et Louisa de Mornand, liaison dans laquelle s'introduit un troisième personnage du monde proustien, Louis d'Albufera, qui occupe la place du rival heureux.

Les sept courts poèmes, écrits en l'espace de 12 jours, constituent une sorte de journal en vers de la crise traversée par Bertrand de Fénelon lors de la séparation d'avec sa maîtresse.

S'ils ne marqueront pas l'histoire littéraire, ils offrent un aperçu du cœur de Bertrand de Fénelon, personnalité assez mal connue, et renvoient indirectement à Marcel Proust, quatrième élément de ce triangle amoureux, qui convoitait Bertrand de Fénelon et servait d'intermédiaire entre Louisa et Louis d'Albufera.

Le premier poème est daté du 13 décembre 1900. Il n'est pas encore tout à fait désespéré : « *Accepte un souvenir... sans cause ! / Qui ne te rappellera rien...* »

Mais le lendemain, 14 décembre, les jeux sont faits : « *Adieu ! je m'en vais ma petite, / Je crois être de trop ici / Je sais qu'il faut que je te quitte / Pour te laisser à mon ami* ». C'est l'intrusion de Louis d'Albufera, qui, effectivement, était l'ami de Bertrand et appartenait au même monde.

Quatre poèmes portent la date du 20 décembre. Ils sonnent le glas de leur amour, avec des fluctuations de sentiments. Résignation : « *Je ne te hais point car je t'aime / Et par toi j'ai souffert pourtant / Oh oui ! ma douleur fut extrême / Mais c'est bien fini maintenant* ».

Amertume douloureuse et retour masochiste : « *J'aime à voir dans tes yeux, pleins de grâce coquette / Ton caprice rieur et ta jeune gaieté / Quand lasse de m'entendre, en détournant la tête, / Tu veux pouvoir saisir ce qu'on dit à côté* ».

Adieu impossible : « *Oui je dois t'assurer que je ne t'aime plus / Afin que tu sois libre et que ton cœur m'oublie / Mais l'effort sera vain et les mots superflus / Ce que je dis tout haut, tout bas je le renie* ».

Résignation : « *Non ! je ne croyais pas, dans ma douleur extrême / Que je supporterai ce destin accablant / Et je l'ai supporté quand même* ».

Le dernier poème, plein d'une ironie amère montre que la blessure

- 0 vous qui m'êtes chers, de vous je me retire. Poème autographe.
- 2 manuscrits : 4 pp. in-16 à l'encre noire et 2 pp. in-16 (ce dernier daté 20 décembre au crayon)
- 7 poèmes autographes, dont 1 signé « Je ne te verrai plus, je pense »). Datés du 14 au 25 décembre 1900. 6 ff. in-16 et une carte de vœux anglaise.
- Une lettre dactylographiée signée à Louisa de Mornand datée Samedi soir (2 pp. in-4)
- Une lettre autographe signée à Louisa de Mornand datée Mardi matin (2 pp. in-12 à l'encre noire)
- Une carte de visite avec 2 lignes autographes.
- Une carte-lettre dactylographiée signée datée Lundi .

6 000 €



n'est pas guérie : « *Je ne te verrai plus / C'est ainsi que le veut le ciel / Pourtant je gardais l'espérance / Que, pour la fête de Noël, / Jolie enfant idolâtrée, / Il se pourrait qu'en bons amis / Nous fussions tous trois réunis / Pour une "charmante soirée"* ».

Le poème de plus longue haleine récapitule toute l'histoire et marque son retrait définitif : « *O vous qui m'êtes chers, de vous je me retire, / Ne me retenez pas : chacun fait ce qu'il doit. / Aimez-vous, je le veux et mon cœur le désire / Ne pensez plus jamais à moi* ».

Les lettres, plus tardives, marquent un retournement de situation. Louisa, en effet, a été quittée par Louis et c'est elle qui, à présent, souffre. Bertrand, fort de sa propre expérience, tente de la consoler : « *le temps surtout, qui tantôt maintient et tantôt efface les sentiments, atténuera dans ton cœur la tristesse qu'inspirent toutes les fins des choses et des êtres d'ici-bas, pour y laisser subsister seulement le doux souvenir qu'on garde des heures passées et heureuses et de ceux en la compagnie de qui on les a goûtées* ».

Ces lettres et poèmes révèlent une grande sensibilité, une absence de frivolité et une humanité que l'on ne trouve guère chez les autres « hommes du monde » qui furent les amis de Marcel Proust, et qui expliquent sans doute l'attachement qu'il porta à Bertrand de Fénelon.





**La carrière théâtrale et cinématographique de Louisa de Mornand. Ensemble de lettres d'engagement et de contrats. 21 documents.**

Après qu'elle eut cessé de fréquenter Marcel Proust, Bertrand de Fénelon ou Louis d'Albufera, Louisa de Mornand, en quelque sorte, « disparaît des radars ». Pourtant, elle vivra jusqu'en 1963 et les documents réunis ici permettent de retracer son activité professionnelle jusque dans les années trente.

Si Louisa de Mornand n'est jamais devenue une vedette de premier plan, ces documents nous font découvrir que son activité sur les planches et au cinéma fut continue et régulière. Elle joua à Paris dans des théâtres renommés (L'Athénée, le Vaudeville, les Mathurins), tourna en province et à l'étranger.

Beaucoup de ces pièces n'ont guère laissé de trace dans l'histoire du théâtre (*Les Trois Anabaptistes*, *Les Amants illégitimes*). On la trouve cependant dans *Occupe-toi d'Amélie*, *La Puce à l'oreille* ou des pièces d'Henry Bataille (*La Tendresse*, *L'Enfant de l'amour*).

Le montant de ses cachets, toujours spécifié, offre également un aperçu précis de ses moyens d'existence et de son train de vie.

On a également ainsi la liste de ses différents domiciles, dans les quartiers chics (rue du Colisée, rue de l'Assomption) ou un peu moins chics (boulevard de Strasbourg). On s'aperçoit que Louisa de Mornand a été active jusqu'à l'âge de cinquante ans environ et, contrairement à beaucoup d'acteurs, elle réussit à passer le cap du cinéma parlant.

Dans *Aux portes de Paris* elle donne la réplique à Gaby Morlay, et le document stipule qu'elle aura sa place sur le même carton au générique.

L'un des plus anciens documents de cet ensemble est son engagement pour trois ans en 1905 par Porel au théâtre du Vaudeville, engagement renouvelé en mai 1908 pour un an et qui sera résilié d'un commun accord en décembre de cette année.

Sa carrière connaîtra des hauts et des bas. Ainsi, en 1918, elle est engagé à Marseille au théâtre du Ouistiti « *pour paraître dans un tour de chant, dans une Revue ou dans tout autre spectacle et pour remplir tous les rôles qu'on lui désignera* ». Alors qu'en 1916, au Casino de Paris, il est spécifié que « *Melle de Mornand aura droit à la grande première vedette femme sur programmes et affiches, et à une loge seule* ».

A en juger par ces documents, son registre était plutôt comique. En 1917, elle est engagée pour jouer un sketch, *Petit Béguin* à Bobino. Mais une lettre d'admiratrice jointe à cet ensemble parle aussi de « *votre voix si émouvante et tout ce qu'elle donne de merveilleux dans la criante, l'espoir et la passion* ».

3 500 €



**Robert de Montesquiou**  
**Aquarelle originale**

23 x 18,5 cm.

Cette belle aquarelle de style hautement symboliste représente la marquise de Casa-Fuerte, née Flavie Lefebvre de Balsorano. Marcel Proust l'évoque dans une lettre à Reynaldo Hahn de 1894. Les ornements, la couleur mauve, le visage spectral, tout concourt à faire de cette œuvre un échantillon particulièrement représentatif de l'imaginaire du conte.

3 000 €







428



Robert de Montesquiou  
Dessin original relatif aux *Chauves-souris*

1 500 €

10,5 x 5,5cm.

Robert de Montesquiou, qui possédait un beau talent de dessinateur a exécuté des gouaches et des aquarelles pour illustrer des œuvres qu'il aimait comme *Salammbô* ou *Parsifal* mais aussi, bien sûr, les siennes propres.

Le présent dessin est relatif à son premier recueil de poèmes, *Les Chauves-souris*, paru en 1892, illustré par La Gandara, Forain et Hōsui Yamamoto. Il accompagne le poème *Les Silencieux* : « *Filez / Frôlez / Volez / O mes sœurs grises.* »



Robert de Montesquiou  
Aquarelle originale

19,5 x 15,5 cm.

Celle-ci représente un délicat coquelicot. L'artiste s'est appliqué à rendre avec une grande sensibilité les fragiles nervures de la fleur. Une image moins malade que ses visions habituelles.

2 400 €



429



430



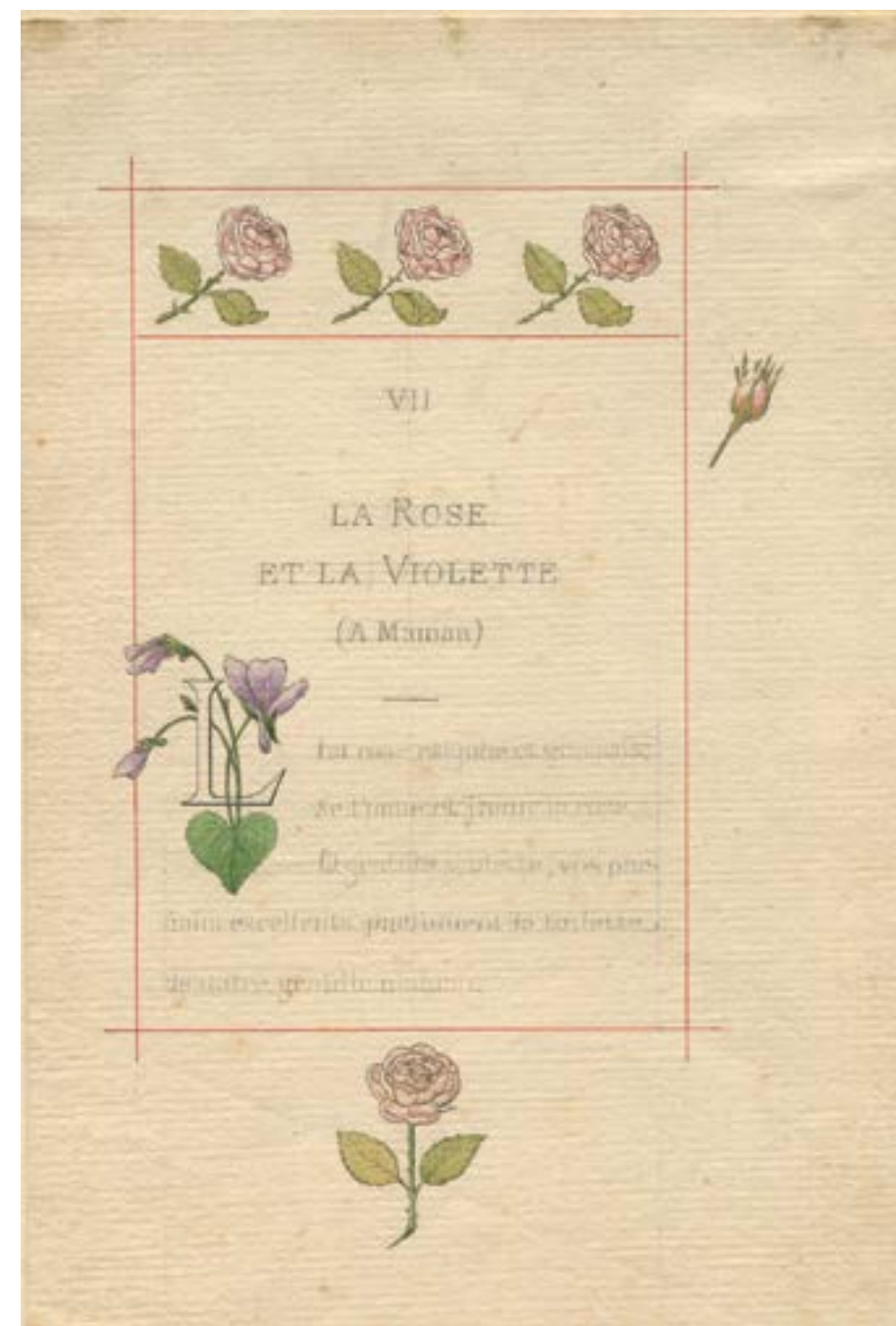
### Robert de Montesquiou Aquarelle originale

2 800 €

12,5 x 11 cm.

Celle-ci, ainsi que l'indique une légende manuscrite inscrite sur le carton de montage, représente Simone dans *Chanteclerc*. La pièce d'Edmond Rostand fut créée en février 1910 et Pauline Benda, dite Madame Simone (1877-1985) interprétait le rôle de la Faisane.

L'aquarelle possède une dimension fantastique un peu inquiétante.



### Robert de Montesquiou Projet de maquette

18,5 x 12,5 cm.

Cette feuille constitue un document particulièrement proustien puisqu'il s'agit d'un essai de maquette illustré pour Elaine de Greffulhe, duchesse de Guiche.

1 800 €



431





432

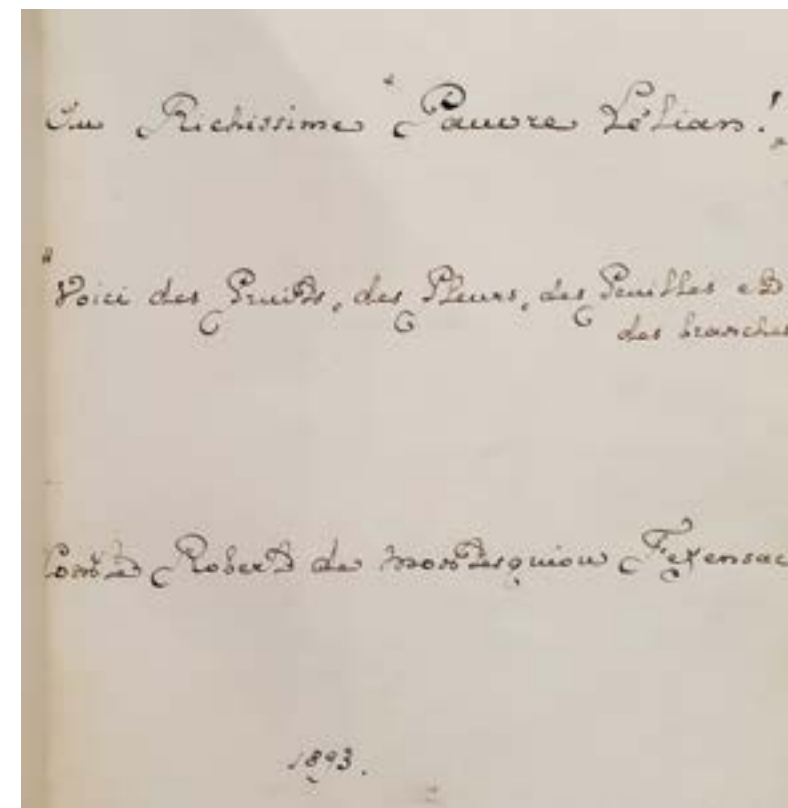


## Robert de Montesquiou Aquarelle originale

13,5 x 10,2 cm. Signée de ses initiales en bas à droite.

2 000 €

Après le coquelicot, le chardon. On retrouve ici la gamme de couleurs chère à Montesquiou. Une image plus baudelairienne que la précédente.



## Robert de Montesquiou Le Chef des odeurs suaves

**Envoi autographe à Paul Verlaine : superbe association.**

Quoi de commun, a priori, entre l'ancien Communard sans le sou et l'aristocrate raffiné et fortuné ? Rien, sinon que Montesquiou vouait à Verlaine la plus haute admiration.

Il n'eut de cesse de lui venir en aide et Verlaine lui dédia un sonnet des *Dédicaces* qui s'achève ainsi : « *J'admire le penseur subtil et l'âpre esthète / Des pensers voletant comme chauves-souris. / Mais j'aime le fin enchanteur aux sorts fleuris.* »

Dans les lettres que Verlaine adressa à Montesquiou, il se décrit invariablement comme « *miséreux* ». Le comte retourne l'adjectif en se référant non à la richesse matérielle, mais à la richesse spirituelle et artistique du poète : « *Au Richissime "Pauvre Lélian !"* », lui-même se reconnaissant à demi-mot démuné en matière.

Le vers qu'il cite est celui qui ouvre *Green* dans les *Poèmes saturniens* : « *Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.* »

Montesquiou l'a placé en épigraphe de son poème *Lys visuel* en y ajoutant le dernier vers : « *Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.* »

Sans lieu ni date.

[Paris, G. Richard  
imprimeur, 1893].

In-4, demi-marochin parme à coins, dos à nerfs orné avec petites fleurs mosaïquées, non rogné, tête dorée, couvertures et dos conservés (Semet & Plumelle).

Édition originale : elle a été tirée à 200 exemplaires hors commerce sur papier vergé pour l'auteur (n° 23).

Exceptionnel envoi autographe signé à Paul Verlaine couvrant toute la page :

« *Au Richissime "Pauvre Lélian !"/ "Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches..."* »

12 000 €



433

